



## Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

## Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

## Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

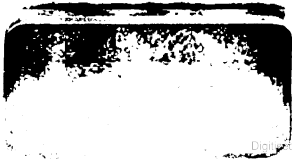
## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



A

23-4-22





P. 1968



DEF N<sup>o</sup> 13377



LA REGLE  
DES DEVOIRS

QUE LA NATURE INSPIRE  
A TOUS LES HOMMES.

*SECONDE PARTIE.*

*Paris*

*On trouvera dans la même Boutique*  
**les Leçons de la Sagesse sur les défauts**  
*d'autrui, in-12. trois Volumes*

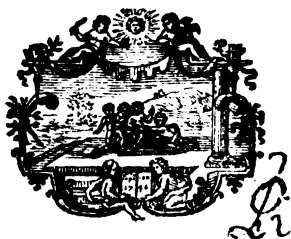


# LA REGLE DES DEVOIRS

QUE LA NATURE INSPIRE  
A TOUS LES HOMMES.

*Naturaliter ea , quæ legis sunt , faciunt ;  
ejusmodi legem non habentes . . . . .*  
Epist. ad Rom. c. ij. v. 14.

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez BRIASSON, Libraire, rue S. Jacques ;  
à la Science, & à l'Ange Gardien.

---

M. D C C. L V I I I.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*



RECORDS

GENERAL INVESTIGATION  
DIVISION  
FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION  
U. S. DEPARTMENT OF JUSTICE

RECORDS SECTION



NOV 20 1964

---

# T A B L E

Des Chapitres contenus dans cette  
seconde Partie.

**I**NSTRUCTION Préliminaire. page 1

CH. I. *Les devoirs de l'homme à l'égard de lui-même toujours trop négligés, ont été presque entièrement méconnus par des noms capables d'en imposer. Cette bévûe venoit en eux des fausses idées qu'ils avoient des loix de la nature. Pufendorf ne leur donne pour objet que le bien des sociétés. En conséquence l'homme, selon lui, n'a de devoirs que ceux qui émanent directement du principe de la sociabilité. Point de devoirs personnels, point de devoirs même de religion, qu'autant que la religion peut contribuer à la tranquillité de la vie présente. Ces maximes sont plus qu'absurdes; elles anéantissent en Dieu toute idée de sagesse, de bonté, de justice; elles dégradent la raison, qui distingue l'homme des bêtes; elles démentent le sentiment qu'il a de l'excellence de sa nature. C'est ce que nous sommes qui nous dicte ce que nous nous devons. Nous n'avons qu'à nous définir pour le comprendre. Composés d'un corps & d'une ame, nous concluons de la comparaison des qualités de ces deux parties, que ce sont celles de l'ame qui*

a iij

doivent présider à l'économie de toute notre conduite. Économie de raison qui consiste à faire servir tout ce que nous faisons dans le tems à nous assurer de notre éternité. Sans ce soin, l'homme est l'animal le plus monstrueux, & dès-là même le plus malheureux. Excuse insensée de ceux qui disent qu'alors ils ne pechent que contre eux-mêmes. Ce sont les impressions des sens qui les font vivre comme s'ils étoient sans ame. On les plaint; mais on s'indigne contre ceux qui voudroient se persuader qu'ils n'en ont point. Ces derniers sont les dupes de leurs imaginations; il leur reste des sentimens qui suposent l'obligation de remplir à leur égard certains devoirs. Tel est le desir de la gloire qu'ils n'étouffent point: telle est la voix secrète qui leur dit d'en user avec les autres comme ils en usent avec eux-mêmes. Ils se doivent & pour eux-mêmes & pour les autres, de modérer leurs affections. C'est dans la nécessité de cette modération que tous les anciens Philosophes se sont réunis. Ils s'occupoient tellement de ce qu'ils se devoient, qu'ils sembloient oublier ce qu'ils devoient au reste des hommes. Nos écrivains modernes ont donné dans l'excès contraire; excès sans jugement. Il est certain que nous sommes nés premièrement pour nous-mêmes, & que nous devons être les premiers objets de nos attentions. C'est ce qu'on se propose de détailler dans ce second volume.

CH. II. *Au-dehors l'homme est conformé de maniere qu'on en a tiré des inductions pour le réglemeut de ses mœurs ; mais ces inductions étoient dictées par un pressentiment du dedans. A certains égards le corps est comme étranger pour l'ame : mais ce corps est notre corps & demande de nous des attentions. Ces attentions doivent être ménagées de sorte que la chair ne domine jamais sur l'esprit, mais l'esprit sur la chair : dès que notre raison se perfectionne, elle nous oblige à perfectionner en nous tout ce qui en est susceptible. Il est des corps qui naissent avec des défauts irréformables ; c'est vanité d'en être content, mais c'est pusillanimité de s'en affliger. Les défauts du corps ne nuisent point à la perfection de l'ame ; sa beauté reçoit au contraire un nouvel éclat de la laideur. Quand les vices du corps ne sont pas irréformables, c'est un devoir de travailler à les corriger autant qu'on le peut ; tous ont des raisons de ne pas le négliger. Ceux qui l'affectent, ceux qui se défigurent ou qui se mutilent, sont des hypocrites, des fanatiques ou des furieux. Il y a des maîtres pour aider ceux qui veulent se réformer. Il est permis d'user de ce secours. Ceux qui ne le peuvent sont à portée d'y suppléer par l'observation. Le commerce du monde est une école où les leçons publiques enseignent ce qu'on n'a pas appris des leçons particulières. Chez toutes les nations on a vu des exer-*

*cices imaginés pour dresser les corps ; pour leur donner de l'aisance , de l'agilité , de l'adresse , de la vigueur : on ne doit craindre que de s'en faire des habitudes qui dégènerent en passions. La santé du corps est son premier bien naturel ; & ce bien contribue trop au bien-être de l'ame , pour ne pas s'appliquer à le conserver , ou pour s'exposer imprudemment à le perdre. Mais il faut le conserver ou se le procurer pour s'en servir. L'excès du travail est souvent moins à craindre que celui de l'indolence ou de la mollesse. Rien n'est plus indigne de l'homme que les travers où ces vices le font donner. Il n'est jamais glorieux de ne pouvoir ou de ne savoir rien faire. Les défauts extérieurs qui s'excusent encore moins, sont ceux qui blessent la décence , la bienveillance ; l'honnêteté , la pudeur : ces qualités sont propres à l'homme ; elles sont en lui les dehors de la vertu dont il ne doit jamais la dépouiller. C'étoit l'égarement ou la mauvaise affectation des Cyniques ; mais il ne falloit pas les écouter , dit Cicéron. Ce n'est que par cette réponse muette qu'il faut confondre ceux qui s'élèvent contre la voix de la nature qui ne peut être trompeuse. C'est par un instinct général que toutes les nations se sont accordées à chercher le secret pour des actions qui n'ont d'ailleurs rien que de légitime. C'est une pudeur née qui nous impose le devoir de ne jamais la violer , pas même par les discours. Les vices*



*honteux ne doivent jamais être nommés* 65

CH. III. *Le desir de se conserver est une suite naturelle de l'amour de soi-même. La vie du corps ne se conserve que par l'usage des alimens. On peut tomber à ce sujet dans deux méprises également contraires à l'œconomie de la nature. La première, qui fera le sujet de ce chapitre, c'est de regarder la nécessité des alimens comme une servitude onéreuse. Tous les penchans de la nature sont justes, & n'ont besoin que d'être renfermés dans leurs limites. On peut desirer une vie meilleure, & ce desir est un desir de devoir pour une ame immortelle. Il n'est pas permis d'aimer la vie du corps avec passion, mais il n'est pas plus permis de la haïr. L'homme ne doit pas se tuer, & c'est se tuer que de ruiner sa santé par des abstinences indiscrettes ou délibérées. L'envie d'être affranchi du boire & du manger, n'est pas toujours aussi légitime qu'on se le figure : c'est une obligation de ne pas s'en dispenser. La faim & la soif nous avertissent de donner au corps ce qu'il nous demande. Tout aliment est bon s'il n'est pas nuisible. Le choix des alimens n'entre pour rien dans la regle des mœurs, qu'autant qu'il y faut éviter certains excès. Ce n'est pas un mérite de se nourrir mal, quand on peut se nourrir mieux. Ce n'est pas un mal de trouver bon ce qui est bon. La sobriété ne bannit point le plaisir de la table. Il eût été contraire à la nature de l'assujettir à des ali-*

*mens insipides. La vie qu'on nomme frugale ; est néanmoins une partie de la tempérance vertueuse : cette vie consiste à se contenter de la nourriture la plus simple & la plus commune ; mais elle ne doit point être trop affectée. Les petits esprits fuient le plaisir de manger , comme s'il étoit mauvais. On peut se priver d'un plaisir innocent ; mais il faut en avoir de justes raisons. La crainte de trop aimer ce plaisir , est la plus spécieuse ; mais elle doit être réglée sur des maximes sûres. Rien de plus dangereux dans la Morale , que d'en introduire de capables de donner des idées de faux mérites. Exemples de cette illusion.*

100

**CH. IV.** *Les excès de l'intempérance se font condamner par la seule horreur du spectacle. Peinture de leurs funestes effets. En combien de manieres ils dégradent l'homme. La vûe de l'ivresse afflige , lors même qu'elle ne paroît que réjouissante. Elle n'excite point de pitié sans quelque indignation , lors même qu'elle est involontaire. Elle lâche la bride à tous les vices , & devient la plus terrible des fureurs. Elle suffit seule pour faire aux sages des leçons de modération. La gourmandise déclarée ne s'excuse point : on dit de ceux qui s'en vantent , qu'ils mettent leur gloire dans leur honte , & qu'ils font leur dieu de leur ventre. On peut sans exagération les traiter d'impies. On se rend malheureux par la délicatesse du goût. L'intempérance & la sen-*

*Qualité des tables est communément la première source de la ruine des familles. Quand elle devient dominante, elle annonce la décadence des états. Comparaison de celle des Romains avec la nôtre. Elle va jusqu'à l'extravagance, jusqu'au fanatisme. Il n'est point de mauvaise habitude dont on se corrige moins. Le vice est alors comme forcé d'appeler à son secours les autres vices. Les intempérans deviennent des affronteurs publics. Avantage de la sobriété des repas. Les tables communes deviennent alors aussi utiles qu'agréables. L'humanité s'y prête, la sagesse ne les dédaigne pas. Il est des repas d'établissement, de coutume, de cérémonie. Les honnêtes gens peuvent s'y trouver; mais ils ne doivent pas oublier que les excès contre la sobriété ne font jamais partie d'un devoir. La tempérance ne prescrit rien sur la qualité des alimens: elle n'interdit point le plaisir du goût: mais rechercher ce plaisir pour lui-même, c'est renverser tout principe de morale. Une âme immortelle se rend indigne de sa dernière destinée, quand elle met son bonheur dans la puissance d'une félicité qui passe.*

121

CH. V. *Il n'est point contraire à la sagesse de Dieu d'avoir assujéti l'homme à la nécessité de s'habiller: cette sagesse ne se dément point, quand elle ne laisse point de besoin sans ressources. C'est cette Providence que nous admirons dans l'économie de la constitution de toutes les*

*créatures vivantes. Toutes ont des moïens de se défendre des injures du tems & des saisons ; & de-là nous tirons le principe par lequel nous avons à nous décider sur l'usage des habits ; le but en est marqué. C'est le nécessaire & le commode que la raison nous prescrit ou nous permet d'y chercher. Telle étoit la simplicité des premiers âges du monde ; nous l'admirons, nous la regrettons quelquefois ; & nous mettons notre gloire à ne pas l'imiter. L'amour du luxe & des parures est une illusion dont la folie n'est pas concevable. C'est une dépravation de raison que les plus sages Législateurs ont essayé de corriger, en changeant en infamie la fausse gloire qu'on y cherche. On a fait valoir contre ce désordre les raisons les plus persuasives, & le désordre subsiste & ne fait que s'augmenter : il vient foncierement dans les femmes de la foiblesse de leur esprit, autant & plus que de la dépravation de leur cœur. Elles veulent en se parant se rendre aimables à leurs propres yeux, & plus aimables aux yeux des hommes : elles se trompent. La sottise n'est pas moins réelle dans le commun des hommes : ils s'en imposent, & veulent en imposer ; ils y réussissent, & par-là toute la face du monde n'est qu'une scène de représentations qui ne laissent à la raison que le personnage d'en rire. Principes & regles à suivre pour les sages. En quoi peuvent ou doivent-ils se conformer aux usages. On tombe dans la même*

## DES CHAPITRES. xiiij

*méprise au sujet de la distinction des habits , que de la distinction des alimens. On se fait de cette distinction des mérites imaginaires. 142*

CH. VI. *Il faut raisonner sur le logement comme sur les habits : ces deux usages ont la même cause. C'est l'infirmité de nos corps à qui la raison nous prescrit de pourvoir pour le seul nécessaire ou pour le commode. L'industrie des premiers hommes ne s'étendit pas plus loin. Les abris que la nature même leur offroit , furent leurs retraites ; & celles qu'ils se firent de leur main , n'eurent rien que de simple & de facile. On voit encore des vestiges de cette simplicité dans les campagnes , dans des lieux anciennement habités , chez les Sauvages , & parmi des peuples même polis. Cette simplicité nous plaît où nous la voïons regner ; les mœurs de ceux qui s'y renferment nous plaisent. Nous regrettons les anciens âges où le faste & la magnificence des maisons fut inconnu. Par où ce faste a-t-il pu nous plaire ? C'est une vanité déplacée. Ce n'est point la maison qui honore le maître , mais le maître qui honore sa maison. Nous n'examinons pas comment l'homme est logé , quand son mérite nous frappe. Ce qui fit de tout tems la vraie grandeur de l'homme , n'a point changé de nature. La gloire des vertus est immuable. Rien de tout ce qui l'environne ou de ce qui lui appartient , ne l'augmente. Diverses peintures de la sottise de ceux qui se croient rele-*

nés par la maniere dont ils sont logés & meublés. Ce goût n'est venu qu'après la dépravation des mœurs. Exemple des Romains comparé avec nos usages. Manie pour les inuilités. Vaines excuses de ceux qui croient devoir se conformer à ce goût. Les superfluités réduisent à manquer du nécessaire. Maisons religieuses qui se ruinent en bâtiment, ou qui perdent l'esprit de leur état. Les solitaires habitent des palais, & ce ne sont plus même des hommes. Il faut toujours en revenir à ce principe, que nous ne devons jamais chercher notre gloire dans rien de ce qui n'est pas nous-mêmes. 171

CH. VII. L'obligation du travail est pour l'homme une obligation de droit naturel ; elle se tire de la conformation même de son corps. Nous admirons la sagesse du Créateur dans la destination de toutes ses parties à des usages qui leur sont propres. Il n'a donc pas été fait pour l'inaction ; sa conservation demande qu'il agisse. C'est une idée de sentiment qui nous fait plaindre les enfans qui ne sont pas encore capables d'agir, & les vieillards qui ne le sont plus : nous trouvons leur état humiliant. Nous envions aussi naturellement la force & l'industrie des autres. Nous regardons donc au fond comme une disgrâce de la nature, comme une dégradation de l'humanité, de n'en point avoir. Nous nous faisons à nous-mêmes une injustice de ne pas exercer les forces que nous avons, de ne



*pas au-moins les essaïer , de les énerver par la mollesse, de nous rendre incapables du travail ou de le fuir. Par-là nous nous rendons misérables, & nous nous deshonorons par un ridicule propre à divertir sur les théâtres. Peinture de l'excessive mollesse des derniers Romains. Traits de ressemblance que notre siècle nous en offre. Extravagante pensée de mettre sa grandeur dans son impuissance. C'est se rendre esclave des autres , de se réduire à dépendre de leur secours pour les services que chacun peut se rendre à soi-même. C'est une vraie misere de s'exposer à souffrir par ses délicatesses ce que les autres ne souffrent point ; le comble du ridicule est de s'en glorifier. La résolution de supporter patiemment les infirmités d'une santé délicate , est préférable à celle de ne vivre que d'artifice & dans un assujettissement continuel aux remedes qui ne guérissent point de la mortalité. On doit craindre de trop aimer un bien-être qui doit finir par les douleurs. Le projet d'une vie de plaisir est contraire à la nature de l'homme , incompatible avec l'économie du monde. C'est une maxime naturelle , que celui qui ne veut point travailler est indigne de vivre. Le goût du plaisir abrège la vie du corps , il abrutit l'ame. C'est la raison qui nous permet ou qui nous prescrit les attentions que nous devons à notre conservation ; mais c'est la raison qui doit les mesurer sur des besoins qui sont bornés , & nous faire éviter tous les excès.*

CH. VIII. *L'obligation des attentions prescrites à l'homme par rapport à son corps, ne se tire point de ce que ce corps est un être vivant, mais de ce qu'il vit sous la direction d'une ame intelligente & libre, qui ne doit rien faire dont elle ne puisse rendre des raisons de convenance avec sa nature. L'ame est dans le corps comme la divinité dans le monde, pour présider aux mouvemens de toutes ses parties, & pour les assujettir à des loix. Tout ce qui se fait en nous ou par nous, doit porter un caractère d'ordre qui fasse juger que notre vie n'est pas une simple vie d'instinct, mais une vie de conseil, qui tend à des fins délibérées, qui suppose un principe supérieur à l'activité des sens. Ce principe c'est notre ame, que Dieu ne nous donne pas dans toute la perfection dont elle est susceptible. Il faut qu'elle travaille à se perfectionner elle-même : c'est-là son devoir & la source du mérite qui doit la conduire à sa dernière destinée. Elle porte en elle-même tous les principes de cette perfection, à laquelle elle doit tendre. Ses obligations lui sont marquées par ses penchans & par ses facultés naturelles, & le devoir de les remplir commence au moment qu'elle le connoît. Notre premier desir est celui de connoître ; notre premier devoir est donc de cultiver nos connoissances, & de travailler à les étendre. Nulle connoissance n'est mauvaise en soi ; mais il y en a de plus utiles & de plus convenables ; il y en a d'essentielles*

tielles & d'indispensables ; sur lesquelles on ne peut alléguer d'excuse d'ignorance , parce que les esprits les plus bornés en sont capables. Celle du bien & du mal moral est de ce caractère. Les principes n'en sont étrangers à personne. Essai de l'usage que chacun peut en faire. Mille autres connoissances peuvent aider à perfectionner celle-là. On ne doit pas les négliger , quand on a les talens & les occasions de les acquérir. Jamais la connoissance des devoirs n'est parfaite , l'étude en est de tous les tems ; mais celui de la jeunesse est le plus convenable. Il est honteux aux vieillards de commencer d'apprendre ce qu'ils ont dû savoir dès le premier âge. L'essentiel est de le bien savoir. La science des mœurs est simple dans ses principes , mais infiniment étendue dans ses conséquences. Ce doit être l'étude de toute la vie.

216

CH. IX. L'obligation de s'instruire est pour l'homme une obligation du droit naturel ; elle est fondée sur le desir qu'il a de connoître. Il suit du même principe , que toutes ses connoissances lui doivent être ou l'être devenir propres. L'enfance de sa raison demande d'abord qu'il soit instruit par les autres ; mais ces premières instructions ne forment en lui que des principes qu'il doit rapeller à son propre tribunal, quand sa raison s'est fortifiée. Ses premiers jugemens lui doivent être à-peu-près également suspects. Pour s'en assurer, la méthode la plus utile,

Tome II.

b

*c'est de recommencer à douter de tout, ou de tout examiner comme s'il en doutoit. Cette disposition d'esprit ne peut nuire à la certitude de nos connoissances. Il en est donc la vérité se prouve par leur propre évidence à la première attention, d'autres par l'attention qu'on fait aux raisons dont elles se réduisent. L'entêtement, l'opiniâtreté, la vanité, l'amour de ses propres opinions, sont des dispositions déraisonnables; il faut avoir un desintéressement parfait. Nous sommes capables d'être trompés & de nous tromper nous-mêmes. Il est bon de remettre tout ce que nous croions savoir dans un doute impartial. Nous ne devons rien admettre comme certain, dès qu'il reste quelque équivoque. Il est toujours pénible de revenir des fausses idées qu'on s'est fortement imprimées; importance de bien examiner les faits dont la connoissance influe dans nos opinions; & dans notre conduite l'art de la critique consiste dans des observations que le commun des esprits peut faire. Il est des principes infailibles pour rejeter certains faits sans les examiner.*

239

**CH. X.** *Les Sciences sont nées de notre curiosité naturelle; elles n'ont donc rien qui soit mauvais en soi; mais le principal objet de notre curiosité, c'est la science de bien vivre. Le nom de vrai savant ne doit être donné qu'au parfaitement honnête homme; toute science qui ne mène ou qui ne ramène pas à ce but, est vai-*

*ne, dangereuse, ou nuisible. Illusions des hommes à ce sujet: c'est une intempérie de curiosité d'aspirer à tout savoir; il est bon pourtant de savoir un peu de tout. Les sciences dont on occupe les enfans ne les rendent pas vertueux, mais elles ouvrent leur esprit aux maximes de la vertu. Quand ce secours manque à la première éducation, c'est une espece de devoir d'y suppléer quand on en a le loisir & les occasions. Une teinture legere de chaque science suffit à ceux qui n'en veulent pas faire un expresse profession. L'objet des Mathématiques est un des plus étrangers à la science de bien vivre. Idée de la Logique & des utilités qu'on en peut retirer. Elle demande qu'on sache bien sa propre langue & celle des Ecrivains qu'on lit; les principes du raisonnement qu'elle réduit en art, sont à la portée de tous les esprits. L'inconvénient de la Physique est de raisonner sur des principes incertains. Elle nous apprend l'histoire de la nature plutôt qu'elle ne nous en donne la science. L'Univers est l'objet de notre admiration; nous y devons apprendre à respecter son auteur, à suivre les loix personnelles qu'il nous impose. La Métaphysique nous conduit là plus directement qu'aucune autre science, en ce que les principes ne different point pour le fond de ceux de la Morale, & que les uns & les autres ont le sentiment pour origine. Ces principes sont immuables & n'obligent point l'homme à sortir de*

*Lui-même. C'est ce qui détermina Socrate à rappeler toute la Philosophie à l'étude des mœurs : nulle autre science ne procure à l'homme ses vrais avantages ; plusieurs les lui font perdre. Divers défauts de ceux qui les étudient ; le pédantisme est le plus universel & le plus intolérable ; mais railler les pédans par le mépris de la science, c'est un abrutissement indigne de l'humanité. L'ignorance n'est point un sujet de gloire. Caractères du vrai savant.* 266

**CH. XI.** *Le devoir d'augmenter nos connoissances n'a pour objet essentiel que de fixer la règle de nos affections. La première est le desir des richesses : ce desir est légitime ; parce qu'il est fondé sur des besoins naturels. Nous devons pourvoir à ces besoins, mais selon leur mesure. Il y a deux excès qu'il faut éviter. Le desintéressement absolu n'est pas excusable ; l'avarice sans borne l'est encore moins. Ce seroit une fausse idée de vertu de se laisser manquer volontairement du nécessaire. On ne peut être conduit à cette espece de résolution, que par quelque vice ; telle est la paresse ennemie du travail, & cette paresse n'est pas sans exemple. On ne veut rien faire, l'oisiveté mene droit à l'indigence, & l'indigence a peu de ressources qui ne soient criminelles. La mendicité n'est innocente que quand elle est forcée. L'intempérance & la sensualité sont une seconde sorte de pauvres volontaires : ceux-ci manquent du nécessaire pour*



avoir recherché le superflu ; d'autres en manquent , parce qu'ils lui préfèrent l'inutile & le frivole ; c'est le luxe & le faste qui les appauvrit. Ils seroient assez riches s'ils renonçoient à la recherche des inutilités , s'ils ne se faisoient point de nécessité de caprice. Avoir un bien qui suffit à tous les besoins réels , c'est la richesse du sage. Il est permis de se mettre un peu plus au large , de vivre un peu plus commodément , de prévoir un avenir qui peut tarir les ressources : c'est l'objet de l'industrie dirigée par la prudence. Mais l'industrie ne nous est pas donnée pour servir des cupidités sans bornes. Ces cupidités naissent d'une erreur. Les richesses ne sont que les soulagemens d'une indigence involontaire de la nature ; on les regarde comme de vrais biens , & ces faux biens ne contentent point ; plus on en a , plus on en desire. Se contenter d'un bien qui suffit à tous , c'est être plus heureux & plus riche que ceux qui croient ne l'être jamais assez. Tous les sages ont reconnu que les richesses ne sont point le vrai bien de l'homme ; l'avare pourtant en fait sa Divinité ; son avidité de s'enrichir se termine à l'envie d'être riche. Son amour pour l'argent ne représente aucune des affections naturelles à l'homme. C'est une espece d'instinct brutal qui cause son tourment. On peut user bien des richesses ; mais il est si rare de n'en abuser pas , qu'un préjugé formé sur l'expérience , fait regarder la vertu pure comme incom-

*patible avec les grandes fortunes. Un autre préjugé pourtant attache une idée de grandeur aux richesses : c'est le préjugé le plus dominant, mais le plus contraire à la raison saine. 299*

*CH. XII. Le desir de la gloire nous est naturel, mais trop impétueux, & capable de sortir de ses justes bornes ; il a besoin d'être fixé par la nature de son objet & de sa fin. La gloire de tous les êtres créés est de parvenir à toute la perfection dont ils sont susceptibles. Cette gloire dans les êtres inanimés appartient toute entière à celui qui les a faits. Les êtres intelligens & libres peuvent y prétendre, parce que les moyens de se perfectionner leur sont propres, & donnent en eux une idée de mérite qui doit être récompensé. La perfection de l'homme, c'est la justice. Quand donc il aura rempli la mesure de justice qui lui convient, il en sera récompensé par la gloire ; mais l'impatience du desir d'en jouir nous jette dans des illusions que nous devons craindre. Nous nous enflons des dons de la nature, & cette gloire n'est pas plus à nous que celle des perfections des êtres inanimés. Nous la devons toute entière à notre Auteur ; lui seul doit être considéré comme grand en nous. Toute notre gloire vient de faire servir nos facultés aux usages de la justice. Ces facultés ne sont point par elles-mêmes des vertus. On blâme comme par instinct & par un jugement de pur sentiment, ceux qui se glorifient de ces sortes d'avan-*

*tages. Rien ne nous plaît dans ceux qui les possèdent, que la modestie de leurs dispositions. Ils nous plaisent en ce qu'ils sont exempts de la vanité qui nous choque dans les autres. Cette vanité nous choque, parce qu'elle s'appuie sur des qualités fragiles. Rien de tout ce qui passe ne peut faire la gloire d'une ame qui nemeure point. La justice seule peut être éternelle dans l'homme. Il s'estime par ce qui n'est pas en lui, par ce qui n'est pas même à lui : c'est le comble de son extravagance. Le plus vain des titres pour prétendre à la gloire, c'est celui de la naissance. Il n'est de vrais nobles que ceux qui s'ennoblissent par leurs vertus personnelles. Toute idée de noblesse tirée d'ailleurs, est pleine de ridicule, d'absurdités, & de contradictions dans nos propres sentimens. On doit juger de même des distinctions du monde. Elles n'ont dû s'accorder qu'aux vertus ; mais elles ne sont pas elles-mêmes des vertus, & ne peuvent en être la récompense. Les fureurs de l'ambition sont inconcevables ; elles se desabusent par la qualité de leurs objets, qu'elles jugent indignes des peines qu'ils coûtent. Les ambitieux aspirent à la gloire par tout ce qui les en rend indignes eux-mêmes. Le seul honneur d'occuper les places honorables, c'est de les avoir méritées, & ce mérite subsiste indépendamment d'elles. Diverses considérations qui doivent dégoûter de l'envie de se faire estimer des hommes. Il n'est point d'envie sujette*

à tant de bisarreries vraiment deshonorantes.

323

CH. XIII. *Influence que le desir de la gloire doit avoir dans nos mœurs ou dans nos affections. Ce desir ne nous est pas donné parce que nous sommes parfaits, mais parce que nous sommes capables de le devenir. C'est dans cette capacité que l'excellence de notre nature consiste pour le présent. Nous avons des prétentions éloignées à la gloire, mais point de droit acquis d'en jouir. Ce droit vient du bon usage toujours incertain que nous ferons de ce qu'il y a d'excellent en nous. Dans cette incertitude, rien ne nous convient mieux qu'une extrême modestie de sentimens. Le précepte en est naturel; la disposition contraire est une indécence qui blesse tous les esprits. La saillie de tous les cœurs est de rabaisser ceux qui s'élèvent. L'humilité nous plaît au contraire; voilà nos regles. C'est la voix de la nature qui nous prescrit la manière dont nous devons penser de nous-mêmes, & qui nous défend d'en penser superbement. Ceux qui se permettent d'en penser ainsi, pechent contre une autre maxime naturelle; c'est que personne ne doit être juge dans sa propre cause. Nouvelles réflexions sur l'injustice qu'ils font à Dieu. Ses dons ne sont que comme un prêt qu'il nous fait. Il y auroit de l'ingratitude à les méconnoître, mais il y en auroit encore plus à s'en élever. Ces dons ne s'accordent point au mérite.*

*préférence à ceux qui les ont reçus. La louange n'est réservée qu'au bon usage que les uns & les autres en feront. Mais cez usage nous est toujours trop imparfait & trop équivoque pour nous en applaudir sans défiance. Toute justice en cette vie doit être humble. Toute complaisance en soi-même, tout air de suffisance, toute présomption secrète ou déclarée nous est interdite. Caractère & peinture de ces vices. On insiste de nouveau sur ces raisons qui condamnent l'envie d'être estimé des hommes. L'hypocrisie délibérée qui contrefait les vertus, est universellement proscrire sans ménagement ; celle qui sait affecter les dehors des vices est encore plus bisarre & plus indigne de la probité. C'est ce qu'on nomme la fausse honte dont on décrit ici les injustices. On aime la vertu, mais on ne peut souffrir qu'elle soit blâmée. Nous devons être justes au risque même de l'infamie. Moïens de se desabuser de la fausse honte. Conciliation des deux maximes, dont l'une défend de faire le bien pour être vu des hommes, & l'autre le condamne. Circonstances qui demandent qu'on se loue soi-même, & comment il faut se louer.* 357

**CH. XIV.** *Nous sommes tous jaloux de la liberté ; nous nous trompons sur son essence. Elle consiste à vivre comme on veut ; mais nos volontés sont assujetties à des règles ; & quand on ne les suit pas, la vraie liberté se perd. Vérité du paradoxe des Stoïciens, que le seul sage*

*est libre. Nulle volonté déréglée n'est sans contrainte. C'est le sentiment qui l'apprend. Toute passion dont on rougit, toute passion dont on craint le châtement, enchaîne la conscience par la nécessité du secret. Tout desir injuste ne se satisfait qu'avec le tourment des remords. Le juste fait ce qu'il veut, & le fait à la vûe du monde entier. Celui qui fait le mal craint les yeux & le grand jour, & la crainte est le caractère des esclaves. Il n'est point de tyrannie pareille à celle des amours impurs. Ils enchainent les maîtres du monde. C'est une expression familière à ceux qui sont possédés de la passion pour les femmes. La raison chez eux n'a plus d'empire. On dit de ceux que la colere anime, qu'ils ne se possèdent plus, qu'ils ne sont plus maîtres d'eux mêmes. Ceux qui se sont jetés dans la crapule, alleguent que ce qui les y retient est plus fort qu'eux. Ils ne sont plus ce qu'ils veulent. Il n'est pas permis à l'homme de se soumettre aux volontés arbitraires d'un autre homme. Ce despotisme est injurieux à la nature. On se mettoit par-là dans la nécessité d'en violer toutes les loix. On en peut dire autant de toutes les cupidités déréglées. Elles rendent l'homme moins libre que les bêtes. Celles-ci suivent un instinct sans volonté; mais cet instinct s'arrête quand les besoins sont remplis. Mais les hommes qui vont au-delà ne se satisfont point; leurs cupidités leur imposent des tributs sans mesure. Diverses pen-*

DES CHAPITRES. xxvij

*Jées des Philosophes sur cette sorte d'esclavage. Les riches & les voluptueux sont plus possédés de leurs richesses & de leurs plaisirs, qu'ils ne les possèdent ou n'en jouissent. Aspirer à la domination, c'est se livrer aux usages de ceux qu'on domine. La vraie liberté consiste à ne désirer que les vrais biens, à ne vouloir rien que de juste. C'est en ce sens que la vérité nous rend libres : c'est ce que celui qu'on nomme parmi nous le sage par excellence, enseignoit avant les Stoïciens.*

387

CH. XV. *La force, le courage, la constance, la patience, l'égalité d'ame dans tous les évènements de la vie, sont des qualités ou des dispositions où tous les hommes doivent aspirer, parce que tous les estiment ; & ces dispositions sont les fruits de la liberté, telle qu'on vient de la décrire dans le chapitre précédent. Un homme qui ne veut que ce qu'il doit vouloir, un homme inviolablement fixé dans l'amour de la justice, est capable de tout entreprendre & de tout souffrir pour elle. C'est-là ce qui distingue ce qu'on nomme les grandes ames : mais on prend ici le fantôme de la vertu pour la vertu même. Faux préjugés sur le courage, sur la valeur, sur l'héroïsme. On a fait des Dieux de ceux qui ne méritoient pas même le nom d'hommes. On donne le nom de vertus à des qualités du corps qui ne produisent communément que des vices. Le véritable héroïsme est de tous les tem-*

c ij

*péramens & de tous les états. La force est une vertu qui combat pour la justice : cette définition dégrade tous les faux héros ; on l'est dans toutes les situations de la vie, quand on y fait inviolablement son devoir, quel qu'il soit. Toutes les vertus coûtent des violences : on a besoin de fermeté pour persévérer dans le bien ; on en a besoin pour vaincre le mal. C'est l'héroïsme d'obligation, l'héroïsme dont personne n'est dispensé, parce qu'il est possible à tous. Nos découragemens naissent de nos craintes mal entendues ; telles sont celles de la pauvreté, de l'humiliation, du mépris des puissances ennemies & des maux qu'elles peuvent nous faire. Toutes ces craintes appréciées n'ébranlent point celui qui ne met son bonheur que dans l'innocence. L'Évangile comprend en un mot toutes les maximes des Philosophes à ce sujet. Nos grandes afflictions ne viennent que de l'erreur de nos attachemens. Nous ne sommes malheureux qu'en opinion. Nous taxons nos pertes au-dessus de leur prix ; l'équité de la raison met toute la différence entre ceux que les adversités abattent, & ceux qui s'y soutiennent. Nos desolations sont quelquefois déraisonnables jusqu'à devenir risibles. Les maux du corps s'augmentent par l'inquiétude de l'esprit : on ne devrait pas se supporter soi-même, dès que quelque chose ici bas paroît insupportable. Il n'est pas de l'homme de ne point sentir les maux, mais il est d'usage de*



*les souffrir. C'est un excès, c'est une illusion de se les attirer : c'est audace, c'est témérité, c'est présomption folle, c'est enthousiasme, fanatisme ; c'est en un mot aliénation de raison. 410*

*CH. XVI. Toutes les impatiences sont des émanations de la colere. Son dérèglement se manifeste dans le desordre qu'elle cause tant au-dehors qu'au-dedans de l'homme. La raison désapprouve ce desordre, la réflexion le prévient. La colere, quoique naturelle à l'homme, a donc besoin d'être modérée. Dans quelles bornes faut-il la contenir ? Rien n'est excusable dans cette affection que les impressions indélébiles. Ces impressions ont pour objet de nous défendre de la violence, de l'injustice, & du mépris. Tout ce qui paroît contrarier nos premiers penchans doit nous déplaire, mais nos penchans non réfléchis sont aveugles, & nous font étendre les droits qu'ils nous donnent au-delà de leur mesure. Ne nous inquiétons que de ce qui nuit réellement à notre conservation, que de ce qui viole nos droits légitimes, que de ce qui blesse notre véritable honneur ; nous aurons fermé toute entrée aux excès de la colere. Ce transport d'indignation qui saisit & qui maîtrise les cœurs, n'est jamais que l'effet d'une affection dérégulée. Les passions contrariées ne sont jamais sans mauvaise humeur. Celle des femmes les fait accuser de petitesse d'esprit. Il leur seroit glorieux de faire mentir le proverbe, que*

leur colere est au dessus de toute autre. On n'épargne pas ce reproche aux hommes effeminés qui se croient nés pour ne rien souffrir. La colere nous est donnée pour notre conservation. La colere qui fait mourir est donc excessive ; elle est incapable d'ailleurs de la défense modérée qui nous est permise. C'est quelquefois un devoir de punir ceux qui pechent ; mais la haine n'entre point dans ce devoir ; c'est l'injustice & non l'injuste qui doit irriter dans les contestations d'intérêt. Le vrai courage dans la guerre est sans colere. C'est petitesse d'ame de se croire deshonoré par une injure. Erreur de nos jugemens à ce sujet. Il n'est point de juste sujet de se fâcher. La colere, quoi qu'il en soit, dérange dans l'homme toutes les allures de la raison. C'est la passion la plus capable de surprendre ; aucune ne demande plus de précautions pour la prévenir. Diverses considérations qui ne peuvent aider à la modérer. Ceux qui se sentent d'un tempérament facile à s'enflammer, se doivent des attentions plus particulières & plus assidues.

440

CH. XVII. L'homme n'est pas fait pour vivre errant & sans établissement : l'homme animal suit à ce sujet l'instinct de tous les autres animaux ; mais l'homme raisonnable doit à plus forte raison se faire un genre de vie qui fixe ses occupations. C'est le fondement de l'édifice de la perfection que Dieu lui prescrit. Il est triste qu'on ne décide pas toujours soi-même du choix de

## DES CHAPITRES. xxxj

son état, mais plus malheureux de n'en avoir point. L'homme a des facultés actives qui doivent avoir un but. Réflexions sur ceux qui semblent dispensés du choix d'une profession particulière : ce sont communément les plus imparfaits ou les plus corrompus des hommes. La dépravation du siècle ne dispense pas de l'obligation d'un choix, elle en redouble seulement la difficulté. Conditions essentielles de ce choix. On peut être parfait dans tout état, quand on est fidèle : mais la fidélité coûte plus dans les uns que dans les autres. L'exemple des mauvais choix doit faire craindre le risque de mal choisir; mais ce risque ne doit pas déterminer à des partis extrêmes. C'en est un de se bannir du monde à la vue de tous les dangers qu'on y peut courir. La solitude a des avantages. Celui de pouvoir s'étudier soi-même est inestimable, mais senti de peu de personnes. La solitude en soi n'est pas meilleure que la vie commune. Il faut distinguer entre les motifs qui la font rechercher, & les usages qu'on en fait. Il est des retraites de caprice, de dépit, de mélancolie, de misantropie, d'amusement. Le loisir sans étude étoit une mort dans le langage des Philosophes. Celui des anciens préférable à celui des nôtres. Le loisir est mortel en plus d'une manière. Idées des solitudes qu'on nomme religieuses. Leurs défauts. Leurs inconvéniens. On ne doit s'y déterminer qu'après de mûres délibérations. Vouloir éviter les dangers de tous les engagements du monde, c'est fuir au lieu de vaincre. La solitude absolue n'est supportable qu'à peu d'esprits. Résultat de toutes ces pensées. Combats de ceux qui se trouvent dans des états pénibles. Nécessité de quitter ceux qui sont pernicieux, soit qu'ils soient involontaires ou volontaires.

472

CH. XVIII. L'homme est né mortel & ne doit jamais l'oublier. La pensée de la mort doit influencer dans notre conduite, comme la pensée de Dieu dans la dépendance de qui nous vivons. C'est le sentiment réfléchi de notre moralité qui nous donne le juste discernement de nos vrais biens & de nos vrais maux. On s'écrie que la pensée de

La mort feroit perdre l'esprit, & c'est l'avoir perdu de n'y pas penser. Le bon esprit consiste à penser des choses selon ce qu'elles sont. On ne cesse pas d'être mortel en se le dissimulant. L'amour de la vie nous est naturel ; il est nécessaire pour la conserver, mais pour autant de tems seulement qu'elle nous est donnée. Cet amour est donc conditionnel, & doit céder au desir d'une vie meilleure : là-là les combats des justes mourans, & la résignation qui les termine. Le zèle & la charité peuvent inspirer un certain desir de vivre plus long-tems : mais souvent ce zèle n'est pas pur & doit toujours être suspect. La crainte de la mort est une suite du desir de vivre ; mais cette crainte devient équivoque. Craindre de mourir parce qu'on vit mal & sans résolution de mieux vivre, c'est craindre parce qu'on veut craindre. Les fraïeurs irrésolues des ames timorées viennent d'une piété mal instruite. Les regrets des morts prématurées sont fondés sur des présomptions trop peu raisonnées ; la vie des hommes n'a jamais eu de terme fixe. Le mérite de la bonne mort ne dépend point du nombre des années. On peut penser que c'est par bonté que Dieu les abrége ; il nuit à plusieurs d'avoir trop vécu. Craindre de mourir, pour le desir d'avoir plus de tems pour pécher, c'est une disposition commune, mais inconcevable à la raison saine. Tous les délais de la bonne vie sont insensés dans ceux qui n'en méconnoissent pas la nécessité. La vie de ceux qui s'étourdissent sur les suites de la mort n'en est que plus inquiète & plus malheureuse ; ils tombent assez communément dans des situations qui la leur font trouver trop longues, Est-il permis de l'abréger ? Folie de l'homicide de soi-même : tous les plus sages se sont déclarés contre les faux raisonnemens de ceux qui se le sont cru permis. On peut justement défendre sa vie contre ceux qui l'attaquent.

Fin de la Table de la seconde Partie,

LA REGLE



# LA RÈGLE DES DEVOIRS

REDUITE A SES PRINCIPES,  
*ET VARIÉE SUR LA DIVERSITÉ  
de leurs objets.*

---

## SECONDE PARTIE.

---

APPLICATION DE LA REGLE  
à ce que l'Homme se doit  
à lui-même.

*Instruction préliminaire.*



J'AI fait observer vers la fin de  
la Préface de mon premier  
Volume, que l'obligation d'u-  
ser de nos facultés sur des re-  
gles immuables a trois objets, dont le  
*Tome II.* A

premier comprend tout ce que nous nous devons à nous-mêmes. C'est une obligation qui se tire en effet de la simple considération de ce que nous sommes, & de la fin pour laquelle nous avons été faits. Quand un homme vivroit seul, & séparé de tous les autres par les plus profondes mers, il n'en seroit pas moins obligé de vivre en homme, & de consulter la raison sur tout ce qu'il auroit à faire. Il est vrai que la société multiplie beaucoup nos devoirs par la multiplicité des relations qu'elle nous donne : mais à pousser plus loin les réflexions, on trouve que nous ne sommes jamais parfaitement tout ce que nous devons être à l'égard de ceux qui nous sont unis, que quand nous sommes vraiment tout ce que nous devons être dans notre isolé. Les convenances morales qui nous indiquent comment nous devons agir pour notre bien-être, sont les modèles & la mesure de la manière dont il faut que nous soions affectés, pour ceux qu'une ressemblance de nature nous apprend à considérer comme d'autres nous-mêmes. C'est ainsi que toute la justice qui nous est prescrite, dérive de notre propre fonds. L'ordre a donc voulu que je donnasse à ce sujet

*Instruction préliminaire.* 3

le premier rang dans l'application sur la  
Regle des Devoirs.

Des considérations importantes me font commencer par bien établir le fond même de l'obligation de donner nos premières attentions à notre propre bien-être, selon la maniere dont nous sommes faits, & selon la destination du Créateur. De célèbres écrivains pour qui le public a pris des préjugés favorables, ont négligé cette même obligation jusqu'à la méconnoître. On est surpris de leur entendre dire que si l'homme n'étoit né que pour lui seul, il conviendrait de le laisser vivre au gré de ses caprices, & sans autre regle que les intérêts arbitraires qu'il se seroit faits. Ce paradoxe étoit une suite des fausses idées que ces écrivains s'étoient faites du droit naturel, dont ils ont composé de gros traités. On se souviendra que j'insinue dans mon premier volume qu'à la maniere dont ils parlent de ce droit, on pourroit très-justement inférer qu'ils n'en avoient pas la plus legere teinture. C'est ce que je développe un peu plus au long dans le premier chapitre de cette seconde Partie.

Suposer que le droit naturel n'a pour  
objet que le bien présent des sociétés,

A ij

7 *Instruction préliminaire.*

fans égard à la vie future , ce font des pensées si mal conçues , & dans le vrai si pernicieuses aux sociétés même , que rien ne m'a paru plus essentiel que d'en avertir mes lecteurs , & de les bien convaincre de l'absurdité d'un systême si peu digne de la raison qui nous distingue des bêtes. Les Philosophes & les anciens Législateurs ne donnerent point dans ces écarts ; ils avoient étudié la nature , & c'étoit dans son fonds qu'ils puisoient. Mais les modernes dont je parle n'avoient puisé que dans les livres : leur vaste érudition leur a fait recueillir les maximes détachées du Droit , sans remonter jusqu'à ses vrais principes. Ils les ont entrevus quelquefois ; mais trop superficiellement pour les analyser , & pour en tirer par eux-mêmes les justes conséquences. Le défaut de leur systême est venu du défaut de leur méthode. Ils travailloient d'après des opinions reçues , mais mal digérées , & n'avoient que leurs faux préjugés pour guides.

Pour les redresser , je ramene toute la question des devoirs de l'homme à la simple considération de l'homme même ; & je fais voir qu'il doit se regarder comme le premier objet des notions d'ordre,



*Instruction préliminaire.*

de convenance, de décence & de justice, avec lesquelles il est né. Quand il seroit seul de son espece dans le monde, cette solitude ne le dispenseroit pas de vivre selon sa nature qui l'assujettit à des regles. Je renvoie-là les lecteurs aux preuves que je leur ai données de cette obligation, dans l'exposition de mes principes.

Je définis l'homme par la description des propriétés de la double substance dont nous sommes composés; & de la seule comparaison des unes & des autres, je conclus que celles de l'ame doivent l'emporter sur celles du corps. La seule raison doit présider à toutes les opérations d'un être raisonnable. C'est cette régie qu'on nomme la tempérance, qui comprend dans un seul mot tout ce que nous nous devons à nous-mêmes. Il ne s'agit pas de détruire nos penchans naturels; ils sont tous légitimes; tous nous sont donnés pour des usages convenables à la fin de notre être; il faut seulement que la raison les contienne dans leurs bornes, & qu'elle les tempere de maniere que tout ce que nous faisons dans le tems serve à nous former pour une vie plus excellente & souverainement heureuse.

6 *Instruction préliminaire.*

Il le faut ; on le voit sensiblement dans ceux qui perdent de vûe ce but essentiel ; ils semblent dès-lors ne travailler plus qu'à se défigurer & qu'à se détruire ; ils ne réussissent qu'à se rendre plus misérables à proportion qu'ils cherchent leur bonheur avec plus d'impatience ; & ce qu'ils répondent quelquefois aux reproches qu'on leur fait de ce renversement de conduite, est étonnant. Ils ne nient pas qu'ils ne se nuisent , ils le sentent ; mais ils ne nuisent , disent-ils , qu'à eux-mêmes. Je pese cette réponse ; & sans insister sur ce qu'elle peut avoir de faux , je leur fais voir que rien du - moins n'est plus insensé , plus contraire au desir le plus intime de la nature , dont le premier instinct est d'aspirer en tout à son mieux-être. C'est l'impétuosité même de ce desir qui les aveugle , & qui leur fait oublier que la raison doit le diriger en tout. Ils se laissent emporter à la vivacité des impressions des sens ; ils suivent leurs cupidités , & croient n'avoir qu'à les satisfaire. L'homme en corps étoit comme s'il n'étoit que corps : là toutes ses prévoiances se raportent ; c'est la vie des brutes ; on la déplore dans la foule des esprits qui ne réfléchissent point.

Mais un phénomène plus surprenant pour notre siècle , c'est d'y voir des hommes qui se donnent singulièrement pour philosophes , essaier de réduire cette vie brutale en systême. Ils posent pour principe qu'ils n'ont point d'ame , ou que leur ame n'est qu'une espece de résultat des fonctions de leurs organes ; s'ils ne sont que des amas confus de matiere , ils n'ont certainement point de devoirs ; on le leur accorde ; mais tous les efforts de leur imagination sont impuissans pour changer en eux la nature : ils sont les dupes de leurs illusions. Ces hommes sans ame ont, comme tous les autres hommes, des vûes, des affections & des desirs qui n'ont point de raport à la vie du corps , & qui ne contribuent qu'à la rendre plus inquiete. Ils aiment la gloire , & ce sentiment renverse tout leur systême. Le desir de la gloire n'est point une affection de l'être purement matériel ; l'idée de mérite ne résultera jamais d'un mécanisme dont les opérations se font sans connoissance & sans choix : or la gloire suppose un mérite dont on se rend témoignage à soi-même , ou dont on l'attend d'un remunerateur ; & ce témoignage suppose des devoirs volontairement accomplis , & par

8 *Instruction préliminaire.*

la seule vûe que ce sont des devoirs. C'est - là ce qui fait le mérite. L'homme qui desire invinciblement la gloire, doit donc inférer de cela seul qu'il a des devoirs. Ce sont ses propres sentimens réfléchis qui le conduisent à cette conséquence nécessaire ; & comme il est le premier objet de ses réflexions, il ne peut qu'en conclure que ses premiers devoirs le regardent lui-même.

Cette suposition tacite est le fondement de la maxime établie par les Moralistes de toutes les nations & de tous les tems, que nous devons en user avec les autres hommes comme nous en usons à l'égard de nous-mêmes, ou comme nous voudrions qu'ils en usassent avec nous ; c'est-à-dire que, comme je l'insinuois plus haut, toute la justice qui nous est prescrite dérive de notre propre fonds. Induction de sentiment qui faisoit dire aux Philosophes : attendez des hommes ce que vous leur ferez ; ne leur faites point ce que vous trouveriez mauvais qu'ils vous fissent ; soiez bien-faisans tant pour vos amis que pour vos ennemis. Toutes ces pensées & beaucoup d'autres semblables dispersées dans leurs écrits, sont réunies pour nous dans ce précepte : *Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes.*

*Instruction préliminaire.*

J'analyse ce précepte, & je fais comprendre que l'amour du prochain nous obligeant à lui rendre des devoirs de justice, celui que nous avons pour nous-mêmes nous impose une obligation de la même nature. Sans ce rapport réciproque il n'y auroit point de parité sensible dans ces deux amours, dont l'un nous est donné pour le modele & pour la regle de l'autre.

Il n'a pas été nécessaire qu'on nous fit un commandement de nous aimer; la nature même nous le dicte ou l'opere en nous: c'est la premiere affection qui naît du simple sentiment de notre être. Nous voulons nécessairement notre bien-être: or la raison qui nous est donnée pour nous diriger dans tout ce que nous sommes, nous fait voir que ce bien-être dépend d'une œconomie de conduite dont les regles sont immuables. Elle consiste à contenir tous nos penchans dans les bornes marquées par les fins pour lesquelles ils nous ont été donnés, & cette modération fait notre propre justice. Nous péchons contre nous-mêmes quand nous passons ces bornes; là se rapporte tout le détail de nos devoirs.

Des considérations fortes me pressent à ne rien omettre pour en établir

l'obligation dans tout son jour : je la vois si négligée parmi nous, que les esprits les plus dépravés en sont venus jusqu'à la traiter de préjugé sans objet, & travaillent ouvertement à la proscrire. Il est vrai qu'il y a chez eux plus de libertinage d'esprit que d'ignorance. Un sentiment de liberté mal approfondi nous fait comme naturellement haïr l'empire de la raison, qui nous apprend à la contraindre dans ses usages. Nous avons des penchans légitimes, & nous voudrions pouvoir les suivre indéfiniment ; mais ces penchans doivent nécessairement être modérés.

C'est un second sentiment qui n'a jamais abandonné ceux qui se sont fait une étude de réfléchir sur les allures du monde ; la seule différence des conduites les décide. Les Philosophes rougissoient de ressembler à la foule, & comprenoient pourtant que c'étoit moins par une malice délibérée que par un défaut d'attention que les mœurs communes s'écartoient des routes que la raison nous prescrit. C'étoit dans cette vûe, qu'appliqués à se bien connoître, ils rapelloient sans cesse les hommes à cette connoissance ; ils travailloient à se former d'après les principes de la na-

ture , persuadés que quand ils auroient mis un parfait accord entre leurs affections & leurs lumières naïves , ils seroient disposés à tous les devoirs que toutes leurs relations au-dehors leur imposeroient. Quiconque fait se rendre justice , a moins de répugnance à la rendre aux autres ; vraiment ami de lui-même , il est ami de tous.

On a vû plus haut combien les plans de nos écrivains modernes sont différens ; à peine reconnoissent-ils qu'il soit possible que l'homme ait des devoirs à l'égard de lui-même : ou s'ils le reconnoissent , ils paroissent avoir crû sérieusement , comme ils l'ont dit , que tous les devoirs *émanent directement du principe de la sociabilité* ; c'est-à-dire que si nous vivions séparés de toute société , nous n'aurions point de devoirs : à ce compte il faudroit changer l'ordre du précepte , & dire : *aimez-vous vous-même comme vous aimez votre prochain.*

J'ai cherché la raison de ce renversement d'idées ; elle est digne ou suit naturellement de celle que j'ai donnée des écrivains compilateurs qui ne pensent que par les yeux. Ils ont adopté sans examen les énormes préjugés que les Législateurs ou les Politiques avoient incul-

**12**      *Instruction préliminaire.*

qués sur l'amour de la patrie, que je me propose de réduire à ses justes bornes dans le volume suivant. Les Politiques avoient porté cet amour jusqu'au fanatisme pour l'intérêt de leurs établissemens. Je ne leur opose en cet endroit qu'une seule vérité puisée dans tous les cœurs, c'est que nous sommes nés premièrement pour nous-mêmes. En conséquence nous nous aimons trop naturellement, trop nécessairement, & dès-là trop justement, pour ne pas nous donner une préférence exclusive dans ce qui regarde notre propre bien-être. C'est donc de cet amour nécessaire que nos premiers devoirs émanent; de sorte que ce que nous devons à la société ne vient qu'après ce que nous nous devons à nous-mêmes, & se mesure sur les engagements volontaires que nous avons pris avec nos concitoyens, ou sur les égards de reconnoissance naturelle que nous devons à nos plus proches.

Ce bien-être personnel, objet de nos premiers devoirs, dépend de deux attentions conséquentes à la double substance dont l'homme est composé. Je commencerai par lui détailler ce qu'il se doit par rapport à son corps sous la direction de la raison, pour finir par ce



qu'il se doit par rapport à son ame, suivant les définitions que j'ai données de l'un & de l'autre. Tout se suivra dans mes principes & dans mes maximes : on y trouvera la science de bien vivre digérée de maniere que le commencement conduira de lui-même aux progrès qu'on y fera, quand la négligence & la lâcheté n'y mettront point d'obstacles.

Quelques anciens ont tiré de la simple conformation de nos corps des indices ou des inductions de l'excellence de notre nature, & de la grandeur de notre destinée pour le réglement de nos mœurs. Nous sommes faits, disoient-ils, pour contempler le ciel & pour élever nos pensées vers les choses divines : c'est pour faciliter cet effort de notre ame, que nous avons la tête droite ; au lieu que tous les autres animaux l'ont penchée vers la terre. J'observe à ce sujet que ces sortes de pensées ne saisissent l'esprit que parce qu'elles naissent d'un sentiment déjà formé qui les aprouve. C'est un penchant naturel qui nous porte à rechercher quel est l'auteur de ce monde d'où nous sommes descendus, où nous devons aller après que notre ame sera délivrée de l'asservissement aux choses humaines : & de-là cette autre ré:

flexion plus naturelle encore , que notre corps n'est que comme une prison pour cette ame , qu'un poids qui la surcharge & qui gêne la liberté de ses fonctions , qu'un voile qui lui dérobe la vûe des objets les plus convenables à ses attentions. Cette idée fait gémir ceux à qui l'attente d'une vie meilleure cause de l'impatience.

Mais enfin notre corps est à nous ; nous l'aimons d'un amour naturel , & nous prenons un intérêt sensible à son bien-être , à condition pourtant que cet intérêt ait ses bornes. Nous ne devons à notre corps que des soins tellement modérés qu'ils ne puissent nuire à notre ame : notre vie même nous ne devons l'aimer que d'un amour restraint à des conditions ; de sorte que quand la raison , la justice , ou la probité l'exigent , nous soions prêts à la sacrifier plutôt que de manquer à ces grands devoirs. J'essaie donc de fixer la mesure des condescendances qui nous sont vraiment prescrites pour cette partie de nous-mêmes , quoique réservée à de meilleurs biens que ceux qui peuvent nous revenir de son bien-être , tandis que nous habitons ce domicile terrestre.

Dieu toujours juste n'exige de nous

que ce que nous pouvons selon la mesure de raison qu'il nous dispense ; mais dès que cette raison commence à se perfectionner, elle nous oblige à perfectionner en nous tout le reste autant qu'il en est susceptible. La négligence de ceux qui prennent soin de notre enfance, nous laisse beaucoup de réformes à faire. Il est dans la conformation de certains corps des défauts irréparables, & sur ceux-là les hommes tombent dans deux méprises opposées. Les uns ne veulent pas reconnoître qu'ils sont mal conformés, & les autres ne le connoissent que pour s'en affliger. Je confond la complaisance vaine des premiers par de justes reproches, & je soutiens la pusillanimité des seconds par les réflexions les plus consolantes. Il n'est qu'un seul avis à leur donner à tous, c'est de réparer par la régularité de leurs mœurs la difformité de leur figure.

Je dis donc que l'espece d'obligation de réformer les défauts du corps, n'a pour objet que ceux qui sont réformables, & qui ne sont que les effets de la négligence ou des mauvaises habitudes. J'ajoute que cette obligation n'est pas également étroite pour toutes sortes de

personnes ; & je suppose de plus que certains défauts ne soient que choquans sans être coupables. Mais nous sommes sensibles aux reproches du ridicule ; & cette sensibilité naturelle doit nous engager à nous épargner ces reproches , en faisant pour la société ce que nous ne ferions pas pour nous - mêmes. Ces soins pourtant doivent être toujours modérés : il vaudroit mieux les négliger que de donner par l'excès dans un autre ridicule ; je veux dire dans celui de l'affectation.

Il est des genres de vie qui rendent communément les hommes trop indifférens sur ces attentions personnelles. On loue leur disposition pour le fond , mais on leur conseille de ne pas outre leur négligence. Des considérations raisonnables & quelquefois même de justes intérêts, demandent qu'on ne méprise pas certains jugemens sur des défauts que la raison n'excuse point. Nous regardons comme des hypocrites ceux qui se font une étude de la malpropreté & des contorsions. Nous condamnons comme des enthousiastes furieux ceux qui se font des incisions ou qui se mutilent. Dieu ne commande rien contre la nature ; mais nous devons de plus respec-

ter

ter sa sagesse dans notre conformation ; & rendre , s'il se peut, nos organes plus parfaits , donner ou conserver à nos corps toute la décence qui leur convient : ce qui la choque n'échappe à personne ; quand on n'est pas assez attentif pour l'apercevoir en soi-même , on le remarque dans les autres. Nous voions des gens dont les manieres nous plaisent ; une certaine grace se répand sur tout ce qu'ils font & sur tout ce qu'ils font ; ce sont des modeles qui nous sont proposés. Mais les défauts choquans sont en quelque sorte plus propres à nous faire ouvrir les yeux sur ceux que notre amour-propre nous cache. Ce secours ne manque à personne pour apprendre à se réformer sans celui des leçons que les maîtres donnent.

J'observe que chez toutes les nations & de tous les tems il y eut des exercices imaginés pour dresser les corps, & pour leur donner de l'aifance, de l'agilité, de l'adresse. Le seul écueil à craindre dans ces exercices, c'est de s'en faire des passions : mais c'est un effet de la dépravation du siecle , de les voir négliger pour se livrer à des jeux qui tuent souvent à-la-fois la fortune & la santé, cette santé que nous devons re-

garder comme le premier des biens naturels. C'est un devoir de s'interdire toutes les imprudences & tous les excès qui peuvent l'altérer & nous jeter dans les infirmités. Ce sont des tentations qu'on se prépare, & que les ames les plus fermes ont peine à soutenir. Chacun connoît la mesure de ses forces, chacun fait ce qui lui nuit; la sagesse veut qu'on l'évite. Les tempéramens ne changent point, mais les foibles peuvent réussir à le devenir un peu moins. Ce n'est pas un vice de n'avoir pas de plus grandes forces; on ne doit pas même les souhaiter impatientement, ni s'affliger de ne les avoir pas. La santé la plus robuste n'est pas un objet de complaisance; le corps n'est qu'un instrument de l'ame, on ne l'a que pour s'en servir, & l'excès du travail lui nuit souvent moins que l'excès de la mollesse & de l'oïveté. Ce dernier excès m'arrête un moment, & je fais voir que rien n'est plus indigne de l'homme que de s'en faire une passion. Rien de plus honteux que de se rendre comme incapables des mouvemens les plus naturels, que de ne rien savoir faire de ses mains, que d'avoir besoin de se faire servir pour les besoins les plus indispensables de la vie.

C'est par-là pourtant que ceux qu'on nomme grands affectent de nous montrer toute leur petitesse. Ils se regardent comme des especes de divinités, mais de celles dont on se mocquoit parce qu'il falloit les porter sur les épaules ; par-là les maîtres deviennent les esclaves & les joiets de leurs mercénaires. L'ignorance n'est loüable en rien. Nous avons à nous reprocher tous les défauts d'usage & d'industrie que la paresse, la nonchalance, la mollesse, ou la fausse idée de servilité nous laisse. L'homme ne se dégrade point en se servant lui-même. Il restoit à dire que les défauts de l'extérieur les moins tolérables sont ceux qui blessent la pudeur & l'honnêteté. Sur ceux-là je me contente de redire que les Cyniques & ceux qui leur ressemblent ne doivent point être écoutés ; c'est la nature qui les condamne tout d'une voix.

Après ces attentions générales, dont l'obligation peut être, comme je l'ai dit, plus ou moins étroite selon les situations ou la qualité des personnes, je passe au détail des besoins du corps, dont la nécessité ne dispense aucun homme. Le premier de ces besoins est celui des alimens. On peut donner à ce sujet

dans deux méprises également contraires à l'œconomie de la nature ; & je m'entens pour fixer le juste milieu qu'on doit garder entre les deux excès. Une ame immortelle peut regarder la nécessité des alimens comme onéreuse. Il est permis, il est loüable même de desirer d'être affranchi pour une vie meilleure ; mais il n'est pas permis d'aimer avec passion la vie du corps ; il n'est pas plus permis de la haïr jusqu'à l'abrèger par des abstinences indiscrettes ou par des scrupules mal entendus. J'avertis que le choix des alimens n'entre pour rien dans la regle des mœurs, qu'autant qu'il y fait éviter certains excès. La sobriété ne bannit point le plaisir de manger : il eût été contraire à la nature de nous obliger à prendre des nourritures insipides. La vie frugale est une partie de la tempérance vertueuse ; elle consiste à se contenter des alimens les plus communs, mais sans affectation ; la crainte de se trop attacher au plaisir qu'on y trouve, est spécieuse, mais elle ne doit pas être sans de justes raisons. La Morale n'admet point les maximes qui tendent à donner des idées de faux mérites ; & ces maximes pourtant plaisent à beaucoup d'esprits qui ne s'en défient point. & je leur conseille de s'en défier.



L'intempérance de l'être raisonnable , beaucoup plus injurieuse à la nature , est pourtant le vice le plus commun. Je la peins par tous les traits qui peuvent en inspirer plus de mépris , d'horreur , & d'indignation. Ces sentimens ne sont desavoués par aucune nation ; c'est le seul spectacle des objets qui les produit, selon le degré des excès où le vice se porte : mais il n'est guere plus excusable quand il ne va pas jusqu'à troubler les sens & la raison. Les gourmands déclarés tombent dans une espece d'impiété ; ce n'est pas sans fondement qu'on dit d'eux qu'ils font leur Dieu de leur ventre. L'intérêt se mêle aux réflexions pour condamner la délicatesse & l'extrême sensualité des repas : c'est communément la premiere source de la ruine des familles & le présage de celle des états. Cette passion devient fanatique ; il n'est point d'habitude dont on se corrige moins , & ce vice alors appelle à son secours tous les autres vices. J'opose à ces peintures les avantages de la sobriété ; les repas communs en deviennent plus agréables & plus utiles. Ce que j'appelle la sobriété ne prescrit pourtant rien sur la qualité des alimens ; cette vertu n'interdit pas

même le plaisir inséparable du goût : mais rechercher ce plaisir pour lui-même, c'est tout ce qu'elle apprend à regarder comme une satisfaction peu digne d'une ame raisonnable, qui doit rougir de se trop asservir aux sens par une espèce d'avant-goût des délices d'une vie plus excellente.

Un second secours que nous devons à nos corps, c'est celui de les couvrir ; & le même principe qui nous décide sur l'usage des alimens, nous indique les règles que nous avons à suivre dans celui des habits : c'est le nécessaire ou le commode que la raison nous prescrit ou nous permet d'y rechercher. La manie du luxe & des parures un peu réfléchie n'est pas concevable ; en vain pourtant les sages Législateurs ont-ils essayé de la corriger, en vain les Moralistes ont-ils fait valoir contre cet éblouissement toutes les raisons les plus persuasives : le désordre subsiste, & ne fait que se varier & s'augmenter. D'où vient-il ? c'est dans les femmes de la petitesse de leur esprit, encore plus que de la dépravation de leur cœur ; elles veulent se rendre plus agréables à leurs propres yeux, & croient par-là même se rendre plus aimables aux hommes : elles se

trompent, & le commun des hommes pourtant donne dans la même sottise : ils veulent aussi s'en imposer, & s'en imposent. C'est une scène comique qu'ils se donnent mutuellement ; la raison n'en feroit que rire, si l'usage étoit une loi moins impérieuse. Je me borne à montrer aux plus sages jusqu'à quel point ils peuvent ou doivent s'y conformer. J'avertis sur-tout ceux dont les habits ont une forme ou une origine singulière, & je leur apprend à ne pas donner dans la sotte illusion de s'en faire un mérite imaginaire. Ce sont les vertus qui font les saints.

Je raisonne ensuite sur le logement comme sur les habits ; ces deux besoins ont la même cause, c'est l'infirmité de la nature. Les habitations des premiers hommes nous indiquent qu'ils n'y cherchoient non plus que le nécessaire ou le commode. Les restes de cette simplicité nous plaisent par-tout où nous les trouvons, & les mœurs y sont aussi simples que les abris qu'on s'y procure contre les injures de l'air & des saisons. La magnificence & le luxe des bâtimens ne sont venus qu'après la dépravation des inclinations naturelles. C'est une vanité déplacée de croire s'honorer par la maison

qu'on habite. On ne voit que de la sottise dans ceux qui croient se donner du relief par la maniere dont ils sont logés & meublés. La passion pour les inutilités est un renversement de la raison qui s'expose par les superfluités à manquer des choses les plus nécessaires. Les personnes même retirées du monde se ruinent en bâtimens, parce qu'elles ont perdu l'esprit de leur état. Les solitaires changent leurs cellules en palais, & ceux qui les habitent deviennent par-là les plus imparfaits des hommes sous le masque de la réforme. Je les ramene à ce sujet à ce principe, qu'ils ne doivent chercher leur gloire qu'en eux-mêmes, parce qu'il n'est pour eux d'autre gloire que celle des vertus, que rien de tout ce qui n'est pas eux-mêmes ne peut augmenter ni diminuer.

Les hommes bien nourris, bien vêtus, bien logés, ne sont pas des animaux mis à l'engrais, ou des personnages introduits sur le théâtre du monde uniquement pour orner la scene : l'oisiveté, la paresse, & l'inaction démentent en eux l'institution du Créateur. L'obligation du travail est pour nous une obligation de droit naturel. Notre conservation demande que nous agissions.

& notre conservation nous apprend de quelles actions nous sommes capables. Un sentiment de compassion nous fait plaindre les enfans & les vieillards ; nous trouvons leur état humiliant ; nous envions les forces & l'industrie des autres. Nous nous faisons donc une injustice à nous-mêmes , de ne pas exercer celles que nous avons, de nous énerver par la mollesse , de nous rendre inhabiles au travail , ou de le fuir. Par-là nous nous deshonorons & nous nous donnons un ridicule propre à divertir sur les théâtres. Un sage pensoit que les Comédiens étoient encore trop réservés sur l'excessive mollesse des derniers Romains , & nous devrions être surpris que les nôtres ne saisissent pas les traits de ressemblance que nous avons avec eux , pour en divertir leurs spectateurs. C'est une extravagance de mettre sa gloire dans son impuissance. Les malades imaginaires ne sont encore aujourd'hui que trop communs ; certaines infirmités même réelles suportées avec patience , valent mieux que l'assujettissement à des remèdes qui ne guérissent point de la mortalité. J'ajoute que le projet d'une vie de plaisir est contraire à la nature de l'homme , incompatible avec l'œcono-

mie du monde ; que celui qui ne veut point travailler est indigne de vivre ; que le goût du plaisir abrège la vie du corps & ne peut qu'abrutir l'ame. La raison qui nous oblige à nous conserver, nous prescrit les bornes des soins que nous nous devons à cet égard.

Nous avons en effet à réfléchir que la nécessité de ces soins n'est point fondée sur ce que notre corps est un être vivant, mais sur ce qu'il vit sous la direction d'une ame raisonnable qui ne doit rien faire dont elle ne puisse alléguer des motifs de convenance, ou qui puisse nuire à sa propre perfection. Dieu ne l'a point créée parfaite, & lui laisse le soin de se perfectionner elle-même ; c'est-là son devoir, & la source du mérite qui doit la rendre digne de sa dernière destinée : mais elle porte en elle-même tous les principes de cette perfection qu'elle doit acquérir. Ses obligations lui sont marquées par ses penchans & par ses facultés naturelles.

Notre premier desir est celui de connoître ; notre premier devoir est donc celui de cultiver nos connoissances & de travailler à les étendre. Nulle connoissance n'est mauvaise en soi, mais il y en a de plus utiles & de plus conve-

nables. Il y en a d'indispensables & d'essentielles, sur lesquelles on ne peut alléguer aucun prétexte légitime d'ignorance, parce qu'elles sont à la portée de tous les esprits. Telle est celle du bien & du mal moral; les principes n'en sont étrangers à personne. Je le montre par un essai de l'usage que chacun peut en faire: & d'ailleurs mille autres connoissances peuvent aider à perfectionner celle-là. Ce seroit s'aimer peu soi même de les négliger quand on a le talent & les occasions de les acquérir, & toujours dans la vûe de s'avancer dans celle des devoirs dont la connoissance n'est jamais parfaite; l'étude en est de tous les tems, mais celui de la jeunesse est le plus convenable. Il est honteux aux vieillards de commencer d'apprendre ce qu'ils auroient dû savoir dès leur premier âge; l'essentiel est de le bien savoir. La science des mœurs est simple dans ses principes, mais infiniment étendue dans ses conséquences. On y va de lumieres en lumieres; & chaque nouvelle vérité qu'on y découvre, fait présumer par sa nouveauté qu'il en reste encore à découvrir.

Je confirme ces maximes générales; & je fais remarquer de plus que l'obli-

gation de connoître doit aller jusqu'à nous rendre nos connoissances propres. Celles qu'on donne aux enfans ne forment communément en eux que des préjugés qu'ils doivent rapeller à leur propre tribunal. Quand leur raison se fortifie, tous leurs premiers jugemens leur doivent être presque également suspects. La meilleure méthode est de recommencer à douter de tout, ou de l'examiner comme si nous en doutions; cette disposition d'esprit ne peut nuire aux connoissances certaines. Il en est dont l'évidence se présente à la première réflexion qu'on y fait: pour se convaincre des autres, on les réduit aux raisons dont elles se déduisent. Négliger ces soins ou les croire superflus, c'est vouloir courir le risque d'ignorer pour toujours ce qu'on croit savoir. L'entêtement, l'opiniâtreté, la vanité de sa suffisance, l'amour de ses propres opinions, sont des dispositions plus que déraisonnables. Nous pouvons nous tromper & nous laisser tromper par les autres. Soïons sur-tout dans un desintéressement impartial sur le succès de nos recherches; qu'il nous soit indifférent de trouver faux ou vrai ce qui nous est encore douteux. N'admettons rien comme



certain tant qu'il y reste de l'équivoque; on trouve de la peine à revenir de ses fausses idées, quand on se les a inculquées fortement. Rien n'humilie plus l'amour-propre que l'aveu de ses méprises; mais il est trop avantageux d'être humilié par la vérité, pour ne pas s'en réjouir. Les faits sur-tout que nous avons crus bien établis, nous tiennent au cœur quand un éclaircissement les fait évanouir; c'est l'affliction des enfans qui voient renverser leurs châteaux de cartes. Rien donc de plus important que de bien s'assurer premièrement des faits dont la supposition peut influer dans nos opinions & dans notre conduite. La critique consiste dans des observations dont le commun des esprits n'est point incapable. Il est des principes infaillibles pour rejeter certains faits, même sans les examiner. Mais en tout le grand objet de notre curiosité, c'est la science de bien vivre & ce qui peut y conduire. Le nom de vrai savant ne doit se donner qu'au parfaitement honnête homme. Toute science qui ne mène ou qui ne ramène pas à ce but, est vaine, dangereuse, ou nuisible; & je prens occasion de montrer dans quelles illusions les hommes tombent à ce sujet. C'est

une impéritie de curiosité de vouloir tout savoir ; mais il est bon pourtant de savoir un peu de tout. Les sciences dont on instruit les enfans ne les rendent pas vertueux , mais elles ouvrent leur esprit aux maximes de la vertu. Quand ce secours manque à la première éducation , c'est comme un devoir d'y suppléer pour ceux qui le peuvent. Une teinture légère de chaque science suffit à ceux qui n'en font pas une profession particulière.

Je passe ici comme en revûe les sciences les plus en usage ; les Mathématiques contribuent moins qu'aucune autre à la science de bien vivre. La Logique a ses utilités ; elle demande qu'on sache bien sa propre langue & celle des auteurs qu'on lit. Les principes du raisonnement sont du ressort de tous les esprits ; l'inconvénient de ceux de la Physique est d'être incertains. L'Univers est l'objet de notre admiration plutôt que de notre science ; son étude doit nous apprendre à révéler son auteur , à vivre selon les loix personnelles qu'il nous impose , à la vûe de l'ordre qui s'observe dans tous ces grands mouvemens. Je conseille la Métaphysique préférablement à toute autre ; ses principes se ti-

rent du même fonds que ceux de la Morale, & n'obligent point l'homme à sortir de lui-même ; & d'ailleurs ses principes sont immuables. Ce fut-là ce qui déterminâ Socrate à concentrer toute la Philosophie dans la connoissance des mœurs ; nulle autre ne lui procure par elle-même de vrais avantages, plusieurs lui font perdre.

Au reste, à quelques Sciences qu'on s'applique, ceux qui les étudient doivent beaucoup s'observer pour ne pas tomber dans certains défauts qui ne viennent point de la science même. Le premier & le plus intolérable, c'est le pédantisme, qui fait haïr ou mépriser les Savans ; mais aller par-là jusqu'au mépris de la science, c'est un abrutissement indigne de l'humanité. L'ignorance n'est point un sujet de gloire. Le moïen que je mets en usage pour réconcilier les lecteurs dédaigneux avec la science, c'est de leur tracer le caractère du vrai sçavant.

Ils verront-là que le soin d'augmenter nos connoissances n'a pour but principal que de régler nos affections, & comprendront que cette étude est plus que digne d'eux. Ce n'est pas un simple conseil qu'on leur donne, c'est un in-

dispensable devoir auquel on les rappelle.

Le premier de nos desirs, c'est celui des richesses ou des moïens de subsister : ce desir est légitime, parce qu'il est fondé sur des besoins naturels ; il n'est pas excusable même de négliger ces besoins. Le desintéressement absolu, la pauvreté, la mendicité volontaire, qui ne tireroient leur origine que d'un fond de paresse & d'indolence, ne peuvent pas être comptées au rang des vertus. Plus d'un vice conduit au même but ; la paresse, l'oisiveté, l'intempérance, la sensualité, le luxe, le faste, & l'amour des superfluités, causent des dissipations dont les ressources sont rarement innocentes. Il faut pourvoir aux besoins présents, c'est l'objet de l'industrie : prévoir un avenir qui peut amener des besoins imprévus, c'est l'objet de la prudence ; mais la prudence n'autorise point les cupidités sans bornes. Celles-ci naissent de deux faux préjugés, dont l'un attache une idée de bonheur aux richesses, & l'autre une idée de grandeur. Le premier fait les avarés, dont la passion n'a rien des autres affections humaines : le second est le plus dominant ; mais on fait voir qu'il est le plus contraire à la raison saine.

Cette idée de fausse grandeur saisit les esprits par le desir de la gloire qui nous est naturel à tous; il n'en est point en nous de plus aveugle & de plus impétueux. J'apprens donc à le fixer par la nature de son objet & de sa fin. La gloire de tous les êtres créés est de parvenir à toute la perfection dont ils sont susceptibles. Dans les êtres inanimés, cette gloire appartient toute entière à celui qui les a faits; celle de l'homme, c'est la justice ou le bon usage qu'il fait de ses facultés: par elles-mêmes ces facultés ne sont point des vertus. La vanité de ceux qui s'en glorifient nous choque; elle s'appuie sur des qualités fragiles, & rien ne peut faire la gloire d'une ame qui ne meurt point, s'il n'est pas immortel comme elle. La justice seule est pour nous de ce genre; elle seule nous demeure, tandis que tout périt autour de nous & pour nous. L'homme d'ailleurs ne doit point se croire honoré par ce qui n'est point lui-même, & moins encore par ce qui n'est pas à lui. Rien de plus vain que la gloire de la naissance. Les seuls vrais nobles sont ceux qui s'annoblissent par des qualités vertueuses. Les distinctions du monde n'honorent point ceux qui ne les ont

pas méritées. Les faveurs de l'ambition sont inconcevables, elles font aspirer l'homme à l'honneur par tout ce qui l'en rend le plus indigne. La passion d'être estimé des autres hommes est sujete de même à toutes les bisarreries les plus humiliantes.

Quelle influence le desir de la gloire doit-il donc avoir dans nos affections & dans nos mœurs ? Une seule réflexion peut nous le faire comprendre : ce desir ne nous est pas donné parce que nous sommes parfaits, mais parce que nous sommes capables de le devenir. C'est ce qui nous donne des prétentions éloignées à la gloire, sans nous donner un droit acquis d'en jouir. Ce droit est fondé sur le bon usage toujours incertain que nous ferons des dons de la nature. Dans cette incertitude, toute notre attention doit être de nous contenir dans une extrême modestie de sentimens. Je fais observer en effet que la disposition contraire est une indécence qui choque tous les esprits, & que la faillie naturelle de tous les cœurs est de rabaisser ceux qui s'élevent, tandis que l'humilité ne déplaît à personne. C'est la nature qui nous suggere de penser modestement de nous, & qui nous

défend d'en penser superbement. Personne n'est juge dans sa propre cause ; personne ne doit se couronner de sa propre main. C'est usurper en même tems la gloire & le droit de Dieu ; ses dons ne s'accordent point au mérite. Il y auroit de l'ingratitude à les méconnoître , mais encore plus à s'en élever. La louange n'est réservée qu'au bon usage, mais il est toujours en nous trop imparfait & trop équivoque pour s'en applaudir sans défiance. Toute complaisance en soi-même , tout air de suffisance , toute présomption secreete ou déclarée nous est interdite : ces vices caractérisés dévoilent toute leur injustice. Il est plus qu'injuste de rechercher l'estime des hommes , ou de la surprendre.

L'hypocrisie délibérée qui contrefait les vertus , est universellement proscriete ; celle qui fait affecter les dehors des vices, est encore plus bisarre & plus indigne de la candeur. C'est le caractère de la fausse honte que la Philosophie naïve a si hautement réprouvée ; c'est aimer la vertu , pourvû qu'elle ne soit point blâmée ; mais l'honnête-homme doit l'être jusqu'au risque de l'infamie. Ce risque pour lui n'est point terrible ; il se lave lui-même des taches dont on

36 *Instruction préliminaire.*

essaie en vain de le couvrir ; il ne doit ni cacher ni montrer avec affectation le bien qu'il fait. On lui permet de se louer dans certaines circonstances ; c'est même quelquefois un devoir qu'il peut remplir sans orgueil & sans complaisance.

L'amour de la liberté n'est pas moins vif en nous que le desir de la gloire, & par-là même il est sujet à beaucoup d'illusions, qui demandent que nous en dévelopions l'essence & le vrai caractère. Etre libre, c'est vivre comme on veut, *vivere ut vis* ; mais nos volontés sont assujetties à des regles ; & quand on ne les suit pas, la véritable liberté se perd. Le seul sage est donc libre. C'étoit un paradoxe des Stoïciens, dont la vérité se fait sentir à tous ceux qui veulent y réfléchir. Ils savent par leur propre expérience qu'une volonté déréglée n'est jamais sans contrainte. Toute passion dont on rougit, ou dont on craint le châtement, enchaîne la conscience par la nécessité du secret. Les desirs injustes ne se satisfont qu'au prix des remords qui suivent le plaisir empoisonné qu'on y goûte. Le juste suit ce qu'il veut, & le suit à la vûe du monde entier ; ceux qui font le mal



craignent les yeux & le grand jour, & la crainte est le caractère des esclaves. C'est ainsi que se nomment aussi ceux qui sont possédés par les amours impurs ; la raison chez eux n'a plus d'empire. On dit de même de ceux qui sont emportés par la colère, qu'ils ne se possèdent plus. Ceux qui se sont jetés dans la crapule, allèguent que ce qui les y retient est plus fort qu'eux. La liberté de l'homme est tellement restreinte dans son usage, qu'il ne peut sans injustice se soumettre aux volontés arbitraires d'un autre homme. Ce despotisme est injurieux à la nature ; il mettroit dans la nécessité d'en violer toutes les loix pour obéir à des ordres injustes. Toutes les cupidités violentes rendent enfin l'homme moins libre que les bêtes. Celles-ci ne sont point emportées par leur instinct au-delà des besoins ; au lieu que les cupidités déréglées de l'homme sont sans bornes, & ne le satisfont jamais. Celles des richesses & de la domination sont des esclaves de ceux qui se disent les maîtres du monde : la vraie liberté consiste à ne désirer que les vrais biens, à ne vouloir rien que de juste.

Comprenons-le bien ; c'est cette vo-

lonté constamment affermie dans l'amour de la justice, qui produit toutes les vertus qu'on nomme héroïques. La force, le courage, la fermeté, la patience, l'égalité dans tous les évènements de la vie, c'est ce qui distingue en un mot les grandes ames. Un homme qui ne veut rien que ce qu'il doit, & qui le veut déterminément, est capable de tout entreprendre & de tout souffrir plutôt que d'abandonner ses devoirs, ou de ne pas les accomplir à quelque prix que ce soit. C'est-là ce qui fait sa vraie grandeur, ce qui lui fait faire ce qu'on nomme de grandes choses. Tous les hommes doivent aspirer à cette disposition, parce que tous l'admirent & l'estiment. Mais cette idée de grandeur les éblouit; ils l'attachent aux actions sans en approfondir les motifs, & cette illusion leur a fait prendre ici le fantôme de la vertu pour la vertu même. On s'est fait de fausses idées de courage & de valeur; le véritable héroïsme est de tous les tempéramens & de tous les états. *La force*, disoient les Philosophes, *est une vertu qui combat pour la justice*; & cette définition dégrade tous les faux héros. On l'est dans toutes les situations de la vie, quand on y remplit

inviolablement ses obligations. C'est un héroïsme de devoir dont personne n'est dispensé, parce qu'il est possible à tous : on se trompe dans ses découragemens ; ils ne viennent que de nos craintes mal-entendues, & de l'erreur de nos attachemens. Les maux du corps sont augmentés par l'inquiétude de l'esprit ; l'homme ne devrait pas se supporter lui-même, quand quelque infortune en cette vie lui paroît insupportable. Mais au reste c'est une illusion de s'attirer soi-même des maux ; la raison le défend, & cette disposition, de quelque nom qu'on la décore, ne peut être traitée que d'aliénation d'esprit. Il est vrai qu'il n'est pas de l'homme de ne rien sentir de fâcheux ; mais il est du sage de l'éviter, s'il le peut, ou de le souffrir, s'il est inévitable.

Toutes nos impatiences les plus vives ne sont que des émanations du fond de la colere. Le dérèglement de cette passion se manifeste de lui-même par le desordre qu'il cause tant au-dedans que dans les dehors de l'homme : elle a donc besoin d'être modérée par des attentions qui la contiennent dans ses justes bornes. Nous ne pouvons y rien trouver d'excusable que les impressions

indélibérées qui nous sont naturelles. Leur effet est de nous rendre attentifs à nous défendre contre ce qui peut nuire à notre personne, à nos justes droits, à notre véritable honneur. Contenons-nous dans ces attentions légitimes, tout transport de colere est arrêté; ces failles furieuses qui saisissent les cœurs & qui les maîtrisent, font voir que la raison ne domine plus chez eux. On regarde la colere des femmes comme une foiblesse de leur esprit : les hommes efféminés qui se croient nés pour ne rien souffrir, doivent être mis dans la même classe. On en voit mourir dans des accès de cette passion, qui ne leur étoit donnée que pour se conserver. Une telle colere est donc alors hors de ses limites; elle est même incapable de se contenir dans celles de la juste défense qui nous est permise; la haine ne doit entrer pour rien dans cette défense : ce n'est jamais l'injuste, mais la seule injustice qui doit nous irriter. On punit les méchans pour les corriger, & non pour les perdre; le courage animé du devoir ne se ressent point d'un emportement impétueux qui ne raisonne plus. C'est une petitesse d'ame de se croire deshonoré par une injure; nos jugemens à ce sujet sont  
pleins

pleins d'erreur, Il fuit de toutes ces considérations, qu'aucune passion ne demande de nous plus de vigilance pour en prévenir les mouvemens ou pour les arrêter. Il n'est point d'excuse pour ceux qui se livrent sans résistance à la violence de leur tempérament : l'homme n'est jamais ce qu'il doit être, s'il ne se modere en tout.

Cette obligation n'est pas moins universelle qu'elle est indispensable ; mais elle suppose un plan de vie fixe & des occupations réglées ; & cette supposition m'engage dans des considérations importantes. Je fais voir d'abord que si c'est une espece de malheur de n'être pas maître du choix de son état, c'en est un beaucoup plus grand de n'en point avoir. Ceux que la fortune en affranchit, sont communément les plus corrompus des hommes. La dépravation des divers états ne dispense point de faire un choix ; elle ne fait que le rendre plus difficile, & cette difficulté pourtant ne doit ni tenir dans l'indétermination, ni déterminer à des partis extrêmes. C'en est un de se bannir du commerce des sociétés, à la vûe des dangers qu'on y peut courir, sans prévoir ceux d'une entiere séparation. La

solitude absolue ne convient qu'à très-peu d'esprits ; elle a ses avantages , mais elle n'est pas meilleure en soi que la vie commune. Tout dépend des motifs qui la font rechercher , & des usages qu'on en fait. Il est des retraites de caprice , de dépit , de mélancolie , de misanthropie , d'amusement , & quelquefois de desespoir ; le loisir est mortel en plus d'une manière. Les solitudes qu'on nomme religieuses , ont leurs défauts , leurs inconvéniens , leurs illusions. On ne doit s'y déterminer qu'après les plus mûres délibérations. Vouloir éviter les dangers de tous les engagements , c'est fuir au lieu de vaincre. Il y a par-tout des combats à soutenir ; mais il est pourtant inexcusable de s'obstiner à rester dans des engagements pernicieux par eux-mêmes , soit qu'ils soient volontaires ou forcés.

On doit craindre d'y mourir ; c'est la raison décisive de les quitter. L'homme est né mortel , & ne doit jamais l'oublier : c'est la pensée qui doit influencer dans toute notre conduite , comme la pensée de Dieu dans la dépendance de qui nous vivons. C'est le sentiment réfléchi de notre mortalité qui nous donne le juste discernement de nos vrais

biens & de nos vrais maux. Les passions qui les confondent se récrient que la pensée de la mort feroit perdre l'esprit ; & la raison replique que c'est l'avoir perdu de n'y pas penser. On ne cesse pas d'être mortel en se le dissimulant ; il est vrai que l'amour de la vie nous est naturel ; il nous fut donné pour veiller à la conserver ; mais cet amour est conditionnel & doit céder au desir d'une vie meilleure , quand il plaît au maître souverain de nous redemander notre ame. Les justes mourans éprouvent des combats , & leur résignation les termine. C'est un zele pieux de desirer de vivre plus long-tems pour être utile au monde ; mais ce zele peut n'être pas aussi pur qu'il paroît ; la crainte de la mort est toujours équivoque ; on la craint quand on vit mal ; c'est craindre en quelque sorte, parce qu'on veut craindre : il faut commencer par bien vivre, on craindra moins. Les fraïeurs irrésolues de certaines ames timorées viennent d'une piété mal instruite , qui se représente Dieu plus terrible que miséricordieux. Les regrets des morts prématurées ne sont point raisonnés ; la vie des hommes n'a jamais eu de durée fixe ; le mérite de la bonne mort ne dé-

pend point du nombre des années. Penser que c'est par bonté que Dieu les abrege, ou qu'il nuit à plusieurs d'avoir trop vécu, ce sont des sentimens pieux. Craindre de mourir pour avoir plus de tems pour pécher, c'est une disposition peut être assez commune, mais toujours inconcevable à la raison saine. Tous les délais de la bonne vie sont insensés dans ceux qui n'en méconnoissent pas la nécessité; le lendemain n'est à personne. La vie de ceux qui s'étourdissent sur les suites de la mort, n'en est que plus inquiète & plus malheureuse. Ils ne tombent que trop souvent dans des situations qui la leur font trouver trop longue; trop heureux s'ils pouvoient alors s'en promettre une meilleure avec assurance.

On demande s'il nous est permis de l'abréger; & ma réponse, c'est que l'homicide de soi-même ne peut être inspiré que par quelque sorte d'aliénation d'esprit plus ou moins coupable. Il est permis à l'homme au contraire de défendre sa vie contre ceux qui l'attaquent, mais à des conditions & par des moïens qui n'aient rien d'injuste, & qui seront expliqués.



## CHAPITRE PREMIER.

*Les devoirs de l'homme à l'égard de lui-même toujours trop négligés, ont été presque entièrement méconnus par des noms capables d'en imposer. Cette bévue venoit en eux des fausses idées qu'ils avoient des loix de la nature. Pufendorf ne leur donne pour objet que le bien des sociétés. En conséquence l'homme, selon lui, n'a de devoirs que ceux qui émanent directement du principe de la sociabilité. Point de devoirs personnels, point de devoirs même de religion, qu'autant que la religion peut contribuer à la tranquillité de la vie présente. Ces maximes sont plus qu'absurdes; elles anéantissent en Dieu toute idée de sagesse, de bonté, de justice; elles dégradent la raison, qui distingue l'homme des bêtes; elles démentent le sentiment qu'il a de l'excellence de sa nature. C'est ce que nous sommes qui nous dicte ce que nous nous devons. Nous n'avons qu'à nous définir pour le comprendre. Composés d'un corps & d'une ame, nous concluons de la comparaison des quali-*

tés de ces deux parties , que ce sont celles de l'ame qui doivent présider à l'économie de toute notre conduite. **E**conomie de raison qui consiste à faire servir tout ce que nous faisons dans le tems à nous assurer de notre éternité. Sans ce soin , l'homme est l'animal le plus monstrueux , & dès-là même le plus malheureux. Excuse insensée de ceux qui disent qu'alors ils ne pechent que contre eux-mêmes. Ce sont les impressions des sens qui les font vivre comme s'ils étoient sans ame. On les plaint ; mais on s'indigne contre ceux qui voudroient se persuader qu'ils n'en ont point. Ces derniers sont les dupes de leurs imaginations ; il leur reste des sentimens qui suposent l'obligation de remplir à leur égard certains devoirs. Tel est le désir de la gloire qu'ils n'étouffent point : telle est la voix secrète qui leur dit d'en user avec les autres comme ils en usent avec eux-mêmes. Ils se doivent & pour eux-mêmes & pour les autres , de modérer leurs affections. C'est dans la nécessité de cette modération que tous les anciens philosophes se sont réunis. Ils s'occupoient tellement de ce qu'ils se devoient , qu'ils sembloient oublier ce qu'ils devoient au reste des hommes.

*Nos écrivains modernes ont donné dans l'excès contraire ; excès sans jugement. Il est certain que nous sommes nés premièrement pour nous-mêmes, & que nous devons être les premiers objets de nos attentions. C'est ce qu'on se propose de détailler dans ce second volume.*

**A**NNONCER aux hommes qu'ils ont des devoirs à remplir à l'égard d'eux-mêmes, c'est parler au plus grand nombre un langage inconnu : ce sont de tous les devoirs les plus négligés, ou les moins pratiqués sous l'idée de devoirs. On peut dire même qu'ils ont été presque entièrement méconnus par ceux qu'on devoit en préférer les mieux instruits. Tel est Pufendorf ; il regardoit comme une espèce de paradoxe, que nous fussions soumis à quelque obligation qui n'eût pour objet que nous-mêmes. *Il avoue que si l'homme n'étoit né que pour lui seul, il seroit convenable de le laisser maître absolu de lui-même, en sorte qu'il pût disposer comme il lui plairoit de ses intérêts.* Ces façons de penser naissoient des fausses idées qu'il s'étoit faites du droit naturel & de son usage. Il ne lui donnoit pour fin que le bien présent des sociétés. *Les maxime, dit-il, qu'il faut*

Droit de  
la nat. &  
des gens,  
l. II. c. 4.  
§. 16.

Devoirs  
de l'hom-  
me & du  
citoyen,  
l. l. c. 3.  
§. 8.

§. 13.

*suivre pour être un membre commode & utile de la société humaine, sont ce que l'on appelle loix naturelles. Ces loix n'imposent donc point de devoirs à l'homme, ou ces devoirs émanent directement du principe de la sociabilité, c'est-à-dire que l'homme ne se doit rien, qu'autant qu'il est obligé de se rendre un membre utile ou commode à la société. Point de devoirs à l'égard de Dieu même, qu'en tant que la crainte d'une divinité est le plus puissant motif pour porter les hommes à s'acquitter de ce qu'ils se doivent les uns aux autres: car en matière de religion, la raison toute seule ne sauroit nous apprendre autre chose, si ce n'est que le culte d'une divinité sert au bonheur & à la tranquillité de la vie présente.*

Imaginera-t-on comment des paradoxes si bizarres avoient pû s'arranger dans un esprit capable de quelques réflexions? Quelle idée se formoit-il de l'auteur de la nature? à quel prix mettoit-il la raison qui distingue les hommes des bêtes, & qui les assure d'une destinée plus sublime? Ils sont créés pour jouir du souverain bien dans une vie future, & la raison leur apprend seulement que le culte d'une divinité sert à leur rendre la vie présente plus heureuse & plus tranquille.

le. Chacun d'eux naît premièrement au moins pour lui-même & pour une perfection personnelle, dont il est comptable à l'arbitre souverain de son sort éternel ; & cependant on avoue que s'il n'étoit né que pour lui seul, il seroit convenable de le laisser maître absolu de lui-même, & disposer comme il lui plairoit de ses intérêts. Plaignons celui qui hasardoit cet aveu : c'étoit jusques-là que les préjugés de l'éducation portoient sur lui leur empire. On adopte sans examen des opinions reçues, qui contredisent ouvertement les idées immuables que nous avons des attributs divins ; & sur ces opinions on bâtit un système de la conduite de Dieu, qui fait évanouir tous ces attributs.

Rendons pourtant quelque justice à M. Pufendorf : les préjugés dont je viens de parler, n'avoient pas totalement effacé de son esprit les vrais principes. Il reconnoît que *pour découvrir pleinement & d'une manière très-évidente le caractère distinctif de la loi naturelle, sa nécessité, son usage & les manières qu'elle renferme, il ne faut qu'examiner avec soin la nature & les inclinations des hommes en général.* C'est donc lui-même enfin qui nous ramène à la méthode que j'ai sui-

Devoirs  
de l'homme  
& du  
citoyen,  
c. 3.

vie dans mes traités : je dis en conséquence que l'homme n'a qu'à se connoître & qu'à se définir , pour se persuader qu'il a des devoirs à remplir à l'égard de lui-même.

L'homme naît avec des idées de bien & de mal moral ; il a des notions de convenance, de décence, de justice, & doit s'en regarder comme le premier objet. Quand il seroit seul de son espece dans le monde, cette solitude ne le dispenseroit pas de l'obligation de vivre selon sa nature ; parce qu'en s'observant il reconnoîtroit qu'il est de sa nature de ne pas vivre de caprice & sans regle.

Je n'en répéterai pas ici les raisons : on peut les revoir développées avec une juste étendue dans le douzieme chapitre de la premiere Partie de cet Ouvrage. Nous n'avançons pas loin dans la considération de ce que nous sommes, sans découvrir que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes , & que celui qui nous a donné l'être , a fait entrer dans notre constitution plus de perfection que dans le reste de ses ouvrages. Nous les voïons d'ailleurs assujettis à certain ordre dont nous avons le sentiment , & dont il convient que

**D E S D E V O I R S.** 51  
nous nous affranchissions d'autant  
moins, que nous le connoissons mieux.  
Or quelles loix cet ordre nous prescrit-  
il ? de vivre selon ce que nous sommes.  
Et que sommes-nous ?

Un corps qui vit, qui se remue, qui  
déclare ses besoins par des penchans,  
qui semble se porter par instinct vers ce  
qui lui convient, qui recherche le plaisir,  
qui fuit la douleur, qui reçoit des  
impressions du dehors par des sensa-  
tions variées & distinctes, par leurs  
usages; un corps sujet à la faim, à la  
soif, aux injures de l'air & des saisons,  
à des passions, à des infirmités, à des  
accidens, à des révolutions continuel-  
les qui le changent, qui l'alterent, &  
qui le font enfin périr. Mais nous avons  
de plus une ame qui se sent, qui réflé-  
chit, qui découvre dans son fond des  
facultés qui n'appartiennent point à son  
corps, qui conçoit, qui raisonne, qui  
prévoit, qui veut son bien-être, qui  
forme des desirs, qui craint, qui se ré-  
jouit, qui s'afflige selon que les objets  
& les événemens lui plaisent ou lui dé-  
plaisent; qui voit sur-tout la conve-  
nance ou l'inconvenance de ses vûes,  
de ses mouvemens, de ses actions, &  
de l'usage qu'elle fait des organes du

E ij

corps ; une ame qui n'est tranquille que quand elle s'affujettit dans ses choix aux préférences que cette double notion lui prescrit , & qui par-là discerne avec sûreté quels sont ses vrais biens & ses vrais maux.

De la seule comparaison de ces propriétés du corps & de l'ame , il suit naturellement que l'ame doit présider à tout homme ; que la moins parfaite des deux parties doit être régie par la plus parfaite ; que l'être aveugle en nous doit être dirigé par l'être intelligent ; que tout enfin doit être soumis en nous à l'empire de la raison dont nous sentons la prééminence ; que c'est elle qui doit décider de tous nos mouvemens , de toutes nos tendresses , de toutes nos affections , de toutes nos dispositions au-dedans , & de toute notre conduite au-dehors.

Or cette régie de droit comprend tout ce que j'appelle ici les devoirs de l'homme à l'égard de lui-même. C'est ce qu'on a coutume d'exprimer par le terme de tempérance & de modération. Ce terme est juste en effet , & nous indique au vrai tout ce que nous avons à faire pour vivre d'une manière conséquente à la constitution de notre être. Tous nos



penchans font légitimes , dès-là qu'ils font naturels. Il ne s'agit pas de les détruire , mais de les tempérer, de les modérer , de les contenir dans les bornes convenables aux fins pour lesquelles ils nous ont été donnés. C'est une œconomie de raison qui fait tout servir dans son domestique aux usages qui lui sont propres , & qui pourvoit à l'avenir par une sage administration du présent. Tout ce que nous faisons dans le tems doit concourir à nous assurer de notre éternité. Nous ne devons user du monde que comme en passant , parce qu'il n'est point la dernière fin de nos desirs , & que nous ne pouvons y trouver le repos de nos affections.

Renversez cette œconomie , l'homme deviendra le plus monstrueux des êtres ; un cahos de contrastes & de contradictions qui le rendront plus malheureux , à mesure qu'il cherchera plus impatiemment son bonheur. Si la raison ne dominoit point chez nous , il vaudroit cent fois mieux qu'elle ne nous eût point été donnée. Nos lumieres ne serviroient qu'à nous emporter plus avant dans les excès qui défigureroient le plus notre nature. Continuons-nous en effet de regarder comme des hom-

mes ceux qui font profession de ne vouloir & de ne faire que ce qui leur plaît, précisément parce qu'il leur plaît ; ceux qui minent leur santé par les débauches , qui se hâtent d'abrèger des jours déjà trop courts, ou de se préparer pour les derniers des infirmités & de l'indigence ; qui ne prévoient jamais les suites de leurs dérèglemens , ou qui ne s'en inquietent point. C'est une étonnante réponse que celle qu'ils font souvent à ces reproches : je ne fais de tort à personne , je ne nuis qu'à moi-même. Cette réponse n'est jamais exactement vraie, dans plusieurs au moins : je ne fais même s'il est possible d'imaginer que dans le commerce de la vie nous faisons des actions qui nous soient assez personnelles , pour n'avoir aucun rapport à d'autres intérêts que les nôtres. Mais je répliquerai à ceux qui le croient ou qui le disent : n'est-ce donc rien de vous nuire à vous-mêmes ? ne vous devez-vous aucune sorte de justice ? êtes-vous faits pour travailler à votre propre malheur , ou du-moins pour risquer d'être malheureux ? dépend-il de vous de vous rendre heureux en la manière qu'il vous plaît ? quand vous croïez l'être, êtes-vous assurés de l'être toujours ? n'êtes-vous au

monde que pour un jour ? qui vous répondra que le suivant ressemble à celui dont vous jouissez ? cesserez-vous de vivre quand vous en ferez-là ? l'amour de la vie s'éteindra-t-il en vous quand vous l'aurez rendue misérable ? A toutes ces pensées vous ne sauriez répondre que par l'étourdissement, qui vous empêche de réfléchir sur ce que vous êtes, pour juger si votre manière de vivre est convenable à celle dont vous êtes faits.

Les impressions des sens sont en effet si dominantes dans le commun des hommes, qu'à peine songent-ils que la raison doit être consultée sur ce qu'ils ont à faire. Ils se forment un plan de vie tel que s'ils n'avoient point d'ame, ou que leur ame ne dût point avoir d'autres fonctions que celles des bêtes. Chacun suit ses cupidités particulières, & n'occupe son esprit qu'à les satisfaire. Ecoutez leurs discours, examinez leurs soins & leurs prévoiances, vous ne trouvez pour objet que le corps & les besoins : dans l'aveugle impétuosité de leurs desirs, leurs lumières naturelles ne sont mêlées d'aucunes connoissances réfléchies ; ce ne sont que des especes de brutes, qui semblent n'avoir d'autres mouvemens que ceux de l'animal ; ils ont

des corps, & vivent comme s'ils n'étoient que corps.

Mais que des esprits qui se piquent de raisonner essaient de réduire ce préjugé stupide & confus en système, c'est un phénomène de notre siècle, c'est du moins une philosophie décréditée que ses nouveaux amateurs auroient fort à cœur de remettre à la mode. Ils imaginent que leur ame n'est au fond qu'une espèce de résultat des fonctions de leurs organes; & comme ils ne se croient en conséquence que des amas fortuits de matière, ils doivent en conclure qu'ils n'ont aucune sorte de devoirs, ou qu'ils n'en ont point d'autres que celui de rendre leur vie sensible la plus délicieuse qu'ils peuvent, jusqu'à ce que la poussière retourne en poussière. Ce sont eux qui disent : jouissons des biens présents, & hâtons-nous d'user délicieusement d'une jeunesse qui passe. Et que leur arrivera-t-il ?

Leurs imaginations mal concertées se démentent en mille manières. Ils ont, comme tous les autres hommes, des affections, des vûes & des desirs qui n'ont point de rapport à la vie des sens, & qui contribuent plus à la rendre inquiète, qu'à leur en procurer une à jouissance

tranquille ; ils font sur-tout sensibles à la gloire , & ce sentiment impérieux renverse seul tout leur système. Le desir de la gloire n'est point une affection de l'être animal ; elle suppose un mérite ; & tout mérite suppose l'accomplissement de quelques devoirs, dont on se rend témoignage à soi-même , ou dont on l'attend de quelque rémunérateur.

L'homme en qui le desir de la gloire est irrésistible , a donc nécessairement des devoirs à remplir. C'est un sentiment réfléchi qui lui découvre cette obligation dans son propre fond ; & comme il est le premier objet de ses réflexions , s'il porte une fois ses attentions sur tout ce qu'il est & sur ce qu'il sent , il ne peut qu'en inférer qu'il a des devoirs à remplir premièrement à l'égard de lui-même. S'il est fait pour vivre avec quelque règle , il ne doit pas en excepter ce qu'il se sent obligé de faire pour lui-même , en conséquence du penchant qu'il a pour son bien-être , & des moïens qu'il doit employer pour se le procurer.

Je vois en effet cette obligation nécessairement supposée dans une maxime établie par les Moralistes de toutes les nations & de tous les tems ; ils veulent

que nous en usions avec les autres hommes comme avec nous-mêmes, ou comme nous voudrions qu'ils en usassent avec nous. Attendez d'eux, disent-ils, ce que vous leur ferez; ne leur faites pas ce que vous trouveriez mauvais qu'ils vous fissent; faites du bien tant à vos amis qu'à vos ennemis. Toutes ces pensées & beaucoup d'autres du même genre, dispersées dans les écrits des philosophes, se réunissent pour nous dans ce précepte: *vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes*. Or un amour proposé comme le modèle & la mesure d'un autre amour, doit être de la même nature & produire les mêmes effets. L'amour qu'on nous prescrit pour le prochain, nous impose des devoirs de justice à remplir à son égard. Nous nous aimons donc mal; nous nous haïssons plutôt que nous ne nous aimons, quand nous croïons n'avoir point de semblables obligations à l'égard de nous-mêmes.

Si la loi ne nous en propose point le détail, c'est qu'elle suppose que la nature nous en instruit assez. Il étoit superflu de nous faire un commandement de nous aimer; c'est le premier penchant de notre être. Mais en nous proposant

notre propre amour pour règle de celui que nous devons à nos semblables, on nous fait ressouvenir que cet amour est lui-même soumis à des règles : c'est la raison, c'est la simple réflexion sur ce que nous sommes qui nous les dicte. Nous voyons que toutes nos facultés, que tous nos penchans, que toutes nos affections ont des fins marquées, & que ces fins nous obligent à les contenir dans leurs justes bornes sans nous permettre aucun excès dans leurs usages.

J'insiste sur cette obligation par des considérations qui me font sentir la nécessité de n'omettre aucun soin pour la bien établir. Je regarde comme une espèce de fatalité que cette partie des mœurs soit négligée parmi nous jusqu'à la laisser méconnoître aux esprits les plus dépravés, qui travaillent assez ouvertement à la prescrire. Il est vrai que l'aversion pour la contrainte qui naît en nous d'un sentiment de liberté peu réfléchi, contribue beaucoup à nous faire secouer le frein de la raison, qui doit contenir cette liberté dans les bornes légitimes que nous prescrivons dans la suite. C'est une dépravation comme naturelle, en ce qu'elle est favorisée par des penchans qui le sont,

& qui n'ont rien que de juste quand ils sont modérés; mais il faut qu'ils le soient.

Ce fut en ce point que tous les anciens philosophes se réunirent; ils rougissoient de ressembler à la multitude, & sentoient qu'en suivant les mœurs communes, ils s'écartoient des routes que la raison leur traçoit. Le mal leur parut moins venir d'une malice délibérée que d'un défaut d'attention: ils rappellerent l'homme à la connoissance de lui même; c'étoit-là leur plus sérieuse étude. Ils puisoient dans leur propre fond les leçons de la perfection qui convenoient à leur nature. Ils travailloient à former l'homme tel qu'il devoit être en lui même, & paroissoient peu s'embarasser de ce qu'il seroit pour les autres. Disons mieux, ils étoient persuadés que quand ils auroient mis un parfait accord entre leurs lumieres & leurs affections, ils seroient prêts à tous les devoirs que leurs relations naturelles au-dehors pouvoient leur imposer. Ils avoient pour maxime, que l'homme ami de lui-même est ami de tous les autres;

Séneque,  
sp. 6.

*qui sibi amicus est, scitò. hunc amicum omnibus esse.* Exact à se rendre toute la justice qu'il se doit, il n'a plus de répugnance à la rendre à ses semblables. Ces



deux fortes de devoirs lui sont suggérés par le même principe, ou par la simple observation de sa nature; & ce qu'il doit à son auteur est principalement renfermé dans l'accômplissement de cette double justice. C'est ce qu'on reconnoitra dans la quatrième Partie de cet Ouvrage.

Je vois au contraire que les devoirs particuliers de l'homme à l'égard de lui-même, sont ceux dont on parle avec le moins d'exactitude dans les écrits sur la règle des mœurs ou dans les traités du droit & des loix naturelles. Des auteurs célèbres semblent avoir regardé ces devoirs comme étrangers aux plans qu'ils se sont formés, ou n'en ont parlé que très-superficiellement. Leur but principal est de considérer l'homme par rapport à la société, sans approfondir ce qu'il seroit ou ce qu'il devroit être dans le cercle isolé de ses opérations personnelles & par rapport à sa dernière fin, qui l'oblige à perfectionner en tout sa nature. Il faut aux yeux des moins attentifs, que de pareils plans sont très-défectueux, & d'autant plus que plusieurs de ceux qui les ont suivis semblent avoir crû sérieusement qu'ils pouvoient établir la société civile sans la su;

poser religieuse. Une bévûe si grossière les rendroit seule très-suspects de n'avoir pas tiré les devoirs de la sociabilité de leurs vrais principes. Mais le fait n'est plus douteux après ce que nous avons dit plus haut de Puffendorf: c'est lui qui nous dit que les devoirs de l'homme à l'égard de lui-même, *émanent directement du principe de la sociabilité*; c'est-à-dire qu'il faudroit renverser le précepte, & dire: aimez-vous vous-même comme vous êtes obligé d'aimer votre prochain. Quel renversement d'idées!

J'en cherche l'origine, & je crois la trouver dans les énormes préjugés que les Législateurs & les Politiques avoient inculqués sur l'amour de la patrie. L'intérêt de leurs loix & de leurs établissemens leur avoit fait porter cet amour jusqu'au fanatisme. On a beaucoup loué ceux qui se sacrifioient pour leur país avec plus d'extravagance & de fureur que de justice ou de véritable obligation. Je dirai ce qu'il en faut penser dans la troisieme Partie de cet Ouvrage. Ici je me contente d'avancer comme une vérité puisée dans tous les cœurs, que ce que nous devons aux autres hommes ne doit jamais venir qu'après ce que nous nous devons à nous-mêmes. Nous

Nous aimons trop naturellement , trop nécessairement , & dès-là trop justement pour ne pas nous donner une préférence exclusive dans notre propre amour. Nous naissons en un mot premièrement pour nous, & nos premiers devoirs émanent directement de la considération du bien-être qui convient à notre constitution. Que ceux pour qui j'écris , & j'écris pour tous, repassent donc sur la peinture que je leur ai faite de l'homme au commencement de ce chapitre , ils y découvriront que ce bien-être dépend de deux sortes de devoirs qui demandent d'eux des attentions propres.

Ce sont ces attentions qui vont faire toute la matière de ce second volume. Je commencerai par apprendre à l'homme ce qu'il se doit par rapport à la conformation de son corps , pour sa conservation , sur ses besoins , sur ses usages , sur ses exercices , sur la manière enfin dont toutes les parties de sa vie doivent être réglées sous la direction de l'ame. C'est par l'ame que nous sommes hommes. C'est donc dans le soin de la conduire à la perfection dont elle est capable , que toute notre étude doit se concentrer. Nous désirons de savoir , & ce desir nous impose l'obligation de culti-

ver notre esprit, d'augmenter nos connoissances, mais avec l'attention de préférer dans le choix celles qui contribuent le plus directement à modérer nos affections. Toutes ont des regles qui se tirent de la nature même de leurs objets. J'entrerai dans ce détail, & je fixerai la mesure de chacune avec une précision qui fera connoître les excès qu'on doit s'interdire. On sçaura par-là ce que c'est que l'homme juste ; c'est pour cette fin qu'il est créé. Rien ne lui doit donc paroître plus important que de découvrir par quels soins & par quels degrés il peut parvenir à la perfection de la justice qui lui convient. Il ne vit pas pour toujours, & sa crainte la plus vive doit être de mourir sans être assuré de l'attente d'une vie meilleure. S'il a d'autres devoirs à remplir que ceux dont il va trouver ici des leçons, qu'il se souvienne qu'il lui coûtera moins de se rendre tel qu'il doit être pour les autres, quand il en sera venu jusqu'à s'être rendu tel qu'il doit être pour lui-même. Tout se suivra dans mes principes, & c'est un grand avantage de la science de bien vivre ainsi digérée, de ne se contredire jamais ; on n'y perd point ses avances : tout est comme fait quand on a commencé.

CHA-

## CHAPITRE II.

*Au-dehors l'homme est conformé de manière qu'on en a tiré des inductions pour le règlement de ses mœurs ; mais ces inductions étoient dictées par un pressentiment du dedans. A certains égards le corps est comme étranger pour l'ame : mais ce corps est notre corps, & demande de nous des attentions. Ces attentions doivent être ménagées de sorte que la chair ne domine jamais sur l'esprit, mais l'esprit sur la chair : dès que notre raison se perfectionne, elle nous oblige à perfectionner en nous tout ce qui en est susceptible. Il est des corps qui naissent avec des défauts irréformables ; c'est vanité d'en être content, mais c'est présillanimité de s'en affliger. Les défautuosités du corps ne nuisent point à la perfection de l'ame ; sa beauté reçoit au contraire un nouvel éclat de la laideur. Quand les vices du corps ne sont pas irréformables, c'est un devoir de travailler à les corriger autant qu'on le peut ; tous ont des raisons de ne pas le négliger. Ceux qui l'affectent, ceux qui se*

Tome II. F

défigurent ou qui se mutilent , sont des hypocrites , des fanatiques ou des furieux. Il y a des maîtres pour aider ceux qui veulent se réformer. Il est permis d'user de ce secours. Ceux qui ne le peuvent sont à portée d'y suppléer par l'observation. Le commerce du monde est une école où les leçons publiques enseignent ce qu'on n'a pas appris des leçons particulières. Chez toutes les nations on a vu des exercices imaginés pour dresser les corps , pour leur donner de l'aisance , de l'agilité , de l'adresse , de la vigueur : on ne doit craindre que de s'en faire des habitudes qui dégènerent en passions. La santé du corps est son premier bien naturel ; & ce bien contribue trop au bien-être de l'ame , pour ne pas s'appliquer à le conserver , ou pour s'exposer imprudemment à le perdre. Mais il faut le conserver ou se le procurer pour s'en servir. L'excès du travail est souvent moins à craindre que celui de l'indolence ou de la mollesse. Rien n'est plus indigne de l'homme que les travers où ces vices le font donner. Il n'est jamais glorieux de ne pouvoir ou de ne savoir rien faire. Les défauts extérieurs qui s'excusent encore moins , sont ceux qui blessent la décence , la bienséance , l'honnêteté , la

*pudeur: ces qualités sont propres à l'homme ; elles sont en lui les dehors de la vertu dont il ne doit jamais la dépouiller. C'étoit l'égarement ou la mauvaise affectation des Cyniques ; mais il ne falloit pas les écouter, dit Cicéron. Ce n'est que par cette réponse muette qu'il faut confondre ceux qui s'élèvent contre la voix de la nature qui ne peut être trompeuse. C'est par un instinct général que toutes les nations se sont accordées à chercher le secret pour des actions qui n'ont d'ailleurs rien que de légitime. C'est une pudeur née qui nous impose le devoir de ne jamais la violer, pas même par les discours. Les vices honteux ne doivent jamais être nommés.*

**L**A seule conformation du corps de l'homme en a fait tirer des inductions pour le réglemeut de ses mœurs ; on en tire de tout , quand un premier sentiment a fait réfléchir sur ce qui distingue cet être vivant de tout ce qui respire comme lui dans le monde. Nous observons que les brutes ne paroissent portées à ce qui leur convient & détournées de ce qui leur nuit ; que par une espèce de mouvement mécanique ou par un penchant uniforme qui n'a pour

principe que des sensations aveugles & différenciées par la seule nature des objets ; notre pénétration du moins ne va pas plus loin. Nous sçavons au contraire que ce même penchant à nous conserver est en nous un penchant éclairé par une intelligence qui compare , qui délibere , qui choisit , qui préfere , qui joint aux attentions sur le présent les prévoiances de l'avenir , qui découvre de plus dans les objets de ses sensations un certain ordre , des proportions , des rapports , de la décence dans ses propres actions , lui laissent une impression qui les lui fait approuver ou desapprouver selon qu'elles sont conformes ou contraires à cette espece de regle muette que sa constitution lui prescrit. De - là cette conséquence qui se suggere d'elle même , qu'il ne doit point , comme les bêtes , borner ses soins à sa simple conservation ; que sa nature est plus excellente & sa destinée plus haute ; que sa vie doit être ordonnée par une œconomie plus digne de la raison qui l'éclaire ; que cette raison lui fut donnée pour s'élever au-dessus des objets des sens ; que la terre , en un mot , n'est point sa vraie patrie ; que c'est comme dans le ciel qu'il doit travailler à se transporter par ses pensées & par ses affections.



Tel étoit le systême tacite & comme inné du poëte qui remarquoit qu'au lieu que par leur conformation tous les autres animaux avoient la vûe tournée vers la terre, Dieu avoit au contraire placé la tête de l'homme au-dessus de tout son corps, pour lui faire comme un commandement d'élever ses yeux vers le ciel & vers les astres, comme vers le lieu de son séjour. Ces sortes de pensées ne faisoient l'esprit que parce qu'elles naissent d'un sentiment déjà formé qui les approuve. Ce sont des preuves de convenance qui n'ont par elles-mêmes aucune force, & qui paroissent en donner aux preuves persuasives de la vérité qu'elles suggerent. Une certaine analogie qu'on découvre entre deux choses, fait présumer qu'elles ont été faites l'une pour l'autre; & par cette présomption, la pensée du poëte a paru digne d'être adoptée par un philosophe.

L'effort de l'ame de l'homme est de se porter vers des objets plus relevés que ceux qui n'intéressent que le corps, & le corps même est constitué de maniere à lui faciliter cet effort. Pourquoi donc, s'écrie Sénèque, m'interdirez-vous la contemplation de la nature? pourquoi ne rechercherois-je pas quel est le grand

ouvrier de ce monde ? ignoreraï-je d'où je suis descendu , où je dois aller , quel séjour attend mon ame après qu'elle sera délivrée de la servitude des choses humaines ? Vous me défendez de m'intéresser à ce qui se passe dans le ciel ; vous voulez donc que comme le reste des animaux je vive la tête baissée vers la terre.

Ce philosophe est plein d'ailleurs de ces pensées si communes à ceux qui se font appliqués à la connoissance de l'homme ; que son corps n'est que comme la prison de son ame ; que cette ame s'y trouve comme enchaînée , comme accablée du poids qui la surcharge & qui nuit à la liberté de ses fonctions ; que le corps est comme un voile qui lui dérobe la vûe des objets les plus convenables à ses affections. Mais enfin notre corps est à nous , c'est une partie de ce que nous sommes : je vois , continue Sénèque , que nous l'aimons d'un amour naturel , & que par-là même nous prenons un certain intérêt à son bien-être. Mais cet amour a des bornes que la raison doit nous apprendre à lui prescrire. L'intérêt que nous prenons à ce corps doit être tellement ménagé , qu'il n'empiete point sur le grand intérêt de notre

ame. L'indulgence que nous lui devons seroit outrée, si nous la portions jusqu'à la servitude; nous lui serions alors assujettis par mille sortes d'esclavages: si nous lui raportions tout, si nous craignons pour lui tout ce qui seroit à craindre, nous serions surchargés de soins variés à l'infini, troublés de fraïeurs continuelles, exposés à toutes sortes d'outrages. La justice devient un objet méprisable pour ceux à qui leur corps est trop cher. Nous ne sommes donc pas tellement redevables à la chair, dit l'Apôtre, que nous soions obligés de vivre selon tout ce que la chair exigeroit de nous.

Notre conduite à l'égard du corps doit être réglée de manière qu'il ne paroisse pas que nous vivions pour le corps, mais seulement que nous ne pouvons vivre sans corps. Donnons-lui des attentions tellement mesurées, que lorsque la raison, la justice, la probité, la bonne-foi, l'exigeront, nous soions prêts à le livrer aux flammes pour ne pas manquer à ces indispensables devoirs. Nous sommes faits de manière que nous ne devons aimer la vie présente que d'un amour conditionnel. L'alliance de notre ame avec notre corps, l'oblige

à lui païer certaines contributions, à souffrir, à conserver ce qu'il y a de mortel en nous, quoique persuadés que nous sommes réservés à de meilleurs biens.

N'est-ce point trop insister sur les attentions que nous devons à notre corps, tandis que tant de gens semblent persuadés qu'ils les lui doivent toutes. Il est écrit que personne n'a jamais haï sa propre chair; mais une infinité d'hommes semblent l'aimer uniquement; ils ne vivent, ne pensent, ne réfléchissent, ne desirent, n'agissent que pour elle; on douteroit s'ils ont une ame, tant leur ame est elle-même charnelle. Ils n'ont besoin d'être instruits que pour être defabusés; c'est l'excès qu'il faut leur faire apercevoir dans ce qu'ils font pour leurs corps. Effaçons donc de fixer les bornes de nos condescendances pour cette partie de nous-mêmes, qui ne peut que nous dégrader quand ses intérêts sont trop dominans dans notre conduite.

A considérer nos corps au moment de notre naissance, ils exigent des soins dont nous sommes incapables, & par-là même ils ne nous imposent aucun devoir que celui de la reconnoissance pour  
les

les différentes personnes qui se sont chargées de nous élever & de nous instruire, jusqu'à ce que nous devenions capables de réfléchir. C'est l'époque où tous les devoirs de la Morale commencent. L'enfance est un tems où la Providence nous laisse comme en tutelle ; nous ne répondons pas de nos actions , parce que nous n'en sommés pas assez maîtres. Dieu toujours juste n'exige de nous que ce que nous pouvons , selon la mesure de raison qu'il nous dispense. Mais dès que notre raison se perfectionne , elle nous oblige à perfectionner en nous tout le reste autant qu'il en est susceptible ; & les négligences de notre éducation nous laissent beaucoup de ces sortes de réformes à faire.

Nos corps ont une conformation qui leur est propre , & dont le sentiment s'imprime par les sens dans notre ame. Par-là nous jugeons de la perfection qui leur convient & de celle qui leur manque. Ces observations sont uniformes dans tous les hommes, & servent de règles aux Arts qui font profession de copier la nature. Il est des corps que nous trouvons plus réguliers que les autres , sur-tout quand nous en faisons le parallèle. Il en est qui naissent difformes ,

contrefaits, mutilés; ce sont des défauts irréparables, mais qui ne doivent point nous inquiéter, parce qu'ils ne peuvent jamais devenir pour nous le sujet d'aucun reproche; si ce n'est celui du déplaisir déraisonnable de n'être pas nés plus parfaits. Il n'a pas dépendu de nous de nous faire autres que nous sommes; nous n'avons pû nous donner une taille mieux prise, des traits plus réguliers, plus de beauté, plus d'agrémens, une physionomie plus ouverte, plus fine, plus spirituelle. A ce sujet, un amour-propre confus tombe dans deux méprises opposées qui démentent également le sentiment de la vraie perfection de l'homme: elle ne consiste point dans celle du corps. L'un ne veut pas reconnoître qu'il est laid ou mal fait, & l'autre n'en convient que pour s'en affliger. Le premier est content de lui-même, avec les plus fortes raisons d'en être mécontent: leur conduite seroit supportable, si l'homme n'étoit que corps. Nous l'avons dit ailleurs, la vanité se loge dans les hommes & dans les femmes les plus disgraciées du côté de la figure. Ils croient du-moins qu'à force de se replâtrer, de se radouber, de sauver ou de masquer leurs difformités, ils se

sont rendus plus que supportables. Ils ont dans leurs imperfections une complaisance qui seroit vaine avec les qualités les plus parfaites. Ils ne querellent même point la nature de les avoir si mal partagés.

D'autres s'en plaignent avec une amertume secrète & continuelle ; ils ne peuvent se souffrir , ils rougissent de paroître , ils se considerent comme donnés en spectacle à tous les yeux pour être des objets de mépris. Ils croient entendre toutes les bouches se divertir de leur figure ; pusillanimité qui s'effraie des fantomes , découragement insensé , pensées injurieuses à l'auteur de la nature. Nains , bossus , louches , boiteux , n'êtes - vous donc plus des hommes ? êtes - vous mutilés de cette raison qui nous met au-dessus de tout ce qui n'est pas raison ? vous est-il interdit d'être sages , bons , équitables , c'est tout ce qu'il faut pour plaire à celui qui vous a faits tels que vous êtes ? est - il des jugemens sensés qui puissent vous faire des crimes de ce qui manque à cette partie de vous-mêmes , qui n'est pas le siège des vertus & du vrai mérite ? Quel avantage les hommes les mieux faits ont-ils sur vous , s'ils n'en sont pas meilleurs ? ne seriez-

vous pas bien contents de vous, si vous aviez de quoi présumer que Dieu lui-même qui vous a faits en est content ? son jugement n'est-il pas plus flateur & plus sûr que celui des hommes ? Dieu n'estime rien qui ne soit vraiment estimable ; c'est par le cœur & non par le corps qu'il juge des hommes. La beauté de l'ame est la seule à desirer , parce que c'est la seule vraiment propre à l'être raisonnable.

Nous donnons toujours trop au jugement des sens ; & si nous y réfléchissons, nous trouverons que nous sommes alors les dupes de nous-mêmes. Nous disons d'abord que la nature s'est trompée, quand nous découvrons une belle ame dans un corps difforme. Mais pourquoi l'admirons-nous, pourquoi l'aimons-nous cette belle ame ? c'est que sa beauté ne dépend que d'elle-même. C'est que la laideur du corps ne l'enlaidit point, c'est qu'au fond cette beauté seule est digne de notre estime décidée par-tout où nous la trouvons. C'étoit une fausse pensée dans le poëte qui disoit que la vertu nous semble plus belle quand elle est placée dans un beau corps. La vertu n'a pas besoin d'ornement, elle est elle-même sa propre parure ; elle tire



même un nouvel éclat des défavantages de la nature & de la fortune. Le mérite d'un grand homme est plus frappant quand on le voit sortir d'une cabane ou d'une basse naissance. Une grande & belle ame est encore embellie par la laideur d'un corps hideux & difforme. La seule apparence même de la vertu, la fausse idée qu'on en attache à des actions qui ne sont souvent rien moins que vertueuses, donne un certain charme à ce qui ne causeroit que de l'horreur dans ceux qui les ont faites. On trouve qu'il sied au guerrier victorieux d'être tout souillé de poussière & de sang, & tout défiguré par des blessures. Les premiers défenseurs de la religion chrétienne voioient avec admiration les corps de ceux qu'on tourmentoit pour la religion, tout déchirés par les verges & par les peignes de fer, tout disloqués par la violence des tortures, & ne conservant presque plus rien de la figure humaine. Cet attrait causoit à S. Augustin de la surprise; mais le sentiment lui découvrit bientôt que c'étoit l'impression naturelle de la beauté de la vertu qui transpire au travers des difformités du corps. Une idée de courage, de patience, de confiance, & de fidélité, que les tourmens

G iij



les plus affreux n'avoient point ébranlée, formoit un enchantement qui ne laissoit rien voir que d'aimable dans l'objet que ces vertus faisoient aimer.

Ep. 66. Ce même sentiment se faisoit jour dans le cœur d'un philosophe, & lui représentoit en beau ce qu'il y avoit de plus capable de choquer ses sens. Voici ce que Sénèque écrivoit dans sa vieillesse: J'ai vu Claranus, mon disciple, & je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il est vieux; mais son ame est pleine de vigueur & ne se ressent point de la caducité de son âge. C'est un de ces hommes à qui la nature semble avoir fait l'injustice de mal assortir en eux les ames avec les corps, & c'est en même tems un de ces exemples qui nous font voir que les ames ne sont point enlaidies par la laideur des corps, qu'au contraire elles les embellissent. J'envisage Claranus, & sans mentir je le trouve beau; son corps paroît à mes yeux aussi droit que son ame. Il en est venu du mépris de sa figure au mépris de tout le reste; & c'est en effet ce mépris qui rend les hommes beaux, parce qu'ils ont ce qui les fait paroître vraiment hommes & supérieurs à tout ce qui doit périr dans le monde. La laideur ne fait point son impression quand

elle est masquée de la vertu ; c'est un vernis sur un fond rude.

Cette espece de digression consolera ceux qui s'affligent des disgraces de leur extérieur ; il n'est qu'un avis à leur donner : c'est celui qu'un pere donne à ses deux enfans dans la fable de Phédre. Ce pere avoit une fille très-laide avec un fils très-beau ; tous deux se virent dans un miroir , & le fils se prévalut de l'avantage qu'il avoit sur sa sœur pour l'insulter. Une fille ne soutient jamais patiemment le reproche de laideur : celle-ci courut dans son dépit accuser son frere de ce qu'étant garçon sa vanité l'avoit fait toucher à ce qui n'est qu'à l'usage des femmes. Le pere alors embrassa tendrement le frere & la sœur, & leur dit pour les accorder : Je veux , mes enfans , que tous deux vous vous serviez tous les jours de ce miroir , vous mon fils pour ne pas défigurer par de mauvaises mœurs un si beau visage , & vous ma fille pour effacer par de bonnes mœurs la difformité de vos traits : on est toujours assez beau quand on est assez bon. C'est un sentiment profond qui nous le crie malgré les plus fortes illusions que nos yeux nous font. Consultons-nous , n'est-il pas vrai que nous préférons tous

Ph. I. III.  
fab. 7.

un honnête homme contrefait à l'homme le mieux fait, mais mal-honnête homme.

Après ces réflexions utiles sur les vices du corps que nous supposons irréformables, je reviens, & je dis que c'est une espèce d'obligation pour nous de réformer dans notre extérieur tout ce qui peut être réformé. Cette obligation n'est pas également étroite pour toutes sortes de personnes, ni par rapport à toutes sortes d'irrégularités : il en est qui ne sont que choquantes sans être coupables : il semble que l'avantage de les corriger n'en vaille pas la peine. Mais dans quelque indifférence que l'homme puisse être sur sa figure, il s'aime & ne veut point avoir de ridicule ; il n'aime pas du moins qu'on le lui reproche ; & cette sensibilité qui nous est naturelle, doit nous faire faire pour la société ce que nous ne ferions pas pour nous mêmes : nous y tenons par des besoins qui nous la rendent nécessaire. Il n'est pas toujours libre de s'aller cacher quand on est difforme ou désagréable : on s'expose donc à souffrir de tout ce qui fait souffrir les autres.

Tel est l'effet de certains défauts que nous n'avons pas apportés en naissant.

& qui par-là même ne sont pas irréformables. La négligence de ceux qui gouvernent nos premières années, nous laisse prendre de mauvaises habitudes & des travers infinis, des pieds mal tournés, de fotes démarchés, des contorsions de tête, des gesticulations risibles, des postures décontenancées, des tons de voix choquans, des regards effarés, des grimaces, des tics enfin qu'on remarque mieux qu'on ne peut les définir.

Je ne dis pas que le païsan doive ou puisse assez veiller sur tout ce qui peut ainsi défigurer en lui la nature; le tems & les secours lui manquent. Plus occupé d'ailleurs de ses besoins que de sa personne, sa vie simple & laborieuse l'empêche de réfléchir sur ce qui lui manque; il ne le sent point, & rarement on le lui fait sentir. Il vit parmi ses égaux, & les égaux n'ont rien à se reprocher. La rusticité n'est point un vice chez les rustiques; heureuse situation peut être! Les soins du corps doivent être si modérés, qu'il vaut mieux donner dans les excès de les oublier, que dans celui de les porter au-delà de leurs justes bornes.

Les Philosophes, les Gens de Lettres, tous ceux qui cherchent dans la retraite

te du loisir ou de la sûreté contre la corruption des mœurs, sont communément peu sensibles aux avantages du corps, & pour le fond je loue leur indifférence; le tems leur est cher, ils le trouvent court, & craignent de le perdre à ce qu'ils ne regardent que comme de pénibles inutilités. Mais sont-ils assez étrangers au monde pour n'y laisser jamais voir de trop près ce qu'ils ont d'irrégulier ou de choquant dans leurs personnes & dans leurs manieres? ne doivent-ils pas craindre par un double intérêt de donner pour eux du dégoût, de l'éloignement, du mépris? sont-ils assez affermis dans celui des jugemens des hommes, pour être insensibles à ce qu'ils leur font penser d'eux? n'est il pas même des jugemens qu'il n'est ni raisonnable ni juste de mépriser, parce qu'ils ont pour objet des défauts que la raison n'excuse point, & dont la sociabilité demande qu'on épargne aux autres les desagrémens? Je conseille donc à ceux qui les ont, de ne jamais porter la négligence jusqu'à l'affectation de ne s'en pas corriger. Eux-mêmes s'ils vouloient y réfléchir, se la reprocheroient. On plaint ceux à qui la nature a laissé des imperfections, qu'aucun effort d'es-

prît ne peut suppléer. Un nain n'ajoute point à sa taille ; mais on ne pardonne point à ceux qui boitent avec des jambes droites. Nous regardons comme des hypocrites, comme des fanatiques, comme des enthousiastes furieux, ceux qui se font une étude de pencher la tête, de se défigurer le visage, de se faire des incisions, de se mutiler. C'est peu que nous sachions que Dieu ne commande rien de contraire à la nature ; nous devons respecter sa sagesse dans la conformation qu'il nous a donnée, perfectionner s'il se peut nos organes, aider nos membres à faire avec facilité les fonctions qui leur sont propres, donner ou conserver à nos corps toute la décence qui leur convient.

Il est des maîtres dont les professions ont ce soin pour objet. On ne peut blâmer ceux qui prennent leurs leçons ; mais tous n'ont pas le loisir ou le moyen de les prendre, & les maîtres d'ailleurs ne réforment pas tout ; il reste après eux beaucoup à faire, & ceux même qu'ils ont formés, perdent souvent tout le fruit de leurs soins. C'est donc toujours principalement aux attentions qu'on se doit à soi-même, qu'il en faut revenir ; les convenances & la décence

de toutes les fonctions du corps se font remarquer par les observations, & ce qui les choque échape encore moins aux sens. Quand on voit des personnes dont la démarche & les manieres plaisent, il est d'un stupide de ne pas réfléchir sur ce qui leur donne cette grace qu'on voit répandue sur tout ce qu'ils font, sur tout ce qu'ils disent : c'est ainsi qu'on se polit avec les gens polis ; ce sont des modèles qu'on a sans cesse devant les yeux, & qu'on imite comme par instinct. Nous aimons notre perfection sans y penser ; & tous les traits que nous en remarquons dans les autres, sont comme faits exprès pour nous en donner des desirs formés : mais les défauts grossiers & choquans sont encore plus propres à réveiller en nous cette émulation naturelle ; on les pardonne rarement à ceux qui les ont, ils nous choquent nous-mêmes. Les plus réservés se les disent à l'oreille ; on en raille, on s'en plaint ; on les reproche par intérêt pour les personnes, ou par l'impatience qu'ils causent. Les plus imparfaits sont quelquefois ceux qui les épargnent moins. L'amour-propre nous cache tout ce qui peut nous dégrader à nos propres yeux ; mais l'amour-propre



pre est souvent averti de les ouvrir premierement sur lui-même, & de songer que si d'autres le choquent par-devant, il les choque par-derriere; que s'il voit une paille dans leur œil, ils voient une poutre dans le sien. Le commerce du monde est une école où les leçons publiques aprennent ce qu'on n'a pas appris des leçons particulieres. Ce secours ne manque à personne. Il en est peu qui ne soient coupables de la négligence de se réformer; s'ils en souffrent, ils le méritent.

Chez toutes les nations & dans tous les tems il y eut des exercices imaginés pour dresser les corps, pour leur donner de l'aïfance, de l'agilité, de l'adresse & de la vigueur. On est étonné de voir des lieux ou des siecles où ces institutions tombent dans le mépris; les enfans en font honte alors à ceux qui sont parvenus à l'adolescence. La nature leur apprend par-tout à s'exercer selon les forces que l'âge leur donne. Il est vrai qu'on abuse des usages les plus sage-ment introduits; il en est qui se font des passions permanentes de ce qui ne fut inventé que pour des utilités bornées par des fins meilleures. On n'apprend pas les jeux d'adresse pour jouer

toujours ; on ne s'exerce pas à la course pour ne plus cesser de courir : c'est une folie pareille à celle de marcher incessamment pour n'aller nulle part , & de tirer éternellement des fleches sans but. Tout ce que nous faisons d'indifférent doit tendre à l'utile. Quelle fureur de mépriser les exercices ou les jeux d'adresse , pour se livrer tout entier à des jeux dont il ne revient que de la lassitude , que de l'ennui , que des dépités ou des regrets ; à des jeux où les mœurs ne peuvent que beaucoup perdre , ou qui ruinent souvent à-la-fois la fortune & la santé. Nous le voïons avec surprise , & ce que nous en disons ici , n'est que la moindre partie de ce que nous en pourrons dire ailleurs.

La santé du corps est le premier bien naturel ; sans celui-là , tous les autres ne sont des biens qu'autant qu'ils peuvent servir à nous la racheter , ou contribuer à nous rendre l'infirmité plus suportable. Notre grand intérêt est donc de veiller à conserver la vigueur de notre tempérament , à l'augmenter , s'il se peut , à nous interdire tous les excès qui le dérangent. Nous ne sommes point faits pour souffrir. Les maux ne sont point aimables ; la patience seule peut

en bien user, & la patience est un remède dont nous devons souhaiter de n'avoir jamais besoin. Nous avons à craindre que les tentations ne soient au-dessus de nos forces, dont il est toujours téméraire de présumer. Tout ce qui trouble en nous l'économie de la nature, peut déconcerter la raison qui préside à sa conservation. Tous les efforts du pilote le plus habile ne suffisent pas pour gouverner le vaisseau, quand la tempête l'agite avec trop de violence. C'est donc le bien-être de l'ame même, ou la nécessité de se conserver dans l'équilibre constant de ses fonctions, qui l'oblige à veiller au bien-être du corps. Dès qu'elle est inquiète, elle cesse d'être ce qu'elle doit être, toujours maîtresse de ses affections, toujours capable de les modérer sans être emportée par des impressions qui lui doivent être soumises.

Chacun connoît à peu-près l'étendue de ses forces, ce qu'il peut & ce qu'il ne peut pas. Il sent ce qui lui nuit, & la sagesse veut qu'on l'évite, ou qu'on se l'interdise. Tous les soins que nous pouvons prendre de nous-mêmes en cette vie, soit pour l'ame, ou pour le corps, ont plus pour objet d'écartier des maux, que de nous procurer de grands biens. Ceux qui sont nés foibles peuvent par

venir à l'être un peu moins : mais la complexion ne change guere , ou change rarement assez pour atteindre à la force de ceux qui sont nés robustes ; & quelque vigoureux même que l'homme puisse se rendre , il ne le fera jamais autant que certains animaux qui ne le valent pas. Qu'il soit content de sa mesure. Nous devons d'autant moins envier d'avoir un corps plus nerveux , plus abondant en esprits , & capable de plus violens efforts , que la complexion n'est pas plus une vertu que la beauté même. Ce n'est pas un vice de ne pouvoir porter la charge d'un mulet , ou courir plus vite qu'un cerf. On ne fait ce qu'on veut , quand on souhaite ce qu'on n'a pas. Si nous avons à choisir entre les qualités du corps , nous tomberions peut-être dans l'illusion du cerf , qui blâmoit ses jambes & louoit son bois ; nous préférerions ce qui peut nuire à ce qui ne peut qu'être utile.

Le corps n'est pas un objet de complaisance que nous devions idolâtrer : ce n'est qu'un instrument dont l'ame doit régler les usages. Veillons à conserver notre santé , mais pour nous en servir. L'excès du travail est souvent moins à craindre que celui de l'indolence & de la mollesse. Il est une infinité de gens qui  
sont

Sont infirmes ou malades , parce qu'ils le veulent ou croient l'être. Cette pusillanimité n'est pas excusable. On a mauvaise grace de dire qu'on ne peut rien, quand on ne s'essaie pas : après tout nous ne sommes pas nés pour l'oïveté. Ceux qui croient avoir ce privilege sont plus ennemis d'eux-mêmes qu'ils ne pensent. Il n'est point de misere plus réelle que celle de ne pouvoir ou de ne savoir rien faire, que celle d'être réduit à se faire servir pour les besoins de la vie les plus indispensables ; à se laisser étouffer par la fumée , plutôt que de se baisser ; ou de gêner ses mains ou ses gants , pour relever un tison qui roule hors du foïer. Je n'entre point dans ces petits détails, qui nous feroient voir que les grands, font souvent consister une partie de leur grandeur à se rendre malheureux. Dans quelque condition qu'on soit né , rien n'est plus indigne de l'homme que de ne pouvoir presque faire un pas sans l'appui d'un autre , que de ressembler aux pagodes qui n'ont de mouvement que celui qu'on leur donne. Les grands en ce point croient se donner pour des divinités ; mais ce sont de ces divinités impuissantes dont on se moquoit avec raison,

parce qu'il falloit les porter sur les épaules.

Ceux qui jouissent d'une raison saine se pardonnent-ils de ne rien savoir faire de leurs mains? Nous louons ceux en qui nous remarquons de l'adresse & de l'industrie. Pourquoi n'en avons-nous pas du moins assez pour ce qui ne demande que l'attention de nous essaïer? On n'exige pas d'un homme de lettres ou de robe qu'il sache faire des fouliers, ni d'un cavalier qu'il fasse ses bottes; mais si l'un ne fait pas se chauffer & l'autre se botter, je les regarde comme des hommes sans mains. On a des artisans de profession pour toutes sortes d'ouvrages; mais il est aussi honteux qu'il peut être misérable de n'avoir pas au-moins quelque spéculation de leurs arts. On entend dire à mille gens qu'ils ne sauroient pas même faire cuire un œuf: est-ce une louange qu'ils se donnent? L'ignorance n'est jamais louable, même à l'égard de ce qu'on peut se dispenser de savoir; mais elle est toujours blâmable quand elle peut nuire, & mille circonstances imprévûes nous en font sentir les inconvéniens. Il arrive que ceux que notre ineptitude nous a rendus nécessaires, nous manquent, ou qu'ils nous trompent impunément, parce que

nous ne discernons pas s'ils font bien ou mal ce qu'ils font pour nous. Un maître devient par-là l'esclave ou le jouet de ses mercenaires : c'est un homme dont l'occupation continuelle est d'écrire, & qui néglige d'apprendre à tailler sa plume. Cet exemple, qui n'est pas rare, apprend à tous ceux qui se trouvent dans une infinité de cas semblables, qu'ils manquent à ce qu'ils se doivent, & que comme d'autres ont en vain reçu leur ame, ils semblent avoir en vain reçu leur corps.

La perfection ne nous doit être indifférente en quoi que ce soit, quand elle ne dépend que de nous. Nous avons à nous reprocher tous les défauts d'usage & d'industrie, que la paresse, la nonchalance, la mollesse, ou la fausse idée de servilité nous laisse. L'homme ne se dégrade point en se servant lui-même. Le général des Romains que les députés *Curius* des Samnites trouverent faisant cuire des raves pour son souper, ne leur en parut que plus grand par son indépendance, par la simplicité de ses mœurs, & par sa frugalité.

Les défauts de l'extérieur qui ne se justifient par aucune excuse, ce sont ceux qui choquent la bienséance &

l'honnêteté. Les vertus résident dans la partie la plus secrète de notre ame ; mais leur impression doit s'étendre sur l'homme entier. Il faut que tous ses dehors annoncent que son corps est le domicile d'un être ami de l'ordre & des convenances. La figure humaine est susceptible d'une décence que nous ne remarquons point ailleurs : c'est une certaine régularité d'actions & de mouvemens, un air répandu sur toute la personne, que nous nommons la pudeur, la modestie, la douceur, l'affabilité, la gravité, la noblesse, la dignité, la majesté, la grace. Tous ces noms ne sont pas des noms de chimeres ; nous ne les avons imaginés que pour exprimer des impressions réelles & sensibles, & pour les distinguer d'autres impressions contraires, que nous nommons l'effronterie, l'impudence, l'audace, la rudesse, l'air farouche, bas, ignoble, l'étourderie, la légèreté, l'impolitesse, la grossièreté, l'indécence, la malpropreté, la mauvaise grace. Nous regardons toutes ces dernières qualités comme mauvaises, & celles qui leur sont opposées comme bonnes ; celles-ci nous annoncent des vertus, & celles-là des vices. Les unes sont en effet conformes à la



nature de l'homme, & les autres la défigurent. Le cœur y peut avoir plus ou moins de part, mais jamais elles ne sont sans négligence, & c'est toujours un grand mal de les laisser dégénérer en habitudes; elles font prendre beaucoup de gens pour ce qu'ils ne sont pas, & ces jugemens sont toujours à craindre. Elles rendent la société difficile & désagréable; elles préviennent, elles scandalisent, elles offensent, elles rebutent. Tous ces effets dont l'expérience ne nous instruit que trop, doivent nous inspirer l'envie de nous réformer, quand ce ne seroit que pour notre bien-être & pour nous épargner des désagrémens. Mais tout ce qui s'appelle vice, tout ce qui peut au-moins en donner l'idée, nous impose une étroite obligation de veiller à nous en corriger.

Entre les bonnes qualités que j'ai nommées les premières, il en est qui semblent dépendre beaucoup de la conformation personnelle, de la régularité des parties du corps, & quelques-unes ne paroissent être que des vertus de tempérament: mais s'il est difficile ou même impossible de changer le tempérament pour le fond, il ne l'est jamais de le contenir & de le réformer.

par rapport au - dehors : il ne nous en coûte que des attentions , qu'un peu de contrainte , & jamais il n'est excusable de ne point se faire de violence , quand la considération d'un devoir la rend nécessaire . Ce n'est même jamais que le sincère amour du devoir , qui peut nous faire réussir parfaitement dans les réformes que nous entreprenons de faire de nous-mêmes . L'envie de plaire au monde peut faire prendre tous les airs qui rendent les hommes aimables , & s'interdire ce qui choque . L'intérêt & l'ambition se cachent sous les apparences d'un personnage humble , modeste , retenu , réservé , composé . L'hypocrite se pare de tous les dehors vertueux , il réussit à tromper , du - moins pour un tems : mais l'affectation se fait sentir à ceux qui sont faits au goût de la nature . Elle ne veut point être forcée : son air est ingénu , sensible , touchant , toujours semblable à lui-même . On l'outré quand on veut la forcer ; on ne la contrefait jamais sans la défigurer . La gravité composée devient comique , la douceur étudiée dégénère en fadeur , la retenue trop affectée laisse voir de la contrainte . La décence & la modestie , qui ne sont qu'apparentes ou affectées , se tra-

hissent par leurs grimaces. Jamais surtout on ne parvient par les qualités contrefaites, à cette égalité d'impressions dont on juge par le sentiment. Le teint fardé ne plaît jamais autant que le teint naturel; c'est du dedans que celui-ci tire sa fraîcheur & son éclat; c'est la sève qui pare les plantes & les fleurs. C'est de même la vertu qui fait paroître les hommes vertueux.

Le desordre & la dissipation des sens, les airs évaporés, impudens, audacieux, hauts, fiers, brusques, volages, emportés, insultans, toutes ces irrégularités qui font perdre à l'homme sa dignité naturelle, & l'espece de respect & de vénération qu'elle inspire, sont le plus ordinairement les effets du trouble & du dérèglement des affections de l'ame. Quand la raison domine, quand les passions sont modérées & renfermées dans leurs justes bornes, le calme & l'ordre qui regnent au-dedans se répandent jusques dans les dehors. Pour paroître donc véritablement vertueux, il faut commencer par l'être. Mais souvenons-nous sur-tout qu'il n'est jamais permis de ne le paroître pas.

Ceux qui portent le soin de leur extérieur jusqu'à des régularités excessi-

ves , se trompent ; ils croient rendre leur vertu plus spécieuse , & ne font peut-être que la rendre moins pure par un intérêt de vanité qui s'y mêle. Mais l'illusion n'est pas moins dangereuse , de croire pouvoir quelquefois dépouiller la vertu de ses dehors composés. On affecte avec le monde toute la liberté du monde , & on le scandalise. Ce défaut n'est que trop ordinaire à ceux dont leur profession leur fait un devoir plus étroit de ne jamais sortir d'une réserve sévère , & d'observer par - tout les bienséances. On va jusqu'à se permettre avec certaines compagnies ce qui n'est jamais permis en aucun lieu ; c'est de blesser la pudeur par ses discours & par ses manières.

Les Cyniques , par un juste mépris des bienséances trop affectées , en étoient venus jusqu'à méconnoître les bienséances même de la nature. On outre les maximes les plus sages , quand c'est moins par raison que par humeur , & par un certain goût confus qu'on les fait. C'est ainsi que certains hommes choqués des soins idolâtres que d'autres ont de leurs corps , vont jusqu'à se faire une espèce de mérite des malpropretés les plus dégoûtantes. Ils n'aperçoivent point

point le milieu qu'une modération réfléchie doit fixer entre deux excès également vicieux ; il y a pour le corps une décence naturelle qu'il faut lui conserver. Il n'est pas moins contraire à la raison , de se mettre de la crasse au visage , que d'y mettre du fard. La vertu n'ordonne pas plus les saletés qu'elle défend de cracher & de se moucher. La plus grande grace que nous pourrions faire à ceux qui coucheroient au milieu de leurs excréments , seroit de les regarder comme des imaginations blessées. Mettre une partie de son mérite dans un extérieur mal-propre , c'est prétendre nous paier d'une monnoie qui ne porte point l'image du prince.

La regle est donc toujours de s'en tenir aux premiers instincts de la nature , d'être attentif à ce qu'elle exige , ne point se roidir contre des répugnances qui ne peuvent se démentir sans violence ; c'étoit l'égarement des Cyniques : il ne falloit point les écouter , dit Cicéron ; & ce n'est en effet que par cette espece de réponse muette qu'il faut réfuter ceux qui se déclarent contre un sentiment unanime dans tous les hommes , & qui s'élevent contre cette voix de la nature qui ne peut être trom-

peuse. Toutes les nations sont convenues ou se sont accordées sans conventions à chercher de secret pour des actions qui n'ont rien d'ailleurs que de légitime. C'est une pudeur comme inspirée ; s'est plus, c'est, dis-je, une pudeur née qui nous impose le devoir de ne jamais la violer. Elle est inconnue chez les bêtes, & les Cyniques avoient tort de s'autoriser de leur exemple. Une réflexion d'expérience pouvoit les desabuser, & les ramener à la pensée de l'empire infurmontable que la pudeur dont ils vouloient s'affranchir, a sur ceux qui font le moins d'usage de leur raison. Il est des hommes qui font l'opprobre de leurs siècles & de l'humanité, que nous ne pouvons nous empêcher de regarder comme tels ; presque aussi brutes que les brutes, ils n'ont que la figure d'hommes, mais le fond leur en reste ; ils changent un penchant légitime en passion brutale ; ils portent jusqu'à la fureur l'amour d'un plaisir qu'il n'est permis d'aimer que pour une fin sage & digne de l'auteur de la nature. Ils violent tous ses loix ; mais ils sentent qu'ils l'outragent, & se cachent pour se livrer à des voluptés qui ne sont point sans une certaine honte, quand même on ne les

confidere que sous l'idée d'un devoir, ou comme une fonction nécessaire à la propagation de notre espece, par l'institution du Créateur. C'est donc une espece d'honneur que nous devons à notre corps, de ne pas l'exposer à cette honte. Nous retrouvons en effet jusques chez les peuples les plus sauvages la vérité de cette observation de S. Paul, que nous donnons des soins plus particuliers à celles des parties de nos corps que nous regardons naturellement comme les moins honorables. La nature ne se dément nulle part à ce sujet, même dans la plus affreuse dépravation des mœurs. Nous trouvons de l'impudence dans les immodesties affectées. Tout nous choque dans les personnes qui se permettent certaines libertés, leurs postures, leurs gestes, leurs discours. Les sociétés où ces discours sont hasardés ou soufferts, obligent les honnêtes gens à s'en bannir. Nous voulons tous que chacun sache garder le vase de son corps dans l'honnêteté que la nature inspire, & que les noms des vices qu'on appelle honteux, ne soient pas même prononcés parmi nous. En vain les poètes affaifonnent-ils de tout leur esprit les poésies trop libres, elles ne perdront jamais le

100      L A R E G L E  
nom de licentieufes. Tous n'ont pas le  
fort d'Ovide, mais tous le méritent, au  
jugement de la nature qu'ils deshono-  
rent.

---

### C H A P I T R E I I I.

*Le desir de se conserver est une suite natu-  
relle de l'amour de soi-même. La vie du  
corps ne se conserve que par l'usage des  
alimens. On peut tomber à ce sujet dans  
deux méprises également contraires à  
l'œconomie de la nature. La premiere,  
qui fera le sujet de ce chapitre, c'est de  
regarder la nécessité des alimens comme  
une servitude onéreuse. Tous les pen-  
chans de la nature sont justes, & n'ont  
besoin que d'être renfermés dans leurs li-  
mites. On peut desirer une vie meilleure,  
& ce desir est un desir de devoir pour une  
ame immortelle. Il n'est pas permis d'ai-  
mer la vie du corps avec passion, mais  
il n'est pas plus permis de la haïr.  
L'homme ne doit pas se tuer, & c'est  
se tuer que de ruiner sa santé par des  
abstinences indiscrettes ou délibérées.  
L'envie d'être affranchi du boire & du  
manger, n'est pas toujours aussi légiti-*



*me qu'on se le figure : c'est une obligation de ne pas s'en dispenser. La faim & la soif nous avertissent de donner au corps ce qu'il nous demande. Tout aliment est bon s'il n'est pas nuisible. Le choix des alimens n'entre pour rien dans la regle des mœurs, qu'autant qu'il y faut éviter certains excès. Ce n'est pas un mérite de se nourrir mal, quand on peut se nourrir mieux. Ce n'est pas un mal de trouver bon ce qui est bon. La sobriété ne bannit point le plaisir de la table. Il eût été contraire à la nature de l'assujettir à des alimens insipides. La vie qu'on nomme frugale, est néanmoins une partie de la tempérance vertueuse : cette vie consiste à se contenter de la nourriture la plus simple & la plus commune ; mais elle ne doit point être trop affectée. Les petits esprits fuient le plaisir de manger, comme s'il étoit mauvais. On peut se priver d'un plaisir innocent ; mais il faut en avoir de justes raisons. La crainte de trop aimer ce plaisir, est la plus spécieuse ; mais elle doit être réglée sur des maximes sûres. Rien de plus dangereux dans la Morale, que d'en introduire de capables de donner des idées de faux mérites. Exemples de cette illusion.*

**N**OUS nous aimons avant de nous connoître ; mais nos connoissances ne se dévelopent en quelque sorte que pour donner un nouvel essor à cet amour. Nous nous aimons alors d'un amour réfléchi qui s'étend à tout ce que nous sommes. Notre corps devient comme le premier objet de nos complaisances ; & le sentiment des perfections dont il est susceptible , nous engage à toutes les attentions dont je viens de parler dans le chapitre précédent. Ce sont des especes de devoirs qui nous imposent des soins, ou qui du-moins ne nous permettent point de négligences affectées.

L'amour de ce que nous sommes produit en nous le desir de nous conserver ; c'est un second instinct qui se déclare dans tous les animaux : mais l'animal raisonnable craint d'autant plus de retomber dans le néant , qu'il sent mieux le prix de l'être. Nous ne voulons point mourir. La vie de nos corps nous est chere , quelque mortels que nous les sachions. Mais la vie de nos corps est une vie d'indigence continuelle , qui ne s'entretient que par des secours étrangers. Il leur faut des alimens , & nous sommes avertis de leurs besoins par des

affections sensibles que nous nommons la soif & la faim. C'est la nature qui nous parle, & dès-là ce sont des insinuations justes qui doivent déterminer notre ame à s'y prêter, mais toujours sous la direction de la raison, qui doit juger de la mesure des besoins & de celle des secours que le corps nous demande.

\* A ce sujet on peut tomber dans deux méprises dont la raison doit se défendre par ce principe connu, que vivre raisonnablement c'est vivre selon la nature. Il en est qui regardent la nécessité de manger & de boire comme une servitude onéreuse qu'ils comptent au rang des miseres de la vie. C'est un de ces transports peu réfléchis, qui tendroit à nous faire haïr ce que nous sommes. Cette haine seroit injurieuse au Créateur qui n'a rien fait que de bon, & qui ne hait rien lui-même de ce qu'il a fait. Il est permis de desirer un état meilleur quand on s'en sent capable : ce desir est même un desir de devoir pour le fond. Nous ne sommes pas faits pour vivre éternellement de cette vie du corps dont nous jouissons pour le présent, & nous ne devons pas en former le souhait ; il seroit contraire à la volonté de celui qui nous destine à de meilleures espé-

rances. Il est le maître de les différer ; & notre grand devoir est toujours de vivre selon ce que nous sommes , jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous transporter dans cette vie plus parfaite , dont il nous a donné le pressentiment & le desir.

Il est donc en effet comme naturel qu'une ame immortelle qui s'éleve par ses pensées au-dessus de tout ce qui périt, s'afflige en quelque sorte de se voir comme dégradée par les besoins de son corps à la condition des bêtes. Elle aimeroit n'avoir à s'occuper que des jours de son éternité , n'être point détournée de la contemplation des grands objets de cet avenir, où toutes ses vûes & ses affections seront concentrées dans l'unique & souverain bien pour lequel elle se sent faite. Mais ce penchant, quoique le plus conforme à la destination de notre nature , quoique le plus digne de celle de notre ame, ne doit pas nous faire négliger celui qui nous rappelle à des soins plus bas en aparence, mais nécessaires à notre état présent. Nous devons travailler à nous y conserver, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de le changer. Ce seroit une illusion, ce seroit un crime de nous laisser mourir faute de nourriture ; & ce desir d'être affranchi

des nécessités du corps, n'est pas toujours aussi pur qu'il paroît, à ne le considérer qu'en lui-même, indépendamment de son motif.

Tout est équivoque, tout est déréglé dans les affections des hommes, quand elles ne sont pas dirigées à l'unique point de vûe qui doit les fixer. L'aversion pour l'assujettissement aux nécessités du corps, naît souvent dans des esprits enfoncés dans les spéculations les plus stériles, les moins propres à conduire l'homme à sa perfection, les plus contraires même à la raison saine, à la justice des affections. Un philosophe abstrait, un géometre, un chimiste, un poète enthousiaste, un avare insatiable, un ambitieux qui poursuit des chimeres, un curieux mélancolique qui contemple de tous ses iëux une fleur, une chenille, un papillon, voudroit pouvoir vivre sans manger, sans boire & sans dormir; la furieuse passion des plus infames voluptés, consacrerait tous ses instans au plaisir de se satisfaire, si son épuisement ne l'obligeoit pas à réparer ses forces. Quel est dans toutes ces suppositions le mérite du desir de vivre sans alimens?

J'en dirois presque autant des amu;

semens d'une piété peu éclairée & des creuses méditations de certains mystiques qui sembleroient ne suivre d'autres règles que celles d'une imagination qui ne reconnoît pas de bornes hors d'elle-même. Je suppose que l'homme ne soit occupé que de pensées utiles, qu'il se souvienne pourtant toujours qu'il est homme, & que l'homme ne vit point en pure intelligence. L'indigence n'est point un vice dans l'être créé, qui ne doit point trouver ses ressources en lui-même. Nous dépendons dans tout ce que nous sommes de celui qui nous a faits ; la vertu chez nous ne s'égare point, tant qu'elle ne fait que suivre la nature. Tous ses appétits sont justes, & n'ont besoin que d'être modérés par la raison, qui juge de l'usage de leurs objets par les fins auxquelles ils tendent. La règle à suivre dans celui des alimens est si connue, qu'elle est devenue triviale ; il faut, dit-on, manger pour vivre, & non vivre pour manger. Le corps est un malade qui nous demande des soulagemens ; le cri de la faim nous avertit des momens de le servir ; donnons-lui ce que nous savons qui lui convient ; le choix des alimens est de lui-même indifférent ; tous sont bons, pour-

vû qu'ils ne soient pas nuisibles. Ne donnez pas une pierre pour du pain ; ne donnez pas un serpent pour un poisson ; ce n'est point ce que la nature vous demande ; elle veut se conserver , prendre des accroissemens , réparer ses forces. Rien de tout ce qui peut contribuer à ces fins ne doit être considéré comme mauvais ; les viandes sont pour le ventre , & le ventre pour les viandes ; mais Dieu détruira l'un & l'autre , dit un Apôtre. Ce langage signifie que toute cette œconomie de la vie animale n'influe sur la regle générale des mœurs , qu'autant qu'il y faut éviter les moindres excès.

En vain objecteroit-on la Loi de Moïse ; il est vrai que certaines viandes y étoient défendues , mais peut-être n'étoit-ce que pour des raisons de santé , fondées sur une expérience nationale. La différence des climats en met beaucoup dans les qualités des alimens. Le plus délicieux des fruits parmi nous , est une espece de poison dans le país d'où nous l'avons tiré. Il en est même qui le deviennent vers la fin du tems que la nature leur donne pour s'accroître & mûrir. Au reste toutes les créatures de Dieu sont bonnes ; il en a plusieurs fois

permis ou ordonné l'usage. Des particuliers ne sont donc pas autorisés à se les interdire comme mauvaises, à moins que des institutions légitimes n'aient établi de telles dispositions ; ce qu'elles ne doivent faire elles-mêmes que pour de solides raisons. Il se forme néanmoins dans certains esprits austeres une espece de mysanthropie qui les porte à haïr l'humanité jusques dans eux-mêmes. Ils outrent le dégoût d'une vie que Dieu nous commande de conserver. Ils ne se nourrissent qu'à regret, & croient se faire un grand mérite de se nourrir mal ; de ruiner leur santé par des abstinences excessives, ou par des alimens incapables de la soutenir ; de manger ce qu'ils trouvent de plus insipide ou de plus indigeste. Leur est-il permis de se tuer ? Non sans doute ; il ne leur est donc pas plus permis d'abrégger leurs jours. Notre sagesse, notre vertu consiste à prendre la vie telle que Dieu nous la donne ; il ne nous a pas créés pour souffrir & pour nous tourmenter nous-mêmes ; le desir qu'il nous a donné d'être heureux n'est pas sans objet, même pour la vie présente. Elle a ses douceurs ou ses consolations propres qui ne nous sont point interdites.



Ce n'est pas un mal de trouver bon ce qui est bon, ni de lui préférer le meilleur. Les alimens ont pour nous des saveurs plus ou moins agréables, & le discernement que nous en faisons nous en laisse le libre choix.

Difons plus : pour mettre cette vérité dans tout son jour, & pour confondre les fausses vertus, il étoit nécessaire que le goût nous déterminât à prendre de la nourriture ; c'est un trait de la sagesse & de la bonté du Créateur, de ne nous avoir point affujettis à des besoins, fans nous donner un certain attrait pour les objets destinés à les remplir. Il a fallu que le plaisir nous portât à les rechercher ; nous n'agifions que par ce principe. Il seroit contre la nature de nous obliger à prendre une nourriture insipide. On voit des malades se laisser mourir par leur répugnance invincible pour un remede salutaire ; c'est le desespoir de l'extrême indigence de se voir réduite à dévorer des alimens qui n'étoient faits que pour des bêtes. Il faut que la faim se change en quelque sorte en rage pour s'y résoudre. Il est donc naturel au contraire de goûter ce qui sert à nous nourrir, de sentir ce que les viandes, les légumes, & les fruits ont d'a,

gréable , & d'en corriger tous les defagrémens qui peuvent en donner du dégoût. Ces attentions font légitimes , & ne demandent que d'être modérées. On peut se procurer des douceurs fans en jouir avec complaisance ; c'est la nature qui nous y porte , & nous devons nous y laisser gouverner , tant que l'appétit ne nous demande rien de contraire à la raison. L'animal raisonnable doit avoir pour maxime de ne pas prendre autant de nourriture qu'il veut , mais autant qu'il doit. Les besoins qui nous obligent à manger ont leur mesure , & cette mesure fixe celle du goût que nous trouvons à les satisfaire. Ne pas manger plus qu'on ne doit , c'est ce qu'on appelle être sobre , c'est-à-dire que la sobriété ne bannit point le plaisir de la table ; elle ne fait que le renfermer dans ses bornes.

On loue la vie frugale , & plus d'une raison peut la faire considérer comme une partie de la tempérance vertueuse , qui se resserre en quelque sorte pour laisser plus de place à d'autres vertus. On nomme vie frugale , celle qui se contente de ce qu'il y a de plus simple & de plus commun dans les alimens. Ceux qui sont plus rares & plus exquis,

coûtent des soins & des dépenses; on gagne doublement à s'en abstenir. Il est plus aisé de s'y modérer; la santé même s'en trouve mieux. La trop grande diversité d'alimens lui nuit presque autant que la trop grande abondance. La frugalité rend le corps plus léger, l'esprit plus libre & plus capable de s'appliquer aux grands objets qui devroient l'occuper uniquement. Cette sorte d'abstinence est donc plus digne en effet d'un homme qui veut conserver la liberté des fonctions de son ame, que d'un athlète qui ne pensoit qu'à conserver l'agilité de ses membres.

Mais la grande regle de la vie, c'est de ne point trop s'éloigner de la vie commune; l'affectation trop marquée devient incommode dans les sociétés; elle défunit les hommes; elle rebute ceux qui ne veulent point ou qui ne peuvent se distinguer par un régime particulier. Que notre vie, dit un Philosophe, ne soit point contraire à celle du commun des hommes, mais qu'elle soit meilleure. Ne donnons point une idée d'austérité qui fasse fuir ceux que nous voulons réformer par l'exemple de nos mœurs, ou par la sagesse de nos maximes. C'est une sensualité vicieuse

de rechercher une nourriture trop délicate, mais c'est une pusillanimité déraisonnable de n'oser user de celle qui flate plus le goût sans coûter trop de soins & de dépense. *Mangez ce qu'on sert*, c'est un précepte de Jésus-Christ, qui peut s'appliquer à toutes les circonstances où l'homme n'a point recherché lui-même ce qui peut flater son goût à quelque table qu'il se trouve. Ce précepte devroit sur-tout être religieusement observé par ceux qui ne sont reçus qu'à titre d'hospitalité dans les maisons charitables. En général, ou l'obligation de se séparer des autres est arbitraire, ou elle est ordonnée dans la société dont on est membre. Si l'obligation n'est qu'arbitraire, la vie ordinaire doit être préférée, au moins lorsqu'on se détermine à manger hors de chez soi. Si des règles d'institut nous conduisent, nous devons nous renfermer dans notre société. N'est-il pas en effet contre les loix de l'humanité d'obliger un hôte à faire des dépenses extraordinaires, parce qu'on s'est astreint à ne point manger de ce que les autres mangent ?

Mais il naît des scrupules dans les esprits naturellement petits ou mal instruits. Ils craignent & fuient le plaisir de

de manger & de boire, comme s'il étoit mauvais par lui-même. Il faut leur dire que c'est une folie d'imaginer qu'un plaisir soit interdit quand il est naturel. C'est dire à Dieu qu'il n'a pas été sage d'attacher des faveurs aux alimens pour nous adoucir la nécessité de les prendre, à laquelle il nous assujettit.

Ne peut-on donc pas se priver d'un plaisir innocent ? Oui, comme on peut s'exposer à toute la rigueur des saisons, affronter les pluies & les orages, les excès de la chaleur & du froid ; mais pour le faire il faut avoir une raison. Nous croirions avec un juste sujet qu'un homme a perdu l'esprit, si dans le tems qu'il pleut à verse, il se mettoit au milieu d'un champ découvert uniquement pour se faire mouiller & pour en souffrir toutes les incommodités ; s'il alloit coucher sur la neige pour s'y faire glacer. L'extravagance est moins frappante, mais aussi peu raisonnée, de se priver des douceurs de la vie par la seule vûe de s'en priver, comme si cette privation renfermoit essentiellement un mérite réel.

Ne dissimulons pas pourtant que ces privations peuvent être fondées quelquefois sur des craintes légitimes ; mais

il faut toujours que ces craintes soient raisonnées, & puissent être réduites à des maximes fixes & toujours sûres en elles-mêmes. Tels étoient les retours scrupuleux que S. Augustin fait dans ses confessions sur l'usage de tous les

Lib. X.  
c. 31.

sens. C'est une nécessité, dit-il, de manger & de boire, & cette nécessité nous devient agréable; la soif & la faim sont des especes de douleurs. Elles brûlent & tuent comme la fièvre, sans le secours des alimens, & l'effet de ce secours est de guérir les douleurs par le plaisir. Telle est la bonté du Créateur, que nos peines naturelles deviennent pour nous des sources de délices. De cette disposition pourtant il suit que la regle qu'il nous prescrit est de ne prendre les alimens que comme des remèdes. Ce n'est qu'une maladie née de l'indigence de notre nature que nous avons à guérir. Cette indigence nous inquiète; mais quand nous voulons passer au repos que le rassasiement nous cause, la volupté se tient comme en embuscade sur le passage, ou plutôt ce passage est lui-même une volupté; cependant il n'y en a point d'autre. C'est la nécessité qui nous force à le prendre, & la nécessité ne laisse point de choix.

Qu'arrive-t-il ? Nous mangeons , ou nous ne devons manger que pour la santé ; mais l'action qui se propose une fin si légitime, est suivie d'une dangereuse suavité qui s'efforce quelquefois de la précéder. Il est à craindre alors que nous ne fassions que pour le plaisir ce que nous croions ou ne voudrions faire que pour la santé ; & le pis de ce danger , c'est que ce qui suffiroit à la santé ne suffit pas de même à l'appétit, qui ne dit jamais : c'est assez. Tel est le caractère de tous nos desirs naturels ; ils sont avengles, & ne connoissent point d'autre mesure que celle que la raison leur prescrit : la raison même peut s'y méprendre. Tout plaisir est séduisant , en cela même qu'il naît du penchant de la nature, dont il fait le bien-être. On peut donc douter quelquefois en mangeant si la nécessité de soulager le corps l'exige encore, ou si ce n'est plus que l'appétit qui fait illusion pour continuer de se satisfaire. Une ame déjà sensuelle, ou qui ne craint pas assez de le devenir, se réjouit de cette incertitude qui lui fournit une sorte d'excuse pour se livrer à la volupté sous prétexte de la santé.

C'est-là le piège où S. Augustin re-

K ij

doutoit de tomber ; mais dans les perplexités , il avoit recours à ces maximes comme triviales , qui ne peuvent être ignorées par ceux qui sont attentifs à la voix de la nature. Telle est celle-ci : *ne suivez point l'impétuosité de vos appétits , mais réprimez-les.* C'est la règle générale que la plus simple réflexion suggere sur la nécessité des alimens. Les besoins qui nous forcent d'en user ne sont point sans mesure , & cette mesure est celle où l'appétit doit s'arrêter. Chacun la sent & se reproche de la passer , quand il réfléchit sur ses vrais besoins ; chacun sent qu'il ne doit pas manger autant qu'il veut , mais autant qu'il lui convient ; chacun sent qu'il ne doit pas vivre pour manger , mais manger pour vivre. Cette modération comprend tout ce qui fixe ici le devoir ; la qualité des alimens est indifférente , ce n'est point par le choix que nous en faisons que nous pouvons plaire ou déplaire à Dieu. C'est la décision de l'Apôtre que S. Augustin goûtoit beaucoup , & ce goût étoit une preuve de la justesse des idées qu'il avoit de Dieu. Toutes ses créatures sont bonnes , on peut user de toutes avec action de grâces ; mais un trait de sagesse dans S.

Ecc. 18.  
v. 30.



Paul, c'étoit d'avoir sù se faire à tout, & se trouver également prêt à vivre dans l'indigence & dans l'abondance. De toutes ces attentions S. Augustin concluoit qu'il ne craignoit pas de se fouiller par la nature des viandes, mais par trop d'attachement au plaisir que leurs saveurs causent, quand cet attachement est porté jusqu'à manger pour le plaisir de manger. C'est ce qu'on nomme la gourmandise, la sensualité, l'intempérance. C'est, dis-je, la seconde illusion dans laquelle j'avois insinué qu'on pouvoit tomber au sujet des alimens, & dont je parlerai dans un moment.

Je me suis étendu sur la première ; quoique moins commune ; mais ce n'est pas à pure perte. Elle a ses dangers & ses inconvéniens, d'autant plus capables de séduire, qu'ils sont couverts de prétextes plus spécieux. On ne doit rien éviter avec plus de soin, quand il s'agit de la regle des mœurs, que d'introduire des maximes louches, incertaines, fausses, & capables de donner des idées de faux mérites & de faux démérites ; des maximes sur-tout qui saisissent les imaginations, & qui troublent par des scrupules indociles aux plus solides rai-

sons. Telles sont celles qui contre la bonté de la nature, font distinguer entre les alimens, comme si c'étoit par soi-même une vertu de s'abstenir de ceux d'une certaine espece, pour n'user que de ceux d'une autre; que c'est par soi-même un bien de retrancher au corps son nécessaire, & de le tuer par la famine plus lentement, mais aussi réellement que par le fer ou le poison: de se faire comme un crime de trouver bon ce qui est bon; d'ôter aux alimens leurs faveurs agréables, & de s'imaginer que c'est faire un sacrifice à Dieu de dépraver ses dons.

Qu'on réfléchisse sur ces fortes de travers, on trouvera qu'il est facile & même assez commun d'y donner, quand on ignore ou quand on perd de vûe la vraie regle des actions, qui consiste à se conformer à la nature dirigée par la raison saine. On en voit des exemples chez toutes les Nations, & la seule ressemblance des pratiques suffit pour persuader qu'elles ne sont pas plus raisonnables chez les unes que chez les autres. Par-là pourtant les superstitieux, les hypocrites, les entoufiastes, & les dévots myfantropes, donnent d'eux des idées de vertus, que l'illusion des sens

& de l'imagination fait préférer aux vertus solides & fondées sur l'œconomie de l'institution de Dieu, pour la conservation de ce qu'il a mis en nous d'animal. On regarde comme des intempérans ou des sensuels, ceux qui se contentent de satisfaire aux besoins du corps avec la sobriété la plus exacte, sans affecter de régimes austères. Les esprits foibles sont quelquefois allarmés de ces reproches fantastiques, & les scrupules s'emparent de leurs consciences timorées.

C'est toujours un grand mal à l'homme de se méprendre sur le vrai mérite des œuvres; mais ce n'en est pas un moindre de donner dans ces singularités bisarres qui tendent à le rendre infociable. Des institutions particulières, des religions ont défendu ou permis certains alimens; ceux qui ont formé de pareilles obligations ne doivent pas s'écarter d'une loi qu'ils ont reçue. De ce que toutes les créatures de Dieu soient bonnes, il suit seulement qu'on peut user de toutes en général; mais l'homme qui réfléchit doit agir avec discernement. Il doit sentir qu'il n'enfreindra sa parole ou ses engagements, qu'en se couvrant au moins de tout le ridicule

que l'inconstance & la legereté entraînent après elles. On leur laisse donc toute liberté de se conformer aux loix auxquelles ils se sont soumis ; qu'ils n'usent pas de certains alimens qui leur sont prohibés ; mais qu'ils prennent garde en même tems de ne pas condamner la conduite de ceux qui n'ayant pas les mêmes liens, suivent une autre route. L'une & l'autre maniere d'agir peuvent être innocentes , avec cette différence , qu'il me soit permis de le dire , que la vie commune n'est suspecte d'aucune des illusions qui peuvent suggérer les singularités. C'est à ceux qui sont entrés dans ces fortes d'engagemens , de s'examiner sur les différentes réflexions de ce chapitre , pour se rendre compte de leurs propres pensées , & des dispositions qui les animent dans la pratique de leurs regles. Ils sont avertis par l'Evangile & par les plus sages maîtres , qu'un visage défiguré par les abstinences & par les macérations , peut n'annoncer qu'un hypocrite ; que les vertus résident dans l'ame , & que les vices les plus deshonorans pour l'humanité , peuvent vivre dans des membres mortifiés ; que l'orgueil peut nuire à des pratiques d'où l'idée de mérite peut être absolument

ment

DES DEVOIRS. 127.  
ment séparée, & qu'enfin le traitement qu'on fait au corps est de peu de valeur pour la perfection des ames. Nous l'avons dit, la regle fixe, la pratique sûre pour l'usage des alimens, est d'éviter les excès de ne-pas manger assez ou de manger trop, & pour d'autres fins que celle de se conserver. Voions en combien de manieres on peut pécher sur ce dernier article.

---

#### CHAPITRE IV.

*Les excès de l'intempérance se font condamner par la seule horreur du spectacle. Peinture de leurs funestes effets. En combien de manieres ils dégradent l'homme. La vûe de l'ivresse afflige, lors même qu'elle ne paroît que réjouissante. Elle n'excite point de pitié sans quelque indignation, lors même qu'elle est involontaire. Elle lâche la bride à tous les vices, & devient la plus terrible des fureurs. Elle suffit seule pour faire aux sages des leçons de modération. La gourmandise déclarée ne s'excuse point : on dit de ceux qui s'en vantent, qu'ils mettent leur gloire dans leur honte, & qu'ils*

Tome II.

L

font leur dieu de leur ventre. On peut sans exagération les traiter d'impies. On se rend malheureux par la délicatesse du goût. L'intempérance & la sensualité des tables est communément la première source de la ruine des familles. Quand elle devient dominante, elle annonce la décadence des états. Comparaison de celle des Romains avec la nôtre. Elle va jusqu'à l'extravagance, jusqu'au fanatisme. Il n'est point de mauvaise habitude dont on se corrige moins. Le vice est alors comme forcé d'appeler à son secours les autres vices. Les intempérans deviennent des affronteurs publics. Avantages de la sobriété des repas. Les tables communes deviennent alors aussi utiles qu'agréables. L'humanité s'y prête, la sagesse ne les dédaigne pas. Il est des repas d'établissement, de coutume, de cérémonie. Les honnêtes gens peuvent s'y trouver; mais ils ne doivent pas oublier que les excès contre la sobriété ne font jamais partie d'un devoir. La tempérance ne prescrit rien sur la qualité des aliments: elle n'interdit point le plaisir du goût: mais rechercher ce plaisir pour lui-même, c'est renverser tout principe de morale. Une ame immortelle se rend indigne de sa dernière destinée, quand elle met son

**N**OUS ne poserons point ici de nouveaux principes pour découvrir l'injustice des excès opposés à ceux que nous venons d'examiner. Ils sont plus sensibles. En vain la sensualité voudroit-elle les justifier par des doutes affectés, une sensation naturelle desavoue toutes ses excuses. La nature ne veut rien de trop, & se contente de peu. La raison qui vient à son secours, la borne dans ses appétits, & justifie la modération par l'expérience. Il nuit de trop manger & de trop boire. La vie sobre est constamment moins sujette aux infirmités d'accident; un raisonnement simple & de principe fixe la règle générale. C'est la nécessité qui nous fait un devoir de prendre des alimens; donc l'usage des alimens doit se borner au nécessaire. Il seroit superflu d'ajouter que cette conséquence est uniforme dans tous ceux qui se sont fait une étude desintéressée de philosopher sur les mœurs. Ceux qui voudroient la contester, en sont démentis par un sentiment qu'aucune dépravation de jugement ne peut étouffer. Il est des vérités qui ne sont méconnues

d'aucun esprit quand on les lui propose ; ou quand elles lui sont offertes par ses propres réflexions.

Mais il y a plus ici : l'esprit n'est presque d'aucun usage ; c'est moins par raisonnement que par la seule impression des objets , que nous prononçons sur les excès que nous allons exposer. Ils portent , comme on le dit , leur condamnation sur leur front ; ils deshonnorent si sensiblement l'humanité , qu'ils rendent les hommes odieux à la première vûe. Dans quelle nation n'éprouve-t-on pas quelque sentiment extraordinaire à la vûe d'un homme ivre , selon les différens degrés de son ivresse ? Tous choquent la raison , tous inspirent un mépris au moins confus ; personne en ce moment ne voudroit ressembler à ce qu'il voit. Ce n'est plus un homme , c'est une espèce de monstre qui blesse les yeux par le contraste de ce qu'il est , & de ce qu'il devroit être. Si ses pas chancelent , s'il fait des écarts , s'il se heurte , s'il tombe sans se blesser , c'est le ridicule qui frappe. On rit de même de ses regards troubles , de ses paroles mal articulées , de ses discours extravagans & sans suite. On s'en fait un spectacle , tandis que son rôle n'est que divertissant , & n'a



rien qui puisse nuire aux spectateurs : mais ce rôle même afflige ceux qui prennent à son état quelque intérêt plus sérieux. Si c'est un pere, un frere, un ami particulier, on en rougit pour soi-même autant que pour lui. Si c'est un homme connu par un certain mérite, un homme public, un homme que son état & sa profession rend plus remarquable, le mépris redouble, & le scandale produit l'indignation. L'ivresse même innocente & de surprise, n'efface point l'impression desagréable que cette dépravation de la nature cause. On n'a jamais pour un homme ivre toute la compassion qu'on ressent pour un malade.

Mais l'horreur saisit, quand le vin produit ou réveille des passions violentes, furieuses, brutales, emportées, infames. L'ivresse ne donne pas subitement les vices qu'on n'avoit pas ; mais elle leur lâche la bride ou les augmente. Tout ce qu'il y avoit de caché se produit au-dehors. C'est la honte plutôt que la bonne volonté, qui force le vicieux à s'abstenir de ce qu'il fait être interdit par les convenances de la nature ; mais cette pudeur se perd avec la raison. Dans le vin, l'orgueilleux de-

vient plus insolent, l'envieux plus in-traitable, l'impudique plus effronté, le cruel plus inhumain : la colere alors est aveugle, & fait faire ou dire tout ce qu'on ne se seroit jamais permis de sens rassis. On ne distingue plus entre les amis & les ennemis ; on se jette sur les personnes les plus cheres ; on se prive des choses les plus nécessaires ; on frappe, on casse, on brise tout ce qui s'offre aux coups : c'est une rage plus courte, mais aussi réelle que celle qui fait enfermer les furieux. Et quand tout se réduiroit à cette folie qui réjouit quelquefois sans trop irriter, à cette démen-ce où l'homme se méconnoît lui-même, & tout ce qui l'environne, quelle idée se forme-t-on de cette dégradation de l'humanité, qui rend l'homme plus difficile à conduire que les animaux les plus brutes, qui le fait tomber dans un état de mort, dont il ne s'éveille que pour être tourmenté par des tortures cruelles, ou pour se décharger de ce que son estomac ne peut plus porter. Il seroit superflu d'ajouter à cette peinture tous les traits hideux qui soulèvent le cœur de ceux qui la voient, quand même l'indignation ne se mêle point à leur pitié.

L'exemple de ces excès & de leurs déplorable suites, suffit donc seul pour montrer à l'homme l'obligation de se les interdire, s'il s'aime lui-même. Il y voit combien il est honteux à la raison de se surcharger d'alimens qu'il ne peut porter, de méconnoître la mesure de ses besoins, ou de ne s'y pas contenir; combien l'intempérance fait commettre de fautes, que la sobriété s'interdit sans violence. Les raisonnemens enfin deviennent inutiles pour se persuader de l'injure qu'on se fait à soi-même par des excès auxquels on voit les autres se livrer. Les esprits les plus bornés apprennent à les craindre. On souffre de se trouver à certaines tables, où les bien-séances n'empêchent point les intempérens de profession de s'abandonner à leur vieille habitude. La gaieté des repas fait quelquefois consentir un sage à passer un peu les bornes de sobriété qu'il s'est prescrites; mais la complaisance ne va point jusqu'à s'exposer à troubler sa raison: la vûe du vice en ces occasions devient une leçon de vertu.

L'excès des viandes paroît un peu moins odieux que celui des boissons. Les mauvaises suites en sont moins sensibles & moins révoltantes: mais le spec-

L iij

tacle pourtant en choque toujours. La gourmandise est le nom d'un vice : ceux qui la laissent voir, se couvrent d'un mépris secret que la nature même inspire. Ces idées nées ne se réforment point. L'excuse de la voracité du tempérament n'en impose point. L'avidité de la glotonnerie se distingue toujours de la faim que les besoins causent. La nature & l'expérience apprennent que ces besoins ont leurs limites, & ceux qui vont au-delà n'évitent point le blâme de l'intempérance. Pourquoi ce seul frein ne les arrête-t-il pas, s'ils conservent quelque sentiment de l'excellence de leur nature ? par quel renversement de raison se trouve-t-il des hommes qui se font un honneur de pouvoir boire & manger plus que d'autres ? On a dit d'eux qu'ils mettent leur gloire dans ce qui fait le sujet de leur honte. Leur héroïsme est celui du vice, dont la fureur aveugle va quelquefois jusqu'à s'en glorifier.

Si quelque voïageur venoit nous dire qu'il a vû dans une contrée du monde jusqu'à présent inconnue, des animaux qui ressemblent aux hommes pour la figure ; que ces animaux s'assemblent par troupes, & couronnent celui d'en-

tre eux dont l'estomac soutient le plus de viande & de boisson , tandis que les autres dégorgent & tombent à ses côtés comme morts ; croirions-nous que ces animaux auroient des ames comme les nôtres , si l'expérience ne nous avoit jamais appris qu'il est en effet parmi nous des hommes qui s'exercent à de pareils combats ? Le desordre en est ancien , & plus ou moins commun chez les nations ; mais il est noté par-tout d'une forte d'infamie dans ceux qui s'en font un mérite.

Remontons à l'origine de ce sentiment uniforme d'horreur , & redescendons des plus grands excès aux moindres. Pourquoi ces derniers même nous choquent-ils , s'ils ne sont pas indignes d'un être raisonnable ? On dit de celui-ci , cet homme aime le vin ; de cet autre , il aime la bonne-chere. Ce sont des défauts qu'on leur reproche , & dont l'idée dépare les plus grands mérites.

Cet être intelligent , qui se connoît , qui s'aime , qui desire invinciblement sa conservation , ne peche-t-il pas en effet contre tout ce qu'il est & contre tout ce qu'il se doit , quand il s'expose à toutes les affreuses suites d'une intempérance réfléchie ? peut-il ignorer celles de la crapule & de l'ivrognerie dont

il a tant d'exemples sous les yeux, les morts subites, les apoplexies, les paralyties, les hydropisies, les douleurs aiguës des rhumatismes & de la goutte, avec tous leurs accidens, avant-coureurs qui lui font sentir les maux, sans espérance de revenir des excès qui les causent.

Il n'est point de vice dont on se corrige plus rarement & plus difficilement. L'habitude en devient tyrannique; & ce sont sur-tout les ivrognes qui nous disent que cette habitude est plus forte qu'eux: excuse toujours impertinente & toujours injurieuse à la bonté du Créateur, qui ne nous impose point de devoirs au-dessus de nos forces. Quelle injure ne lui fait-on pas encore par l'abrutissement, où nous voyons les meilleurs esprits tomber par une habitude qu'il a dépendu d'eux de prévenir, & qui les conduit quelquefois jusqu'à la démence parfaite? quelle dégradation de la noblesse de l'homme! quel oubli de sa haute destinée! quel contraste de raison! Nous l'avons dit, quand la raison domine, la vie même devient à charge à des âmes pénétrées du sentiment d'une meilleure. Elles regardent les soulagemens que le corps exige,

comme des servitudes plutôt que comme des voluptés : elles ne donnent point à la sensualité ce qu'elles ne doivent qu'à la nécessité. Tous leurs apétits se renferment dans les besoins, dans l'impuissance de se passer d'alimens ; elles en goûtent le plaisir sans le rechercher, toujours dans la modération de l'usage, sans aller jusqu'à la passion de la jouissance. *Le juste enfin, dit le Sage, mange & se contente de peu ; mais le ventre des impies est insatiable.* Prov. 13  
v. 26.

Ces expressions sont fortes, mais au fond elles ne sont point hyperboliques. C'est la remarque d'un Empereur philosophe, qu'il y a de l'impiété dans tout ce qui blesse les loix de la nature : c'est un outrage qu'on fait à la sagesse de son auteur. La piété consiste à s'y conformer ; & ce n'est point un langage outré de dire que ceux qui vivent dans une sensualité réfléchie, se font un dieu de leur ventre ; ils mettent leur dernière félicité dans ce qui n'est qu'un soulagement de la vie présente ; & c'est-là proprement l'impiété, qui consiste à borner ses affections & ses desirs aux objets du siècle, qui passe par une préférence indigne de ce qu'il y a de mortel à ce qu'il y a d'immortel. Peut-on se dissimuler

cette préférence ? Quand on mange pour le plaisir de manger, on s'afflige de ne pouvoir manger toujours, ou de ne pouvoir manger autant qu'on voudroit. On croit perdre une partie de la félicité qu'on s'est faite par choix : c'est le dépit qu'on remarque dans certains enfans gourmands ; ils pleurent ; & si les larmes de certains sensuels décidés ne coulent pas à la vûe d'une table chargée de mets délicieux qu'ils ne peuvent dévorer tous, leur déplaisir n'en est souvent pas moins réel. Dépravation de raison, qui seroit moins rarement avouée, si l'aveu n'en étoit pas toujours trop honteux.

Ne l'est-il pas toujours infiniment de vérifier en soi les expressions des deux sages satyriques ? de n'avoir que *son palais pour toute raison de vivre, de n'être né que pour consumer les productions de la terre & des mers.* Pourquoi Dieu vous a-t-il mis au monde ? pour bien manger & pour bien boire. N'est-ce pas ainsi que les gourmands & les sensuels devroient répondre s'ils étoient sincères. N'en est-il pas dont on dit pour les définir, qu'ils végétent & qu'ils digèrent ? Prenons-les pour ce qu'ils font : ne se démentent-ils pas ? ne sont-ils pas en-

Juv. sat.  
21. Hora  
ep. lib. 1.  
ep. 2.



remis de leur bonheur favori, lorsqu'ils se préparent plus de desagrémens que de voluptés par d'excessives délicatesses de goût ? Quelle misère ou quelle folie de se réduire à ne plus rien trouver que d'insipide dans des mets exquis ; de concevoir des dédains pour tout ce qu'il y a de meilleur & de plus sain ; de porter les aversions jusqu'à la petitesse , jusqu'au ridicule ; de se dégoûter souvent par les yeux d'un mets dont le palais seul doit être le juge !

Quand on s'en tient à la sagesse de la nature, l'appétit causé par le besoin fait tout trouver bon. Si le pain du Boulanger manque, dit Sénèque, on mange de celui de son concierge, de son portier, de son fermier. La faim coûte peu de dépense, tandis que le dégoût coûte cher aux sensuels. Tout cesse d'être appétissant pour eux ; ils donnent dans les affaisonnemens de caprice, il leur faut des cuisiniers empyriques ; ils dévorent ce qu'il y a de plus mal-sain, pourvu qu'il les flate ; leurs mets ne sont plus dans la vérité que d'agréables poisons. On se procure des indigestions douloureuses ; on se jette dans des infirmités incurables ; on se brûle par des liqueurs plus capables de déranger les fonctions

animales, que d'absorber les alimens ; on abrege des jours dont on doit compte à celui qui les accorde. Est-ce la raison qui donne ces conseils ? est-ce la nature qui demande qu'on l'épuise à force de raffiner pour la satisfaire.

Pline remarque que de son tems on connoissoit à Rome plus de deux cens boissons vineuses. Ce fut un des traits de la décadence de la république. Il ne falloit que comparer la frugalité des premiers Romains avec l'intempérance & la sensualité des derniers, pour présager que ceux-ci n'étoient pas loin de perdre tout le pouvoir que leurs ancêtres s'étoient acquis. Définissons-les au vrai. Les premiers étoient des hommes, & les derniers avoient cessé de l'être. Les peintures que nous lisons de leurs tables, nous font voir que la raison chez eux n'étoit plus que l'esclave des sens. Ils ne pensoient ou n'imaginoient plus que comme des brutes, en qui nous supposerions un peu d'intelligence. Maîtres en quelque sorte de tout l'Univers, à peine le croïoient-ils suffisant pour servir une seule table. Il falloit du-moins qu'on y vît paroître tout ce que la terre & les mers avoient de plus rare & de plus exquis. Les raffinemens de leur sen-

qualité se multiplioient avec les superfluités que l'abondance leur avoit fait chercher. D'abord on commença de se dégoûter d'un poisson qui n'eût pas été pris ou tué dans le jour ; on établit des coureurs pour les apporter , & qui tout hors d'haleine crioient qu'on leur laissât le chemin libre ; encore ne les crut-on pas. Que savoit-on s'ils n'apportoient pas des poissons pris de la veille ? On en vint jusqu'à faire passer des canaux sous les salles à manger , pour y voir les poissons nageant & palpitant. Ce ne fut pas encore assez ; le comble des délices, c'étoit de les voir mourir. On mettoit sur la table un surmulet enfermé dans un vase de verre, & là tous les convives étoient dans l'admiration de voir comment il rougissoit & pâlissoit tour-à-tour ; comment ses taches se varioient entre la vie & la mort ; quelles veines se marquoient sur son ventre : on eût dit qu'il étoit alors tout de sang ; c'étoit à qui remarquerait le mieux ces merveilleux symptômes ; c'étoit enfin la souveraine volupté de l'avoir mangé des yeux , avant de le favoriser sur la langue.

Ne sont-ce point ici de pures fictions ? Cette question seroit à ceux qui n'ont

jamais vû les prodiges de sensualité qui distinguent aujourd'hui les grandes tables. L'imagination s'y surpasse de jour en jour par des raffinemens nouveaux. Quiconque n'a lû que les premiers livres qu'on a publiés sous le titre de *cuisinier françois*, est un parfait ignorant dans cette haute science. On voit des traités ou des cours entiers de repas, avec des plans de services distingués & variés, en des termes qui sont autant d'énigmes pour ceux qui n'entendent que le françois vulgaire. Il faudroit un dictionnaire particulier pour apprendre les noms des ragoûts, avec leurs étymologies; & ce dictionnaire auroit besoin d'un supplément tous les ans. On y remarquerait quelques plats qu'on ne dédaigne pas encore, quoiqu'affaisonnés à la *bourgeoise*. Les plats favoris sont ceux qui portent les noms de leurs illustres inventeurs, & ces plats les feront connoître à la postérité, comme les Romains sont connus dans leur histoire par les surnoms des provinces qu'ils avoient conquises ou des villes qu'ils avoient subjuguées. Il entre d'ailleurs une bizarrerie de distinction dans l'usage de certains alimens; la sensualité s'y dément par honneur. Il est noble de manger

manger de mauvaises choses, pourvu qu'on ait la gloire de les manger avant leur tems. On laisse au peuple le vil plaisir de les manger dans leur bonté naturelle. C'est le fort de toutes les passions qui veulent passer les bornes que la raison leur prescrit, de devenir bizarres & de porter le caprice jusqu'au plus absurde ridicule. On se fait servir ce qui devient à peine supportable par des assaisonnemens qui coûtent plus que tout un grand repas, où tout seroit bon par sa propre faveur. On ôte de plusieurs alimens ce qu'il y a de meilleur, parce qu'il plaît moins à la vûe : ce sont les ieux qu'on veut repaître aux dépens du goût & de la salubrité.

Tranchons sur un détail où tout est contraire à la raison jusqu'à l'incroyable. On ne revient point de sa surprise à la vûe d'un certain épanouissement qui se répand dans tout l'air de nos sensuels à chaque service qui paroît sur une table voluptueuse. C'est l'avidité bien marquée des bêtes, qu'on réduit à ne manger qu'à certaines heures; elles bondissent, elles font des cris de joie quand on leur présente leur nourriture. L'ame de l'homme est-elle faite pour éprouver de pareils transports? Quel sujet d'étonne-

ment encore d'en entendre plusieurs entretenir toute une compagnie des repas qu'ils ont faits ou de ceux qu'ils doivent faire. Ils sont pleins de maximes sur les raffinemens de l'intempérance, sur l'art de déguiser les alimens, sur l'ordonnance d'un dîner ou d'un souper; ils les débitent avec autant de sérieux que s'il s'agissoit de la maniere de rendre la justice, & de gouverner sagement les peuples. Leur bouche parle de l'abondance du cœur. Ils sentent ce qu'ils disent, & ne réfléchissent point que si les brutes parloient, elles parleroient comme eux. Tels seroient sur-tout les discours des petits chiens, quand les femmes les portent à table & les font manger comme elles, par l'aveugle passion qu'elles ont pour eux. Ces animaux deviennent en effet aussi sensuels que leurs maîtresses, & leur font voir dans cette sensualité qui ne raisonne point, combien leur sensualité propre est contraire à la raison. Le goût qu'elles ont fait prendre à ces animaux pour des nourritures délicates, les réduit quelquefois à mourir plutôt que de reprendre les nourritures communes qui leur étoient propres.

Les sensuels tombent à-peu-près dans

le même cas. Quel supplice pour eux, quand dans un pais étranger ou dans une disette publique ils ne trouvent plus que des alimens qui fussent au besoin sans flater le palais ? mangeront-ils ? ne mangeront-ils point ? quoi qu'il en coûte, il faut qu'ils se satisfassent ; la mauvaise habitude est chez eux incurable. Les vices appellent alors à leur secours d'autres vices. Qu'on observe les familles, on trouvera que c'est communément l'intempérance & la sensualité qui commencent leur ruine. On ne veut point se retrancher, se réformer, se réduire à la vie frugale. Les ressources sont d'emprunter pour ne point rendre, de prendre à crédit pour ne point paier. Les marchands qui vendent, ou les artisans qui travaillent pour la bouche, devroient être les plus riches dans un siecle où le luxe & la sensualité ne connoissent point de bornes, & presque tous se ruinent ou sont ruinés par les affronteurs & par ceux qui croient avoir droit de mourir insolubles, pourvû qu'ils aient toujours vécu délicieusement. On ne décrit point ces dépravations sans quelque honte de soi-même, quand on se souvient que c'est des hommes qu'on parle.

La raison gémit de se voir bannie de ces repas communs dont elle devroit être l'ame & l'affaisonnement. De tout tems la parenté, la sociabilité, l'amitié, les liaisons même d'études & de connoissances morales, ont rassemblé des personnes animées des mêmes sentimens, pour satisfaire à des besoins qui font trouver dans la réfection du corps des avantages pour l'esprit & pour le cœur même. Une joie naturelle & pure en est le premier fruit. Il est inutile d'essaier de peindre plus au long ce que chacun sent mieux qu'on ne peut le dire. La conversation s'égaie, les pensées vives naissent d'une douce influence qui répare l'épuisement des esprits. Toutes les fonctions de l'ame en deviennent plus libres : on fait sans effort des réflexions qui ne s'offriroient point en d'autres momens. Les sentimens dégagés de tous les soins inquiets se produisent au-dehors par des saillies énergiques qui plaisent & qui touchent. On prend les alimens presque sans y songer ; on oublie ce qu'on a mangé, pour ne se souvenir que de ce qui s'est dit. La table enfin devient comme une école d'où les honnêtes gens sortent communément aussi contents d'eux-mêmes que des au-



tres. Les sages ne se sont jamais refusés à ce commerce ; l'humanité s'y prête par penchant , & la raison ne dédaigne point des agrémens qui ne sont jamais sans utilité quand elle y préside.

L'esprit a besoin de délassement , & celui des repas est préférable à beaucoup d'autres , quand les convives sont choisis. Une table bien servie pour un homme seul , est , disoit Epicure , un repas de loup ou de lion. Mangez donc avec des amis , mais avec des amis sobres , & soïez - le toujours avec qui que ce soit que vous mangiez : c'est la règle inviolable. Il est des engagements d'usage & de bienfiance , dont on ne peut se dispenser sans une affectation de singularité qu'on doit toujours éviter dans les actions indifférentes. Il est des repas de cérémonies & de fêtes publiques , où l'homme de bien doit ou peut se trouver par droit ou par privilège d'état ; mais qu'il se souvienne alors que les excès contre la sobriété ne peuvent jamais faire partie d'un devoir. Les besoins de la nature qui nous assujettissent à la nécessité des alimens , nous indiquent par cette nécessité même les bornes que nous devons nous prescrire dans l'usage ; c'est la loi de la tempérance.

ce. Cette loi ne prescrit rien sur la qualité des alimens ; elle n'interdit point les assaisonnemens qui facilitent cet usage ; mais la sensualité qui prend le change & qui recherche pour le goût ce qu'on ne doit rechercher que pour le besoin, ne peut être justifiée par aucune excuse. Aimer le plaisir des sens pour lui-même, c'est un renversement de tout principe de Morale. La vûe de Dieu, dans la création d'une ame immortelle, n'a pas été qu'elle recherchât son bonheur dans ce qui passe : elle se rend indigne du souverain bien, quand elle recherche dans de moindres biens le repos de ses affections.

---

## CHAPITRE V.

*Il n'est point contraire à la sagesse de Dieu, d'avoir assujetti l'homme à la nécessité de s'habiller : cette sagesse ne se dément point, quand elle ne laisse point de besoins sans ressources. C'est cette Providence que nous admirons dans l'économie de la constitution de toutes les créatures vivantes. Toutes ont des moyens de se défendre des injures du tems & des*

*faisons ; & de-là nous tirons le principe par lequel nous avons à nous décider sur l'usage des habits : le but en est marqué. C'est le nécessaire & le commode que la raison nous prescrit ou nous permet d'y chercher. Telle étoit la simplicité des premiers âges du monde ; nous l'admirons , nous la regrettons quelquefois , & nous mettons notre gloire à ne pas l'imiter. L'amour du luxe & des parures est une illusion dont la folie n'est pas concevable. C'est une dépravation de raison que les plus sages Législateurs ont essayé de corriger , en changeant en infamie la fausse gloire qu'on y cherche. On a fait valoir contre ce desordre les raisons les plus persuasives , & le desordre subsiste & ne fait que s'augmenter : il vient foncierement dans les femmes de la foiblesse de leur esprit , autant & plus que la dépravation de leur cœur. Elles veulent en se parant se rendre aimables à leurs propres yeux , & plus aimables aux yeux des hommes : elles se trompent. La sottise n'est pas moins réelle dans le commun des hommes : ils s'en imposent , & veulent en imposer ; ils y réussissent ; & par-là toute la face du monde n'est qu'une scène de représentations qui ne laissent à la raison que le*

*personnage d'en rire. Principes & regles à suivre pour les sages. En quoi peuvent ou doivent-ils se conformer aux usages. On tombe dans la même méprise au sujet de la distinction des habits, que de la distinction des alimens. On se fait de cette distinction des mérites imaginaires.*

**A** CONSIDÉRER l'homme comme la production d'un être infiniment sage, il semble à la première vûe qu'il ne devoit être couvert que de sa propre peau : mais la sagesse du Créateur ne se dément point, quand il ne laisse point de besoins sans ressources. Il y a dans la constitution du monde un ordre général que nous admirons, & qui nous force à reconnoître l'invisible auteur dont il est l'ouvrage. Par cette constitution pourtant tous les animaux sont assujettis à l'alternative des saisons, à la différente température des climats, aux inclémences de l'air tantôt froid & tantôt chaud à l'excès. Tous ne peuvent pas vivre indifféremment dans tous les lieux de l'Univers ; quelques-uns y passent certains mois, & ne peuvent y rester dans d'autres : mais à tous ces maux aparens la Providence a préparé des remedes. Entre les bêtes, il en

en est qui sont défendues des rigueurs de l'hyver par l'épaisseur de leurs peaux, par leur poil, par leur laine : il en est d'autres qui par leur instinct s'enfoncent sous la terre & sous les eaux pour y dormir & pour y passer toute cette saison sans nourriture : ce sont-là comme leurs privilèges. Plusieurs insectes ou reptiles sont conservés de la même manière. Nous voïons des especes d'oiseaux qui s'assemblent comme en caravanes pour passer d'un país froid dans un plus chaud au commencement de l'automne, & pour y revenir de même au printemps. Dieu leur a donné des ailes assez fortes pour des vols si longs. Nous avons des oiseaux & des animaux qui sont comme nés domestiques des hommes, qui leur fournissent des abris pendant l'hyver. Quelques autres se renferment alors dans les creux des arbres, & s'y font des lits de leur plume ou des provisions de vivres comme les fourmis en font sous la terre, & les abeilles dans leurs ruches.

Les hommes à qui Dieu donne l'intelligence de plus, trouvent dans leur industrie des moïens de se garantir des incommodités qu'ils souffrent de la constitution générale des choses. La nature

leur offre d'elle-même ces moïens. Dès le commencement les peaux des bêtes & la laine des troupeaux servirent à les vêtir. Ils ne furent jamais fans habits dans les païs qui leur ont rendu ce secours nécessaire ; & la premiere réflexion que je prétens tirer de toutes ces observations, c'est que le vêtement n'est pour eux qu'une précaution contre la nécessité. Des nations entieres ne s'habillent point encore ; ou ne se couvrent que d'habillemens très-légers ; à l'un des poles on est chargé de fcurrure ; à l'autre on va nud : c'est le besoin qui regle ou qui prescrit cette différence.

Voilà donc le principe sur lequel nous avons à nous décider sur l'usage des habits. Le nécessaire & le commode, c'est tout ce que la raison prescrit ou ne défend pas à ce sujet. La raison juge de ce que la nature nous présente de propre à notre usage , & de ce que nous pouvons nous procurer par l'industrie ; & le but est marqué , c'est de pourvoir à l'indigence , à la foiblesse , en un mot à la conservation de nos corps. Tout habit qui nous met à couvert des impressions nuisibles de l'air , est suffisant ; & tandis que les mœurs ne se dépraverent point, l'industrie des hommes n'alla gue,

les plus loin que celle des bêtes dans ces prévoiances. Il ne faut pas même remonter jusqu'aux premiers âges du monde pour trouver des vestiges de cette simplicité de la nature qui se contente de ce qui suffit; qu'on parcourt les campagnes, ne voit-on pas qu'en plusieurs endroits les habits ne sont pas plus recherchés que les alimens. Qu'on aille chez les Sauvages nouvellement découverts, ne trouvera-t-on pas que les peaux des animaux sont encore les seuls vêtemens dont ils se couvrent? Si nous entrons dans la connoissance des mœurs, elles nous plaisent par leur simplicité, par leur naïveté; nous regrettons quelquefois que la face du monde soit aujourd'hui si différente de ce qu'elle étoit dans les premiers tems. Par quelle contradiction de sentimens paroissions-nous ne travailler qu'à nous éloigner d'une façon de vivre que nous admirons, & qu'au fond nous aimerions si nous étions d'accord avec nous-mêmes.

Sondons-nous; interrogeons notre raison. Par quel défaut d'attentions sur ce que nous sommes, le luxe & le faste nous a-t-il charmés jusqu'à porter à la fureur la passion qu'il nous inspire? Les habillemens ont-ils cessé d'être des li-

vrées de notre infirmité naturelle ou des voiles d'une nudité dont nous rougirions ? Comment nous est-il entré dans la pensée d'y mettre notre gloire ? Les ornemens les plus recherchés & les plus magnifiques nous donnent-ils quelque degré de mérite de plus ? Valons-nous mieux habillés que nuds ? Ces questions ne devroient se faire qu'à des imbécilles, s'il en est d'assez stupides pour hésiter sur la réponse. Ces tissus si variés, que l'art a su former des productions de la nature, ces dépouilles des bêtes & des insectes dont nous nous chargeons, nous font-elles moins étrangères, que si nous n'en étions pas revêtus, que si nous les avions laissées chez le marchand ou chez l'artisan ? S'incorporent-elles avec nous, parce que nous les avons cherement payées ? Le mulet chargé d'or & d'argent étoit-il devenu moins mulet que celui qui ne portoit que de l'orge ? La fiction de la sotise de cet animal se réalise donc dans celui qui se croit plus homme, parce qu'il est plus superbement habillé.

Cette sotise est ancienne, elle est commune, & le sera toujours chez les Nations, où la dépravation des mœurs laissera régner les passions folles. C'est une maladie qui ne peut se guérir que



par une réforme qui ramene les hommes à la raison par le sentiment de ce qu'ils font & de ce qu'ils doivent être. Par les loix des Lacédémoniens il n'étoit permis qu'aux prostituées de porter des habits d'étofes précieuses & de couleurs brillantes. On laissoit aux autres femmes l'honneur de la vertu pour parure ; les loix des Locriens entroient dans le même détail. Qu'une femme, disoient-elles, ne porte ni dorures ni bijoux, ni d'étofes brochées, à moins qu'elle ne fasse le métier de courtisane. Qu'un homme de même ne porte ni d'anneaux d'or ni de draps semblables à ceux de Milet, s'il ne fait une profession déclarée de s'abandonner aux impudicités les plus honteuses. Exceptions ironiques & flétrissantes, dont les sages Législateurs se servirent utilement pour détourner leurs citoïens de la folie du luxe des habits. Se trouvoit-il après cela quelque personne de l'un & de l'autre sexe assez effrontée pour braver le mépris & la risée publique par des dehors qui l'auroient annoncée comme infame ?

J'ai souvent souhaité qu'il y eût parmi nous une semblable police ; que les filles qu'on relâche après quelques mois

de correction , fussent obligées à ne paroître deormais en public qu'avec du rouge & des mouches , sous peine d'être renfermées une seconde fois ou pour toujours ; que les Commissaires de quartier fissent rigoureusement observer ces ordonnances : les autres femmes consentiroient-elles à passer pour des restes d'hospital ? Que fai-je ? Je pense peut-être trop bien d'elles ; l'amour des parures est trop intraitable dans ce sexe. Au risque de toutes les loix de la pudeur , il violeroit celle du Prince ou se feroit de tout son dangereux crédit pour la faire révoquer.

Les sages de toutes les Nations se sont récriés contre cette manie des femmes ; les Philosophes , les maîtres de la Religion , les satyriques ont exercé comme à l'envi leurs talens sur ce sujet. Ils ont fait valoir , pour corriger l'abus ou pour le modérer , tous les motifs qu'ils ont pu tirer des connoissances qui leur étoient propres , toutes les raisons les plus fortes ; mais toutes leurs exhortations les plus patétiques n'ont pas plus fait d'impression sur l'esprit des coquettes , que l'imagination de ceux qui vouloient leur persuader que leurs parures étoient de l'invention des démons

mariés aux filles des hommes. Le desordre s'est perpetué; les prostituées ont continué de tendre ces pièges aux hommes, & les autres femmes en ont toujours été jalouses. Celles-ci peuvent-elles encore desavouer parmi nous; peuvent-elles se dissimuler que leurs nouvelles modes ou leurs nouveaux ajustemens ne soient dûs aux victimes de l'impudicité publique, ou que ces femmes perdues ne soient toujours du moins les premières à les porter? Faut-il donc penser qu'il n'en est pas une de celles qui ne rougissent point de les imiter, qui ne soit animée de quelque desir au moins confus de se prostituer à leur exemple? Seroit-il vrai que les femmes qu'on nomme chastes, ne le sont que parce qu'elles n'ont point été sollicitées? Ces exagérations ne sont permises qu'aux satyriques, qui font profession d'outrer leurs portraits, pour rendre les vices plus odieux. Il y a dans les femmes une foiblesse qui leur est propre, & qui vient plutôt de la legereté ou de la foiblesse de leur esprit, que de la dépravation déclarée de leur cœur. L'envie de plaire est plus dominante chez elles que chez les hommes; & cette envie n'est quelquefois qu'une

complaisance d'amour propre, dont elles font l'unique ou le premier objet.

Ce n'est pas une réflexion nouvelle, que si celles qui se parent & qui se fardent n'avoient point d'autre but que celui de se rendre plus aimables aux hommes, elles seroient presque toujours les dupes de leurs soins. Les jeunes & belles personnes y perdent ce qu'il y a de plus touchant dans leurs agremens, la naïveté qui plaît par elle-même, & qui ne peut que plaire moins par tout ce qu'elle emprunte de l'art. On ne peint point les fleurs pour leur donner plus d'éclat; leurs couleurs vives sont un ouvrage de la nature, où les fleurs artificielles n'atteignent point; les vieilles ne font point revivre celles que les années ont effacées; on ne rend point à l'automne la verdure du printemps. Les laides de quelque âge qu'elles soient, ne font avec toutes leurs parures que ce qu'elles étoient avant de se parer; toujours laides, elles ne gagnent à ne vouloir pas le paroître que le ridicule des souhaits que quelques-unes font d'être nées d'un autre sexe.

On peut donc à coup sûr leur adresser à toutes la faillie d'un judicieux écrivain du dernier siècle. J'ai recueilli les

voix, disoit-il, & je leur dénonce au nom de tous les hommes ou de la plus grande partie, qu'ils protestent contre tous les artifices dont elles usent sous prétexte de leur plaire, & que c'est l'infaillible moïen de les guérir d'elles; que plus elles se parent en un mot, moins elles leur deviennent aimables. Un ancien satyrique leur déclaroit de même que leur fard & leurs pomades n'avoient point d'effet plus assuré que de dégoûter leurs maris; & de-là le Poëte concluoit que ce n'étoit que pour leurs amans qu'elles prenoient tant de soins.

C'est l'exagération que je n'adopte point; il est comme averé que toute abstraction faite d'une envie secrète ou déclarée de plaire aux hommes, les femmes se pareroient encore. On a vû de très belles filles renfermées dans des Abbaïes qui tous les jours se faisoient parer très-régulièrement, pour ne se montrer qu'à d'autres filles. Cette passion naît chez elles de l'excès d'amour qu'elles ont pour elles-mêmes, & de la foiblesse de leur raison, dont elles ne font point d'usage. Elles veulent se trouver belles & croient s'embellir par des ornemens empruntés : elles confon-

dent leur personne avec leurs parures. L'illusion devient si forte & leur est si chere , qu'elles ne souffrent pas qu'on les en desabuse, ou qu'on ne leur tienne point de compte de ce qui ne leur appartient pas. Une mere m'amena sa fille pour me montrer comment elle étoit bien coiffée. Je vois, lui dis-je, voilà des rubans, plus bas c'est de la dentelle, & dessous c'est une fille. Sa mere me regarda d'un air couroucé, peu s'en fallut que son indignation n'éclatât. Elle ne pardonnoit point de ne pas prendre pour sa fille de la dentelle & des rubans que mes yeux séparoient d'elles aussi distinctement que si je les eusse vûs dans une boutique, au lieu de les voir sur sa tête.

Rendons pourtant quelque justice aux femmes; le commun des hommes n'est pas moins sot qu'elles: il en est même à qui c'est faire grace de ne les pas mettre dans l'article des femmes. Hommes entêtés de leur air & de leur figure, qu'ils croient relever par une singularité de parures qui les caractérise, & qui leur donne autant de ridicule aux yeux des autres, qu'ils croient se donner de nouvelles graces à leurs propres yeux. Mais presque tous se laissent

frapper de cet éclat emprunté, qui travestit ou déguise la figure humaine. Cet éblouissement les fait juger des personnes à la manière dont elles sont mises; c'est dans plusieurs l'unique mesure de leur estime & de leur mépris. Mais de tout cet enforcelement de raison que conclurons-nous? Faut-il que l'homme raisonnable se rende fou, parce qu'il vit parmi des fous? Ne devrait-il pas plutôt songer à se guérir? Oui, mais le nombre des sages est infiniment petit, & les fous sont sans nombre. Il arrive dans un tems de contagion que les Medecins gagnent le mal des pestiferés. On leur dit alors: guérissez-vous vous-mêmes; & c'est un avis à donner à ceux qu'on veut desabuser de l'illusion qui leur fait mettre leur mérite dans leur extérieur.

Mais comment un faquin couvert d'un habit riche, & traîné dans un équipage aussi leste que brillant, ne se croiroit-il pas au-dessus de ceux qu'il voit aller à pied? Il lit dans leurs yeux l'effet de son imposture; ils l'estiment, ils l'admirent; ils ont pour ses habits autant de respect qu'ils auroient de mépris pour sa personne, si leur raison savoit le dépouiller de ce qui leur en impose.

Il a donc raison de tirer avantage de leur erreur, de consulter leur goût, & de s'orner de tout ce qui peut attirer leurs regards, pour leur imprimer cette fausse vénération qui le flatte & qui le réduit en quelque sorte à se méconnoître.

Son mal est-il en effet incurable ? Non, s'il veut en chercher le remède en lui-même. Qu'il se tâte, qu'il se fonde un moment, ne sentira-t-il pas que ce qui plaît à des regards trompés ne le rend pas au fond plus estimable; que ce que des gens aussi fots que lui révèrent, que ce qu'ils admirent, que ce qu'ils envient, n'est rien moins que ce qu'ils croient; que toute cette vaine admiration n'est que le faux de leur admiration séduite; que leur esprit est la dupe de leurs yeux; que c'est enfin sans raison qu'ils confondent la personne d'un homme avec ses habits; & qu'en quelque genre que ce soit, c'est démentir sa propre raison de faire dépendre son mérite de la sottise d'autrui.

Plus cette sottise est commune, plus elle devrait nous offrir d'occasions de nous bien convaincre qu'elle est plus que réelle, & qu'elle dégrade les hommes à proportion qu'elle est chez eux



plus dominante. C'est elle qui les rend admirateurs des fausses grandeurs humaines, & qui par-là même les en rend esclaves. C'étoit par-là que les Prêtres des Idoles réussissoient à les rendre plus vénérables aux peuples. C'est par-là que ces mêmes peuples ont appris à révéler leurs Rois comme leurs Dieux. Ils devoient les respecter comme l'image de la Divinité, dont les Souverains ont reçu l'autorité. Bien-tôt éblouis par la richesse de leurs habits, ils les ont égalé à la Divinité même. Des deux côtés l'erreur est égale, & vient du même principe; les hommes consultent peu leur raison; les sens les guident: c'est par-là qu'on les mene & qu'ils se laissent mener. Ils savoient qu'en dépouillant les Idoles de l'or & des pierreries dont on les chargeoit, ce n'étoient plus que des figures inanimées; plusieurs même se souvenoient de les avoir vûes blocs de marbre ou troncs de bois. Ils savent de même que les hommes les plus magnifiquement habillés, n'en ont souvent que la figure & les vices, & leurs yeux ne se desillent point. Il y a comme une convention d'imposture naturelle, dans laquelle ils s'accordent à ne leur point refuser des

respects qu'ils ne devoient rendre qu'à la vertu ou à l'autorité légitime.

C'est à ces dehors pompeux qu'ils ont attaché les distinctions qu'ils ont mises entre les mérites. Par-là ceux qu'ils élevent aux premiers rangs, ne sont que des personnages de théâtre, qui jouent des rôles menteurs, qui n'ont point de marques de grandeur, qui ne soient plus risibles que respectables; c'est la réflexion qu'un Poëte fait sur la sagesse de Démocrite, qui rioit de tout. Il vivoit, dit-il, dans des villes qui n'avoient point vû de robes traversées de bandes rouges & de bandes blanches cousues sur le fond de l'étoffe, ou bordées de pourpre, point d'habits affectés aux âges, point de faisceaux portés devant les Magistrats. Quels éclats de rire il eût fait, s'il eût vû le Préteur de Rome donner des jeux au peuple? J'en ai transcrit la peinture dans le neuvième chapitre de ma première Partie; mais qu'avons-nous besoin de lire les histoires anciennes pour penser comme Démocrite? On a vû faire de nos jours un manteau si pesant, qu'il falloit cinq ou six hommes des plus forts pour en porter la queue longue au moins de dix aunes, & ce manteau devoit être porté

par une jeunesse de quinze à seize ans. Nous contiendrions-nous si nous voïons un tel ajustement paroître sur un théâtre comique ? Ne ririons-nous pas , dis-je , de nous-mêmes si nous pouvions nous survivre pour nous y voir représentés dans cinquante ou soixante ans ? Les habits dont nos ancêtres se croïoient avantageusement parés , ne sont-ils pas aujourd'hui ceux des Comédiens qui veulent joïir des rôles risibles ? Comment attachons-nous aux mêmes objets les idées du comique & du sérieux ? ces mêmes acoutremens que nous trouvons si ridicules au théâtre , nous les regardons en certaines cérémonies comme des distinctions honorables. Si c'est le tems & les lieux qui décident du mérite que nous tirons de la maniere de nous mettre , ce mérite en soi n'a donc rien de réel ; ce n'est qu'un mérite de fantaisie que la raison peut réprover. Si chacune de nos modes devient un objet de risée quand une autre a pris sa place , comment ne rit-on pas de toutes dès leur naissance ?

Nous essaierions en vain de trouver dans la raison quelque principe de cette différence d'impressions qu'un même spectacle fait sur nous , selon les tems &

les lieux. Ses jugemens puisés dans la nature des choses sont immuables comme les choses mêmes. La probité, l'équité, la bonne foi, la modération, la tempérance, toutes les qualités de l'homme vraiment estimables, se feront estimer dans tous les tems, & ne deshonoreront jamais personne. Il n'en est pas ainsi de l'habillement : convenons donc que par lui-même il ne peut mériter à personne le moindre degré d'estime de plus.

Mais enfin, ce n'est point par ce seul endroit que les hommes ont comme conjuré de chercher leur gloire hors d'eux-mêmes; c'est une intempérie de goût qu'ils ont pour leur propre excellence. Traitons-les donc en malades; ils ont besoin d'habits; c'est une infirmité naturelle qui trouve en elle-même son excuse, & qui n'a pas besoin d'indulgence. Mais ils croient s'honorer plus ou moins, selon la maniere de couvrir leur nudité. C'est un égarement d'esprit dont il paroît plus difficile de les faire revenir tous. Composons donc, & consentons à leur laisser ici quelque chose au-delà du nécessaire & du comode. Il faut que leurs habits aient une certaine forme; laissons-leur la liberté  
du

du choix. Que chaque partie du monde, que chaque nation, que chaque roïaume, que chaque province ou chaque villes s'habillement en la maniere qui sera la plus commode, & qu'elle trouvera plus de son goût. Qu'il y ait des distinctions pour l'âge, pour le sexe, pour le rang, pour la condition, pour les professions, pour les maîtres, pour les domestiques, pour les pages, pour les valets de pied, pour le suisse, & pour le coureur; que par là le monde devienne ce qu'il est en effet, une mascarade universelle, un grand théâtre, où chaque personnage trouve tous les autres comiques ou grotesques, excepté ceux de son país ou de son siecle, il en résultera que tous ceux qui mettront leur gloire dans leur habit, seront également sous, puisque tous se trouveront mutuellement ridicules.

La vraie gloire de l'homme est une gloire commune à tous ceux de son espece : ce qui deshonne l'un ne peut honorer l'autre. Trouvez une forme d'habillement qui donne un mérite réel à la personne, & fixez-vous à celui-là pour toujours. C'est ce que la raison dicteroit, si la suposition n'étoit pas chimérique. Mais la seule variété des goûts chez les

différentes nations, fait assez voir qu'il n'est point dans la nature de penser qu'un habit soit plus honorable qu'un autre. La preuve d'un goût naturel, c'est de le trouver par-tout uniforme. Il n'est donc point de sorte d'habillement qui soit honorable par lui-même; tout raisonnement réfléchi nous ramene-là.

Notre nation, plus qu'aucune autre, doit être convaincue de cette vérité par l'inconstance éternelle de ses modes; rassemblez dans une galerie de la longueur de celle du Louvre des portraits d'hommes & de femmes de tous les siècles depuis l'établissement de la Monarchie; représentez seulement quelques personnes en plusieurs tableaux avec toutes les sortes d'habits qu'elles ont portés durant le cours d'une vie de soixante ou soixante & dix ans, & demandez ensuite à votre raison: comment s'est-il pû faire qu'un même peuple ait successivement attaché des agrémens & de la bienséance à des choses si contraires. Le fait ne vous sera que trop évident par le témoignage de vos yeux; mais sûrement vous en trouverez la cause inconcevable, & vous serez assuré seulement que le changement n'est pas venu d'une cause sage. Il y aura

plus : si vous considérez de près cette prodigieuse variété d'ajustemens, vous en remarquerez quelques-uns qu'un certain goût naturel de convenance vous feroit préférer à d'autres. Ceux-là conservoient mieux aux femmes un air de pudeur & de modestie qui leur seroit si bien dans tous les tems. Ceux-ci s'unifesoient mieux à la taille des hommes, les défiguroient moins, leur donnoient ou leur conservoient la noblesse, le sérieux, & la gravité qui fait leur vrai caractère. Avec de tels avantages ces modes-là n'auroient jamais dû faire place à d'autres. Pourquoi les a-t-on quittés ? Ne raisonnons plus sur une inconstance où la raison ne préside point.

Laissons les modes pour ce qu'elles font, pour des caprices qui ne peuvent naître que d'un aveugle amour de nous-mêmes, ou de l'illusion d'une fausse gloire ; n'y a-t-il pas certaines condescendances auxquelles les loix de la sociabilité nous obligent ? Jusqu'où devons-nous les porter ? Pour en décider sagement, commençons par recueillir nos principes. Nous naissons nus, & ceux qui naissent dans des climats assez tempérés, ne pensent point à se couvrir ; les habits ne feroient que les dé-

figurer & leur ôter une partie de l'agilité de leurs corps pour les exercices que la conservation de la vie leur rend nécessaires. Ce n'est point en cela qu'ils sont sauvages & barbares ; comment croïons-nous avoir des avantages sur eux , parce que nous avons plus de besoins & d'infirmités qu'eux ? La folie de cette pensée ne saisit-elle pas à la première réflexion ? Si nous vivions dans un país où de malignes exhalaisons & des insectes venimeux nous obligeraient à porter sans cesse sur nous des contrepoisons , nous croirions-nous préférables à ceux dont la santé n'auroit point de pareilles précautions à prendre ? Le pauvre se glorifie-t-il de son indigence , lors même que des aumônes toujours assurées l'empêchent de mourir de faim ? Notre vanité de même , notre sottise est-elle moins réelle , si nous nous croïons plus estimables ou plus respectables , parce que nos habits nous empêchent de mourir de froid ? N'oublions donc point que c'est l'infirmité de nos corps qui nous force à les munir contre les injures de l'air par un fardeau de dépouilles étrangères. Obéïssons à la loi de la nécessité ; joignons-y la commodité par le choix des habits les moins



**DES DEVOIRS. 167**  
embarrassans. Regardons-nous comme des captifs qui se féliciteroient dans leur mauvais sort, si leurs chaînes étoient moins pesantes ; mais qui ne seroient pas assez stupides pour se croire soulagés , si celles qu'ils portent étoient d'or au lieu d'être de fer. Gémissons comme eux du poids des nôtres ; ne regardons les modes que comme une servitude onéreuse ; déchargeons-nous autant qu'il est possible du joug que la bizarrerie du goût ou l'entêtement d'une vanité toujours insensée nous impose. Ne nous singularisons point dans un usage indifférent ; songeons que comme la forme des habits n'ajoute rien à notre mérite , elle n'en diminue rien. Que les hommes se laissent habiller par leurs tailleurs & les femmes par leurs couturieres , mais avec la sage retenue de ne pas se livrer au caprice , de s'interdire tout ce qui va jusqu'au bisarre , tout ce qui passe les bornes de la décence. On sent mieux ce que je veux dire ici par la seule comparaison , que par les détails ; les ieux en sont les juges. Dans la même forme d'habit, l'homme grave & sérieux se distingue du petit-maître ; la femme sensée ne se confond point avec la coquette ou la

courtisane. La simplicité ne se permet point les affectations du faste ; la pudeur fait se défendre des immodesties. Les modes des femmes ne blefferoient point ces vertus, si les petites-maîtresses ou les prostituées n'en étoient pas les inventrices ; & les modes des hommes seroient plus graves, si le goût n'en venoit pas des acteurs de théâtres, & des petits-mâtres leurs imitateurs.

Il est un certain nombre d'hommes que leur propre choix ou la coutume engage à porter des habits extraordinaires ; les uns sont des marques de dignité, les autres caractérisent des associations ; d'autres distinguent l'état fixe qu'ont embrassé ceux qui les portent. Sans desirer aucun changement à cet égard, je crois que ceux qui sont dans ce cas, doivent penser que ces distinctions ne contribuent en aucune maniere à former l'idée de l'état qu'ils professent. Si elles y réfléchissoient mûrement, loin de tirer la moindre vanité de ces habillemens, elles sentiroient qu'ils ne sont rien par eux-mêmes, & qu'ils sont tout au plus des signes visibles de la vertu & du mérite qu'ils supposent. Ils s'apercevraient que sans ces qualités, on ne voit sur eux qu'une

bigarrure toujours inutile, & quelquefois très-propre à récréer les yeux oisifs. Et que seroit-ce donc si l'on pouvoit penser d'eux que souvent la vanité de plaire par la variété de leur ajustement, est un des motifs qui les occupent ? L'usage des modes plus fait pour le spectacle que pour la raison, a percé dans tous les états.

Toute mode en général n'est qu'une servitude capricieuse & pénible ; d'ailleurs on ne se gêne souvent que parce qu'on ne veut pas se donner un certain ridicule d'opinion qui n'a rien de réel ; la nature elle-même hait cette contrainte. Il n'est personne qui n'aime à se mettre en liberté, quand on revient des assemblées, des cercles, des promenades publiques. Il ne reste du soin qu'on a pris pour paroître dans le monde, qu'une sorte de lassitude ; on se dépouille alors avec une satisfaction naturelle de tout ce mérite imaginaire qu'on a voulu tirer de sa parure. Les femmes les plus avides de cette gloire de fantaisie, voudroient-elles qu'on les condamnât à ne jamais cesser d'en jouir, à se trouver toujours étouffées dans leurs corps étroits & durs, à avoir toujours les pieds aux entraves dans ces

demi-souliers qu'elles portent pour les faire paroître plus petits , à se morfondre dans ces étofes ou dans ces gazes transparentes , qui couvrent tout fans rien couvrir , à s'exposer à des rhumes de cerveau par la nudité d'une tête , qui demande plus que toute autre d'être bien couverte. Qu'une vanité qui coûte tant & qui dure si peu , doit être haïssable ! Quelle est peu digne du moins d'une créature qui peut trouver en elle-même tout son mérite , & qui n'en a point d'autre qui soit réel & qui lui soit propre !

Nous avons proposé dans le troisieme chapitre des réflexions aussi sentées , aussi solides , aussi justifiées par l'expérience que par les maximes des plus habiles maîtres , qu'elles seront ou peuvent être utiles à ceux qui mettent un mérite propre & réel dans la distinction des âlimens. Il n'est pas moins étonnant que leur imagination leur en ait fait voir un dans l'affectation d'un certain habillement , plutôt que d'un autre ; & le comble de l'illusion , c'est d'être allé jusqu'à consacrer cette imagination , qui n'eut d'abord qu'un principe simple & pris de ceux que nous venons d'établir , pour desabuser ceux qui  
mettent

mettent dans leur habit quelque sorte de gloire. C'est une sotte vanité de se parer; la raison veut qu'on y renonce, & qu'on se réduise autant qu'on le peut au nécessaire. Telle fut la vûe des instituteurs des ordres religieux: chacun choisit dans son siècle les habits les plus populaires. Qu'on remonte à leurs différentes origines, on ne trouvera point d'autre raison de ces différentes manières de s'habiller, que le tems seul a fait paroître bisarres. Elles ne l'étoient point, ou ne devoient point le paroître dans leur commencement. Les instituteurs, à-moins qu'ils ne fussent fous, n'ont pas dû penser à rendre leurs élèves ridicules au monde. Mais peut-être aussi n'ont-ils pas dû prévoir qu'ils le deviendroient, ou trop craindre qu'ils ne le devinssent. Une modestie sans affectation fut leur règle, ils n'ont pas été responsables de l'inconstance des modes, qui rend maintenant leurs habits comiques. Qu'ils en laissent donc rire les enfans, & se contentent d'être soufferts par les personnes raisonnables. Il ne seroit pas juste de les obliger à se travestir tous les ans ou tous les six mois; leur vestiaire en souffriroit: mais peut-on leur pardonner de se complaire dans

ce qui fait rire d'eux ; de disputer sur la dignité , sur la beauté , sur la majesté de leur habit , & de le préférer à tout autre ? La vanité ne doit-elle pas rougir d'elle-même de se voir si mal logée ?

Ce n'est pas tout, & l'intérêt de la religion pure nous oblige à le dire en faveur de ceux qui n'en connoissent pas l'esprit. Pour eux il n'est point de ces habits si différens qui ne soit saint , ou qu'on ne nomme tel. On croit le profaner en mille manieres ; c'est une apostasie de quitter cet habit saint. Comment l'est-il devenu ? pourquoi ne l'est-il pas dans les païsans & dans les païssannes qui le portent encore , à quelque petit changement près pour la forme & les couleurs dans les Provinces où les Communautés ont pris naissance ? On dit en proverbe que l'habit ne fait pas le moine : ce sont les mœurs. Les Philosophes raisonnoient de même : mettre sa sainteté dans son habit , c'est confondre l'homme ou la femme vertueuse avec l'hypocrite. Tout habit est deshonoré par les vices de la personne ; & cela veut dire au fond , que nulle sorte d'habit n'honore par lui-même , ou ne deshonore que quand il est comme l'étendard du libertinage & de la dépra-

vation de la vie. Un voile ne paroît préférable aux coëffures, où la modestie n'est point blessée, que quand celle qui le porte est plus humble, plus réservée, plus charitable, plus sociable, plus tolérante, moins jalouse, moins envieuse, moins dissipée. La sainteté n'est jamais dans l'habit : ce sont les vertus qui font les saints.

---

## CHAPITRE VI.

*Il faut raisonner sur le logement comme sur les habits : ces deux usages ont la même cause. C'est l'infirmité de nos corps à qui la raison nous prescrit de pourvoir pour le seul nécessaire ou pour le commode. L'industrie des premiers hommes ne s'étendit pas plus loin. Les abris que la nature même leur offroit, furent leurs retraites ; & celles qu'ils se firent de leur main, n'eurent rien que de simple & de facile. On voit encore des vestiges de cette simplicité dans les campagnes, dans des lieux anciennement habités, chez les Sauvages, & parmi des peuples même polis. Cette simplicité nous plaît où nous la voyions regner ; les mœurs de ceux qui*

*s'y renferment nous plaisent. Nous regrettons les anciens âges où le faste & la magnificence des maisons fut inconnu. Par où ce faste a-t-il pû nous plaire ? C'est une vanité déplacée. Ce n'est point la maison qui honore le maître, mais le maître qui honore sa maison. Nous n'examinons pas comment l'homme est logé, quand son mérite nous frappe. Ce qui fit de tout tems la vraie grandeur de l'homme, n'a point changé de nature. La gloire des vertus est immuable. Rien de tout ce qui l'environne ou de ce qui lui appartient, ne l'augmente. Diverses peintures de la sottise de ceux qui se croient relevés par la maniere dont ils sont logés & meublés. Ce goût n'est venu qu'après la dépravation des mœurs. Exemple des Romains comparé avec nos usages. Manie pour les inutilités. Vaines excuses de ceux qui croient devoir se conformer à ce goût. Les superfluités réduisent à manquer du nécessaire. Maisons religieuses qui se ruinent en bâtiment, ou qui perdent l'esprit de leur état. Les solitaires habitent des palais, & ce ne sont plus même des hommes. Il faut toujours en revenir à ce principe, que nous ne devons jamais chercher notre gloire dans rien de ce qui n'est pas nous mêmes.*



**A** MESURE que j'écris sur ce que l'homme se doit à lui-même, je m'étonne qu'ayant tant de réflexions à faire sur sa conduite, il en fasse toujours si peu. Presque sur tout sa raison s'égare, & je vois que les excès où ses passions l'emportent, n'ont plus de bornes dès qu'une fois il est sorti de celles que la nature lui prescrit. Les habits & le logement sont deux de ses besoins, qui naissent de la même cause; ils se touchent & sont si liés ensemble, que j'avois cru pouvoir ne les point séparer, & les traiter comme un sujet unique. Mais quoique je me sois assez étendu sur le premier, je n'ai fait que comme effleurer les bisarreries, les extravagances & les contradictions de sentimens, où nous tombons dans l'affectation de nos ajustemens. Je n'ai parlé que de ce qu'il y a de plus ordinaire & de plus frappant sur un sujet où les détails sont inépuisables. Je reviens donc à la nécessité des habitations, & mon étonnement redouble sur l'obstination de l'homme à vouloir tirer sa gloire de son indigence naturelle.

Il n'est pas douteux que c'est la pure nécessité qui força les hommes à se faire des abris contre les intempéries de l'air

& des saisons selon les climats, où leur choix & la dispersion du genre humain les avoit placés : aussi voïons-nous qu'ils ne cherchent d'abord dans leurs retraites que le nécessaire ou le comode. Ils eurent pour habitations les antres de la terre & les creux des rochers. Les branches, les feuillages, ou les écorces des arbres, leur fournirent des matieres pour se bâtir des cabanes. Toute habitation qui les mettoit à couvert des impressions nuisibles de l'air, leur parut suffisante ; & leur industrie sur ces prévoïances n'alla gueres au-delà de celles des bêtes, que le seul instinct de leur conservation conduit.

Il ne faut pas même remonter jusqu'aux premiers âges du monde, pour trouver des vestiges de cette simplicité de la nature qui se contente de ce qui suffit. Qu'on parcoure les campagnes, ne voit-on pas en beaucoup d'endroits que les hommes sont logés sous le même toit, avec leurs vaches, leurs moutons, ou leurs chevaux. C'est beaucoup s'il y a quelque distance ou quelque espece de séparation de l'habitation des uns & des autres. On loge les mendiants dans les bergeries, & c'est à leur goût le plus favorable hospice qu'on puisse leur don-

ner pendant l'hyver. Dans l'été ce sont les granges. Dans les hôtelleries d'un royaume qui n'est pas éloigné de nous, les maîtres entrent avec leurs chevaux par la même porte, & trouvent au fond des écuries les escaliers qui conduisent aux chambres qu'on leur prépare. Qu'on aille chez les Sauvages nouvellement découverts, on voit qu'une cabane construite avec des écorces d'arbres est le domicile commun de plusieurs familles. Dans d'autres climats, des peuples entiers ne font que camper & décamper avec leurs troupeaux sans habitations fixes; & d'anciennes races, que l'éducation nous fait révéler, en usoient de même.

Si nous entrons dans la connoissance des mœurs de toutes ces sortes d'hommes, elles nous plaisent par leur simplicité, par leur naïveté. Nous regrettons quelquefois que la face du monde soit aujourd'hui si différente, au moins parmi nous. Par quelle contradiction de sentimens paroissions-nous ne travailler qu'à nous éloigner de plus en plus d'une façon de vivre que nous admirons, & qu'au fond nous aimerions, si nous ne nous démentions point. La fiction d'un homme que la tempête jette seul dans

une isle deserte nous plaît , quand nous l'y voïons se procurer un logement par son industrie. Nous le trouvons bien logé. Par où le luxe & le faste des bâtimens nous a-t-il charmé, pour nous en faire porter la passion jusqu'à l'extravagance , jusqu'à la fureur ?

On répondra que c'est la vanité. C'est justement ce que je disois , un desir insensé de gloire, qui porte l'homme à la chercher dans ce qu'il n'est point. Sa gloire est le témoignage que sa conscience lui rend de vivre selon sa nature , & d'être en tout dirigé par la raison. La raison lui dit - elle que ce soit une grande vertu d'avoir une belle maison ? les plus scélérats des hommes ne sont-ils pas souvent les mieux logés ? S'il a des vertus, elles résident dans son ame ; c'est-là leur domicile. Il y a longtems que sur ces réflexions la saine philosophie nous a donné par maxime , que ce n'est point la maison qui doit honorer le maître, mais le maître qui doit honorer la maison. Diogene dans son tonneau se fit respecter d'Alexandre. Ce faux héros qui soupïroit de n'avoir qu'un monde à conquérir, trouva qu'un plus grand homme que lui pouvoit être logé très à l'étroit. J'ai vû dans une pau-

vre chaumière une païssanne au lit de la mort ; elle me fit voir des sentimens de la vertu la plus sublime , une tranquillité d'ame dont le calme étoit répandu jusques sur son visage ; elle étoit grande , parce qu'elle ne trouvoit que Dieu de grand , & n'aspiroit qu'au souverain bien dont elle se croïoit près de jouir. J'appris d'ailleurs que ces dispositions dominoient en elle depuis un très-grand nombre d'années , dans les pénibles exercices de ceux dont la fortune est beaucoup au-dessous de la médiocre.

Nous ne nous démentons point dans l'idée du vrai mérite , quand il est personnel. Un homme dont les talens , & sur-tout les vertus supérieures nous sont connues , nous attire ; nous n'examinons point le lieu qu'il habite ; c'est lui que nous cherchons , & nous ne remarquons qu'il est logé pauvrement que pour l'en estimer davantage. Ce qui rend les hommes parfaits n'a point changé de nature depuis que l'industrie leur a procuré des habitations plus commodes que les autres , ou les simples tentes. C'étoit-là tout ce que la nature permettoit à leur raison : ce n'étoit , dis-je , qu'un de ces besoins auxquels elle étoit chargée de pourvoir par son intelligen-

ce & par ses inventions. Au-delà ce n'est plus qu'un caprice déréglé, qu'une illusion de vanité, dont l'homme sensé doit toujours se défendre.

Pour en desabuser à fond ceux qui s'y laissent séduire, suivons-la dans tous ses égaremens, faisons évanouir tous les fantomes dont elle se repaît ; montrons-leur que tout cet appareil de grandeur qu'ils croient se donner, n'est qu'un brouillard qui grossit à leurs yeux les objets, & qu'un seul raïon de bon sens peut dissiper. Un architecte est devenu célèbre pour avoir bâti plusieurs grands & beaux hôtels. Son habileté n'est point un mérite qui soit étranger à sa personne : mais sa réputation n'étoit point son premier objet ; il faisoit son métier, & vouloit s'enrichir. Il est devenu riche, & le voilà qui construit à ses frais plusieurs autres édifices, & plus vastes & plus somptueux. Je le lui pardonne encore. Il n'est pas assez sot pour se donner à lui-même ces superbes habitations. Il veut en faire des dupes, & bientôt il n'en trouvera que trop dont la manie fera d'être chèrement logés pour s'en faire un mérite. Vous êtes de ce nombre. Entrez dans votre nouvelle acquisition, parcourez-la d'un bout à l'autre,

admirez la distribution des piéces, la beauté des apartemens, comptez toutes les commodités que ce logement va vous procurer : mais faites ensuite la soustraction de ce que vous en aurez de reste. Il faudra meubler toutes ces piéces inutiles ou hors-d'œuvre : alors je prévois toute votre sottise. Vous croiez que tous ces meubles si riches & si recherchés vous sont aussi propres que votre peau. Que vous dirai-je : est-ce vous que je vois où vous n'êtes pas ? Ce grand appartement, séparé du vôtre par tant de chambres & d'anti-chambres, est-il une partie de vous-même ? ne puis-je pas enlever tous vos membres sans vous écorcher ? sera-ce vous-même que vous vendrez en détail, si vous êtes obligé quelque jour à revendre ces meubles superflus, pour paier votre boucher, votre boulanger, ou les ouvriers même qui les ont faits, ou les marchands qui vous les ont vendus ? Cette catastrophe n'est pas sans exemple : mais ce n'est encore qu'à votre vanité que j'en veux, vous vous flatez de paroître plus grand dans une grande maison. Consultez la perspective, & vous remarquerez qu'une statue de grandeur humaine ne paroît plus qu'un co-

lifichet quand on la place dans un grand lieu. Les objets croissent ou décroissent à la vûe par comparaison. Si vous êtes sans mérite personnel, vous êtes noté dans votre magnificence : c'est une petite paille qui flote sur un vaste canal, on ne la voit pas.

C'est le sort ordinaire de ceux qui cherchent leur grandeur dans les ouvrages de l'art ; ils ne travaillent souvent que pour la curiosité publique ; plus ils croient se relever, s'ennoblir, se rendre respectables, plus ils se font oublier. On demande à voir leurs maisons ; mais on attend qu'ils n'y soient pas pour les voir plus librement & plus à loisir. On admire la largeur, la richesse & l'aisance de l'escalier, la grandeur des pieces, la beauté du parquet, des lambris, des plafonds, les tapisseries, les tableaux, les dorures, les tables, les buffets, les pendules, les vases précieux, & le maître n'a pas plus de part à l'admiration de toutes ces raretés, que le portier ou le concierge qui les montre. Ceux dont le jugement ne va pas au-delà du plaisir des yeux, se recrient sur la richesse des matieres, & les connoisseurs sur l'habileté des ouvriers. A peine quelqu'un va-t-il jusqu'à



demande quel homme c'est que le maître ? & si le domestique oseroit répondre juste , il diroit souvent que son maître est un sot. Qui qu'il soit , ce nom-là le peint au-moins par le trait le plus reconnoissable, s'il est permis de se faire méconnoître à force d'embellir ce qu'on ne prendra jamais pour lui-même.

Plus on réfléchit sur cette méprise de la raison , plus on la trouve inconcevable dans ceux qui paroissent saisis en tout le reste. Mais il est du caractère de toutes les passions de ne point se prescrire de bornes fixes , parce que leurs objets n'ont jamais rien qui satisfasse , ou qui puisse satisfaire un cœur fait pour de plus solides biens. Tandis que les Romains eurent des vertus qui les firent considérer comme de grands hommes , les chefs de la république étoient logés comme les plus simples citoyens. On trouvoit un dictateur qui n'avoit point d'autre cuisine que sa chambre à coucher , & qui s'y préparoit de ses propres mains le souper le plus frugal. Mais depuis que la dépravation des mœurs leur eut fait perdre le sentiment & le goût du véritable honneur , on se crut plus grand à proportion qu'on avoit des cuisines plus spacieuses , & plus de

feux allumés pour y préparer le repas d'un seul homme. Un empereur philosophe s'attira depuis le reproche d'avoir avili la majesté de l'empire par la suppression de quatre cens cuisiniers du palais. Le plus méchant & le plus écervelé de ses prédécesseurs, avoit entrepris de ne faire plus que comme une seule maison de toute la ville de Rome. La manie des bâtimens parut persuader sérieusement aux riches qu'ils se multiplioient en multipliant leurs habitations. Il n'y eut plus un seul lac sur lequel on ne voulût avoir une maison de campagne ; plus de riviere dont les bords n'en fussent couverts ; plus de source d'eaux chaudes, où chacun ne voulût avoir ses bains ou sa guinguette ; point d'anse ou de détroit sur lequel on ne commençât par jeter des fondemens ; & comme si la vanité se fût crue dégradée sur le sol naturel, on forçoit la mer à se retirer par des terres rapportées. Les uns plaçoient leurs édifices sur les collines, pour découvrir une plus vaste étendue de terres & de mers. Les autres choisissoient les vallons pour se donner les collines en perspective. Tout étoit somptueux, magnifique, spacieux, & ces superbes édi-

ficateurs oublioient qu'ils n'avoient chacun qu'un corps tres-petit à mettre à couvert. O mon cher Lucile, s'écrioit Sénèque, d'où nous vient cette fureur ! pourquoi personne ne songe t-il qu'il est mortel, qu'il est foible, & d'une constitution caduque ? Que ne nous comptons-nous ! que ne nous mesurons-nous, pour ne jamais oublier que chacun de nous n'est qu'un homme & qu'un très-petit homme ?

Cette courte réflexion me dispense d'en faire de plus étendues ; je n'ai pas même besoin d'entrer dans le parallele de nos mœurs avec celles des Romains déchus de leur ancienne grandeur. Les ieux des sages en voient plus que je n'en puis écrire ; & que leur dirois-je ? Sont-ce des hommes qu'on va voir ou qu'on espere de trouver dans nos palais, dans nos grands hôtels, dans certaines maisons même qu'on ne peut nommer que bourgeoises ? Ceux qui les ont bâties ou qui les habitent, valent-ils mieux que leurs peres ? Ne nous rapellons-nous pas avec plaisir la simplicité des habitations de nos ancêtres ? Ils étoient logés plus étroitement ; mais au fond l'étoient-ils moins commodément ? Ce n'est plus pour la nécessité, mais pour

l'ostentation qu'on bâtit aujourd'hui. Quelqu'un va chercher un appartement dans ces maisons neuves si lestes, si riantes au-dehors; & quand il est au-dedans, la première pensée qui lui vient, n'est-elle pas souvent qu'elles n'ont pas été construites pour être habitées. Les murs en sont tout percés de portes & de fenêtres, point de place pour les lits & pour les meubles indispensables. Le nécessaire y manque, & n'est compensé que par les superfluités : c'est le goût qui devient d'autant plus dominant, qu'il est moins sensé. Vous voyez des meubles qui furent autrefois d'un usage journalier; mais ils sont trop précieux & trop beaux pour s'en servir; on vous les montre, & puis on les recouvre. Les sièges ne sont plus faits pour s'asseoir, ni les tables pour manger ou pour écrire. Ce sont des hors-d'œuvres qui ne conservent que leurs noms pour être donnés en spectacle aux yeux. L'inutile dans un appartement y devient l'essentiel; on veut l'avoir par compte & pour la symétrie. On multiplie ce qui suffiroit, quand il seroit unique, & dont on pourroit se passer sans être moins à son aise.

Ne reviendra-t-on point de cet empressement

preffement qu'on a pour des inventions qu'on ne peut mettre au rang des commodités réelles, qui n'ont pas même le mérite d'un certain agrément, qui ne charment que par leurs noms bisarres, qui ne font au vrai d'aucune utilité que pour les artisans qui les font, & pour les marchands qui les vendent. On les a pour les avoir, ou parce que d'autres les ont; c'est la nouveauté qui les fait prendre. Une forme de tabatiere dont la mode a passé fort vite, a fait subitement la fortune de son inventrice; on s'en dégoûte pour de plus nouvelles, dont on ne tardera pas à se dégoûter de même. On en trouva chez une Princesse un tiroir plein d'autant de sortes, qu'on en avoit inventé depuis soixante ans. Combien de garde meubles ne trouveroit-on pas ailleurs embarrassés d'un pareil amas d'inutilités dont on ne s'étoit point pourvû pour l'usage, & qui n'ont été mises au rebut que pour faire place à d'autres, dont on ne servira pas plus. N'a-t-on pas l'esprit bien petit? Ne se dégrade t-on pas infiniment, quand on met une partie de son mérite ou de son bonheur à posséder ce qui n'y peut contribuer, ce qui n'est pas plus digne de toucher une ame raisonnable, que

les babioles dont on amuse les enfans. Toute la différence entre eux & nous, dit un Philosophe, c'est que nos goûts font plus cherement enfantins.

Reprochez à quelqu'un ce faite inutile & ces somptueuses inutilités, je n'en suis point entêté, vous dira-t-il; je n'ai point la sotise de croire par là me donner du relief; mais je me conforme à l'usage. Personne n'en use autrement dans un certain monde; la ville, la province même exige cet appareil; excuse toujours frivole, & dans le fond peu sincere. Nous trouverons des justifications à chacun de nos vices, quand nous les remettrons à d'autres jugemens qu'à celui de la raison qui les condamne tous. Ne nous dissimulons point la cause de nos maux, elle est au-dedans de nous. Examinez de nouveau ce que la raison vous dit, ce que la nature demande de vous; n'est-il pas vrai que c'est l'infirmité de votre corps qui vous force à vous procurer des abris contre l'injure des saisons; ajoutez-y les commodités réelles? n'est-ce pas à quoi tous vos soins doivent se terminer? Votre manie pour les superfluités ne peut trouver son excuse dans la manie des autres. Elle est chez vous cette manie;

c'est l'illusion de chercher votre mérite hors de vous-même; & cette illusion vous vient de la contagion des préjugés les moins sensés : vous n'en sentez point la vanité, c'est-là votre grand mal. On suit aisément la nature quand on ne s'en est jamais écarté; les esprits sans prévention se rendent au vrai dès qu'on le leur présente. N'est-il pas même honteux d'avoir besoin de maître pour apprendre ce que la raison naturelle à tous les hommes devrait leur dire? N'est-ce pas d'ailleurs un devoir général de se demander compte à soi-même de toutes les impressions qu'on a reçues du dehors? c'est le cas où vous êtes. On vous a fait voir dès votre enfance des maisons superbes & somptueusement meublées; on vous les a fait admirer; on les a louées devant vous, & vous n'étiez pas encore capable de réfléchir sur la vanité des objets & des discours. Vos idées se sont formées, & les desirs en sont nés; vous avez envié ce qu'on vous a fait considérer comme desirable; vous avez vû la foule se réunir dans l'admiration de ce faste superflu des bâtimens; vous avez raison de le dire, on l'aime, on l'ambitionne; mais seriez-vous assez dupe de vous-

Q 4

même pour donner dans ces travers, si vous consultiez le sens droit qui vous les feroit prendre pour ce qu'ils sont, pour des égaremens d'esprit, pour des éblouiffemens qui vous font voir la grandeur de l'homme où jamais elle ne fut. Comment vous entre-t-il dans la tête que vous deviez conformer le jugement que vous avez à porter de vous-même aux jugemens des autres, quand vous ne pouvez vous desavouer que ces jugemens sont faux ? Ne sentez-vous pas qu'un petit esprit, qu'un fat, qu'un malhonnête-homme, ne cesse pas d'être ce qu'il est, quelque superbement qu'il s'habille & qu'il se loge ? Si vous avez les mêmes affections, songez que ce sont des affections aveugles, & que vous ne vous devez point à vous-même d'être insensé, parce que vous vivez avec des hommes qui le sont.

La raison ne vous dit-elle pas enfin qu'il est fou de porter à l'excès le soin d'un besoin qui vous expose à manquer du nécessaire pour satisfaire à d'autres besoins plus pressans ? N'est-ce pas le sort assez commun de ceux qui donnent dans la fureur des bâtimens ? Ils s'incommodent ou se ruinent : on bâtit dans une terre ou dans une métairie,



c'est sagesse. Il est bon que le maître puisse de tems-en-tems avoir l'œil sur la culture de ses champs & sur l'œconomie de ses autres biens : mais au lieu de granges , de greniers , de bergeries , c'est un palais qu'on y fait élever. Les revenus n'y suffisent pas ; il faut engager le fonds par des empruns ; les créanciers pressent pour être païés , ils menacent de saisir : on est forcé de vendre le tout. Les bâtimens plus à charge qu'utiles au nouvel acquéreur , sont comptés pour rien dans le contrat ; & l'ancien maître au lieu d'avoir amélioré sa terre , en est chassé comme un usurpateur ; les fermiers deviennent les seigneurs. Heureux si l'esprit de somptuosité ne les saisit pas pour leur faire perdre à leur tour un domaine acquis par leur œconomie !

Le bourgeois , le riche commerçant , & l'homme employé dans les affaires publiques , veulent avoir une maison de campagne , & s'aperçoivent bientôt que leurs nouvelles acquisitions ne servent qu'à les mettre moins à leur aise. Il en est dont l'entêtement se borne à vouloir se distinguer par une belle maison dans la ville ; ils achètent un vaste emplacement ; ils font abattre plu-

seurs autres maisons , font jetter des fondations profondes ; ils élevent étages sur étages. On demande à qui ce somptueux édifice est destiné : laissez-le achever , & vous apprendrez que celui qui l'a fait construire n'ose pas s'y loger , si ce n'est au galetas qu'il se réserve ; il n'a pas même de quoi meubler le reste ; il ne trouvera pas à le louer , ou ne le louera jamais au prix qu'il lui coûte. A peine peut-être le produit suffira-t-il pour les réparations & pour les charges publiques : qu'a-t-il fait pour lui-même ? Une folie dont il aura le loisir de se repentir.

Voïons encore cette folie logée dans d'autres têtes où jamais elle ne devoit entrer. Ce sont des personnes qui se ruinent en bâtimens , je ne dis pas seulement sans besoins , mais contre l'esprit & les bienséances de leur état. Elles tombent d'une pauvreté volontaire dans une mendicité forcée ; c'est une double injustice qu'elles commettent contre elles mêmes. Mais celle qu'elles commettent contre le public qu'elles furchargent , & contre leurs créanciers qu'elles font perdre , sont d'une espece à ne jamais se réparer ; ce n'est que par là qu'elles sont vraiment à plaindre.

Elles méritent d'ailleurs tout ce qu'elles peuvent souffrir de leur vanité doublement déplacée. Le vœu de pauvreté procurant à d'autres des richesses immenses, ils semblent ne les avoir acquises que par le mépris qu'ils en ont fait. Mais la possession de ces faux biens les ramène à la cupidité de les accumuler sans mesure; ils sont riches & voudroient l'être encore plus; le superflu dont l'usage est de devenir le nécessaire des pauvres, paroît n'en avoir point d'autre pour eux que de leur inspirer le faste. Leurs peres ont été des hommes dont le premier mouvement fut de fuir la contagion des villes superbes & voluptueuses, pour aller habiter les antres de la terre. Les premières habitations que la nécessité leur fit édifier ne furent que des cabanes ou d'étroites cellules, & ces cellules sont maintenant converties en palais; les Princes & les Rois disputent à peine avec eux de magnificence. C'est chez eux qu'on va voir ce que l'Architecture a de plus élégant & de plus hardi, les escaliers les plus spacieux & les plus recherchés pour la structure, les longs & vastes dortoirs, les salles & les réfectoires immenses. Que faut il penser d'eux? Les nomme-

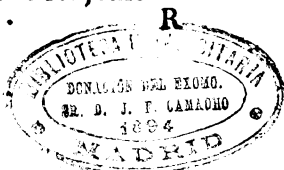
ra-t-on des solitaires ? Croient-ils l'être eux-mêmes ? Ont-ils encore l'esprit de leurs instituteurs ? Aspirent-ils à la même perfection ? Questions superflues. Ils ne souffriroient pas même qu'on eût d'eux ces pensées ; n'aprofondissons point leurs sentimens, ils nous en dispensent par leurs mœurs & par leur goût déclaré pour tout ce que la vanité du siècle affecte de distinctions. Ceux qu'on nommoit autrefois mon frere ou mon pere, s'offenseroient de ces noms si convenables aux sentimens que l'humanité devoit nous inspirer pour tous ceux qui nous sont unis par l'égalité de la nature. Il faut les nommer Messieurs & Messeigneurs. Ne les considérons donc plus comme des solitaires ; ils ne le sont ni ne le veulent paroître : mais disons que ce ne sont plus des hommes.

L'homme qui sent sa véritable grandeur ne la cherche point hors de lui-même ; aïons ce principe toujours présent. D'un coup-d'œil & dans un seul point de vûe, nous découvrirons tout ce que la scène du monde nous offre de puérile, de bisarre, d'extravagant, de comique & d'insensé dans le luxe, dans le faste, dans la variété, dans les changemens perpétuels des habits, des appartemens,

**D E S D E V O I R S.** 193  
temens, & de leurs superfluités. Nous y verrons la vanité courir après mille sortes de fantômes d'honneur, prendre pour la réalité des ombres vaines, placer le mérite & la dignité de l'homme dans ce qui n'est point l'homme, le déguiser, le travestir, en faire un personnage qui représente ce qu'il n'est pas avec tout le sérieux de ces sortes de fous qui croient être devenus Princes, Rois, Archevêques, Papes, Jupiter, Neptune, ou quelque autre Divinité fabuleuse; de ces folles qui se disent de même Princesses, Reines, ou filles de Rois; des enfans enfin qui jouent tous ces sortes de rôles dans leurs petits jeux.

Familiarisons-nous avec ces sortes d'idées que la raison nous suggérerait d'elle-même si nous la consultations, mais qui nous échappent dans l'éblouissement d'esprit qui naît en nous du desir impatient de jouir de toute la gloire dont nous sommes capables. Ne la mettons point follement dans nos infirmités; c'est, quoi qu'on en puisse penser, c'est à quoi se réduit tout le soin de nous parer & de nous loger somptueusement. Au milieu de toute cette fausse grandeur, l'homme reste toujours infiniment

*Tome II.*



petit quand il est sans vertus. Le pis de cette infatuation d'excellence imaginaire que nous voulons nous donner, c'est qu'elle nous dégrade comme nécessairement par la longue habitude, & qu'il n'est point d'endroit par où nous devenions moins hommes, que par l'entêtement même de le vouloir paroître du côté que nous ne le sommes pas. Nous mettons le corps dans l'impuissance d'être ce qu'il doit être, quand nous lui donnons plus de soins que les besoins n'en exigent. On verra dans la suite cette pensée se développer de plus en plus.

## C H A P I T R E V I I .

*L'obligation du travail est pour l'homme une obligation de droit naturel ; elle se tire de la conformation même de son corps. Nous admirons la sagesse du Créateur dans la destination de toutes ses parties à des usages qui leur sont propres. Il n'a donc pas été fait pour l'inaction ; sa conservation demande qu'il agisse. C'est une idée de sentiment qui nous fait plaindre les enfans qui ne sont pas en-*

core capables d'agir, & les vieillards qui ne le sont plus : nous trouvons leur état humiliant. Nous envions aussi naturellement la force & l'industrie des autres. Nous regardons donc au fond comme une disgrâce de la nature, comme une dégradation de l'humanité, de n'en point avoir. Nous nous faisons à nous-mêmes une injustice de ne pas exercer les forces que nous avons, de ne pas au moins les essayer, de les énerver par la mollesse, de nous rendre incapables du travail ou de le fuir. Par-là nous nous rendons misérables, & nous nous deshonorons par un ridicule propre à divertir sur les théâtres. Peinture de l'excessive mollesse des derniers Romains. Traits de ressemblance que notre siècle nous en offre. Extravagante pensée de mettre sa grandeur dans son impuissance. C'est se rendre esclave des autres, de se réduire à dépendre de leur secours pour les services que chacun peut se rendre à soi-même. C'est une vraie misère de s'exposer à souffrir par ses délicatesses ce que les autres ne souffrent point ; le comble du ridicule est de s'en glorifier. La résolution de supporter patiemment les infirmités d'une santé délicate, est préférable à celle de ne vivre que d'artifice

*& dans un assujettissement continuel aux remèdes qui ne guérissent point de la mortalité. On doit craindre de trop aimer un bien-être qui doit finir par les douceurs. Le projet d'une vie de plaisir est contraire à la nature de l'homme, incompatible avec l'économie du monde. C'est une maxime naturelle, que celui qui ne veut point travailler est indigne de vivre. Le goût du plaisir abrège la vie du corps, il abrutit l'ame. C'est la raison qui nous permet ou qui nous prescrit les attentions que nous devons à notre conservation : mais c'est la raison qui doit les mesurer sur des besoins qui sont bornés, & nous faire éviter tous les excès.*

**N**OS corps ne nous ont pas été donnés pour être les idoles de nos ames : ce ne sont point des statues dont les proportions & les attitudes ne doivent servir qu'à faire admirer l'habileté de l'ouvrier. Nous trouvons au contraire dans les usages de chacune de leurs parties, une preuve de l'existence de l'être infiniment puissant & sage qui les a formés, & qui par ces usages mêmes nous a marqué ses desseins. Des corps ainsi conformés n'ont pas été faits pour vi-



vre dans l'inaction. Tout en eux est actif, & la nécessité même de leur conservation demandoit qu'ils agissent. C'est pour nous une obligation naturelle dont l'idée naît en nous du sentiment, comme toutes les autres. L'homme nouvellement créé se feroit-il figuré, quand il commença de sentir des besoins, qu'il ne devoit se servir ni de ses pieds pour aller chercher des alimens, ni de ses mains pour les recueillir & pour les préparer. Celui qui le premier nous a donné l'histoire de son origine, nous dit que le Créateur le plaça dans un beau jardin qu'il lui donna pour séjour. Etoit-ce seulement pour y respirer un air pur, pour y jouir du spectacle de la nature, pour s'y promener à l'ombre, pour y rester couché sur les verts gasons, & pour y couler des jours desœuvrés dans une oisiveté perpétuelle? non: c'étoit pour en avoir soin & pour le cultiver. Ce n'étoit pas, il est vrai, un travail pénible, puisque selon le même historien, le premier homme n'étoit pas encore condamné à manger son pain à la sueur de son front, & que la terre produisoit d'elle même ce qui lui étoit nécessaire. Mais le travail n'est-il réel que lorsqu'on en est surchargé, ou qu'on ne

peut l'éviter ? Moyse nous montre ensuite les deux premiers fils de l'homme occupés, l'un du soin de nourrir ou de paître des troupeaux, & l'autre de cultiver des champs.

Voilà ce que tout le monde sçavoit depuis long-tems quand Moyse l'écrivit. Je veux dire que l'expérience du présent le faisoit plus que présumer des siècles passés. Nous naissons sujets à des besoins, & la nécessité nous force à nous servir de toutes nos facultés pour y pourvoir. Nous ne nous procurons pas des alimens & des habitations sans travail. Nous nous manquons donc à nous-mêmes, nous nous faisons une injustice de nous rendre incapables de ce travail, de le haïr ou de le fuir. Cette espèce de desordre naît comme nécessairement des soins excessifs du corps, dont nous avons parlé dans les deux chapitres précédens. Les commodités trop recherchées conduisent à la mollesse ; & de quelque autre source qu'elle vienne, elle n'en est pas moins indigne de l'homme, & moins contraire à la destination de sa nature.

De quelque côté que nous considérons en effet cette espèce de mollesse, cette ineptitude, cette incapacité pour

les travaux les plus legers & pour les exercices les plus ordinaires, ne la considérons - nous pas au fond comme une dégradation de l'humanité? Mettons-nous à la place de ceux que nous jugeons, & disons-nous que les sentimens qu'ils nous inspirent, sont ceux dont nous sommes dignes quand nous leur ressemblons. Si nous les plaignons, nous sommes à plaindre: or n'avons-nous pas tous pitié des enfans qui ne peuvent encore se soutenir sur leurs pieds, qui ne font encore aucun usage de leurs mains, qu'il faut habiller & déshabiller, coucher, faire manger & boire. La même compassion nous touche pour les vieillards qui retombent dans les mêmes incapacités. Nous plaignons les uns de n'être pas encore hommes faits, & les autres de ne l'être plus: nous trouvons qu'ils ont trop vécu, que la mort seroit moins à craindre pour nous que cette seconde enfance; l'humiliation nous en paroît d'autant plus sensible pour eux, que dans leur jeunesse ils ont été plus forts, plus vigoureux, plus laborieux, plus industrieux, & plus actifs. Comment ne rougissons-nous pas encore plus d'une paresse, d'une indolence, d'une inaction d'autant

R iiiij

plus humiliante, qu'elle est plus volontaire ? Ne vaudroit-il pas autant que nous fussions sans pieds & sans mains , que de ne pas nous en servir ? Est-il beau d'être sans force, d'affecter de n'en avoir point, ou de ne vouloir pas user de celle qu'on a ? Continuons de nous consulter : n'admirons-nous pas tous avec une sorte de jalousie naturelle ces hommes , dont la force enleve les poids les plus énormes & renverse tout ce qui s'opose à leurs efforts ? N'admirons-nous pas ceux qui, plus adroits encore que vigoureux, empruntent les forces de toute la nature pour se les approprier , qui se font aider par les vents , par les eaux , par les grues, par les leviers, par les roues, par les poulies, par les tours dormans, par les manivelles, & par tous les instrumens dont la Mécanique a multiplié les inventions. N'est-il pas digne du corps d'un animal raisonnable de sçavoir maîtriser tous les autres corps , de dompter les animaux les plus féroces pour les faire servir à ses usages : & quelle honte pourtant ? C'est ce même animal si supérieur aux autres par ses facultés, qui semble n'en point avoir & n'être capable que des mouvemens des automates , ou de ces

mouvemens qui se font en lui sans lui-même ou sans qu'il y pense, de la circulation du sang & des esprits, de la digestion, des égestions, & des évacuations. Ce que je dis ne mérite pas le nom d'exagération, quand il s'agit de certaines personnes qui ne s'effaïent même jamais sur les opérations les moins pénibles, qui vivent dans une inaction réfléchie, qui ne rougissent point d'une oisiveté qu'on peut nommer universelle.

Nous alleguent-elles quelque excuse ? oui : c'est qu'elles sont nées sans vigueur, qu'elles craignent de forcer leur tempérament ; entreprendre plus qu'elles ne peuvent ; c'est qu'elles ressentent la fatigue du travail le plus médiocre : mais cette excuse de leur foiblesse est précisément ce qui l'entretient & ce qui l'augmente. La mollesse & le repos énervent le corps par le défaut d'exercice. Ceux qui sont les plus robustes auroient-ils cette vigueur avec laquelle nous les voyons agir, s'ils n'avoient pas commencé par s'effaïer : c'est par de premiers travaux qu'ils ont acquis la force d'en soutenir de plus grands. Cet accroissement de force est plus ou moins sensible ; mais il est réel, & l'expé-

rience le justifie. Demeurez au contraire les bras croisés, ne faites rien, parce que vous croïez ne rien pouvoir, & votre impuissance se réalisera par votre nonchalance.

A quelle condition vous réduisez-vous par cette impuissance ou réelle ou feinte ? ne vous rendez-vous pas vraiment esclave & misérable en mille manières ? Est-il un état aussi vil, plus déshonorant, plus incommode, que celui d'être obligé d'attendre des autres tous ces petits services que chacun peut & doit au-moins savoir se rendre à soi-même ? Ne voïons-nous pas des personnes auxquelles il ne manqueroit que d'avoir besoin d'un autre à leur gage pour les moucher ? ils ne savent ni s'habiller, ni se chauffer, ni se peigner, pas même se couper les ongles. Laissez les seuls, ils ne s'aideront pas plus que s'ils étoient perclus de tous leurs membres ; personnages vraiment comiques, qui font voir, dit un philosophe, que les auteurs de théâtre n'outrent pas toujours leurs caracteres autant qu'on le pense ; la mollesse sur-tout en offre d'incroïables, s'ils n'étoient pas vérifiés par des exemples.

Des écrivains sensés ont dit au sujet de celle des derniers Romains, qu'ils

entendoient de leurs oreilles & mangeoient avec leurs dents, mais qu'ils se servoient des yeux & des jambes des autres pour voir & pour marcher. Ceux qui ne croïoient pas encore au-dessous d'eux de faire quelques pas dans les rues ou dans les bains, se faisoient précéder par des gens gagés pour leur marquer sur quel endroit ils devoient porter leurs pieds ; ils embarrassoient les lieux de leur passage d'une multitude d'esclaves qui forçoient la foule à s'arrêter. Ils s'appuïoient sur quelques-uns de ces mêmes esclaves, d'autres les prenoient entre leurs bras pour les élever sur les bras de quatre ou six porteurs étrangers : ils se laissoient ainsi placer mollement dans leurs litieres, & demandoient ensuite, *suis-je assis ?* Ils pensoient qu'il ne convenoit qu'à des hommes de néant de savoir ce qu'ils faisoient, & qu'il étoit de leur grandeur d'être avertis par d'autres qu'ils avoient faim. Leurs délices étoient d'ignorer ou d'affecter une sorte d'ignorance de ce que la nature fait sentir à tous les autres hommes. Ils considéroient leurs vices comme des preuves de l'excès de leur bonheur. Ce n'étoit plus que par des bouches étrangères qu'ils aprennoient, qu'ils alloient

se promener, qu'ils alloient au bain ; qu'ils alloient souper. Pourquoi donc, continue Sénèque, se plaignent-ils aujourd'hui de l'exagération des farceurs ? que ne leur reprochent-ils plutôt leur négligence ?

J'écris dans un tems où je n'aurois qu'à copier toutes les peintures de cette mollesse, pour en rendre les originaux reconnoissables parmi nous. Ils font pitié, soit que leurs délicatesses soient réelles ou qu'ils les affectent. Mais ce qu'il y a d'intolérable à la raison, ce qu'il y a d'insultant pour l'humanité, c'est qu'ils croient par-là se rendre respectables aux autres hommes. Tant de personnes en effet qui croiroient au-dessous d'elles de faire un pas au-dehors ou dans leurs apartemens, sans être apuïées sur une ou plusieurs autres, qui levent à peine le pié pour monter dans leurs équipages, qui s'y font enlever comme des corps inanimés, qui font porter derriere elles la queue d'une robe qui n'est pas trop pesante, ou qu'elles ne font faire exprès trop longue, qu'afin d'avoir besoin que quelqu'un la porte, ne se regardent elles pas alors comme les divinités du monde. Illusion folle ! erreur extravagante !



On portoit sur les épaules les dieux d'or, d'argent, de pierre & de bois, qu'on révéroit à Babylone, pour inspirer du respect & de la terreur au peuple ; mais vous apprendrez par-là que ce ne sont pas des dieux, disoit aux Israélites un de leurs Prophetes : on porte ces faux dieux, parce qu'ils ne peuvent marcher ; & par-là même c'est leur honte qu'on donne en spectacle aux hommes. Rien ne montre tant de foiblesse, rien n'est plus humiliant que d'être sujet à beaucoup de nécessités. Il faut plus de secours à ceux qui sont malades, qu'à ceux qui sont sains ; plus aux femmes qu'aux hommes, plus aux enfans qu'aux adultes : les uns ont donc moins d'avantage que les autres. Les sages même ont des besoins ; mais Dieu n'en a point. C'est-là ce qui fait sa grandeur & son indépendance. Vous n'êtes donc point des dieux, hommes vains qui manquez même de ce que vous avez, ou qui ne pouvez ou ne voulez pas vous en servir. Vous êtes des avarés qui vous trouvez pauvres au milieu des richesses ; vous mettez votre indépendance dans votre esclavage. Une femme ne se croit-elle pas la maîtresse d'un petit chien qu'elle porte sur ses bras, qu'elle a soin de

coucher mollement, dont elle craint de blesser les pattes en le laissant marcher sur une terre raboteuse ? & la condition de ce petit chien n'est elle pas la sienne, quand elle est obligée d'attendre les mêmes services de tant de mains étrangères ? en est-elle aussi plus heureuse ?

N'est-ce pas une misere en soi de s'être rendu si délicat, qu'on ne soit jamais à son gré ni bien assis ni bien couché, d'être blessé, comme on le dit, du pli d'une feuille de rose qu'on trouve dans son lit ; de se croire assassiné par le plus léger souffle de vent, par le plus foible rayon du soleil ; de craindre de se tuer soi-même en respirant l'air qui fait vivre les autres ; de se croire étouffé de l'odeur d'une lumière mal éteinte ; d'être exposé sans cesse à prendre des maladies par la peur de les prendre. N'est-on pas en effet bien malheureux, quand on peut l'être par la seule appréhension des maux les plus légers ? Le comble du ridicule, où la considération des passions humaines nous ramene toujours par quelque endroit, c'est d'en venir jusqu'à se faire une espece d'héroïsme de ces foiblesses, presque toujours plus affectées que réelles. On en parle à tout propos avec une espece de com-

plaisance ; on aime à les exagérer par des récits fadement emphatiques ; complaisance bisarre , aveugle extinction de sentiment. La gloire de l'homme est-elle donc de se donner pour la plus infirme & la plus impuissante des créatures ? Les efféminés querellent la nature, à la vérité c'est que la nature a beaucoup à se plaindre d'eux. La mollesse & l'oisiveté dérangent plus de tempéramens que le travail. Commencer par une indolence universelle , c'est vouloir finir par un perpétuel assujettissement aux remèdes. La Médecine eût été moins nécessaire , si les plus délicats se fussent dit qu'ils n'étoient pas faits pour ne point souffrir les atteintes les plus légères d'une infirmité naturelle qui vit en eux , & qui doit enfin les conduire à la dissolution d'un corps qui n'est pas immortel. Les remèdes contre cette défaillance inévitable sont toujours pires que les maux. Une dose de raison rendroit une santé chancelante plus supportable , que le tourment d'imaginer incessamment des précautions & des préservatifs pour la rendre meilleure. Vous êtes né foible , vivez foible , bien assuré que vous ne deviendrez pas plus fort en vieillissant , ou que vous n'en

mourrez que plutôt, pour n'avoir voulu vivre que d'artifice. Vous n'avez ici que le choix à faire entre deux maux ; votre intérêt bien entendu veut que vous preniez le moindre ; & tout compté, c'est celui de vivre selon la nature, & de vous faire un régime conforme à votre tempérament.

Des pensées plus élevées & plus dignes d'une ame dont le monde n'est pas le dernier séjour, vous feroient craindre de vivre avec trop de délicatesses recherchées, qui vous deviennent enfin nécessaires : ce sont autant de nouveaux liens qui vous attachent à cette vie, que vous ne craignez déjà que trop de perdre. Vous ne travaillez qu'à vous rendre cette perte plus amere. Est-ce sagesse de donner tous vos soins à ce bien-être qui doit durer si peu, sans espérance de le prolonger ? une raison prévoïante peut-elle être avide d'une espece de félicité qui doit finir par la douleur ? On ne se tue pas ; il est naturel de vivre : mais ne seroit-il pas doux de mourir avec moins de regret ?

La vie de plaisir est-elle encore un projet digne de l'homme ? c'est ce qu'on pourroit nommer le triomphe de la mollesse ou la dépravation consommée.

La

La foiblesse ou le défaut de force n'est plus ici l'excuse de la paresse & de l'indolence. Les plaisirs sont une affaire qu'on se fait ; on ne veut pas travailler, mais on veut se divertir ; c'est un travail, mais ennemi de tout ce qu'on nomme des travaux ; on use de ses forces, mais non pour des besoins : est-ce la raison qui préside à ce conseil ? faut-il beaucoup réfléchir pour en voir l'extravagance & l'injustice ? Qu'on se figure un moment que tous les hommes forment de concert la résolution de ne songer qu'à se divertir : ce projet est permis à tous, s'il est permis à quelqu'un. Les droits sont égaux entre les égaux. Quel sera donc le succès de leur extravagance, s'ils n'aspirent tous qu'au plaisir ? bien-tôt ils se verront sans alimens & sans habits. Continuez de vous bien réjouir, leur dira quelque nouveau sage : mais songez que toute volupté va bien-tôt être réduite à manger des racines sauvages & du glan ; qu'il faudra vous couvrir de feuilles de figuier, & retourner vous loger dans les antres de la terre. J'ai supposé que vous êtes tous convenus de ne rien faire, & dans cette supposition personne ne fera rien pour vous.

*Tome II.*

S

Nous n'avons pas été faits sans doute avec si peu de sagesse ; dûssions-nous comme certains moucheron ne vivre qu'un jour. L'auteur de notre être qui nous a donné le desir de notre conservation, nous a rendus capables des soins qu'elle exige : de-là cette maxime aussi connue qu'elle est raisonnable, que celui qui ne travaille point se rend indigne de vivre, & nous verrons même ailleurs qu'il est des travaux communs que l'équité nous oblige à partager pour le bien de la société dont nous sommes membres. Nous péchons donc premièrement contre nous-mêmes & contre le dessein de notre auteur, si nous nous livrons à cette oisiveté délibérée qui nous fait abandonner les occupations nécessaires pour des momens desœuvrés, qui ne doivent servir qu'à nous délasser de nos fatigues.

Telle est l'œconomie de notre constitution. Le travail est pour nous d'un devoir naturel, parce que notre conservation l'exige. Mais nos corps sont foibles, il ne suffit pas même communément que leurs forces soient réparées par le sommeil & par les repas. Ils ont encore besoin d'un repos de cessation, qui mette quelques intervalles entre le travail &

le travail. L'arc toujours bandé se rompt ou perd à la fin tout son ressort. L'esprit qui préside à nos opérations, n'est pas capable d'une application continuelle aux occupations qui demandent de la contention. Le sage même se fait des amusemens innocens, & par ce relâche il reprend pour ses méditations une nouvelle vigueur. Ces motifs & ceux-là seuls ont dû faire imaginer ce qu'on nomme les plaisirs ou les divertissemens comme nous les nommons, parce que ce sont des diversions que nous faisons aux travaux. C'est en ce sens que la nature même inspire les plaisirs. La raison préposée pour la diriger, en reconnoît les infirmités: elle voit qu'il est convenable que chacun ménage ses forces pour suffire aux soins qu'il est obligé de prendre de ses besoins particuliers, & de ceux de la société dont les intérêts lui sont communs.

Mais se faire un plan de vie dont toute l'application se réduise à la recherche des plaisirs qu'on peut s'y procurer, ne les interrompre que parce qu'on ne peut s'en procurer de continuels, & se réduire à s'ennuier tout le reste du tems dans une oisiveté souvent plus pénible à soutenir qu'un travail modéré, n'est-ce pas

S ij

renverser l'ordre, & ruiner toute l'économie par qui le monde subsiste? c'est vouloir s'affranchir de la condition de l'homme, & cesser en effet de l'être par une dépravation de goût & de sentimens, dont on ne peut que rougir quand on se rappelle aux vûes de la raison. Les gens livrés à cette oisiveté laborieuse, se reconnoïtroient-ils avec plaisir dans la description qu'un philosophe moral ou quelque poète satyrique feroit de quelqu'un des jeux, qui les occupent presque les jours entiers? on trouveroit qu'ils ne mériteroient pas même d'amuser les enfans. Quel spectacle pour un homme fait de voir un cercle de personnes de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les conditions, des professions les plus sérieuses, & de celles même qu'on nomme saintes, réunies autour d'une table pour s'occuper de ces jeux capricieux & bisarres, en prolonger les séances, les redoubler, en faire leur entretien quand les parties sont finies, & soupirer après le moment de les recommencer!

Quelle surprise au moment que j'écris, de voir une babiole dont les enfans s'étoient dégoûtés, saisir tout-d'un-coup la cour & la ville, où la fureur d'avoir



chacun sa petite figure de carton devient si commune, que les artisans ne suffisent pas à les faire, & les marchands à les vendre. Si je nommois ces figures, si j'en décrivois la structure & les mouvemens, quelle idée la postérité se formeroit-elle d'un siècle où le goût du plaisir a fait donner presque tous les esprits dans ce frivole, qui n'est devenu piquant que par les idées du libertinage le plus obscene qu'on lui fait retracer ?

Ce retrécissement des esprits, cet avilissement d'ame est l'effet ordinaire de la vie de plaisir. Plus de façons nobles de penser, plus de sentimens élevés, plus d'estime, plus de vûes, plus d'ardeur, plus d'émulation pour les actions vertueuses. C'est une stupidité d'affections qui va jusqu'à l'abrutissement ; c'est du-moins une indolence universelle pour ce qui devrait être le seul objet des desirs de l'homme, pour cette supériorité qui lui fait dédaigner tout ce qui ne le vaut pas, tout ce qui ne flate que des passions au-dessous de l'excellence de sa nature, & de la grandeur de sa destinée. Le cœur devient comme un monstre si défiguré, que vous n'y reconnoissez plus les sentimens de l'homme, pas même les sages instincts de la

Les Pan-  
tins.

bête. C'est un furieux emportement de volupté qui brave l'horreur que la nature a pour la mort. On se hâte d'user tous les principes de la vie pour la rendre plus délicieuse. On réussit plutôt qu'on ne veut à l'accourcir par les veilles excessives, par les dépravations du goût, par l'enforcellement pour les plus violentes liqueurs. La jeunesse la plus vive tombe dans la langueur, & périt au milieu de plus de fortes de tourmens, que la vieilleffe la plus caduque n'en pourroit apporter.

Par quel vertige l'homme est-il précipité dans cet avilissement qui le dégrade pour le détruire ? imaginerait-on que c'est par l'amour de lui-même. Comment une cause bonne en soi produit-elle de si pernicious effets ? Remontons à la source du mal : c'est la raison même qui justifie les soins que nous devons prendre du bien être de nos corps ; c'est elle qui nous les préfère : mais c'est elle aussi qui doit décider sur tout ce que ce premier penchant nous inspire, sur ce qu'il nous permet, & sur ce qu'il nous défend. Consultons-la donc ; ne nous accoutumons point à vivre d'attrait, à suivre des impressions aveugles dont les objets sont né-

**D E S D E V O I R S. 215**  
cessaires à notre état , mais qui doivent être arrêtées dans leur usage par la mesure des besoins.

C'est de ce principe que j'ai tiré toutes les regles qui fixent ce que l'homme se doit à lui-même par rapport à la vie du corps. Ce principe est simple. La vie d'un animal raisonnable doit être telle qu'il ne fasse rien dont il ne puisse se rendre une raison précise. Nous mangeons , parce que nous ne pouvons vivre sans alimens : nous nous couvrons , parce que les habits nous sont nécessaires ; nous prenons des momens de délassement , parce que nous sommes incapables d'un travail continuel : mais vouloir ne rien faire , ou se divertir incessamment pour se divertir , ce sont des excès pareils à ceux de ne vouloir point manger , ou de manger pour manger. Réfléchissons sur ces maximes, nous trouverons que les raisons d'intérêt se joignent toujours à celle de devoir pour ne nous en point écarter, si nous nous aimons.



---



---

## C H A P I T R E V I I I .

*L'obligation des attentions prescrites à l'homme par rapport à son corps , ne se tire point de ce que ce corps est un être vivant ; mais de ce qu'il vit sous la direction d'une ame intelligente & libre , qui ne doit rien faire dont elle ne puisse rendre des raisons de convenance avec sa nature. L'ame est dans le corps comme la divinité dans le monde , pour présider aux mouvemens de toutes ses parties , & pour les assujettir à des loix. Tout ce qui se fait en nous ou par nous , doit porter un caractère d'ordre qui fasse juger que notre vie n'est pas une simple vie d'instinct , mais une vie de conseil , qui tend à des fins délibérées , qui suppose un principe supérieur à l'activité des sens. Ce principe c'est notre ame , que Dieu ne nous donne pas dans toute la perfection dont elle est susceptible. Il faut qu'elle travaille à se perfectionner elle-même : c'est-là son devoir & la source du mérite qui doit la conduire à sa dernière destinée. Elle porte en elle même tous les principes de cette perfection , à laquelle elle*

elle doit rendre. Ses obligations lui sont marquées par ses penchans & par ses facultés naturelles, & le devoir de les remplir commence au moment qu'elle le connoît. Notre premier desir est celui de connoître ; notre premier devoir est donc de cultiver nos connoissances, & de travailler à les étendre. Nulle connoissance n'est mauvaise en soi ; mais il y en a de plus utiles & de plus convenables ; il y en a d'essentielles & d'indispensables, sur lesquelles on ne peut alléguer d'excuse d'ignorance, parce que les esprits les plus bornés en sont capables. Celle du bien & du mal moral est de ce caractère. Les principes n'en sont étrangers à personne. Essai de l'usage que chacun peut en faire. Mille autres connoissances peuvent aider à perfectionner celle-là. On ne doit pas les négliger, quand on a les talens & les occasions de les acquérir. Jamais la connoissance des devoirs n'est parfaite, l'étude en est de tous les tems ; mais celui de la jeunesse est le plus convenable. Il est honteux aux vieillards de commencer d'apprendre ce qu'ils ont dû savoir dès le premier âge. L'essentiel est de le bien savoir. La science des mœurs est simple dans ses principes ; mais infiniment étendue dans ses con-

Tome II. T

*séquences. Ce doit être l'étude de toute la vie.*

**S**I dans l'œconomie des mœurs, les deux parties dont l'homme est composés devoient être gouvernées par des loix aussi particulieres à chacune d'elles que leur nature est différente, il eût été convenable de donner nos premieres attentions à la plus noble. Mais la vie du corps, par quelque régime qu'elle soit conduite, ne nous donne aucune idée de perfections ou d'imperfections morales. Nos corps n'entrent dans cet ordre de qualités supérieures à la vie des sens, que parce qu'ils sont animés d'une intelligence libre & comptable de toutes ses actions, par l'obligation de vivre selon sa nature, & de faire un juste discernement de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas. Cette union du corps & de l'ame dans l'homme en fait comme deux associés, mais avec des droits inégaux. L'ame seule a celui de régir toute la société ; de maniere que le corps est totalement soumis à son empire, à ses ordres, à sa direction perpétuelle. L'homme en ce sens est comme un petit monde, où l'ame tient avec une sorte de

proportion le même rang que Dieu tient dans l'Univers. L'ordre que nous voyons régner dans ce grand tout, est l'effet de la puissance, de la sagesse, & de la providence de l'Etre suprême. Tous les êtres inanimés sont ou peuvent par la pensée nous être représentés autour de lui comme autour de leur centre, comme obéissant à leur maître, comme marchant après leur guide. Ils occupent les places qu'il leur a marquées ; ils suivent les impressions qu'il leur donne ; & c'est la constance même & l'uniformité de leurs mouvemens, qui nous persuade que ce qu'il y paroît de plus fortuit, n'arrive qu'en conséquence de quelques loix qui ne nous sont pas connues, & qu'une intelligence souveraine y préside.

Quand nous vivons selon ce que nous sommes, tout ce que nous faisons, ou tout ce qui paroît se faire en nous par une simple opération de nature, doit porter un caractère de raison, de convenance, de régularité, qui fasse juger que notre vie n'est point une vie de pur instinct, mais une vie de conseil, de délibération, de vûes & de fins ordonnées, qui suppose en nous un principe supérieur à l'activité des sens. Ce prin-

cipe, c'est notre ame : mais cette ame ne nous a pas été donnée dans toute la perfection dont elle est susceptible ; le Créateur lui laisse le soin de se perfectionner elle-même. C'est son devoir & la source du mérite qui doit l'élever à la souveraine félicité dont Dieu l'a rendue capable. Elle est placée dans le corps pour le gouverner selon sa nature, mais pourtant toujours d'une manière conforme à la sienne. C'est une mere qui doit premierement se nourrir elle-même, pour donner ensuite à son enfant une nourriture tirée de sa propre substance ; c'est-à-dire que la vie du corps doit participer en quelque sorte à la spiritualité de l'ame qui le gouverne. Il y a donc chez nous deux vies que nous sommes chargés de conserver : mais l'une est une vie qui passe, & l'autre une vie qui doit toujours durer. La vie du corps tend à sa destruction malgré les soins que nous lui donnons, & ces soins même doivent être plus scrupuleux à proportion qu'ils deviennent au fond plus inutiles, & que le tems est près de les finir. Mais la vie de l'ame qui tend à l'éternité, doit se perfectionner avec des attentions d'autant plus sérieuses, que cette perfection n'a pas



d'autre tems pour parvenir à son dernier degré, que le nombre de nos jours. C'est à cet égard qu'on doit dire que *la vie est courte, & l'art est long*. L'ouvrage de notre perfection demande de nous une application d'autant plus assidue, que cette perfection n'a point d'autre but que le nombre des jours qui nous sont donnés dans le monde présent. Mais il y a cet avantage que les soins que l'ame doit prendre de sa vie propre, lui sont moins étrangers que ceux de la vie du corps. Il faut à celui-ci mille secours qu'on ne trouve point en lui-même, des alimens, des habits, des remedes qu'il faut comme emprunter de toute la nature. L'ame au contraire se nourrit, croît, s'exerce, se fortifie de son propre fond. Tout ce qui sert à la perfectionner, est né chez elle: elle n'a besoin que de bien user des facultés qu'elle a reçues de son auteur. Pour apprendre ce qu'elle se doit, elle n'a qu'à réfléchir sur ce qu'elle est.

Qu'est-ce donc enfin que l'ame de l'homme? C'est de nous-mêmes que nous l'apprenons. Il y a chez nous un principe qui sent, qui pense, qui conçoit, qui réfléchit, qui raisonne, qui forme des notions de bien & de mal,

T iij

de convenance & de disconvenance , de ressemblance & de contrariété , qui nous fait estimer ou mépriser , approuver ou desapprouver , qui nous donne des penchans ou des aversions , qui produit des desirs , des craintes , de la tristesse ou de la joie. Toute cette variété de mouvemens & d'affections , toutes ces sortes d'activités concourent à ce que nous apellons la vie de notre ame , & deviennent pour nous les objets d'autant de devoirs , parce que toutes ont leurs usages marqués , & sont assujettis à des regles. Une idée naturelle nous dit qu'une créature intelligente qui fait ce qu'elle fait & qui ne fait rien sans raison , est comptable de tous ses mouvemens , & doit par conséquent s'en assurer par autant d'attentions particulières à leur nature. Ces mouvemens sont-ils justes , ne le sont-ils pas ? C'est une question qui doit se décider avant toute action libre & délibérée , telles que celles qui sont propres à notre ame.

Mais quand commençons-nous d'être assujettis à ces devoirs ? Plûtôt ou plûtard , selon la mesure & les progrès de notre raison. Tous les hommes naissent enfans ; mais l'enfance chez eux dure plus ou moins. Nos premières connois-

fances & nos premières affections ne font d'abord que des lueurs imparfaites, que de foibles jours, que des vûes confuses, que des mouvemens non-réfléchis; mais ces lueurs s'étendent, ces jours s'éclaircissent, ces vûes se dévelopent, ces mouvemens se font avec conseil & par des volontés délibérées. Nous le remarquons dans les autres, & chacun de nous peut s'en rendre témoignage pour lui-même, & se dire, quand j'étois enfant je pensois en enfant. Le moment où nos devoirs commencent de nous obliger, c'est donc ce moment où nous commençons de les connoître. Il est des ames où cette connoissance prévient les années, ou par une force de raison qui se développe d'elle-même, ou par des instructions qui l'aident à se développer avant le tems: mais enfin sans ces secours étrangers il n'est point d'homme qui ne cesse d'être enfant dans un certain âge, & qui ne s'en réponde alors à lui-même.

Son premier devoir alors, c'est de s'appliquer à cultiver ses connoissances naissantes, à les étendre, à discerner celles qui lui sont les plus utiles, à préférer à toutes les autres celles qui lui sont essentielles. Tout devoir en effet suppose des

T iij

connoissances, c'est ce que nous avons dit : mais entre les connoissances il en est qui sont indispensables, & dont la négligence ne peut être excusée par aucun prétexte, parce que les semences en ont été mises dans notre fond par la sagesse & par la bonté du Créateur, pour diriger toute l'œconomie des obligations qu'il nous impose. Mais ces connoissances si nécessaires ne sont pas tellement isolées, qu'elles ne tiennent à d'autres par des principes communs, par des rapports d'idées, par des inductions d'une ressemblance de progrès & de perfection. Tout dans la nature a ses instructions pour l'homme ; toute connoissance de quelque nature qu'elle soit, a ses utilités plus ou moins éloignées ; aucune n'est nuisible en soi, pas même celle du mal, dont on conçoit plus d'horreur à proportion qu'on en connoît mieux l'injustice.

Je dis donc en général que c'est une obligation pour nous d'étendre nos connoissances, & que c'est comme la première. Elle nous est marquée par notre penchant même, ainsi que toutes les autres. C'est un principe que nous ne devons jamais perdre de vûe, que la sagesse du Créateur n'a rien mis d'inutile

dans la constitution de notre être : or c'est une vérité que l'expérience de tous les hommes leur a fait déposer avec unanimité , qu'ils sont nés avides de savoir ; nous-mêmes nous l'avons éprouvé dès notre enfance , & nous le remarquons dans l'enfance des autres. La curiosité dans cet âge est d'autant plus marquée , que son ignorance est plus générale. Ce goût plus marqué dans certains enfans , nous fait augurer qu'ils ne sont pas nés avec des ames communes. Ils ne se contentent pas de ce qu'on leur dit & de ce qu'ils voient faire ; ils veulent en savoir les raisons , & font souvent des questions dont on ne les soupçonnoit pas encore capables. Tous sont curieux jusqu'à quelque degré ; parce qu'il leur manque à tous des connoissances nécessaires à l'usage de la vie. Rien ne nous choque plus en eux qu'un certain fond de stupidité , qui se laisse persuader de tout , ou qui ne s'informe de rien. L'ignorance même la plus innocente nous donne du mépris ; & parmi les différences que nous remarquons entre les hommes , l'étendue des connoissances est une des qualités qui les relevent le plus dans les idées que nous nous en formons. Il est donc en

effet de l'excellence de notre nature de beaucoup apprendre ; il semble même que ce soit un degré de mérite de savoir uniquement pour savoir. Au fond c'est une méprise. Toutes nos connoissances doivent & peuvent avoir leurs utilités ; mais l'abus même que nous faisons de toutes nos facultés, nous apprend quel doit être leur véritable usage. Nous ne porterions pas si loin l'avidité de nous instruire, s'il ne convenoit à notre constitution d'être instruits. Dieu qui ne nous a point donné de penchans mauvais, ne nous en a point donné de superflus.

Tous les hommes sont capables d'être instruits ; ceux même dont l'intelligence paroît la plus bouchée, ceux qui sont réduits aux occupations les moins propres à cultiver l'esprit ; qu'ils se consultent eux-mêmes : au fort de leur travail ne pensent-ils pas souvent à tout autre chose qu'à ce qu'ils font ? Ils réfléchissent, ils méditent, ils s'entretiennent de pensées qui se succèdent sans suite ; leur ame n'est jamais sans quelque action qui l'exerce au-dedans, ou qui la tire au-dehors par l'impression que les objets font sur elle. Si le travail leur laisse des momens ou des

jours de loisir , ils se promènent , ils veulent jouir du spectacle de la nature , en voir les productions & les beautés par le seul plaisir de les voir ; ils s'amuseut d'un insecte , du vol & des allures d'un oiseau : tous font certaines remarques particulieres , fondées sur leurs expériences. La curiosité les élève jusque vers les objets les plus éloignés de leur portée. C'est à des bergers que nous devons les premières observations sur le cours des astres , sur leurs combinaisons , & sur leurs révolutions ordinaires. On s'étonne qu'ils les aient pû porter jusqu'à quelque sorte de précision , sans les secours qui les ont ensuite perfectionnées. Les besoins & les commodités leur ont fait inventer successivement tous les arts. Les sciences sont venues après ; l'ame de son propre fond a suggéré tout ce qu'on trouve dans les livres. Les hommes en un mot , en suivant leur propre instinct , auroient voulu ne rien ignorer.

La Philosophie conduite par ses premières découvertes , ne s'est arrêtée que par l'impuissance de les porter plus avant. Elle a tout embrassé ; ce n'étoit point-là le mal. Son abus , ou la méprise de ceux qui s'y livroient , fut de s'en-

foncer dans des connoissances stériles ou toujours mêlées d'incertitudes, & de trop négliger les plus importantes. Les vrais sages s'en aperçurent, & rappellerent leurs méditations les plus serieuses aux mœurs, comme à leur véritable objet. Il y avoit une double raison de ramener les hommes à cette principale étude; c'est que comme les principes des mœurs leur sont également nécessaires à tous, ils ne sont d'ailleurs au-dessus de la capacité d'aucun.

C'est ce qu'on a vû dans la première Partie de cet Ouvrage : les principes auxquels on y réduit toute la regle des devoirs, ne sont étrangers à qui que ce soit. Ce n'est proprement que le résultat de l'analyse de l'homme qui considère son origine, sa constitution naturelle, ses facultés, ses sentimens, ses affections, ses desirs, & la fin où toute cette œconomie doit tendre : sa première & comme son unique étude doit donc être celle de soi-même. Les connoissances qui lui viennent du dehors ne lui sont précieuses qu'autant qu'elles concourent à le confirmer dans les notions que la méditation de ce qu'il est lui donne de sa nature, de ses devoirs & de sa destinée. Le spectacle de la nature peut sans doute avoir pour nous autant



d'utilités que de charmes ; c'est le livre ouvert où Dieu parle sans cesse à nos yeux pour nous apprendre à juger de l'ouvrier par l'ouvrage. Mais nous arrivons à cette connoissance sans sortir de nous-mêmes. Est-il quelqu'un qui ne soit pas capable des réflexions que j'ai posées comme la base de tout le système des mœurs, de ces réflexions qui m'ont fait tirer les raisons & l'étendue de nos devoirs, des notions & des sentimens que tout le genre humain reconnoît dans son propre fond ?

Que tout homme suive donc cette méthode ; qu'il se fonde lui-même avant de fonder le monde. Peut-il même vivre & se sentir sans se faire une infinité de questions sur des doutes & des incertitudes qui ne peuvent que l'inquiéter ? qu'il commence par ces recherches seules capables de le tranquilliser. D'où suis-je venu ? que dois-je devenir ? Qu'ai-je à faire dans ce monde, tout y passe, tout y meurt, & je mourrai comme je vois mourir tous mes semblables ? mais si tout doit périr en moi par cette mort, pourquoi me sens-je une si forte présomption d'une vie sans bornes ? Pourquoi mes pensées se portent-elles incessamment dans un avenir qui ne fi

nira point ? pourquoi suis-je inquiet de ce qu'on pensera de moi quand je ne serai plus ? Je m'aime , je veux me conserver ; je suis impatient de me rendre heureux. Je vois des objets qui me semblent propres à me procurer ce bonheur où j'aspire. Mais d'où me viennent ces idées de bien & de mal qui m'obligent à borner mes desirs , & qui ne me permettent pas de les porter au-delà de certaines bornes sans me les reprocher, qui font naître mes tourmens des plaisirs même que je me suis permis ? Ce monde n'est donc pas en effet le lieu de ma félicité parfaite : il faut que je je sois fait pour une vie meilleure & plus durable. Je ne trouve en effet de vraie satisfaction dans celle-ci , que quand je m'y modere , que quand je me conforme aux notions que j'ai de ce qui convient & de ce qui ne convient pas. Cette vie de regle me donne d'ailleurs une idée de mérite , & je conçois que tout mérite doit avoir sa récompense : je ne vois rien pourtant sur la terre qui puisse me dédommager des privations que je me prescris , & de l'usage modéré que je suis obligé de faire de ses biens les plus flateurs & les plus touchans. Je trouve au contraire que ceux qui s'assu-

jettissent à cette regle de conduite, sont souvent les moins heureux, les plus maltraités, les plus méprisés, les plus humiliés; au lieu que je me sens une vive passion pour la gloire, qui me semble être dûe par préférence à la vertu. Quand joiiiira-t-elle de ce dédommagement que le tems lui refuse? il y a sans doute une éternité qui l'attend, un juste juge qui doit la couronner. Sans cette attente, je ne conçois rien à ce que je suis, à ce que je suis obligé de faire; & je trouve pourtant dans l'un & dans l'autre un caractère de sagesse que je ne puis me desavoier. Je suis donc en effet la production d'un être sage & tout-puissant, qui m'a créé pour la félicité que je desire & dont je me sens capable, mais qui veut que je la mérite, & qui m'a donné le tems pour y travailler.

Voilà ce que j'appelle des pensées qui ne sont étrangères à personne. Tout homme qui réfléchit peut se les détailler à lui-même dans une plus grande étendue; toutes sont renfermées dans la sphere de son intérieur: c'est une œconomie domestique sur laquelle il peut veiller sans observer ce qui se passe au -dehors. L'intérêt qu'il a d'en approfondir le mystere & les raisons, est

si pressant qu'il ne peut s'aimer lui-même, sans convenir que cette observation fait son premier devoir.

Qu'il sorte ensuite de lui-même, qu'il s'informe en quelque sorte de toutes les créatures, de la vérité de ce qu'il a pensé de sa constitution, de ses obligations, & de sa destinée future; toutes lui rendront le même témoignage. Le ciel & tous les incompréhensibles objets qu'il offre à nos yeux, ne nous annoncent-ils pas incessamment la puissance & la sagesse d'une Intelligence suprême qui les a faits, qui les conserve, qui les gouverne avec un ordre admirable, & pour des fins qui nous sont marquées par leurs effets. La terre & la mer avec leurs productions si multipliées & si variées, ne nous retiennent-elles pas dans une admiration de leur auteur, qui ne s'épuise point. L'esprit le plus stupide ne voit-il pas que rien ne s'y fait au hasard, que tout y suit des loix uniformes & constantes; que les semences qu'il jette dans son champ y germent, y croissent, & rapportent des fruits toujours conformes à leur nature; que tous les animaux y conservent leur espèce & suivent leurs instincts particuliers; que tous les oiseaux y font leurs nids  
dans

dans leurs saisons & de la maniere qui leur est propre. Or à quelles réflexions ces connoissances ramènent - elles un esprit où la simple vûe des objets les imprime? Est-il un seul être dans le monde qui n'ait point de loix à suivre? n'est-il pas obligé de vivre lui-même selon sa nature; & s'il se consulte bien, ne trouvera-t-il pas que ses devoirs lui sont indiqués par ses inclinations, par ses sentimens, par ses affections, par les vûes qu'il a de ce qui lui convient & de ce qui ne lui convient pas? ne conçoit-il pas que Dieu n'a pu le créer pour être malheureux en lui donnant un desir insurmontable de son bonheur; qu'il se trompe par conséquent quand il cherche ce bonheur dans une conduite de caprice & sans regle; que sa tranquillité dépend de la paix de sa conscience, & que cette paix consiste à ne rien faire que de juste ou de conforme aux idées qui lui représentent intérieurement certaines actions comme bonnes & d'autres comme mauvaises; à fuir les unes, à se porter aux autres selon la loi qu'il en trouve gravée dans son propre cœur.

A qui ces raisonnemens sont-ils impossibles à faire? Veut-on que je dise

quelque chose de moins ? Qui est ce qui n'est pas capable de comprendre & de suivre de tels raisonnemens quand on les lui propose ? Par - là même ceux qui ne les font pas sans qu'on les leur suggere, se convainquent d'une négligence inexcusable. Les hommes ne s'instruisent les uns les autres qu'en raisonnant sur des idées qui leur sont communes. Ils ne consentent aux vérités qu'on leur dit, que parce qu'ils les trouvent dans leur propre fond telles qu'on les leur représente. On n'apprend à personne qu'il ne s'est pas fait, il le sent : on ne lui donne point une notion qu'il n'avoit pas, quand on lui dit que ce qui n'étoit pas n'a pu commencer d'être sans quelque cause, que la cause est plus puissante que l'effet qu'elle produit, & que l'effet doit être ce que la cause a voulu qu'il fût, si cette cause est aussi puissante que sage ; & jusqu'où ces vérités naturelles ne menent-elles pas un esprit qui n'a besoin de les apprendre d'aucun autre, un esprit qui veut suivre les ouvertures qu'elles lui donnent pour découvrir l'étendue de ses devoirs ?

La négligence ou la paresse n'a donc point ici d'excuse ou de prétexte d'ignorance ; l'expérience seule justifie pour tous les tems la capacité que l'homme

a de s'instruire lui-même. D'où nous font venues ces connoissances si détaillées sur la nature & sur le plan de vie qu'il doit se faire en ce monde ? Les livres en sont pleins, & la raison n'en est pas difficile à trouver. C'est que l'ame étoit avant les livres. Les hommes ont réfléchi sur ce qu'ils étoient, sur ce qu'ils sentoient, sur les vûes qu'ils avoient. Ils ont raisonné sur toute cette constitution qu'ils avoient reçûe de leur auteur, ils en ont tiré des conséquences ; ils en étoient donc capables : il étoit même impossible qu'ils ne réfléchissent point, qu'ils ne raisonnassent point. C'est-là leur nature ; ce sont leurs facultés, qui ne peuvent être oisives ; & de-là même nous concluons que leur devoir est de les cultiver pour se conformer à la volonté de celui qui les leur a données, dans une imperfection qu'ils sentent & qui les leur fait naturellement desirer plus parfaites.

Quelque progrès que nous fassions dans cet exercice, les commencemens de nos connoissances sont si bornées, & leurs objets d'une si grande étendue, qu'il n'est point de tems où les plus éclairés puissent dire qu'ils le sont assez. L'étude, la méditation, les observations,

font donc des occupations qui nous sont prescrites pour toute la durée de notre vie. Nous ignorons toujours une infinité de choses, & beaucoup plus sans comparaison que nous n'en sçavons. Notre science la plus avancée n'est jamais sans imperfections qui demandent de nous que nous profitions de tous les momens & de tous les secours que nous avons pour les perfectionner.

Il est sur tout une étude où nous devons persévérer préférablement à toutes les autres; c'est celle de nos devoirs, c'est la connoissance de nous-mêmes, dont il ne suffit pas d'avoir, comme de beaucoup d'autres, une teinture legere & superficielle: notre ame doit en être imbue jusques dans ses plus secrets replis, parce que toute ignorance en ce genre est dangereuse, quoiqu'elle ne soit pas toujours également coupable. Commençons cette étude dès notre plus tendre enfance; c'est-là le tems d'apprendre, parce que c'est le tems d'agir. L'obligation de nos devoirs commence, ainsi que nous l'avons dit, dans le tems où la raison devient capable de les découvrir. Il n'est point à ce sujet de tems à perdre; il n'en est point où nous ne devions être curieux de nous instruire, où ce ne soit même une espece de de-



voir d'orner son esprit des connoissances qui lui manquent quand on en a les occasions. Tout âge est convenable pour apprendre ce qu'on ne sçait pas ; c'est une avidité loüable : mais il est honteux de vieillir sans s'être instruit des principes de la vertu. Ce seroit un personnage ridicule de voir un vieillard parmi les enfans qu'on instruit des premiers élémens des Lettres & des Sciences ; mais un vieillard enfant dans la connoissance des vices & des vertus , un vieillard qu'il faut rapeller aux premiers élémens des mœurs, est un homme qui ne mérite pas le nom d'homme ; & qui n'a pas commencé de l'être , un homme enfin plus coupable qu'il n'est ignorant.

Peut-on penser qu'une si honteuse & si pernicieuse négligence soit commune ? Il y a pis ; on s'en fait une espece de gloire. La jeunesse aujourd'hui la regarde comme un droit de son âge , tant la perversité du siecle a renversé les esprits. Un jeune homme craindroit de paroître trop sérieux , trop prudent , trop attentif à ne se rien permettre que de juste, que de bienséant , que de réglé ; c'est un air de tristesse dont on redoute le reproche. On se hâte de se remplir des maximes du monde , de se former à ses

usages, de suivre ses allures, d'y pousser sa fortune, de s'y faire un établissement, d'y jouir des avantages de sa naissance, d'y recueillir le fruit des talens qui rendent les hommes aimables sans les rendre meilleurs, qui les font rechercher pour le plaisir, & qui les rendent sensibles à cet empressement.

Il entre de l'esprit sans doute dans toute cette sorte de vie; mais est-ce là l'usage de l'esprit? est-ce la vie de l'homme raisonnable? quand le deviendra-t-il? est-il un âge qui lui donne le privilège de ne l'être pas? Que de regrets peut-être quand il reviendra de ces illusions. Il comprendra que la science des mœurs est une science qui demande toute la vie de l'homme. Cette science est simple dans ses principes, mais infiniment féconde dans ses conséquences: chaque jour on y fait des découvertes, quand on ne cesse point de se comparer à la règle. On aperçoit toujours quelque sentiment qui n'est pas assez pur, quelque affection qui donne dans l'excès, des desirs trop vifs pour des objets indifférens, des craintes, des espérances, des tristesses, & des joies frivoles; une multitude de vûes qui se succèdent & dont les fins ne seroient que des inutilités,

& peut-être que des obstacles & des dangers pour la vertu. L'homme ne sçauroit trop tôt tourner de ce côté-là son application la plus sérieuse. Il faut commencer d'apprendre dans la jeunesse ce qu'on est assuré de ne jamais sçavoir parfaitement après les plus longues années. Mais après tout, il n'est jamais trop tard d'apprendre ce qu'on a toujours dû sçavoir, & que pourtant on s'aperçoit de n'avoir jamais sçû. Tant qu'on vit il est tems de rechercher ce qui peut aider à vivre bien. L'essentiel au reste dans la culture de l'esprit, est de bien savoir ce qu'on fait, & de ne rien négliger pour s'en assurer. Il y a des méthodes naturelles à suivre ce que la raison seule suggere : il faut les examiner.

---

## CHAPITRE IX.

*L'obligation de s'instruire est pour l'homme une obligation du droit naturel ; elle est fondée sur le desir qu'il a de connoître. Il suit du même principe, que toutes ses connoissances lui doivent être ou lui devenir propres. L'enfance de sa raison demande d'abord qu'il soit instruit par les*

*autres : mais ces premières instructions ne forment en lui que des principes qu'il doit rapeller à son propre tribunal , quand sa raison s'est fortifiée. Ses premiers jugemens lui doivent être à-peu-près également suspects. Pour s'en assurer, la méthode la plus utile, c'est de recommencer à douter de tout , ou de tout examiner comme s'il en doutoit. Cette disposition d'esprit ne peut nuire à la certitude de nos connoissances. Il en est dont la vérité se prouve par leur propre évidence à la première attention , d'autres par l'attention qu'on fait aux raisons dont elles se déduisent. L'entêtement , l'opiniâtreté , la vanité , l'amour de ses propres opinions , sont des dispositions déraisonnables ; il faut avoir un desintéressement parfait. Nous sommes capables d'être trompés & de nous tromper nous-mêmes. Il est bon de remettre tout ce que nous croïons savoir dans un doute impartial. Nous ne devons rien admettre comme certain , dès qu'il reste quelque équivoque. Il est toujours pénible de revenir des fausses idées qu'on s'est fortement imprimées ; importance de bien examiner les faits dont la connoissance influe dans nos opinions ; & dans notre conduite l'art de*

*La*

*La critique consiste dans des observations que le commun des esprits peut faire. Il est des principes infaillibles pour rejeter certains faits sans les examiner.*

**R**APPELLONS en deux mots ce que nous venons de dire, pour mieux juger de l'ordre que nous avons à suivre dans la progression de nos connoissances. La curiosité naturelle de nous instruire nous en impose l'obligation. Le desir d'étendre nos lumieres suppose que nous en sommes capables. Dieu n'a rien mis d'inutile dans nos affections ; elles ne tendent point à l'impossible. Il suit de-là que toute notre science doit nous être propre, ou que du-moins nous devons travailler à nous l'aproprier de maniere que nous puissions nous en répondre, & que rien de tout ce qui vient du dehors ne nous en puisse faire douter. Je veux dire que c'est une double obligation pour nous de rappeler à notre propre examen tous les préjugés que nous pouvons avoir reçûs des autres, & de ne rien précipiter dans nos propres jugemens.

C'est l'indigence naturelle, & presque toujours le malheur de nos esprits, d'avoir besoin de recevoir des autres

nos premières connoissances. Nos âmes en naissant sont comme des tables rases où les notions les plus communes semblent ne pouvoir être imprimées que par des mains ou que par des suggestions étrangères. On commence par nous inculquer les noms des choses qui frappent nos sens ; & ceux qui nous les suggerent , nous en donnent des idées telles qu'ils les ont eux-mêmes conçues. Ils forment nos jugemens sur les leurs ; nous ne pensons que d'après eux : nous ne réfléchissons point encore. Nous ne raisonnons point , ou nos raisonnemens ne sont que des raisonnemens de mémoire ou d'imitation. Si nous tirons quelques conséquences des principes qu'on nous donne , nous les tirons sans avoir approfondi la vérité de ces principes ; & tout ce premier fond de connoissances n'est souvent qu'un fond d'erreurs & d'illusions.

Le pis , c'est que les maximes des mœurs ne sont souvent pas plus exactes que les vûes spéculatives ; nous ne sommes alors que de mauvaises copies de mauvais originaux. Les maîtres de profession qu'on nous donne ensuite ne nous instruisent pas au delà de ce qu'ils sçavent ; & souvent ce qu'ils sçavent ,

ils le sçavent fort mal. Nous suivons des guides qui nous égarent, & nous ne nous en défions point. L'autorité nous entraîne; nous respectons les mérites de ceux dont nous respectons les personnes. Nous croïons sçavoir ce qu'ils nous disent, sans autre raison que parce qu'ils nous l'ont dit. Nous jurons sur leur parole; nous nous attachons aux opinions qu'on nous débite, comme ceux qui font naufrage s'attachent aux premiers rochers où le flot les jette. Il est même des esprits qui ne sortent jamais de cette mauvaise méthode. Dans leurs études & dans le commerce des autres hommes, ils ne pensent en quelque sorte que par les yeux & par les oreilles; ils ne sçavent ou ne croient sçavoir que ce qu'ils lisent ou ce qu'ils entendent dire. Ils ne different des ignorans parfaits, qu'en ce qu'ils croient ne le pas être. Tout leur savoir se réduit à des préjugés dont le faux ou le vrai leur est indifférent, parce qu'ils ne le discernent point.

Mais à ces préjugés laissés dans leur incertitude, les hommes en ajoutent d'autres qui naissent de leur propre fond, & dont ils se défient presque toujours encore moins. Les impressions des pas-

sions les pouffent à l'aveugle : on ne voit leurs objets que du côté qu'ils flatent les sens & les cupidités. On se laisse emporter à des penchans impétueux qui ne laissent réfléchir que sur les moyens d'obtenir ce qu'on desire. On juge de plus comme par contagion, du prix des biens les plus faux & les plus trompeurs : on déferé à l'empressement qui les fait rechercher à la multitude ; on les croit plus estimables à proportion qu'ils sont plus estimés. L'amour du plaisir, des richesses, des grands établissemens, des honneurs, & des postes éminens, s'enflamme par les discours de ceux qui brûlent pour toutes ces vanités. Les bouches sont toutes ouvertes pour les louer ; & l'impression que toutes ces leçons de séduction font sur les esprits, est si forte qu'elle pénètre toute l'ame. C'est une espece d'yvresse qui fait voir tous les objets renversés, un enchantement qui fait prendre les fantômes & les chimeres pour des réalités. C'est cette fascination des niaiseries qui fait perdre de vue les biens honnêtes ; & cette vague impétuosité de desirs, qui pervertit le sens le plus droit, pour lui faire aimer le mal sans le connoître.

Sap. 4.  
V. 12.

Où en est alors un esprit qui s'égaré



sans le favoir ? comment reviendra-t-il  
 de cet égarement ? sera-t-il excusable  
 de le suivre sans retour ? Est-ce l'usage  
 de l'intelligence que Dieu nous donna,  
 de se laisser conduire à toutes sortes de  
 mauvais guides, & de se reposer sur des  
 témoignages trompés ou trompeurs de  
 ce que l'homme est capable de discerner  
 par lui-même ? ne sommes-nous faits  
 que pour penser, juger, croire, agir,  
 vivre, & mourir sur le crédit public ?  
 Est-il plus difficile à l'homme fait de  
 réformer à son propre tribunal une  
 infinité de faux jugemens qui lui ont été  
 suggérés, que de se desabuser des con-  
 tes que les vieilles & les nourrices font  
 à leurs nourrissons ? que de sentir la  
 puérilité des amusemens que les enfans  
 se font eux-mêmes ? Pour peu que nous  
 réfléchissons, ne rougissons-nous pas en  
 nous-mêmes de la crédulité qui nous a  
 fait adopter un amas d'opinions frivo-  
 les qui n'étoient pas plus sensées que ces  
 mêmes fables qu'on nous a débitées  
 pour nous amuser au lieu de nous ins-  
 truire ? Tout doit nous devenir suspect  
 de la part de ceux qui nous ont trompés,  
 même sans le vouloir. Notre défiance  
 doit être d'autant plus scrupuleuse,  
 quand on nous a débité le faux pour le

vrai, parce qu'on le croïoit tel. Un guide qui nous égare de bonne foi, nous apprend à ne le plus suivre. Dans la recherche des vérités que notre esprit peut pénétrer, ce n'est qu'à nous-mêmes que nous en devons croire.

Revenons donc sur toutes les connoissances qui nous ont été comme prêtées; examinons-les avec autant d'attention que si nous avions les plus fortes raisons d'en douter. Le respect que nous avons pour ceux qui nous ont instruits, ne doit jamais aller jusqu'à les croire infailibles. Ils peuvent nous avoir trompés, & nous ne leur faisons point d'injures, quand nous les en suposons capables. Un homme n'a d'autorité sur l'esprit d'un autre homme, que par la force de ses raisons. Doutons donc de tout, s'il le faut, plutôt que de nous obstiner à croire des choses douteuses.

Le doute ouvre l'esprit, & l'obstination le ferme à toutes les nouvelles lumières. Quand on croit ne rien savoir, la curiosité naturelle excite aux recherches. On se prête aux plus legeres lueurs; on est attentif aux aparences du jour, qui croît à-mesure qu'on l'observe. Cette maniere de s'instruire a paru si raisonnable & si propre à s'assu-

rer de bien savoir ce qu'on apprend, qu'on la prescrit comme une espece de préliminaire à toute sorte d'examen. Mettez-vous dans cette espece d'indifférence ou de suspension de jugement à l'égard des connoissances mêmes qui vous paroissent les moins susceptibles de doute ; soiez prêt à les trouver fausses ou vraies, avec le même desintéressement : que vous arrivera-t-il ? vous discernerez d'abord les vérités qui ne peuvent admettre aucune incertitude : ce sont les vérités de sentiment. Plus vous ferez d'efforts pour en douter, plus vous en trouverez l'évidence irrésistible. Ce sont ces vérités sur lesquelles le Pyrrhonisme n'a jamais eu de prise. Toutes les subtilités sont vaines pour persuader à l'homme qu'il n'est pas assuré d'exister, de penser, de raisonner, de douter, de délibérer, de s'aimer, de vouloir être heureux. Tout cela se passe en lui-même, il le sent ; & sentir, c'est voir avec une évidence dont on ne peut se rendre d'autre raison, sinon qu'on voit, & qu'il est impossible de voir & de ne voir pas. Par-là vous aurez sur-tout une grande avance pour démêler le faux & le vrai des premières instructions que vous avez reçues

dans votre enfance. Vous prendrez tout ce qui vous sera confirmé par vos propres sentimens , pour la voix de la nature qui ne peut être trompeuse.

Toutes les autres connoissances qui ne sont point évidentes en elles-mêmes, doivent être fondées sur des raisons dont elles soient les suites nécessaires. Si donc elles sont vraies , elles tiennent à ces raisons comme les conséquences à leur principe : on ne risque rien de commencer par en douter, parce qu'on y revient infailliblement par l'examen de leurs raisons : on s'en assure ainsi par soi-même, & leur certitude devient alors inébranlable. Si nous trouvons au contraire que nos manieres de penser ne sont soutenues d'aucune raison persuasive , ou n'ont pour apui que des autorités qui ne doivent être d'aucun poids sur nos esprits, nous usons de notre droit, nous satisfaisons à notre devoir en les abandonnant. Il ne nous est permis d'errer après qui que ce soit.

Cette maxime mérite ici d'autant plus d'attention , que c'est le sort ou la disposition du commun des hommes , de se faire comme une regle de la maxime contraire : ils suivent le chemin battu comme le plus sûr , au lieu que

c'est d'ordinaire le plus trompeur. Les opinions saines ne sont pas celles de la multitude ; & c'est-là pourtant que notre penchant ou notre indolence pour la vérité nous ramene. Nous marchons par où les autres vont , sans examiner si c'est par-là qu'il faut aller. Nous écoutons ce qui se dit , & nous prenons pour vrai ce qui se dit par le plus de bouches. Nous adoptons ce que nous voions le plus généralement établi, sans songer si c'est ce qui devoit l'être. La vie d'une infinité de gens se passe à croire sans juger ; ils vivent non selon la raison , mais selon la coûtume , & n'ont d'autre compte à se rendre de ce qu'ils pensent , que celui de penser comme les autres ; comme si l'erreur étoit excusable quand elle n'est pas sans complices ; comme si le devoir de s'instruire n'étoit pas aussi personnel à tous les hommes que leur ame leur est propre ; comme s'ils n'étoient pas tous comptables de l'usage & de l'abus de leurs facultés. Si vous errez , vous errez pour vous , avec qui que ce soit que vous erriez.

A cette pensée , que ceux dont la raison commence à s'ouvrir réfléchissent sur la situation de leur esprit , ne

trouveront-ils pas presque tous que jusques-là leur intelligence n'a pas fait un seul pas d'elle-même ? Ils n'ont pensé que comme par emprunt ; ils n'ont aucune opinion qui leur soit propre , aucune dont ils aient fondé les fondemens ; & ce qu'il y a de pire dans cette disposition , c'est que comme ils n'ont jamais soupçonné qu'on les trompoit , ils ont de la peine à reconnoître qu'on les a trompés. Ils défendent leurs erreurs par l'autorité même de ceux dont ils les ont reçues : tout le monde pense ainsi ; c'est-là leur grand argument.

D'ailleurs les fausses opinions dont ils ont été prévenus , leur sont devenues comme naturelles ; ils les aiment comme leurs propres opinions ; ils s'en entêtent , ils s'obstinent à ne vouloir pas en revenir. C'est une affaire d'honneur pour leur vanité , que la seule pensée de se voir convaincus d'erreur , humilie. Ces dispositions sont-elles raisonnables ? peut-on se les pardonner ? peut-on les croire justes , quand on fait se rendre justice à soi-même ? Nous sommes faits pour la vérité ; mais nous sommes capables de la manquer dans nos propres recherches , ou de nous en laisser imposer par l'e-

xemple & par les suggestions de ceux que nous écoutons avec une confiance d'habitude. L'entêtement, pour quelque opinion que ce soit, est donc toujours pour nous la disposition d'esprit la plus déraisonnable, la moins convenable à la foiblesse humaine, la plus injuste en elle-même, la plus funeste. Rien n'est plus malheureux que de persévérer dans l'erreur, pour n'avoir pas voulu s'en desabuser.

Le conseil de douter & d'examiner, est donc un conseil sage & qui doit être goûté de tous ceux qui regardent la découverte de la vérité comme un intérêt pressant, & comme une de leurs obligations les plus décisives. Ils ne sont pas long-tems à reconnoître l'utilité de revenir sur tous ces jugemens qu'ils n'ont formés que d'après les jugemens des autres, ils s'applaudissent bientôt de la résolution qu'ils ont prise. Il regne dans le monde des opinions si frivoles, des travers d'esprit si bisarres, des maximes si contraires aux notions de la nature, qu'on découvre à la première réflexion tout ce qu'elles renferment d'absurde & d'extravagant. Une première méprise reconnue par les esprits attentifs, les dispose à soupçonner qu'

ils ont donné dans beaucoup d'autres. Il est des vérités essentielles qui forment une espece d'enchaînement qui les amene les unes après les autres : des idées nettes servent de guides pour conduire à de semblables découvertes. Les yeux de l'esprit s'ouvrent alors comme pour la première fois, & trouvent chaque objet tout différent de ce qu'on l'avoit crû sur des rapports confus. Les hommes deviennent comme en un instant d'autres hommes.

Tel est le sort de certains esprits qui font admirer en eux une espece de métamorphose avec une vaste étendue d'intelligence, une grande facilité de concevoir, une pénétration vive & des vûes au-dessus de la portée commune. On les avoit vûs remplis des maximes les plus absurdes, raisonner faux sur les vérités les plus simples & les plus claires, entêtés de toute la frivolité des cupidités humaines, uniquement occupés du soin d'imaginer de nouveaux moïens de contenter leurs propres passions & de raffiner sur les plaisirs les plus extravagans. La raison chez eux sembloit n'être attentive qu'à se contredire elle-même, qu'à rejeter les suggestions de la nature, qu'à se défendre de toutes



réflexions sur leur maniere de penser & de vivre. Leurs discours étonnoient par une impudence dont on rougissoit pour eux. Le sens le plus commun paroissoit les avoir abandonnés ; c'étoit comme une ivresse continuelle qui leur ôtoit le jugement ; on les plaignoit de faire un si mauvais usage de la supériorité de leurs talens. Le tems vient où le desordre cesse, la tempête se calme, les ténèbres se dissipent, & leur ame revient à cette tranquillité de vûes où la vérité se montre dans tout son jour. C'est un discours sensé qu'ils entendent ; c'est un livre solidement raisonné qui leur tombe sous les yeux, quelquefois une simple contradiction dans l'exécution d'un projet déraisonnable, l'objet d'une passion qui leur manque. Il se fait alors un renversement subit dans leurs idées ; un retour inopiné les fait revenir sur toutes leurs premières voies. Ils sortent comme d'un rêve qui les enchantoit, & reconnoissent toutes les illusions qu'ils se sont faites pour s'étourdir sur des sentimens nés avec eux, & que tous les efforts qu'ils ont fait pour les étoufer n'ont pû détruire. Ils ne consultent plus que leur propre fond, & trouvent que tout ce qu'ils font les condui-

soit à la vérité, qu'un faux éblouissement leur avoit fait perdre de vûe. Ce sont désormais des hommes solidement instruits & capables d'instruire les autres. On considère leur changement comme miraculeux, & le miracle consiste en ce qu'ils ont cessé de croire sans examiner, en ce que leur raison s'est remise dans tous ses droits, en ce qu'ils ont pris la sage résolution de rapeller à leur propre tribunal tous les faux jugemens qui leur avoient servi de regles.

Ce n'est en effet que par cette fausseté que nous péchons tous; il ne se fait point de faute dans la vie qui n'ait pour principe quelque méprise; on ne fait le mal que sous quelque apparence de bien. Personne n'est mauvais pour le plaisir de l'être; la nature ne se dément pas jusqu'à ce point; nous sommes nés pour être justes, & nous ne voulons point avoir à nous reprocher de ne l'être pas. Or c'est toujours par imprudence que nous tombons dans cet inconvénient; nos jugemens sont les guides de nos affections. Nous ne nous portons à rien que sur les idées que nous nous en sommes faites, & l'impression que les objets font sur nous, dépend du prix que nous leur donnons dans

notre esprit. Rien donc de plus essentiel que d'examiner la nature de chaque chose, que de savoir ne les estimer toutes que ce qu'elles valent, que de juger sagement de ce qu'elles sont en elles-mêmes, & de ce qu'elles sont par rapport à nous. Nous conviennent-elles ? nous est-il permis de les rechercher ? jusqu'où devons-nous porter cette recherche ? Sur toutes ces questions nous sommes comme infailliblement trompés ; quand nous adoptons sans examen des jugemens étrangers, quand nous ne pouvons justifier nos affections que par l'exemple, nous nous égarons & nous risquons de revenir trop tard de nos égaremens. Le tems presse toujours de commencer à bien vivre, & la raison veut que l'homme l'apprenne de lui-même : c'est pour cet usage qu'elle lui fut donnée.

Je dis pour cet usage, parce que toutes nos connoissances doivent nous ramener à ce but, & qu'aucune d'ailleurs ne doit par elle-même nous en éloigner. Dans cette obligation, ce n'est pas assez de nous défier des jugemens des autres, il faut que nous soions doublement attentifs à ceux que nous formons de nous-mêmes ; nous en sommes

seuls comptables. L'ignorance, la méprise, les fausses ou malignes suggestions ne nous fournissent point de justifications qui puissent diminuer le blâme de nos erreurs, de quelque source qu'elles nous viennent. Nous ne sommes excusables de juger mal, que quand nous n'avons rien négligé pour juger saine-ment. Ne nous arrêtons donc point à des vûes superficielles ; approfondissons tout ; examinons les objets de tous les côtés qu'ils peuvent être considérés : faisons sur-tout dans un desintéressement d'affections qui nous dispose à trouver faux ce qui nous plairoit le plus, sans regretter la satisfaction que notre amour propre éprouveroit à se trouver vrai. Défions-nous de même d'une disposition dont j'ai parlé plus haut : c'est un attachement confus à nos propres opinions qui nous suggere qu'elles sont vraies, parce qu'elles sont à nous. Réprimons cette présomption qui ferme nos esprits à tous les doutes, comme si nous étions assurés de ne nous tromper jamais. Ne douter de rien, c'est vouloir errer sans remède : il n'est rien dont le sentiment & l'expérience doivent nous convaincre plus intimement que du peu d'étendue de nos lumieres.

Pouvons-

Pouvons-nous les croire parfaites, quand nous n'oublions pas combien leurs commencemens ont été foibles ? Nous ressemblons à ceux qui se croient capables de tout pénétrer & de tout entreprendre aux plus legeres teintures qu'on leur a données des Arts & des Sciences. Le disciple qu'on commence d'instruire n'en fait pas autant que son maître : notre vie toute entiere n'est qu'un tems d'apprentissage. Nous ne parviendrons jamais à ne plus rien ignorer même de ce qu'il nous importe le plus de savoir.

Plein de ces pensées, le véritable amateur de la vérité ne précipite rien dans la recherche; il est en garde contre la paresse & la négligence, contre une sorte d'impatience que toute ignorance nous cause; il ne se décide sur rien qu'après les plus mûres considérations. Notre intérêt, notre devoir n'est pas de juger promptement, mais de bien juger. Il vaut toujours mieux ignorer que de savoir mal; & combien nous est-il facile de tomber dans ce dernier inconvénient: il est plus qu'ordinaire de juger faux, quand on juge avec précipitation.

Nous ne voïons pas au premier instant

*Tome II.*

Y

tout ce qu'il faut voir pour discerner à coup sur le vrai point de la question. Cette pénétration ne se trouve que dans quelques hommes rares, qui pourtant se trompent aussi quelquefois par des préoccupations dont ils ne se défient point. Sur mille sujets la décision dépend d'une complication de considérations qui confond les pensées, & qui fait souvent perdre de vue les plus essentielles. L'omission d'un chiffre ou d'un zéro produit les plus énormes mécomptes dans les opérations de l'Arithmétique; ce n'est souvent de même qu'un rien qu'on croit avoir négligé dans l'examen d'une vérité dont on veut s'affurer; & c'est ce rien qui donne la clef de tout. S'il étoit possible d'entrer dans le détail de la vie de chacun des hommes, il n'en est point qu'on ne convainquit de ces sortes d'inattentions. Leur légèreté naturelle, leur penchant à la dissipation, leur aversion pour la contention d'esprit & pour une application forte & continuée, leur fait manquer une infinité de vérités qu'ils regardoient comme incompréhensibles, & qu'ils comprennent pourtant quand on leur y fait faire des réflexions un peu sérieuses. Tous ressemblent en quelque chose

à ces esprits abstraits, qui cherchent ce qu'ils ont dans les mains. Ces inattentions leur échappent sur des sujets qui demandoient qu'ils les pénétraissent avec d'autant plus de certitude, qu'il leur est plus funeste de s'y méprendre. On se laisse éblouir par de fausses lueurs qui font paroître les objets tout autres qu'ils ne sont ; la lumière d'une chandelle fait confondre des couleurs qui ne se discernent sûrement qu'au grand jour. On prend le bleu pour le verd : quelquefois on raisonne sur une vérité certaine, pour en éclaircir d'autres qui ne se présentent pas avec la même évidence, mais ces vérités dépendent d'un tout autre principe que celui dont on veut les tirer. C'est s'en rapporter à quelqu'un de ce qu'il ne fait pas au lieu d'interroger celui qui le fait. Par ce défaut on admet de fausses conséquences qu'on voit tirer de principes indubitables. Les raisonnemens paroissent justes, mais le principe est mal choisi : c'est ainsi qu'on raisonne quand on prend pour cause ce qui n'est pas cause. Ces sortes de méprises sont infinies, & redoublent l'obligation de tout examiner avec le soin le plus sérieux.

Il n'est pas extraordinaire de mal rai-

Y ij

fonner ; mais ce défaut de justesse vient moins du fond de l'esprit que des préjugés , que de l'entêtement pour de fausses opinions , de l'intérêt de cœur ou de parti qu'on a de les soutenir ou de les trouver vraies. Mais enfin le raisonnement a des regles sur lesquelles on peut le réformer quand on est de bonne foi. Ces regles ont été réduites en art , & je conseille à ceux qui sont à portée d'en prendre quelque teinture , de ne pas les négliger. Ils tomberont dans moins de sophismes , & se laisseront moins souvent prendre aux sophismes des autres. Mais le mal de raisonner juste sur de fausses idées , est infiniment plus grand & plus commun. C'est alors qu'un premier écart devient un enchaînement d'erreurs dont on est la dupe avec la confiance de ne point se tromper. Le torrent coule & nous entraîne par les nouvelles forces qu'il acquiert : il faut pour l'arrêter remonter jusqu'à la source & la couper. Et quelle peine n'a-t-on pas de réformer des idées qui se sont fortement imprimées dans l'esprit par l'habitude de toujours penser de la même maniere. C'est ce qu'on vit arriver dans le dernier siecle , quand on entreprit de traiter les matieres philo-



sophiques sur des notions plus claires & par des méthodes plus sûres. Plusieurs aimèrent mieux leur ancienne ignorance que de se voir réduits à la peine de recommencer d'apprendre ce qu'ils avoient crû savoir. On se révolte contre la lumière qui vient dissiper des ténèbres avec lesquelles on s'est familiarisé depuis long-tems : le soulèvement est plus vif à proportion que le cœur prend plus d'intérêt aux égaremens dont on veut faire revenir l'esprit. La proposition d'une réforme dans les maximes des mœurs & des coutumes allarme plus qu'une déclaration de guerre, qui menace d'envahir les terres dont on jouissoit par une possession tranquille. On n'attaque point les abus d'une religion qu'on a comme sucée avec le lait, sans en avoir fondé les principes, sans allumer des haines qui se portent jusqu'aux plus extrêmes fureurs. Quelle que soit enfin la nature ou les objets des manières de penser auxquelles nous nous sommes fixés, nous considérons comme une insulte presque égale l'avis qu'on nous donne de les remettre dans une espèce de compromis impartial. On refuse l'arbitrage de la raison, qui doit en être le juge na-

turel. Ne nous sommes-nous point trompés ? en étions-nous incapables ? Ce sont des doutes qui nous causent trop de peine & de confusion pour les admettre sans répugnance.

Leçon pressante de ne point nous exposer à la nécessité de cette revue toujours humiliante , mais indispensable. Sachons suspendre à propos notre jugement ; ne nous rebutons point de la longueur & des difficultés d'une discussion nécessaire ; n'admettons rien comme certain tant qu'il reste quelque équivoque dans les raisons qui nous déterminent. Ne nous faisons point surtout de maximes qui ne soient indubitables sur la règle qui doit fixer nos sentimens , diriger nos actions , & nous mener sûrement à notre fin. Craignons toute erreur ; notre grand souhait doit être de n'en point avoir qui puissent nous être imputées par la négligence de les prévenir.

Les faits sont un des objets les plus étendus de nos connoissances : il en est dont il est pour nous de la dernière importance d'être bien assurés. Il n'en est point sur lesquels il ne nous soit de quelque conséquence de porter un faux jugement, Avec cela pourtant, rien ne

nous est plus ordinaire de juger des faits , comme s'il nous étoit indifférent de les croire ou de ne les croire pas. La crédulité ne nous coûte point d'examen , & l'examen des faits douteux est pourtant celui qui nous coûte le plus de peine , & qui nous jette dans des incertitudes de plus de sortes. La critique ou l'art de discerner le faux du vrai dans la discussion des faits , paroît donc une étude comme nécessaire à tous les hommes ; mais cet art ne consistant au fond que dans les résultats de certaines observations que le commun des esprits n'est point incapable de faire , il est du moins de notre devoir & de notre intérêt de faire toute l'attention possible sur les faits qui doivent influencer dans nos opinions & dans notre conduite. On peut se prescrire à ce sujet des regles générales qui n'admettent point d'exceptions. Tout fait , par exemple , qui nous feroit douter de la sagesse , de la bonté , de l'équité , de la sainteté de Dieu , doit être rejeté sans examen. C'étoit par-là que les plus simples devoient rejeter toutes les fables que les Poëtes avoient débitées des divinités païennes ; & la même regle peut nous servir pour juger de tout ce qu'on appelle

Religion dans le monde. Toute idée qu'on voudroit nous donner de la conduite de Dieu, qui démentiroit réellement quelqu'une de ses perfections, doit être considérée comme indigne de la raison, qui sent que son Auteur est parfait & qu'il ne change point.

Tout fait d'un autre côté qui tend à nous faire juger mal des hommes, doit être d'une évidence qui ne laisse point d'équivoques, parce que tout mauvais jugement nous est interdit par l'équité naturelle. Nous aurons occasion de traiter ce sujet avec plus d'étendue dans le Traité des devoirs de l'homme en société. Mais comme il n'est point de faux jugement sur quelque sujet que ce soit, qui ne puisse nous gâter l'esprit & devenir l'occasion de mille travers que nous devons tous craindre, il étoit nécessaire d'avertir au moins ici de ne rien négliger pour s'assurer des faits, & de n'en point admettre sans les preuves de certitude dont ils sont susceptibles. Il n'arrive à personne de ne s'y point tromper; l'expérience des abus, & c'est toujours avec des regrets de ces sortes d'imprudences qui doivent nous tenir en garde contre la précipitation qui nous fait croire avec trop de facilité

**D E S D E V O I R S.** 265  
té les contes & les récits merveilleux  
les moins fondés.

Aïons donc enfin pour maxime dans la culture de notre esprit , que c'est une grande avance de savoir douter surtout quand il s'agit de connoissances que nous ne pouvons puiser dans le fond de notre intelligence. A peine pouvons-nous compter sur la déposition de nos propres sens quand nous n'y faisons pas des attentions assez scrupuleuses. Avec quelle réserve devons-nous donc recevoir le témoignage des hommes ! leur autorité doit être bien approfondie pour cesser de nous être suspecte. Leur ignorance , leur crédulité , leurs intérêts , & leurs passions , ne nous font en mille occasions que des leçons d'incrédulité. Réservons ce détail à des considérations qui nous le rendront plus intéressant par la crainte de manquer souvent aux devoirs les plus indispensables de la justice & de la Religion.



*Tome II.*

**Z**

## C H A P I T R E X.

*Les Sciences sont nées de notre curiosité naturelle ; elles n'ont donc rien qui soit mauvais en soi ; mais le principal objet de notre curiosité, c'est la science de bien vivre. Le nom de vrai savant ne doit être donné qu'au parfaitement honnête homme ; toute science qui ne mène ou qui ne ramène pas à ce but, est vaine, dangereuse, ou nuisible. Illusions des hommes à ce sujet : c'est une intempérie de curiosité d'aspirer à tout savoir ; il est bon pourtant de savoir un peu de tout. Les sciences dont on occupe les enfans ne les rendent pas vertueux ; mais elles ouvrent leur esprit aux maximes de la vertu. Quand ce secours manque à la première éducation, c'est une espece de devoir d'y suppléer quand on en a le loisir & les occasions. Une teinture legere de chaque science suffit à ceux qui n'en veulent pas faire un expresse profession. L'objet des Mathématiques est un des plus étrangers à la science de bien vivre. Idée de la Logique & des utilités qu'on en peut retirer. Elle demande qu'on sa-*

che bien sa propre langue & celles des Ecrivains qu'on lit ; les principes du raisonnement qu'elle réduit en art, sont à la portée de tous les esprits. L'inconvénient de la Physique est de raisonner sur des principes incertains. Elle nous apprend l'histoire de la nature plutôt qu'elle ne nous en donne la science. L'Univers est l'objet de notre admiration ; nous y devons apprendre à respecter son auteur , à suivre les loix personnelles qu'il nous impose. La Métaphysique nous conduit là plus directement qu'aucune autre science , en ce que les principes ne diffèrent point pour le fond de ceux de la Morale , & que les uns & les autres ont le sentiment pour origine. Ces principes sont immuables & n'obligent point l'homme à sortir de lui-même. C'est ce qui détermina Socrate à rapeller toute la Philosophie à l'étude des mœurs : nulle autre science ne procure à l'homme ses vrais avantages ; plusieurs les lui font perdre. Divers défauts de ceux qui les étudient ; le pédantisme est le plus universel & le plus intolérable ; mais railler les pédans par le mépris de la science , c'est un abrutissement indigne de l'humanité. L'igno-

*rance n'est point un sujet de gloire. Caractères du vrai savant.*

**L'**Homme doit s'instruire ; il doit s'instruire par sa propre étude de tout ce qu'il ne peut ignorer sans se manquer à lui-même. Mais doit-il s'instruire de tout ce qu'il peut apprendre ? Comment , & jusqu'à quel point doit-il s'appliquer à des études qui paroissent ne pas tendre directement à sa perfection ? Ce sont des questions qui ne sont devenues nécessaires que par l'abus que nous faisons de nos penchans. Si la raison présidoit toujours à leurs usages , nous saurions nous répondre tous si nous en usons bien ou mal. Les Sciences sont nées de notre curiosité naturelle. Il est bon de savoir , puisque le desir nous en fut donné par l'Auteur de notre être. Le proverbe est vrai : l'œil ne se lasse point de voir ni l'oreille d'entendre ; ajoutons ni l'esprit de vouloir pénétrer ce qu'il ignore. C'est en suivant ce penchant , c'est par les attentions , par les observations , par la méditation , par les expériences , & par les réflexions , que nous avons fait des découvertes. Nous avons ensuite réduit



nos connoissances à certaines classes, selon la diversité de leurs objets; nous en avons formé des systêmes séparés que nous apellons les Sciences & les Arts; & dans tout ce travail d'esprit, nous avons cherché les avantages du corps & de l'ame, dont nous sommes composés.

Or de tous ces avantages l'unique solide, le résultat de tous les autres bien-entendus, c'est celui de savoir bien vivre. Toute science qui ne nous conduit pas à celle-là, toute science du moins qui ne nous y ramene pas, est une science vaine, dangereuse, nuisible. A quelque étude que l'homme s'applique, quelque progrès qu'il fasse en quelque genre que ce soit, je ne le nommerai point vraiment savant, s'il n'est pas honnête-homme; c'est un langage que le caractère de mon ouvrage m'interdit. On a vu dès le commencement que c'est principalement par le cœur que je me suis proposé d'examiner l'homme; que c'est de ces sentimens que j'ai prétendu tirer ce qu'il est & ce qu'il doit être, juste, homme de bien, parfait, ou tendant à la perfection dans tout ce qui fait l'occupation de sa vie présente. Avec cette vûe je

ne pardonne à personne d'ignorer quand son caractère ou sa situation lui procure des occasions ou des moyens de sortir de son ignorance. Il est des esprits qu'on nomme universels, & qui le deviendroient du moins jusqu'à quelque degré s'il leur étoit possible de donner tout leur tems à l'étude, ou s'ils étoient toujours assez sages pour le vouloir.

Mais je ne dois parler ici que des hommes ordinaires & placés dans des circonstances personnelles qui les mettent à portée de s'instruire des Sciences & des Arts, ou qui les y déterminent quelquefois par choix, & souvent par état. Si c'est leur inclination qui les conduit, ils doivent premièrement réfléchir beaucoup sur leur goût; le premier but de la science, c'est l'utilité qui peut en revenir. Mais il est des esprits d'amusement qui cherchent plus à se divertir qu'à s'instruire. Il en est de vains qui ne veulent s'instruire que pour savoir ce que les autres ne savent pas; il en est qui mettent tout leur mérite à rechercher curieusement ce qui ne peut les rendre ni plus estimables, ni meilleurs. Ce sont de ces curieux qui font des amas de coquilles & d'insectes, qui ne les enrichissent point.

C'est de tout tems que les hommes abusent ainsi de leur pénétration, de leur sagacité, de leur mémoire. Ils s'arrêtent à des connoissances dont l'usage devroit être de les conduire à d'autres, qui pourtant ne les touchent point. Ils apprennent les mots & négligent l'étude des choses que les mots expriment; ils font des remarques aussi frivoles que celles d'un spectateur qui s'appliqueroit à compter dans une foule combien il y a de personnes habillées de blanc ou de noir, de rouge ou de bleu. S'ils donnent dans les recherches de la critique & de l'histoire, ce n'est point pour s'affurer des faits importans & de la vraie leçon des textes. Ils veulent savoir ce qu'ils ne peuvent que deviner, ou ce qui ne peut être fondé que sur des conjectures incertaines; ils veulent fixer des circonstances qui n'ont rien d'intéressant. C'étoit, dit Sénèque, la maladie des Grecs de rechercher quel avoit été le nombre des rameurs d'Ulysse, si l'Iliade & l'Odyssée étoient toutes deux d'Homere, & laquelle de ces deux pieces il avoit composée la premiere. La même maladie saisit les Romains; ils comptoient avec emphase ce que chacun de leurs capitaines avoit fait le pre-

mier ; qui d'entre eux avoit gagné la première bataille navale , qui d'entre eux avoit mené le premier des éléphants dans son triomphe. Je compare ces recherches à celles d'un de nos écrivains , qui s'est efforcé de rendre jusqu'à quarante-huit raisons du nombre de trois , auquel les fleurs-de-lis ont été réduites dans l'écu de France. On rit de la bifarrerie de ces esprits qui se donnent ainsi la torture pour ne rien produire qui puisse ou qui mérite d'être sù : mais combien de gens riroient d'eux-mêmes , s'ils vouloient se rendre un compte sérieux de leurs études. On en trouve un assez grand nombre qui ne veulent pas rester oisifs , & qui se persuadent de ne pas perdre leur tems : mais à quoi le consomment-ils ?

Il est une façon d'apprendre aux hommes ce qu'ils doivent ou ne doivent pas faire : c'est de leur montrer ce qu'ils font. Le goût dominant est aujourd'hui parminous de n'aimer que ce qu'on appelle des lectures amusantes , des contes , des fictions , des historiettes , des lettres imaginées sous des noms de peuples étrangers , des riens en brochures. On veut les lire ; on veut dire qu'on les a lûs : & dans quel genre faut-il mettre

les personnes qui courent après ces frivolités ? leurs esprits en sont-ils plus éclairés & leurs cœurs plus droits ? de quelles vertus ces lectures leur ont-elles fait naître le desir ? de quel vice les ont-elles corrigés ? Le profit, s'il en peut revenir quelqu'un de ces sortes d'ouvrages, c'est celui des Auteurs, des Libraires & des Colporteurs. On achete souvent bien cher ce qu'on devoit mépriser ou craindre. Il n'en reste que des idées folles, dangereuses, bisarres, fausses sur-tout, qui mettent des travers dans l'esprit, qui l'éloignent du vrai, qui lui donnent de l'aversion pour le solide : au lieu de se réformer ou de se perfectionner, on se gâte ; le mauvais goût corrompt le jugement, on en devient moins homme, & on s'en applaudit. Quelle surprise de voir la fureur où le mauvais goût emporte quelquefois ! On perd le sommeil & la nourriture pour satisfaire sa passion, pour perdre son tems à des inutilités qu'on pourroit caractériser par un nom moins doux.

N'insistons pas sur une dépravation qu'il suffit d'indiquer pour la faire sentir ; mais ajoûtons que cette intempérie de l'avidité d'apprendre, se mêle assez

souvent dans les études les plus utiles : c'est notre caractère de porter nos affections à l'excès. Tous nos desirs ont leur mesure; & cette mesure est de prendre de leurs objets, non pas tout ce que nous voudrions, mais tout ce que nous devons. C'est une entreprise aussi peu sage qu'elle est impossible d'aspirer à tout savoir; mais il n'est point déraisonnable; il peut même être utile, à quelques égards, & pour certains hommes, de savoir un peu de tout. Ce peu suffit dans beaucoup de recherches, quand on ne tend qu'à l'utile. Il y a dans les Arts & dans les Sciences les plus propres à former l'esprit, un superflu manifeste dont il est toujours sage de s'épargner la peine. S'occuper sérieusement de ces minuties, c'est remplir son esprit de meubles hors-d'œuvre; qui ne laissent plus de place aux nécessaires. Notre capacité n'est pas infinie. Sachons donc nous borner dans les connoissances qui n'ont rien de désirable que la facilité qu'elles peuvent nous donner de parvenir à de plus solides.

Entre ces connoissances introductrices, il en est que les Grecs nommoient vulgaires, & les Latins puérides. Ce sont celles dont on occupe les enfans,

tandis qu'ils ne sont pas encore capables de pensées plus élevées, & des attentions qui tendent par elles-mêmes à former les hommes parfaits, les Langues, les Belles-Lettres, la Musique, la Rhétorique, la Géographie, les Mathématiques, les élémens de l'Histoire générale. Ces connoissances servent, comme celle des caracteres, pour apprendre à lire. Elles ne rendent pas vertueux; mais elles ouvrent l'esprit pour recevoir avec plus de facilité les maximes de la vertu. Ce ne sont pas des secours absolument nécessaires; mais il est d'occuper la jeunesse, & de maniere à lui donner quelques avances pour des études plus sérieuses. Cet âge qui passe vite est suivi d'un autre, qui demande qu'on se hâte de jeter les fondemens de la perfection. L'édifice s'éleve lentement, & ne s'acheve jamais dans cette vie, qui pour cela même lui doit être donnée toute entiere. Ce n'est plus le tems d'apprendre ce qu'on apprend aux enfans; il faut l'avoir appris.

Quand la premiere éducation n'en a pas offert les occasions, il est sage d'y donner des momens de loisir pour en prendre une teinture legere, telle qu'elle suffit quand on ne se propose

pas de savoir pour savoir, ou pour faire la profession de savant. Je l'ai déjà fait entendre, cette profession n'a rien de desirable par elle-même quand elle seroit portée jusqu'à la science universelle. Si toutes les sciences réunies ne font pas un homme, aucune science particuliere ne lui procure cet avantage : chacune lui donne un nom qui ne fert point à faire discerner l'honnête homme du malhonnête homme. L'un & l'autre peut être dans un égal degré, Grammairien, Poète, Rhétoricien, Musicien, Géometre, Astronome, Physicien. Quiconque n'est rien de plus, n'est pas ce qu'il doit être, homme raisonnable & vivant selon la raison. Je dis donc qu'il est permis, qu'il peut n'être pas nuisible d'être tout ce que je viens de dire, pourvû que par tous ces chemins on puisse arriver au but essentiel de toute science, à cette science qui rend meilleur.

Toute connoissance peut conduire à celle-là, mais plus ou moins directement, plus ou moins efficacement, selon que les connoissances ont une liaison plus voisine avec les sentimens ; c'est par là que l'homme est ce qu'il doit être, quand ses sentimens sont confor-



mes à sa nature, à ses relations essentielles, à la fin pour laquelle il est fait. On dit des Mathématiques, qu'elles accoutument à se former des idées nettes par la définition des termes, qu'elles apprennent à raisonner juste par la forme de leurs démonstrations; mais quand on parle ainsi, ce n'est rien moins que de l'objet des Mathématiques qu'on parle. Cet objet en lui-même est un des plus étrangers & des plus inutiles à la science de bien vivre. Il importe peu pour régler ses sentimens & ses affections, de savoir les propriétés des lignes, des figures & des nombres. Ce qu'on estime dans les Mathématiques, c'est donc uniquement leur méthode qui doit être commune à toutes les sciences, quand on veut y procéder avec quelque certitude.

On a fait de cette méthode l'objet d'une science ou d'un art particulier, qu'on nomme la Logique ou l'art du raisonnement. Le raisonnement consiste à tirer des connoissances, que nous regardons comme certaines, d'autres connoissances qui ne nous sont pas évidentes par elles-mêmes. Cette opération se fait par une comparaison de nos idées qui nous fait découvrir les rapports de

ressemblance ou de dissemblance qu'elles ont entre elles. Il est donc nécessaire que nous fixions premièrement nos idées par la définition des termes établis pour les exprimer. Nous comparons ensuite nos idées sur ce principe général & tacite dans tous les esprits, qu'il est impossible qu'une même chose soit & ne soit pas en même tems & sous le même rapport. De-là nous concluons que deux choses que nous trouvons semblables en tout, ou dans quelque point avec une troisième, ont nécessairement entre elles ce même point de ressemblance, parce qu'autrement elles seroient en même tems semblables & non semblables dans le même point: ce qui n'est pas possible. Voilà la base de tout raisonnement: voilà ce qu'il y a d'essentiel dans ce qu'on nomme la Logique. C'est donc une science dont il est bon de prendre quelque teinture, ou qu'il suffit, selon l'expression d'un ancien, d'aller saluer à sa porte.

Au fond tout s'y réduit à bien savoir sa propre langue, ou celle des auteurs qu'on lit; d'être attentif à ne prendre jamais les mots que dans leur sens propre; de se défier des termes qu'on nomme synonymes, & qui ne le sont par fai-

tement dans aucune langue : ce sont les équivoques qui produisent tous les mauvais raisonnemens. Le double principe sur lequel j'ai dit que tous les bons sont fondés, est si sensible & si naturellement empreint dans tous les esprits, que nous n'avons pas même besoin d'y réfléchir pour en faire usage. Quand nous examinons ce qu'une chose est en elle-même, ou dans le parallele que nous en faisons avec d'autres, nous n'hésitons point à prononcer que si elle est telle que nous la concevons, il est impossible qu'elle ne soit pas telle, ou qu'elle soit autrement, c'est-à-dire qu'une seule attention suffit pour bien raisonner ; c'est de ne jamais nous servir d'une expression que dans le sens clair & précis que l'usage lui donne, ou de commencer par la définir comme dans les Mathématiques. Si nous nous trompons, alors l'erreur ne vient point du raisonnement, mais du faux jugement ou du préjugé que nous nous sommes formé des choses dont nous parlons. C'est ce jugement ou ce préjugé qui nous sert alors de principe ; & quand le principe est faux, la conséquence qu'on tire du raisonnement le plus juste ne peut exprimer qu'une idée fautive.

Ce défaut de principe indubitable ; est le perpétuel inconvénient de ce qu'on nomme la Physique, & ce qui doit lui donner le prix le plus modique dans nos esprits. On n'y raisonne que sur des conjectures ou sur des suppositions, dont il ne peut jamais résulter de certitudes & d'inductions applicables à la règle des devoirs. Le spectacle de la nature est digne de toute notre curiosité. Nous y sommes admis sans le vouloir ; nous ne pouvons ouvrir les yeux sans découvrir une infinité d'objets, dont chacun nous paroît plus merveilleux à proportion que nous le considérons de plus près. Nous sommes frappés de leur variété, de leurs figures ; de leurs qualités, de leurs opérations. Nous pouvons nous affurer par l'expérience de la vérité, de leurs effets qui nous surprennent le plus ; mais les causes de ces effets qui nous les expliquera ? Les raisons qu'on veut nous en rendre obscurcissent les simples perceptions que nous en avons. Un Anatomiste me démontre la construction de l'œil & de l'oreille ; il m'en détaille toutes les parties, leurs consistances, leurs configurations, & les arrangemens qu'elles ont entre elles : mais lorsqu'avec toutes ces avances on veut m'expliquer comment

comment je vois & comment j'entens, je ne comprends plus rien à ce qu'on me dit ; rien ne me représente la nature de mes sensations ; & si je suis sincère, j'en suis réduit à dire que je vois & que j'entens, parce que je suis sûr d'entendre & de voir.

Quelqu'un me donnera-t-il des conjectures, au moins raisonnables, sur la génération des plantes & des animaux ? Tous les essais qu'on a faits à ce sujet n'ont servi qu'à me montrer en combien de sortes d'extravagances & d'absurdités l'homme peut donner, quand il veut sortir des bornes de sa sphere. Qu'on recherche l'origine des vents & des sources, la cause des météores ; celle du flux & du reflux de la mer, on parvient à des vraisemblances, mais sans certitude. Il y en a dans les observations des Astronomes, & la justesse de leurs calculs est un des plus admirables efforts de l'esprit humain. Les expériences nous étonnent plus qu'elles ne nous instruisent. Nous y voyons des effets qui nous seroient incroyables, si nous ne les voyions pas : mais quelque loïn qu'on les porte, c'est l'histoire du monde qu'on nous fait plutôt qu'on ne nous en donne la science. Veut-on faire

un systême complet sur sa formation ; c'est une fiction que la vérité dément toujours par mille endroits. Ceux qui forment ces sortes d'hypothèses , nous apprennent comment ils auroient fait le monde , & non comme il s'est fait. Le fond des substances particulieres sera toujours pour nous un mystere impénétrable. Il nous seroit plus aisé d'imaginer que tous les corps sont composés d'une matiere du même genre , & que la configuration des parties & leur arrangement en fait toute la différence. Mais nous découvrons dans tous un mélange qui nous y fait trouver des parties que nous sommes forcés au - moins de soupçonner immuables de leur nature , ou par la disposition du Créateur. Le sage réduit donc toute sa physique à conclure que l'homme ne trouvera jamais la raison des ouvrages du Seigneur ; & que plus il multipliera ses recherches , moins il fera de découvertes satisfaisantes. L'Univers est l'objet de notre admiration , plutôt que de nos disputes ; il nous prêche la puissance & la grandeur de celui qui l'a produit ; il est fait pour nous apprendre à respecter cet être des êtres , à dépendre de ses volontés , à vivre selon ce qu'il nous a faits. Rien

ne s'y fait au hasard ; tous les êtres qui le composent suivent des loix qui leur sont propres. L'homme a les siennes : c'est là le grand objet de son étude.

S'il est une science qui le conduise-là directement, c'est la Métaphysique ; science qui par sa nature & prise dans son tout, ne diffère point en effet de la science des mœurs. L'une & l'autre est une science de sentimens, qui ne nous oblige point à sortir de nous-mêmes, qui n'a pas besoin de l'usage de nos sens, qui nous donne des principes uniquement tirés de nos propres réflexions.

On a défini la Métaphysique *la science de l'être* ; & cette définition comprend le précis de tout son objet par rapport à l'esprit. Elle commence en effet par l'idée générale que nous avons de l'être. C'est la première de nos idées, & cette idée nous vient du sentiment de notre existence ; elle est toujours accompagnée de l'idée de la manière d'être, parce que rien ne peut être conçu comme existant, qui n'existe d'une certaine manière.

Ces idées sont simples & ne se divisent point. On ne dit pas la moitié, le quart, ou le tiers d'un être. Un être n'existe pas plus qu'un autre être. Tout de

A a ij



même, aucun être ne peut être conçu comme existant en deux manieres; parce que l'être ne se divisant point, il est nécessairement toujours modifié selon tout ce qu'il est.

De-là nous vient d'abord l'idée de l'unité ou de l'individuation, & par opposition l'idée de la distinction que nous faisons d'un être d'avec un autre. Tout ce qui est étant un, n'a qu'une existence; deux existences par conséquent font deux êtres, & deux manieres d'être en font autant, quand on les conçoit comme existantes au même instant.

Telle est la base de principe où tout raisonnement aboutit: qu'il est impossible qu'une même chose soit & ne soit pas en même tems, & qu'elle soit & ne soit pas en même tems de la même maniere; il y auroit contradiction d'idées, & les contradictions se détruisent mutuellement. S'il est vrai qu'une chose soit d'une telle maniere, il ne peut être vrai qu'elle soit d'une autre. S'il est vrai qu'un homme est assis, il ne peut être vrai qu'il soit debout.

C'est par le progrès ou par l'analyse continuée de ces notions si simples, que notre esprit se forme tout ce qu'on appelle des idées évidentes par elles-mêmes,



de ces idées qui servent de principes à toutes les Sciences. Ces principes sont admis sans preuves ; on dit même avec raison qu'ils ne peuvent être prouvés : & cette raison, c'est qu'ils nous viennent du sentiment, & que rien ne peut nous être plus clair que ce que nous sentons.

Je ne pousserai pas plus loin cette analyse. Il n'est pas de mon dessein d'inférer dans un traité des mœurs un traité complet de métaphysique : ce que j'ai promis de faire observer principalement, c'est que ces deux sciences sont de la même nature, & peuvent se confondre l'une & l'autre.

Il est certain, comme je l'ai fait voir dans ma première Partie, que les notions morales ne sont en nous que des effets du sentiment, ou de la simple impression que leurs objets font sur notre ame. C'est par cette impression réfléchie que le discernement du bien & du mal se fait en nous ; c'est cette réflexion qui nous en donne des idées aussi fixes que celles que nous avons de l'être & de la manière d'être. Nous pouvons donc raisonner de ces deux sortes d'idées de la même manière, & j'ajoute que c'est en effet par leur combinaison qu'on peut arriver à la Métaphysique

complete, qui conduit au même but nos connoissances & nos obligations.

Nous partons de l'idée de l'être, & nous disons : tout ce qui est, est d'une certaine maniere, a des propriétés ; & ce qui n'est point, n'en a point. Le néant ne peut donc rien produire ; il faut être pour être puissant. Ce qui n'étoit pas n'a donc pû commencer d'être que par la production de ce qui étoit ; il est l'effet de quelque cause. S'il y avoit eu quelque tems où rien ne fut, rien ne seroit encore. Il y a donc un être qui n'a point eu de commencement, & de qui tous les autres êtres ont reçu l'existence. Cet être qui donne l'existence aux autres êtres, doit être plus parfait que ceux qu'il produit, puisqu'ils n'ont de perfections que celles qu'il leur donne. Je suis intelligent : l'être qui m'a produit a donc de l'intelligence. Un être intelligent n'agit point sans sagesse & sans vûes ; il ne fait rien d'inutile : ce sont des idées que ma propre intelligence me donne. Dieu m'a donc fait pour quelque fin. Cette fin suppose des moiens. Ces moiens doivent se tirer de la constitution qu'il m'a donnée. J'ai des facultés, & l'usage de ces facultés doit être de me procurer le bien dont ma nature

est capable, & que je desire. Il y a donc des regles à suivre dans cet usage. Toute fin suppose des manieres de procéder, qui ne peuvent être arbitraires. Je ne puis donc user arbitrairement de mes facultés, sans agir contre l'amour que j'ai pour moi-même, & contre l'ordre de celui qui m'a créé. C'est ainsi que de réflexions en réflexions & de conséquences en conséquences, la Métaphysique introduit dans la Morale; ce ne font point deux sciences, mais une science unique qu'on peut seulement diviser en deux parties, dont l'une sera la métaphysique de l'esprit, & l'autre celle du cœur.

Que les Lecteurs y soient attentifs; ils reconnoîtront que ce que je leur conseille ici pour leur propre instruction, c'est ce que j'ai fait pour l'instruction générale de tous ceux qui liront mon Ouvrage. Ils ont vû dans la premiere Partie, que pour établir la regle des mœurs, je n'ai fait que réfléchir sur nos sentimens naturels; que c'est de-là que tous nos devoirs résultent comme des conséquences nécessaires. Cette science de sentiment, cette Métaphysique du cœur, est donc l'unique & vraie science de l'homme. Celle qui mérite les

plus sérieuses attentions , la seule qui puisse le perfectionner & le rendre digne de la félicité pour laquelle il est fait , la conduite , la méditation de ce qu'il est. Une seule chose , dit Sénèque , perfectionne son ame , c'est la science immuable du bien & du mal : *unâ re consummatur animus , scientiâ bonorum & malorum immutabili.*

Remontons plus haut : ce fut cette certitude immuable & cet effet essentiel de la Morale , qui porta Socrate à rapeller à cet unique point toute la Philosophie. Les objets de toutes les autres parties de cette science , étoient , disoit-il , trop éloignés de nous , trop au-dessus de la portée de nos esprits , pour perdre notre tems à vouloir les pénétrer. La science du bien & du mal moral avoit au contraire sa source & tous ses principes au-dedans de nous ; elle seule suffisoit dans l'ignorance de tout le reste. Après ce philosophe , plusieurs autres des plus célèbres , & des sectes entières bornerent là toutes leurs recherches.

Quel avantage l'homme peut-il retirer en effet des autres sciences , qui soit comparable à celui de savoir ce qu'il est , ce qu'il doit faire ou fuir dans la  
vie

vie présente, & ce qui doit le rendre heureux dans la vie future. Nous avons montré de plus que ce n'est qu'en suivant les principes de cette même science, qu'il peut jouir de quelque tranquillité dans la révolution des choses humaines par lesquelles il passe, en écarter les peines, ou s'animer à les supporter. Sa seule félicité dans ce monde, est de n'avoir rien à se reprocher qui puisse le rendre indigne d'une félicité toujours durable. Or quelle science d'entre les plus estimées, peut contribuer à le rendre irréprochable? aucune ne le lui promet, aucune ne lui donne des leçons de bien vivre. Les plus habiles maîtres des hautes Sciences & des Beaux-Arts, sont souvent les plus dérégés & les plus dangereux des hommes. Parcourez leurs occupations, vous n'y découvrirez rien qui ne soit du moins étranger à l'honnête homme, à cet homme qui s'applique à vivre selon sa nature, à se perfectionner, à réformer chaque jour ce qu'il y a de séduisant dans ses vûes & d'excessif dans ses affections.

Est-ce là ce que j'apprendrai de la Grammaire, de la Rhétorique, de la Géométrie, de la Musique, de l'Astro-

*Tomé II.*

B b

nomie , de la Dialectique , & des distinctions de la Théologie des Ecoles ? Je puis , sans le secours de toutes les Sciences , parvenir à celle de bien vivre. Cette science , il est vrai , demande de l'étude ; mais elle n'a besoin ni de maîtres , ni de leçons , ni de lecture. On retient d'autant mieux ce qu'on en apprend , qu'on l'apprend de soi-même. La mémoire est moins nécessaire pour se souvenir de ses propres réflexions , que de l'enseignement des autres. Il s'établit entre le cœur & l'esprit un commerce de suggestions. Les pensées se fixent par les sentimens ; & ces derniers rappellent d'eux-mêmes aux pensées qui les ont excités. Les progrès se font par ce concert qui ne souffre aucune dissonance entre ce qu'on fait & ce qu'on doit faire. On ne se pardonne point le mal qu'on desapprouve , & les reproches qu'on s'en fait forcent insensiblement à ne le plus faire. Tout cela se passe au-dedans de nous , & ne demande autre effort à la mémoire , que de ne pas s'oublier soi-même. C'est ainsi que les simples & les ignorans parviennent quelquefois aux degrés de vertu les plus éminens sans le secours d'aucunes connoissances puisées hors d'eux-mêmes.

Il étoit digne de la bonté de Dieu qu'ils le puffent; & ceux qui se plaignent d'avoir manqué des secours du dehors pour devenir vertueux, ne font souvent que s'accuser d'avoir négligé ceux qu'ils trouvoient en eux-mêmes.

L'étude des Sciences & des Arts ne sert souvent au contraire qu'à gâter l'esprit & le cœur, dont elle rend du moins les vices plus irrémédiables: mais cet inconvénient pourtant ne doit point retomber sur l'étude même. Les remedes n'en font pas moins bons, parce qu'il n'en est point qui ressuscite les morts. Il est des esprits à qui la culture ne sert de rien. Le sable labouré n'en devient pas plus fertile. On voit des hommes qui nés avec une mémoire prodigieuse y joignent un travail infatigable; ils dévorent les livres; ils ont tout lû, mais sans jugement; ils sont devenus ce qu'on nomme des Sçavans, mais de fots Sçavans. Un bon esprit avec les connoissances qu'ils ont acquises, seroit un excellent esprit, bien instruit pour lui-même, & capable d'aider les autres à s'instruire: mais pour eux ils sont devenus pires que s'ils n'avoient jamais rien appris. Ils ont fait un amas d'idées indigestes, un cahos où le faux & le

vrai, le solide & le frivole, l'utile & l'inutile se confondent : leur savoir ne vaut pas l'ignorance d'un esprit droit qui fait saisir la vérité, quelque part qu'elle se montre, ou de quelque côté qu'elle lui vienne. C'est un malheur de ne pas naître avec cette droiture ; & ce malheur n'est pas tout-à-fait sans remède. Il faut alors chercher quelque guide d'un goût sûr, qui par des observations & des exemples, aide à se former du moins une espèce de bon goût artificiel. C'est ainsi que les élèves des grands maîtres deviennent par la seule imitation des artisans au-dessus des médiocres.

La pureté des mœurs contribue beaucoup à la justesse des connoissances. Un esprit libertin ressemble à ces insectes dont on dit qu'ils attirent en eux tout le venin des lieux & des substances qui les environnent ; il ne prend dans ce qu'il lit que ce qui peut s'incorporer en quelque sorte avec sa scélératesse ou son impiété naturelle.

Il en est de même de l'esprit faux qui n'a pris aucune précaution pour se redresser par des leçons ou par des conseils : s'il rencontre dans un auteur une fausse pensée, c'est celle qu'il adopte. Il fait une ample moisson de tous les tra-



vers des autres ; ce sont des armes dont il se munit avec avidité pour défendre ses propres travers. Le meilleur avis qu'on pourroit lui donner alors, ce seroit de ne plus rien apprendre, ou de desapprendre s'il peut tout ce qu'il croit déjà savoir. Le défaut de goût dans la lecture de ce qu'on nomme les ouvrages d'esprit, produit un semblable effet. On est assuré que ces ouvrages sont mauvais, quand ils sont loiiés par des gens de ce caractere, ou que ce qu'ils loient dans les bons ouvrages, est précisément ce qu'ils ont de défectueux. Ces sortes de défauts sont comme irrémédiables. C'est une ineptitude d'esprit pareille à celle de la main, qui fait les mauvais ouvriers dans les Arts. Le seul remede, c'est celui que j'ai dit de se former d'après les gens d'un goût sûr, & de se familiariser avec eux. On s'accoutume à mieux penser avec ceux qui pensent bien, comme on réforme son langage avec ceux qui parlent purement.

Il arrive aussi que le goût même du vrai se déprave ; une inquiete curiosité multiplie les questions, on recherche l'inutile avec la même avidité que l'utile. De-là naissent les disputes frivoles

auxquelles on s'attache plus qu'à celles qui sont véritablement importantes. On noie le véritable objet des Sciences dans un déluge de recherches qui lui sont étrangères. L'effet naturel de cette intempérie de connoissances est de beaucoup savoir de choses superflues ; mais un second effet est communément de mal savoir ce qu'on fait. Il faut convenir au reste que cette connoissance médiocre des choses vaut mieux qu'un fond de connoissances plus parfaites, qui ne font d'aucun usage pour la vie : savoir bien ce qu'il est important de savoir, c'est être au-dessus de ceux qui savent plus, mais qui ne savent rien de nécessaire. Il est honteux à l'homme, dit un poète, de se faire des amusemens pénibles, & fou de se tourmenter pour apprendre des niaiseries.

Quel est d'ailleurs le fruit d'une étude si peu sentée ? c'est de rendre les hommes incommodes, grands parleurs, & ce que nous apellons grands diseurs de rien. La démangeaison de parler ne connoît chez eux aucune regle ; c'est à contre-tems, c'est hors de propos qu'ils débitent leurs frivolités, sans égard au tems, aux lieux, aux personnes ; ils ignorent les choses nécessaires, pour en

avoir tant appris d'inutiles. On dit que la science enfle, & c'est sur-tout la science vaine ; la véritable rend les hommes modestes, réservés, attentifs aux convenances. Ceux qui savent le plus sont toujours les moins décisifs, les moins empressés à se produire ; ils craignent les fautes de surprise qui se glissent comme nécessairement dans une trop grande effusion de paroles. Les vrais Savans en un mot sont les sages ; & l'effet de leur science est de les former à toutes les vertus, & de les guérir de tous les vices : ils veulent savoir premièrement pour eux-mêmes, & ne donnent point dans la fausse maxime d'un poète orgueilleux : *voire savoir n'est rien, si quelque autre ne fait que vous savez.*

L'amour-propre donne aisément dans cet écueil ; la science est une qualité brillante dont il aime à se parer. C'est ainsi que notre vanité se méprend toujours sur les objets de notre vraie gloire. L'obligation de nous instruire n'a pas pour but de nous faire louer, mais uniquement de nous rendre louables ; c'est d'apprendre pour notre propre perfection ce qu'il nous est important de savoir. Les alimens entretiennent la san-

té de notre corps, & lui donnent de la vigueur sans que personne sache ce que nous mangeons. La science est l'aliment de notre ame, & notre unique soin c'est de la bien diriger pour la faire comme passer dans sa substance. Nous parlerons ailleurs de l'obligation d'instruire les autres; & des qualités nécessaires pour bien remplir ce devoir quand notre situation dans la société nous l'impose. Ici nous nous renfermons dans les usages personnels que nous devons faire de notre science, & nous indiquons les défauts dont elle peut être la cause ou l'occasion.

Le monde en reproche un qui n'est point en effet un défaut de la science, mais des personnes; c'est le pédantisme, défaut par conséquent que nous devons éviter avec grand soin. Nous ne sommes pas ce que nous devons être pour nous-mêmes, quand ce que nous sommes peut nous rendre incommodes, odieux, ridicules aux autres. On raille beaucoup les Gens de Lettres & certains Savans de toutes les especes: on peut avoir tort de les railler, mais le plus souvent on a raison. On a tort, quand la raillerie n'est inspirée que par le dégoût ou par un mépris général de

toutes les Sciences & des connoissances même les plus utiles. Ce vice n'est que trop commun dans la dépravation des siècles, & n'est pas tolérable dans ceux qui prétendent donner à tous les Savans un ridicule qui ne convient qu'à l'ignorance. Mettre sa gloire à ne rien savoir, c'est un abrutissement qui dégrade l'intelligence humaine. Mais on a raison de blâmer les Savans, quand on les trouve fots, ineptes pour le commerce & pour les affaires de la vie, mais pourtant suffisans & pleins d'eux-mêmes. C'est-là ce que j'appelle le pédantisme, & ce vice est comme une teigne qui s'attache à toutes sortes d'habits. Il est des pédans de toutes les robes & de tous les états; & ce qu'il y a de pis, c'est que ce sont communément les esprits les plus bornés qui se gonflent le plus de la suffisance de leur savoir; ils parlent comme s'ils étoient les seuls instruits de ce qu'ils débitent. Ils s'écoutent & veulent être écoutés, tandis qu'ils ne font qu'ennuier au lieu d'instruire; ils prennent des dehors & des manières qui les annoncent par-tout pour ce qu'ils sont. Il faudroit un livre entier pour les peindre tous avec toutes les sortes de ridicules qu'ils se don-

nent & toutes les sortes de dégoûts qui les causent. Mais l'expérience en apprend plus que les livres. Vous remarquez des Poètes qui ne parlent que de vers, des Mathématiciens que de nombres & de figures, des Médecins que de maladies & de remèdes, des Jurisconsultes que de loix, des Militaires que de sièges & de batailles, des Antiquaires que de médailles & de monumens : ce sont là les pédans chacun dans leur genre. Tous content longuement & désagréablement ce qu'ils savent. Que pensez-vous d'eux ; que doivent-ils penser d'eux-mêmes ? ce qu'ils pensent les uns des autres, ce qu'on pense des femmes qui ne parlent que d'ajustemens & de parures. Ce sont de petits esprits, ce sont de francs ignorans, qui ne savent pas même encore ce que c'est que savoir. Ce sont des enfans qui veulent manier les armes avant d'en avoir appris l'usage. La simplicité fait le caractère de la science, parce que c'est elle qui l'inspire : elle apprend à mal penser de soi-même, à se défier de ses connoissances & de ses foiblesses : elle est donc sans faste & sans ostentation. Le vrai savant ou celui qui pense à le devenir, n'affiche point, il faut le deviner ; il ressemble,

disoit un philosophe, à ces animaux qui prennent soin d'effacer leurs pas autour de leur retraite. Il garde pour lui sa science, & ne cultive son esprit que pour apprendre à régler son cœur. C'est-là son grand devoir, & l'objet d'une étude aussi continuelle qu'elle est étendue par la multiplicité de ses objets.

---

## CHAPITRE XI.

*Le devoir d'augmenter nos connoissances n'a pour objet essentiel que de fixer la regle de nos affections. La premiere est le desir des richesses : ce desir est légitime, parce qu'il est fondé sur des besoins naturels. Nous devons pourvoir à ces besoins, mais selon leur mesure. Il y a deux excès qu'il faut éviter. Le desintéressement absolu n'est pas excusable ; l'avarice sans bornes l'est encore moins. Ce seroit une fausse idée de vertu de se laisser manquer volontairement du nécessaire. On ne peut être conduit à cette espece de résolution, que par quelque vice ; telle est la paresse ennemie du travail, & cette paresse n'est pas sans exemple. On ne veut rien faire, l'oisi-*

veté mène droit à l'indigence, & l'indigence a peu de ressources qui ne soient criminelles. La mendicité n'est innocente que quand elle est forcée. L'intempérance & la sensualité font une seconde sorte de pauvres volontaires : ceux-ci manquent du nécessaire pour avoir recherché le superflu ; d'autres en manquent, parce qu'ils lui préfèrent l'inutile & le frivole ; c'est le luxe & le faste qui les apauvrit. Ils seroient assez riches s'ils renonçoient à la recherche des inutilités, s'ils ne se faisoient point de nécessité de caprice. Avoir un bien qui suffit à tous les besoins réels, c'est la richesse du sage. Il est permis de se mettre un peu plus au large, de vivre un peu plus commodément, de prévoir un avenir qui peut tarir les ressources : c'est l'objet de l'industrie dirigée par la prudence. Mais l'industrie ne nous est pas donnée pour servir des cupidités sans bornes. Ces cupidités naissent d'une erreur. Les richesses ne sont que les soulagemens d'une indigence involontaire de la nature ; on les regarde comme de vrais biens, & ces faux biens ne contentent point ; plus on en a, plus on en desire. Se contenter d'un bien qui suffit à tous, c'est être plus heureux & plus riche que ceux qui croient



*ne l'être jamais assez. Tous les sages ont reconnu que les richesses ne sont point le vrai bien de l'homme ; l'avare pourtant en fait sa Divinité ; son avidité de s'enrichir se termine à l'envie d'être riche. Son amour pour l'argent ne représente aucune des affections naturelles à l'homme. C'est une espece d'instinct brutal qui cause son tourment. On peut user bien des richesses ; mais il est si rare de n'en abuser pas , qu'un préjugé formé sur l'expérience , fait regarder la vertu pure comme incompatible avec les grandes fortunes. Un autre préjugé pourtant attache une idée de grandeur aux richesses : c'est le préjugé le plus dominant , mais le plus contraire à la raison saine.*

**N**OUS devons travailler à perfectionner nos connoissances , mais nos connoissances ne sont point notre perfection : les lumieres en effet ne nous sont nécessaires que pour diriger nos affections ; c'est par-là que nous vivons & que nous nous caractérisons pour le bien ou pour le mal. Nous ne sommes pas faits pour vivre au hasard & de caprice ; c'est un des principes que nous avons le plus solidement établis. Tous

les mouvemens de notre ame ont leur regle & leur mesure; c'est - là le grand objet de notre étude. Quand nous avons profondément réfléchi sur ce que nous sommes, quand nous avons examiné par d'exactes considérations ce que les objets qui nous environnent sont à notre égard, il nous reste à décider jusqu'où nous devons les desirer ou les craindre, ce qui doit nous réjouir ou nous affliger dans l'œconomie du monde, selon la part ou l'intérêt que nous avons dans les événemens dont l'infinie variété la diversifie. Desirer, craindre, nous réjouir, nous affliger, c'est à ces quatre dispositions que nous pouvons rapporter toutes les impressions que nous recevons du dehors selon la diversité des idées renfermées dans la sphere de nos connoissances.

Je commence par un premier desir, qui semble pour le fond n'avoir rien que de légitime, parce qu'il naît en nous d'un besoin naturel; c'est le desir des richesses. Mais ce desir pourtant est un de ceux qui coûte le plus à renfermer dans les bornes de la modération. J'ai remarqué plus d'une fois que notre premier malheur, ou la source de nos dérèglemens, c'est de perdre de vûe la fin

de nos penchans , qui nous en marque les justes limites. Nous avons besoin des biens du dehors ; ce besoin nous impose l'obligation d'y pourvoir : la négligence est donc sur ce point inexcusable. Le vice opposé nous frappe plus , parce qu'il s'éloigne plus de la nature ; mais un desintéressement absolu n'est pas moins contraire à son économie qu'une avarice sans bornes. Discutons les excès de l'un & de l'autre , & fixons le juste milieu qui les sépare.

Ce n'est pas une vertu de se laisser manquer de tout. Il n'est pas plus permis à l'homme de se faire mourir de faim , que de se tuer ; l'un & l'autre ne peut venir que d'un renversement de raison qui fait justement dégrader de l'humanité ceux qui s'y laissent aller : il y a chez eux plus que de la folie. Le sage au contraire , disoit un philosophe , est le plus ardent à rechercher les richesses naturelles , parce que la sagesse consiste à se former en tout sur les loix de la nature. C'est contumace de lui refuser ses besoins ; elle les demande avec empire , & cet empire est juste. Elle veut se conserver , & ce desir ne peut être vaincu que par quelque passion furieuse d'orgueil , d'impatience , de desef-

poir, qui se révolte contre les dispositions du Créateur : nos raisonnemens sur ce sujet ont été simples. Dieu nous a rendus sujets à la faim ; son ordre est donc que nous mangions, & pour manger il faut avoir des alimens. Nous sommes exposés aux injures de l'air, il nous faut des habits pour nous en défendre. Voilà les richesses que le sage s'empresse de se procurer ; il ne lui vient point dans l'esprit que ce soit une vertu d'être pauvre jusqu'à manquer du nécessaire. L'amour d'une telle vertu seroit un vice dans un esprit libre & capable de délibération ; ce seroit contre Dieu qu'il disputeroit ; ce seroit pour le violement de ses loix qu'il prétendroit en être récompensé.

Quelques Philosophes se sont laissés emporter à l'avidité de contempler la nature jusqu'à se dépouiller des biens dont le soin pouvoit les distraire ; mais ils avoient la précaution de s'en réserver autant qu'il leur en falloit pour vivre : ce seroit une indiscretion de les en blâmer. L'étude de la nature & surtout de soi-même, l'envie de travailler plus librement & plus assiduellement à sa propre perfection, peut inspirer de pareilles résolutions ; elles n'ont rien de contraire

traire à l'ordre, tant que l'homme n'est chargé d'aucune autre obligation que de celle de répondre de lui-même. On ne manque de rien quand on a ce qui suffit : mais quiconque se refuseroit volontairement ce nécessaire, seroit convaincu de quelque vice inexcusable ou séduit par quelque fausse idée de vertu : sa résolution seroit homicide.

La paresse qui va jusqu'à rendre le paresseux ennemi du travail que le nécessaire exige, est un vice qui ne peut se pallier par aucune excuse ; & cette paresse est-elle sans exemple ? on pourroit travailler, mais on ne le veut pas : qu'arrive-t-il ? l'oïveté conduit droit à l'indigence ; & quelles en sont les ressources ordinaires, la mendicité, le vol, les filouteries, les emprunts frauduleux, & tout ce qu'on appelle vivre d'industrie. La mendicité n'est pas un crime que les loix punissent ; mais elle n'est innocente pourtant que quand elle est forcée. Ce qu'on lui donne volontairement n'en est pas moins un vol, quand on ne mendie que par aversion pour la peine de se procurer ses besoins. Tout mendiant de profession ne diffère d'un filou que par la manière de surprendre : l'indignation succéderoit à la pitié qu'on a de sa mi-

fiere, s'il avoit la sincérité d'en avouer la vraie cause. Il ne subsiste donc proprement que par le mensonge ; & s'il est digne de quelque compassion, ce n'est que pour s'être rendu misérable par sa faute. Il peche contre les autres, pour avoir premierement péché contre lui-même. On ne pardonne point à ceux qui dépouillent ou qui tuent sur les grands chemins, à ceux qui se glissent dans les maisons ou qui les forcent, à ceux qui ravagent les vendanges & les moissons, quand ils alleguent leur pauvreté pour excuse, quand même ils ont été réduits à la pauvreté par des accidens involontaires. Qu'est-ce donc de faire du crime la ressource du crime ? de devenir voleur parce qu'on est fait néant ? Tels sont une infinité d'affronteurs qui vivent aux dépens du public, qui prennent à crédit ce qu'ils savent bien qu'ils ne peuvent ou qu'ils ne veulent pas paier, dont le moindre défaut est celui de devenir parasites, ou d'usurper par des fraudes les charités réservées aux vrais pauvres. La société devoit-elle les traiter en hommes, & le font-ils à leur propre jugement ? L'oïveté corrompt les riches mêmes, & les jette dans une infinité de déreglemens.

Mais l'oïfiveté qui fait les pauvres, attaque la nature dans la premiere de ses loix, & la force à fatisfaire par de mauvais moiens, un penchant aussi légitime qu'il est invincible.

L'intempérance & la sensualité font une seconde espece de pauvres volontaires, qui péchent doublement contre la loi de la nature; ils s'accordent plus que le nécessaire, & le nécessaire leur manque pour avoir désiré le superflu. Vous êtes surpris que des gens nés dans ce qu'on apelle une fortune honnête, se trouvent insensiblement à l'étroit, qu'ils manquent d'habits pour se couvrir, de bois pour se chauffer, qu'ils prennent tout à crédit, qu'ils ne vivent plus que d'emprunt. Voiez-les une fois à table, vous reviendrez de votre étonnement; ils mangent dans un repas ce qui leur suffiroit pour une semaine, s'ils étoient sobres. Il leur faut beaucoup parce qu'ils sont gourmands, il leur faut du bon parce qu'ils sont sensuels. Par ces deux excès ils s'éloignent également de ce que la nature leur dicte; elle n'a point de besoins qui ne soient bornés. La faim demande peu pour être satisfaite, & ce qu'elle demande s'offre de lui-même. Les alimens

nécessaires sont les plus communs. La Providence pourvoit à tout, de manière que la vie frugale coûte aussi peu de dépenses que de tourmens. Tout est bon, quand la faim l'affaïsonne. C'est un témoignage que chacun se rend ; & par là les plus sotement délicats se trouvent quelquefois dans le cas de se démentir, & de se plaindre contre toute raison de manquer du nécessaire. Nourris aux tables les plus délicieuses, ils mangent de tout avec une avidité sans répugnance, quand ils se trouvent pressés d'un besoin purement naturel. Le pain du laboureur & du vigneron change pour eux le dégoût en plaisir. Se sentent-ils alors moins hommes qu'ils n'étoient, quand une fine délicatesse leur donnoit de l'aversion pour cet aliment, qu'ils regardoient comme fordide ? N'est-ce pas la raison qui leur apprend à ne pas se laisser mourir de faim, plutôt que de manger ce qui suffit pour leur conserver la vie ? La raison leur apprend donc aussi dans ces momens que leur délicatesse n'est que la dépravation d'un desir sage & facile à contenter. Ne conçoivent-ils pas enfin que pour vivre en homme, il n'est pas nécessaire d'être fort riche, & que c'est pécher contre



foi-même de s'appauvrir par des excès qui se couvrent mal-à-propos du prétexte des vrais besoins. La sobriété ; la tempérance est donc un secret d'économie naturelle ; elle apprend à pourvoir à l'avenir par l'usage modéré du présent. C'est par-là que dans des fortunes, que dans des professions où les gains sont égaux, les uns s'enrichissent, tandis que les autres se ruinent. Sans épargnes fordes, il reste aux premiers un superflu qui n'est que le fruit des attentions qu'ils ont à ne rien s'accorder de trop. C'est par l'excès contraire que dans la dépravation d'une grande ville on voit tant d'artisans réduits à l'étroit. Tout métier nourrit son maître, quand il fait se contenter de ce qui suffit.

Comment se trouve-t-on pauvre encore avec des gains & des revenus qui présentent une image d'opulence ? C'est par un enforcellement qui fait préférer le frivole au nécessaire. On oublie cette maxime simple, que le corps est plus que le vêtement. On fait passer les habits avant la nourriture ; on donne dans le luxe & dans le faste : c'est un impôt qu'on met sur sa propre tête, & dont on est soi-même l'exécuteur tyrannique. Ce renversement d'esprit est plus que

prodigieux, sur-tout dans les femmes. Donnez-leur des robes & des coëffures, elles vous quitteront de leur donner du pain. Ne craignons point de rapporter le proverbe, *habits de soie, ventre de son*. Ces expressions naïves ont une vérité qui caractérise si bien les hommes, qu'ils ne peuvent se la défavouer. Ce n'est pas toujours sans réflexion qu'ils s'écartent des règles que la raison leur prescrit; ils savent se condamner, & continuent de faire ce qu'ils condamnent. Ils se rendent pauvres, de peur de le paroître; ils font céder la nature à l'opinion: peuvent-ils alors se plaindre de leur pauvreté? leur est-il permis de désirer des richesses pour des inutilités? Je fais qu'on a dans la société des prétextes de souhaiter ou de se procurer des biens. Il faut soutenir son état, ou s'y conformer dans ce que la bienséance & les usages autorisent. Il faut nourrir sa famille, pourvoir à son établissement: mais plus ces prétextes paroissent légitimes, plus ils condamnent ceux dont je viens de parler, la paresse, l'oïveté, l'intempérance & la vanité. Tous les excès où ces déréglemens font donner, sont des injustices & des larcins dont on se rend coupable. On s'apro-

prie ce qui n'est pas à soi, ce qu'on doit à ses enfans, à ses domestiques, à l'ouvrier, au mercenaire, au marchand. J'entrerai plus avant dans ces détails quand je traiterai des devoirs de l'homme à l'égard des autres hommes. Ici je borne mes attentions à ce qu'il se doit personnellement à lui-même; & des différentes réflexions que je viens de faire, il lui sera facile de conclure jusqu'à quel degré son penchant lui permet de porter le desir des richesses.

La grande richesse c'est de n'avoir point de desirs inutiles. Ne se point faire de nécessités volontaires, avoir un bien qui suffise à tous les besoins réels: en cet état ce n'est point un malheur d'avoir, mais c'en est un de desirer beaucoup. Celui qui ne desire rien que ce qu'il possède, est aussi riche que celui qui possède tout. Il est égal pour lui d'avoir des richesses, ou de n'en point desirer. Dans une fortune étroite on peut souhaiter de se mettre un peu plus au large, de vivre plus commodément, prévoir un avenir qui peut augmenter les besoins, ou tarir les ressources. A peine se trouve-t-il quelqu'un qui puisse se promettre de posséder toujours ce qu'il possède au titre le plus légitime. Il est sage de se

munit contre les accidens imprévus ; & contre l'instabilité des choses humaines. C'est-là l'objet de l'industrie qui doit être dirigée par la prudence : mais l'industrie ne nous est pas donnée pour servir à des cupidités sans bornes.

Les nécessités en ont, mais les superfluités n'en ont point. Le piège est dangereux ; on y tombe par une inclination naturelle dont on ne se défie point. Ce qu'on veut d'abord est juste ou permis. On le regarde comme un bien ; mais on donne à ce bien plus de valeur qu'il n'en a. Ce n'est point un bien solide qui puisse faire par lui-même le bonheur de l'homme, & le desir même qu'il laisse après la possession, nous avertit que ce n'est pas notre vrai bien. Trouvez quelqu'un qui soit content de ce qu'il a, quand il a commencé de n'être pas content de ce qui lui suffisoit ; au-delà de ce suffisant rien ne lui suffit plus. Il n'est jamais d'assez pour les cupidités déréglées ; elles passent leur but, parce qu'elles le méconnoissent. Les richesses ne sont données que comme des soulagemens, que comme des ressources d'une indigence involontaire, que comme on donne les remèdes dans les maladies. Ce n'est qu'un bien-être pour nous  
soutenir

soutenir dans l'attente du bien souverain qui doit combler tous nos desirs. Vous figurez - vous qu'elles peuvent vous procurer ce bien ? vous êtes dans l'erreur. Vous les desirerez sans mesure , parce que vous voulez invinciblement votre bonheur : mais dans quelque mesure que vous les obteniez , vous n'arriverez point à ce contentement parfait que vous y cherchez. Ne les recherchez donc que pour le seul usage auquel elles sont nécessaires : persuadez-vous que vous en avez assez quand vous ne manquez de rien pour les besoins indispensables de la vie ; vous aurez obtenu de vous-même ce que le riche toujours avide n'obtient point : vous n'aurez plus de desirs inquiets qui vous tourmentent : vous ne ressentirez point le poids de la pauvreté , parce que vous ne vous croirez point pauvre.

Réfléchissez sur la condition de ceux qui le sont , ou qu'on nomme ainsi dans le monde , ils y sont toujours le grand nombre ; mais y sont-ils les plus malheureux ? Supposez-les tranquilles dans la jouissance d'un petit bien que leur industrie fait valoir , & que leur économie ménage. Que le travail de leurs mains leur procure une subsistance su-

re, ils n'ont que ce qu'il leur faut ; mais en font-ils plus tristes ? Leur esprit n'est-il pas d'autant plus libre, qu'il est occupé de moins d'objets. Ils dorment tranquillement, tandis que leurs moissons croissent ; à couvert de la rigueur des saisons, ils goûtent les agrémens de celles qui sont plus douces. De tout tems on a loué cette vie frugale ; elle s'est fait envier de ceux qui nageoient dans l'abondance ; on a regreté les premiers âges du monde où cette modération regnoit. Tous les sages ont reconnu que la félicité de l'homme ne consistoit point dans les grandes richesses. C'est la voix de la nature qui n'a point cessé de se faire entendre, & qui n'a point cessé de se contredire quand les passions l'ont dépravée par de fausses idées des biens qui lui sont propres. Une des plus ingénieuses pieces d'Horace est celle où ce Poëte introduit un usurier, qui se fait à lui-même la peinture la plus touchante de la vie champêtre & frugale. Il est prêt à partir pour se retirer de Rome : au milieu du mois il retire à ce dessein tous ses fonds, & cherche pourtant à les replacer le premier jour du mois suivant. La nature l'invite à son vrai bien, mais la cupidité le rentraîne impérieusement vers son fantôme.

L'avarice est en effet de tous les vices de l'homme le moins traitable, en cela même qu'il est le moins naturel : les richesses ne sont point aimables en elles-mêmes ou pour elles-mêmes. Il semble qu'elles ne devoient tenter que par les facilités qu'elles donnent pour contenter d'autres passions. Le desir d'en amasser ne devoit donc point avoir d'autre but que de les répandre pour les différens usages que la corruption des autres desirs peut en faire faire. Les vertus peuvent en bien user quand on les possède ; mais il n'est d'aucune vertu de desirer de les posséder. La fortune n'est point pour nous une déesse, ce n'est point une divinité qui puisse faire notre bonheur. L'avare pourtant en fait la sienne ; il ne veut s'enrichir que pour être riche, & la biffarerie de sa passion paroît, en ce que dans la vérité personne n'est plus pauvre. Il manque de tout ce qu'il n'a pas, puisqu'il le desire ; il manque de tout ce qu'il a, parce qu'il se le refuse. Il s'aplaudit au milieu de tout ce ridicule qu'il se donne ; on le siffle dans le public ; on le joue sur les théâtres, mais il est insensible à tout autre honneur qu'à celui d'être plus opulent que ceux qui le raillent ou qui le déte-

stent. Il seroit superflu de s'étendre sur tous les autres vices que ce vice donne, & sur tous ceux qu'il inspire. On fait qu'il n'est rien d'injuste & de sordide pour celui qui trouve son plaisir dans l'argent.

Ce plaisir ne représente aucune des affections naturelles à l'homme ; il veut vivre & vivre commodément, se procurer des aises & des délices. Il entrouve dans les viandes & dans les liqueurs ; il se laisse éblouir par le faste & par la pompe ; il est flaté de marcher dans un équipage capable d'attirer sur lui les yeux de la multitude ; il ambitionne les places élevées & les distinctions qui le font respecter. L'argent peut servir tous ces desirs trompeurs, & favoriser tous les excès auxquels il se porte. Sa passion pour un sexe différent du sien, lui seroit sacrifier sa fortune à la possession des personnes qui l'ont charmé. De grandes richesses leveroient tous les obstacles qu'il y rencontre ; il voudroit les avoir acquises au prix de tous les crimes, pour en commettre un qui le dédommageroit à son gré de tous ses remords. Il n'aime enfin les richesses que pour d'autres objets que les richesses mêmes. Jusques-là donc il est hom-



me encore, & ses inclinations, quoique étrangement déréglées, sont humaines. Mais l'attachement de l'avare à l'argent ne ressemble qu'à cet instinct de certains chiens, qui mourroient avec quelques écus dans la gueule, si quelqu'un ne les leur ôtoit : c'est un spectacle qui vérifie la fable de Phedre. Les effets que l'argent produit sur ces sortes de chiens, seroient incroyables à ceux qui ne les ont pas vûs. Les yeux de l'animal se ferment insensiblement & se fondent en larmes; le batement des arteres se fait apercevoir dans toute l'étendue de son corps; des convulsions violentes agitent jusqu'aux moindres fibres de les nerfs; le tremblement est universel, & l'affaïssement de toute la machine en annonce la prochaine défaillance. Image naïve des inquiétudes, des craintes, des saisiffemens de l'avare aux moindres apparences de pertes ou de diminutions de ses revenus. Heureux s'il ne falloit pour le guérir, qu'arracher tout son argent de ses mains, comme le chien se remet de tous ses accidens, quand on l'arrache de sa gueule !

Rien ne devoit en effet mieux faire sentir à l'avare la folie de sa cupidité sans bornes, & de son aveugle attache-

D d iij

Ph. I. I.  
fab. 26.

ment aux richesses, que la possibilité même des pertes qui lui causent tant d'allarmes & d'agitations. Les biens qui peuvent nous être ôtés ne sont point nos vrais biens ; le bonheur parfait consiste dans la possession d'un objet, dont la jouissance soit sans inquiétude. Est-ce-là ce que les richesses font pour nous ? Le riche de l'Évangile forme de grands projets sur l'abondance de ses moissons ; il va détruire ses greniers pour en construire de plus vastes ; il aura-là des provisions pour plusieurs années. Repose-toi, dira-t-il alors à son ame, & dès la nuit suivante cette ame lui fera redemandée. Ce n'est pas tout ; mille accidens imprévûs peuvent réduire le possesseur des plus immenses richesses à la pauvreté la plus étroite. Il ne lui restera de tous ces biens acquis avec tant de peines, que le regret de ne les avoir plus, & de les voir passer en d'autres mains. Le plus sensible des malheurs est celui d'une félicité perdue ; mais le malheur de l'avare alors n'est pas proprement d'être privé de ses richesses, c'est de les avoir aimées. La douleur des privations se mesure sur l'attachement qu'on avoit à leurs objets.

Ce sont-là des pensées que l'homme

sage ne doit jamais perdre de vûe, des pensées souvent justifiées à ses yeux par l'expérience des autres, & dont il doit apprendre à régler ses propres desirs. Que son unique souhait soit de se voir placé comme entre la richesse & la pauvreté, hors d'atteinte aux tentations de l'une & de l'autre. S'il est né dans cette médiocrité, qu'il sache y contenir ses affections; le superflu n'est jamais desirable; les commodités ne doivent point être recherchées avec impatience. L'homme peut en jouir quand il peut se les procurer sans injustice. Si les richesses lui viennent comme d'elles-mêmes, qu'il les reçoive dans sa maison sans leur donner d'entrée dans son cœur. Un petit homme aimeroit mieux être grand; mais il ne se fâche point de ne l'être pas; il ne s'en desespere point. On peut de même aimer mieux être riche que pauvre; les richesses ne sont pas un mal, on peut en bien user. Il y a même une idée de grandeur à vivre dans les richesses avec autant de modération, avec autant de simplicité, avec autant de frugalité, que dans une condition pauvre ou médiocre. C'est savoir donner aux richesses leur vrai prix, de n'en user que pour une subsistance com-

mode. Elles sont d'ailleurs toujours onéreuses par les soins qu'elles exigent, & toujours dangereuses par les moyens qu'elles offrent aux passions de se satisfaire. Il y a plus de sûreté pour la vertu dans une opulence bornée; c'est une espèce de prodige de posséder de grands biens sans avoir de grands vices; & le préjugé qui fait considérer la vertu pure comme incompatible avec les grandes fortunes, est justifié par une expérience comme universelle. Si tous ne succombent pas aux tentations qui naissent de l'abondance, le danger d'y succomber n'en est pas moins réel & moins terrible.

Les richesses ont sur tout un effet comme naturel dont peu de personnes se défendent, c'est qu'elles enflent le cœur. Je dis un effet comme naturel, parce qu'au fond il est contraire au jugement de la raison saine; ce n'est que par une dépravation de penchant qu'il y a dans le monde une espèce de conspiration générale d'attacher aux richesses une idée de grandeur & d'excellence: on les estime, on les admire, on les revere, on les recherche; & c'est moins parce qu'elles sont estimables, que parce qu'elles sont estimées. Les parents

nous en inspirent l'amour ; ils nous en souhaitent ; c'est comme le vœu général. La pauvreté tout au contraire est regardée comme un avilissement ; on en rougit pour soi-même ; on la dédaigne ; on la méprise dans les autres. Il n'est donc pas surprenant que ces préjugés gagnent & se communiquent ; mais rappelez-les au tribunal de la raison saine , elle vous découvrira que ce ne sont que des fruits d'une première erreur : erreur née d'une fausse apparence que l'avidité de notre bien-être nous empêche d'approfondir. Un homme heureux est un homme estimable , parce que l'homme est fait pour être heureux. Plus nous approchons de ce qui convient à notre nature , plus nous paroissions parfaits. Or il n'est rien qui nous donne une idée de félicité plus spécieuse , que la possession des richesses : cette idée pourtant est trompeuse ; les riches ne sont point vraiment heureux ; ils ne sont donc pas vraiment grands , & c'est une illusion pure de se les figurer tels.

Quand nous avons approfondi l'homme dans le premier chapitre de cet ouvrage , nous avons trouvé que toute son excellence se tire de lui-même , & qu'il n'est vraiment estimable que par

les qualités du cœur : or les richesses sont étrangères à ces qualités. Elles ne les donnent point ; elles ne sont pas même communément données à ceux qui sont vertueux , ou ne leur sont point données parce qu'ils le sont ; c'est plus souvent le partage des méchans que des bons. Ce n'est pas même aux qualités de l'esprit & du corps qu'elles sont jointes. On voit enfin que ceux qui sont les plus fiers de leur abondance , sont assez ordinairement les plus ineptes , les plus imparfaits , & les plus méprifables des hommes. Quelle surprise donc pour le sage qui les approche ! quelle fatalité de destinée , quel enforcelement de vanité de les voir se croire dignes de toute l'estime publique ! ils se le persuadent ; ils s'en laissent persuader par leurs flatteurs. C'est une raison de plus pour l'homme qui réfléchit , de ne point envier leur sort , de peur de leur ressembler. C'est de tous les préjugés du monde le plus contagieux , le plus enraciné dans les esprits , & pourtant le plus facile à dissiper dès qu'on raisonne. Tout homme se doit à lui-même d'être vertueux ; tout homme peut le devenir au suprême degré sans être riche , & le plus riche des hommes peut être le plus vi-

DES DEVOIRS. 323  
cieux. Aucun homme vicieux n'est digne du respect des autres.

---

## CHAPITRE XII.

*Le desir de la gloire nous est naturel ; mais trop impétueux , & capable de sortir de ses justes bornes , il a besoin d'être fixé par la nature de son objet & de sa fin. La gloire de tous les êtres créés est de parvenir à toute la perfection dont ils sont susceptibles. Cette gloire dans les êtres inanimés appartient toute entière à celui qui les a faits. Les êtres intelligens & libres peuvent y prétendre , parce que les moyens de se perfectionner leur sont propres , & donnent en eux une idée de mérite qui doit être récompensé. La perfection de l'homme, c'est la justice. Quand donc il aura rempli la mesure de justice qui lui convient , il en sera récompensé par la gloire ; mais l'impatience du desir d'en jouir nous jette dans des illusions que nous devons craindre. Nous nous enflons des dons de la nature , & cette gloire n'est pas plus à nous que celle des perfections des êtres inanimés. Nous la devons toute entière à notre Auteur ;*

*lui seul doit être considéré comme grand en nous. Toute notre gloire vient de faire servir nos facultés aux usages de la justice. Ces facultés ne sont point par elles-mêmes des vertus. On blâme comme par instinct & par un jugement de pur sentiment, ceux qui se glorifient de ces sortes d'avantages. Rien ne nous plaît dans ceux qui les possèdent, que la modestie de leurs dispositions. Ils nous plaisent en ce qu'ils sont exempts de la vanité qui nous choque dans les autres. Cette vanité nous choque, parce qu'elle s'appuie sur des qualités fragiles. Rien de tout ce qui passe ne peut faire la gloire d'une ame qui ne meurt point. La justice seule peut être éternelle dans l'homme. Il s'estime par ce qui n'est pas en lui, par ce qui n'est pas même à lui : c'est le comble de son extravagance. Le plus vain des titres pour prétendre à la gloire, c'est celui de la naissance. Il n'est de vrais nobles que ceux qui s'ennoblissent par leurs vertus personnelles. Toute idée de noblesse tirée d'ailleurs est pleine de ridicule, d'absurdités, & de contradictions dans nos propres sentimens. On doit juger de même des distinctions du monde. Elles n'ont dû s'accorder qu'aux vertus ; mais elles ne sont pas elles-mêmes*



*mes des vertus , & ne peuvent en être la récompense. Les fureurs de l'ambition sont inconcevables ; elles se desabusent par la qualité de leurs objets , qu'elles jugent indignes des peines qu'ils courent. Les ambitieux aspirent à la gloire par tout ce qui les en rend indignes eux-mêmes. Le seul honneur d'occuper les places honorables , c'est de les avoir méritées , & ce mérite subsiste indépendamment d'elles. Diverses considérations qui doivent dégoûter de l'envie de se faire estimer des hommes. Il n'est point d'envie sujette à tant de bisarreries vraiment deshonorantes.*

**N**ous avons montré dans la première Partie de cet ouvrage quelle est en nous la force du desir de la gloire ; ce desir ne nous est pas moins invincible que l'amour de notre être. Il ne nous est pas plus possible de nous mépriser que de nous haïr , lors même que nous sommes méprisables. Ce desir de gloire , quoique juste en lui-même , parce qu'il est naturel , a donc besoin d'être modéré , d'être renfermé dans sa juste mesure , d'être fixé par la nature de son objet & de sa fin. Plus il est véhément , plus il est capable de sortir de

ses bornes , plus il est aussi susceptible des illusions que certains objets lui font par une apparence trompeuse. Il est donc utile de rapeller d'abord à l'homme en quoi la vraie gloire consiste pour l'empêcher de la chercher où jamais elle ne fut.

La gloire des êtres créés est de parvenir à toute la perfection dont le Créateur les a rendus susceptibles : c'est par là que nous les louons ou que nous les admirons , avec cette différence , que les êtres inanimés ne sont point le véritable objet de nos louanges. Ils ne peuvent contribuer à se rendre parfaits par aucun mouvement qui leur soit propre. Ils n'ont pas même le sentiment de leur perfection , qu'ils ne reçoivent que de l'opération de celui qui les a faits. C'est donc lui , ce n'est que lui que nous louons en eux ou par eux. Les cieux en ce sens publient la gloire de Dieu , c'est-à-dire qu'ils nous font connoître sa puissance , sa sagesse , sa grandeur par les merveilles qu'il opere ; nous rendons hommage à ce qu'il est par l'admiration de ce qu'il a fait.

Mais il y a pour les êtres intelligens & libres une gloire à laquelle ils ont droit d'aspirer ; c'est par choix & par

raison qu'ils travaillent à se perfectionner. Ils sentent ce qu'ils sont & ce qu'ils doivent être : leur perfection n'est donc point sans une idée de mérite , qui leur fait attendre une récompense ; ils la desirerent , & cette récompense ne leur sera pas refusée. Celui qui leur ordonne d'être justes , sera lui-même le rémunérateur de leur justice : c'est pour la justice que l'homme est né. Nous l'avons souvent inculqué ; nous en avons tiré les preuves de la constitution même de sa nature , de ses notions , de ses facultés , de ses sentimens , & de ses affections. Quand il sera donc fixé dans ce degré de justice qui lui convient ; quand il sera passé de l'inconstance de cette vie dans un état permanent , il sera vraiment louable & loué de la bouche de Dieu même , dit un Apôtre. Telle sera sa gloire ; elle n'est point de ce monde. La raison nous le fait sentir quand nous réfléchissons sur l'idée que nous avons de ce que nous apellons la justice ou la vertu. Nous voions qu'il n'est rien dans le monde présent, qui soit assez puissant, assez précieux , assez digne d'elle , pour être sa vraie récompense. Ce sont des vérités que nous avons mises ailleurs dans un plus grand jour.

Que suit-il de toutes ces vérités ? Que nous abusons du desir de la gloire, quand l'impatience d'en jouir nous fait courir après des ombres qui n'ont rien de la réalité de celle où nous devons tendre. Nous l'attachons à des objets qui n'ont rien de louable en eux-mêmes, & qui nous font négliger les dispositions & les œuvres dont elle est le prix. C'est sur quoi nous nous sommes étendus dans la première Partie. Nous avons montré que ce desir de la gloire nous est naturel, parce que tous les cœurs y sont sensibles : mais nous ne l'avons montré que par les méprises où ce desir nous jette dans le discernement de son objet. Ce sont des excès que la raison condamne, & qu'elle doit nous apprendre à modérer.

Revenons donc sur nos voies, & repassons sur toutes ces sortes d'illusions, où nous ne nous donnons que parce que nous ne nous connoissons pas assez, que parce que nous perdons de vûe l'excellence de notre nature & ce qui doit faire notre véritable grandeur. On nomme vanité, toute cette gloire frivole dont nous nous laissons éblouir ; & ce mot signifie proprement un fantôme de gloire. Aprofondissons-

ca

en tous les objets , & nous n'y découvrons rien en effet qui puisse entrer dans l'idée de gloire , selon la notion que je viens d'en donner. Par-là nous sommes tout vains nous-mêmes , nous nous mentons , nous nous trompons , & nous nous disons souvent que nous sommes quelque chose , tandis que nous ne sommes rien.

Qu'avons-nous observé d'abord ? Que la vanité naît en nous de la vûe des moindres dons de la nature. Nous nous enflons des qualités du corps & de celles de l'ame. Avoir de la beauté , des agrémens , de l'esprit , de l'adresse , voilà dequoi nous nous glorifions. Un mot confond cette vaine complaisance. Qu'avons-nous en ce genre que nous n'aïons pas reçu gratuitement ? La gloire de ces perfections n'est pas plus à nous , que celle des êtres inanimés les plus parfaits leur appartient. Admirons alors , louons en nous le Créateur devant qui nous devons nous considérer comme les choses qui ne sont pas. La reconnoissance est le seul sentiment qui nous soit permis sur ce que nous apportons au monde en naissant. Celui qui nous a faits est le seul grand en nous.

La gloire d'une créature intelligente

*Tome II.*

E e

ne peut confister que dans l'usage libre qu'elle fait de son être, & des dons qui l'accompagnent. Si nous abusons des nôtres, nous les aviliffons, nous nous dégradons nous-mêmes; & nous sommes doublement coupables, parce que nous sommes ingrats & desobéiffans aux ordres de notre souverain maître. C'est comme si le vase de terre venoit à dire au potier: vous ne m'avez pas fait; ou je ne veux point servir aux usages que vous m'avez assignés. Ce que Dieu veut de nous, c'est que nous fassions servir tous nos talens à ceux de la justice, aux exercices des vertus qui font les justes. Tandis que vous ne l'êtes pas, vous n'avez rien qui soit vraiment louable, fussiez-vous le plus accompli des hommes du côté des perfections naturelles. Ces perfections ne sont point par elles-mêmes des vertus; elles subsistent dans les plus déréglés, & ne contribuent quelquefois qu'à les rendre plus méchans & plus portés à la dépravation des mœurs.

Voulez-vous à ce sujet juger saine-ment de vous-même, observez le jugement né qu'on porte de ceux qui se font valoir par ces sortes d'avantages. Les hommes les plus stupides savent

les réduire à leur vrai prix. C'est une estimation de sentiment qui discerne les mérites, comme le palais discerne les saveurs. Qu'une femme paroisse fiere de sa beauté, qu'elle s'en croie plus digne de respect, qu'elle exige des hommages pour cette idole, qu'elle s'épanouisse aux louanges qu'on lui donne : qu'un homme soit entêté de sa taille & de sa bonne mine, qu'il se mire dans ses jambes, qu'il fasse admirer sa belle voix : qu'un autre cherche les occasions de faire briller son esprit, qu'il débite ses productions avec complaisance ; on prononce de tous ces personnages qu'ils sont vains dans le sens que le terme de vanité présente, que leur gloire n'est qu'un fantôme sans solidité, qu'une goutte d'eau qu'un souffle dissout. Le cœur juge de la vraie gloire, n'en éprouve point l'impression par toutes ces apparences frivoles. La sottise qui s'en félicite avec une affectation trop marquée, ne fait plus sur nous que l'impression du ridicule. On rit de ceux qui se complaisent dans ces prérogatives où la vertu ne se montre point, comme on rit des fous qui se donnent pour des rois.

L'homme sage n'y met point sa gloire, & craint de l'y mettre. Qu'il juge de

ce qui lui sied par ce qu'il trouve de bienséant dans les autres. Ce qui nous plaît dans les personnes qui se distinguent le plus par leurs qualités naturelles, ou par leurs talens acquis, c'est la modestie de sentimens qui les accompagne. On aime à les voir simples, unis, sans affectation dans leurs manieres & dans leurs discours, sans ostentation de ce qui paroît les relever, sans empressement de se faire connoître & de se produire sans amour des louanges & des préférences. Toute cette simplicité qui nous charme en eux, n'est en effet qu'un témoignage muet qu'ils nous rendent de leur justice, ou de celle qu'ils savent se rendre. Ils ne se louent point; ils ne se glorifient point des biens naturels qu'ils possèdent, parce qu'il ne doit point en effet leur en revenir de gloire. C'est en cela que nous les trouvons justes; ils ont à nos yeux le mérite de ne point s'enfler de ce qui n'est point un vrai mérite; ils nous plaisent enfin parce qu'ils sont exempts de la vanité, qui nous choque dans les autres comme par instinct.

Pourquoi nous choque-t-elle encore; ou pourquoi doit-elle nous choquer même sans réflexion? C'est que les objets



dont elle tire son mérite, sont incapables de contenter ses desirs & les nôtres. Ce n'est pas pour quelques courts momens, ou pour la durée même de la plus longue vie que nous désirons d'être honorés; ce penchant en nous n'a point de bornes, & nous porte malgré nous dans un avenir illimité. Le sujet de notre gloire doit donc être aussi durable que nous. Ce qui fait l'excellence d'une ame immortelle ne doit point mourir : cette excellence n'est point dans des qualités fragiles, caduques, passageres, qui s'usent, qui diminuent de jour en jour, qui peuvent se perdre en un moment : telles sont celles dont nous parlons; elles ont leurs faisons & leurs âges. La jeunesse la plus brillante passe comme une fleur, & devient hideuse quand le tems la conduit jusqu'à la vieillesse par des décadences insensibles. Qu'on se figure les tourmens d'une belle femme qui s'aperçoit de son déclin; le souvenir de ses beaux jours la desespere à la pensée du décri dans lequel elle tombe. Ce qu'elle devroit mieux sentir alors, c'est que rien ne fut plus déplacé que la vanité dont ses anciens agrémens l'enivroient. L'estime qu'elle auroit méritée par plus de

modestie, ne seroit point mise au rabais ; on continueroit de lui tenir compte des avantages même qu'elle n'a plus. La vertu se soutient dans tous les âges ; elle ne vieillit point , ou ce qu'on pourroit nommer sa vieillesse , ne seroit que la rendre plus vénérable. Mais ce qui n'est point vertu , n'est point à l'épreuve du tems ; les esprits même les plus solides s'affoiblissent ; ils baissent & tombent assez souvent dans une seconde enfance. Rien n'est donc plus mal entendu , rien n'est plus contraire au véritable instinct de la nature , rien qui réponde moins aux conseils de Dieu sur les enfans des hommes , rien de moins digne de la raison qui doit les diriger à leur fin , que de mettre leur gloire dans ce qui n'en est pas le mérite , dans des qualités qui n'y contribuent que par les secours que la vertu peut en tirer pour perfectionner la justice , dans des qualités dont la fausse gloire périt avec elles. Le mérite de la vraie gloire est l'ouvrage qui doit nous occuper toute notre vie. Nous travaillons pour l'éternité ; & de toutes nos qualités , il n'est que la justice qui puisse être éternelle. Il n'est donc qu'elle qui puisse nous procurer une gloire telle que nous la desi-

sons : tout le reste en nous est vanité. Toute complaisance que nous y mettons est vaine & justement méprisée : c'est ce qu'aucun cœur qui se consulte ne peut se désavouer. Nous dédaignons les âmes vaines de leurs qualités personnelles, & nous les dédaignons malgré nous.

Ne seroit-il donc pas superflu de s'étendre de nouveau pour confondre la vanité, qui cherche à se relever par des prérogatives, qui bien loin d'être à nous, ne sont pas même en nous ? Si les perfections du corps & de l'esprit, qui font briller les hommes entre les autres hommes, étoient un vrai sujet de gloire, il seroit difficile d'en détacher ceux qui les possèdent ; ce seroit comme entreprendre de leur ôter le sentiment de leur être. Ces qualités entrent dans leur constitution ; leurs talens ne leur sont pas étrangers : mais quand par les réflexions que nous venons de faire on est convaincu qu'ils n'ont aucune raison de s'en glorifier, comment ne pas regarder comme extravagans dans leur vanité, ceux qui tirent leur grandeur de ce qui n'est rien moins qu'eux-mêmes ? Permettons à leur imagination de faire tous les efforts pour confondre

leurs biens, leurs terres, leurs maisons, leurs meubles, leurs habits, avec leurs personnes, y réussira-t-elle, s'ils sont dans l'illusion ? leur illusion n'est-elle pas volontaire ? combien de sortes de pensées se présentent d'elles-mêmes pour les desabuser ?

Puis-je être sans moi-même ? n'est-il pas fou de me glorifier de ce que je ne suis pas ? Qu'une femme vaine de ses parures se fasse ces questions avant sa toilette : pourquoi rougis-je de paroître dans ce négligé ? ceux qui m'y verroient ne seroient ils pas injustes de me prendre pour cette robe simple & pour ce linge malpropre ? Oui, lui dirois-je, ils seroient très injustes : mais quand vous vous ferez parée, ne seriez-vous pas très-injuste vous-même de prétendre qu'on vous prenne pour vos ajustemens ? êtes-vous étoffe de soie, d'or ou d'argent ? êtes-vous mouffeline, gaze, dentelle ou toile fine ? est-ce vous qu'on met à la lessive, ou qu'on savonne quand vos garnitures sont sales ? Le bel oiseau se glorifieroit avec raison de son plumage, s'il étoit sensible à la gloire. Mais la vanité du geai qui s'étoit orné de plumes de paon, ne fut-elle pas justement tournée

née

née en ridicule ? quelle nouvelle valeur vous donnent ces pierreries que vous avez païées si cher ? le mérite s'achet-t-il chez les marchands ? peut-il être enlevé par les filous ? peut-il être flétri par la pluie, croté par la boue, déparé par une tache d'huile ou de cambouis, déchiré par des acrocs ?

Ces mêmes questions ne deviennent-elles pas encore plus pressantes & plus risibles sur tout ce qu'on appelle richesse, opulence, faste, magnificence, équipage, train, nombreux domestiques, belles terres, maisons ou palais superbes ? est-il quelqu'un de ces faux-biens qui fasse partie de l'homme, & qui s'incorpore avec sa personne ? Il les possède, dit-il, mais n'est-il pas plus vrai qu'il en est possédé, qu'ils lui troublent la cervelle, qu'ils lui font perdre la raison jusqu'à se méconnoître, qu'ils le jettent dans la démence ou dans la manie de ceux qui se croient coqs ou lapins ? Le malade qui s'imagine avoir des jambes de verre se retrouve ferme sur ses piés quand on a fait semblant de lui casser ces jambes fragiles. Ya-t-il plus de solidité dans ce mérite imaginaire qu'on se figure dans tout ce qui n'est rien moins que l'homme qui s'en laisse entêter ? le

plus riche ne peut-il pas être réduit par mille accidens à la dernière indigence, & ces accidens ne lui laisseront-ils pas toute sa vertu, s'il en avoit ? l'homme au contraire ne se dégrade-t-il pas lui-même, ne se juge-t-il pas méprisable quand il s'estime par ce qui n'est pas en lui, par ce qui n'est jamais vraiment à lui, par ce qui lui peut être ôté, sans qu'il cesse d'être tout ce qu'il étoit ? est-ce par la bride & par la selle qu'on juge de la bonté d'un cheval ?

C'est ainsi pourtant que les hommes s'estiment, & qu'ils estiment les autres. Leur raison n'intervient point dans cette appréciation mutuelle; ils sont tous comme convenus de ne la point écouter. Sa voix s'élève ici contre les opinions de tout le genre humain : vous êtes des insensés, leur crie-t-elle ; vous êtes dans l'égarement & dans l'illusion ; vous êtes frappés d'admiration pour des choses inutiles, superflues, incommodes, étrangères aux objets que vous admirez ; vous n'estimez personne par ce qu'il est, ou par ce qui est à lui. Que ne raisonnez-vous pour donner votre estime comme pour prêter votre argent. Cet homme, dites-vous, paroît posséder de grands biens ; mais il doit beaucoup.

Il habite une maison superbe, mais bâtie de deniers empruntés. Son domestique est nombreux, & son équipage leste : mais rien de tout ce qui le fait briller n'est païé; s'il donnoit à ses créanciers tout ce qu'il leur doit, il ne lui resteroit rien que la honte d'être insolvable. Il jouit donc aux yeux du monde de la gloire d'être riche; mais il est réellement pauvre, parce qu'il doit; & que ne doit-il pas en effet, lors même qu'il ne doit rien aux autres hommes? Il doit à toute la nature : c'est d'elle qu'il emprunte sa bonne chere, ses riches habits, ses magnifiques habitations. Tout cela d'ailleurs ne le rend pas plus honnête-homme, qu'un riche harnois ne rend ses chevaux meilleurs.

N'omettons pas ici de tous les titres le plus vain, pour prétendre à la gloire, & celui pourtant qu'on croit y donner par lui-même un droit acquis : c'est la naissance. Abregeons sur ce sujet nos réflexions. Ce qu'il y a de meilleur dans la Philosophie, disoit Sénèque, c'est qu'elle compte pour rien les généalogies. Tous peuvent aspirer à ce qui fait la noblesse qui convient à l'homme; c'est la raison saine, l'esprit droit, la sagesse, la vertu. C'est par-là que

tous sont nobles, ou qu'ils le deviennent. Socrate n'étoit point Patricien ; Cléanthe avoit tiré de l'eau pour arroser ses jardins ; Platon n'étoit pas noble avant d'être Philosophe. Il n'est point de Rois, disoit-il, qui ne soient nés de quelque esclave, & point d'esclaves qui ne soient descendus de quelque Roi. Si nous remontons à notre première origine, nous venons tous de ce qui n'étoit pas. Personne n'a vécu pour notre gloire ; ce qui fut avant nous n'est pas à nous : les grandes qualités ne s'héritent pas avec les noms. En ce genre, chacun doit être considéré comme le premier & le dernier de sa race. On ne doit pas considérer d'où il vient, mais où il va : c'est lui-même, c'est le bon usage de ses facultés qui l'élève & qui le distingue ; il est le plus estimable & le plus respectable des hommes, s'il est le plus vertueux & le plus parfait. Si le véritable homme de bien n'est pas encore tout-à-fait insensible à la fausse gloire que les autres tirent hors d'eux-mêmes, peut-il se le pardonner ? Avec qui se confond-il ? qu'il fasse passer en revue devant lui tous ceux dont il envie les avantages, ou qui partagent avec lui ceux dont il voudroit rehausser



encore sa propre idée. Que sont-ils ? Des hommes souvent en qui toutes les lumières de la raison sont éteintes, en qui tous les sentimens de l'humanité sont étouffés, les plus corrompus, les plus infames, les plus odieux, & les plus détestables des hommes. Ce langage n'est point outré : n'y reconnoît-on pas les traits souvent les mieux marqués qui caractérisent ceux dont la naissance ou les richesses enflent le cœur, qui se plaisent dans le faste, qui s'admirent, & qui prétendent se faire révéler par la pompe qui les environne ? L'un n'est riche que par l'iniquité de ses peres ; l'autre que par ses propres injustices, que par ses fraudes, que par des manœuvres, que par un commerce fordide, que par des concussions, que par des violences, ou par des prévarications criantes dans un emploi légitime. Tous ont les vices qui naissent du sein de l'abondance ; ils sont orgueilleux, fiers, durs, intraitables, insolens, efféminés, ou plongés dans toutes sortes de débauches. Ils ne connoissent la justice que pour la violer, & la vraie vertu que pour la mépriser. Cette vraie vertu peut-elle donc se repaître d'une gloire commune à tous les vices ? Le bien &

le mal peuvent-ils être païés de la même récompense ? Que l'homme de bien ne cesse donc point de se reprocher sa foiblesse tant qu'il se trouve encore honoré par des dehors qui ne le distinguent point des méchans. Que perdra-t-il en renonçant à ces faux titres de gloire ? il sera regardé comme pauvre ; ce reproche peut-il toucher un cœur qui ne doit se faire que le reproche de n'être pas juste ? il sera peu considéré dans le monde , négligé , méprisé peut-être , mais par qui ? par des gens qu'il juge lui-même infiniment méprisables , qu'il ne peut que mépriser pour leurs qualités personnelles , mais à qui pourtant il ne pourroit refuser son estime , s'il se trouve lui-même estimable par cette montre de biens , d'avantages , & d'ornemens frivoles qui leur sont communs avec lui.

Donnez à cette pensée toute sa force , n'est-il pas vrai que rien n'est plus honteux & plus humiliant pour nous que cette contradiction de nos jugemens & de nos affections sur les mêmes objets ? Nous connoissons le vrai mérite , & nous ne pouvons nous détacher du faux ; nos penchans l'emportent sur nos lumieres. Rien ne nous est plus difficile

que de nous modérer dans le desir de ce que nous regardons comme un bien par un préjugé trompeur ; nos illusions mêmes nous plaisent dans sa poursuite. Nous voulons invinciblement la gloire, & la force de cet instinct nous fait courir incessamment après son ombre, quelque convaincus que nous soions de la fausseté des apparences qui nous trompent. Le mensonge fait sur nous des impressions que la vérité condamne. En vain nous ne voulons point être desabusés sur ce qui nous donne de nous-mêmes des idées menteuses, mais agréables. Ce seroit un abîme à creuser de vouloir démêler ici tous les mouvemens bisarres que la vanité fait éprouver aux cœurs séduits par l'impatience de la gloire.

Il n'en est point où nous croïons trouver plus de réalité que dans certaines distinctions établies parmi les hommes. Il est vrai que dans leur origine ces distinctions ont été fondées sur le mérite. Les hommes ont des qualités qui donnent par elles-mêmes de l'estime : une profonde pénétration d'esprit, un jugement solide, une capacité d'embrasser les plus grandes affaires, de discerner le vrai point qui les termine, une

inviolable équité toujours inaccessible aux partialités , une fermeté d'ame au-dessus de toutes les craintes les plus capables d'ébranler la constance, & de toutes les séductions de l'intérêt. C'est , comme je l'ai dit ailleurs , à ces sortes de caracteres qu'on a de tout tems confié le gouvernement , la conduite des sociétés , & toutes les fonctions publiques. Ces fonctions ont été différentes selon les besoins ; mais le même sentiment d'estime qui décida de la préférence qu'on donnoit aux qualités , fit juger qu'il étoit juste d'attribuer quelques marques d'honneur aux personnes. Ce n'est point en effet aux seules fonctions qu'on les attache ; on ne considère ces fonctions que par l'utilité qui doit revenir de leur exercice : mais il faut pour les exercer des qualités estimables. On sent donc qu'il est naturel à ceux qui les possèdent de vouloir être estimés. C'est un tribut qu'on ne peut leur refuser ; & ce tribut leur est païé par les respects extérieurs qu'on leur rend. C'est une espece de dédommagement du sacrifice de leurs talens , qu'ils veulent bien faire au bien commun de la patrie.

Mais ce tribut de dédommagement

est-il capable de contenter l'avidité que nous avons pour la gloire ? ressemble-t-il au sentiment que nous en avons ? est-ce ainsi que le mérite de la vertu doit être récompensé ? les distinctions sont justes de la part du monde qui les accorde ; mais elles sont peu dignes de ceux qu'on en honore. Le monde entier est trop impuissant pour dédommager la vertu de la moindre de ses peines, ou pour égaler la récompense au vrai mérite dont elle nous donne l'idée. C'est toujours sottise à nous d'en penser autrement : les richesses sont la récompense la plus solide que le public puisse nous donner. Mais la vertu, la probité, la justice, la piété, s'estiment-elles à ce prix ? Toute vûe d'intérêt ne l'avilit-elle pas au contraire ? ne l'anéantit-elle pas dans nos esprits ? n'est-ce pas sur ce principe que, comme je l'ai fait observer ailleurs, les récompenses du monde les plus glorieuses, sont celles qui ne contribuent point à nous rendre la vie plus commode & plus douce, celles dont il ne nous revient aucune utilité réelle. Qu'ont donc ces récompenses qui puisse du moins flater la vanité qui s'en applaudit ?

Figurez-vous qu'on vous accorde un droit universel à toutes les sortes de distinctions qui sont parmi nous en usage, ou que les différentes nations ont jamais imaginées; ne vous trouverez-vous pas vous-même un personnage plus que comique? Relisez dans le neuvième chapitre de ma première Partie les peintures que j'en ai faites & les réflexions dont elles sont accompagnées, & vous vous en direz à vous-même plus que je n'ai pû vous en dire. Vous comprendrez que rien ne doit moins flater le vrai mérite, que d'être distingué par des frivolités qui sont à peine dignes d'amuser les enfans ou de divertir sur les théâtres. Tout homme qui pense ne s'en croira jamais honoré, parce qu'il ne s'en trouvera pas meilleur. Rien ne nous rehausse que ce qui peut donner à nos vertus quelque accroissement.

Mais si la vanité qui se plaît dans les distinctions est si mal placée, si peu digne de la sagesse, si peu d'accord avec elle-même, qu'est-ce que l'ambition qui les recherche avec un emportement de passion qui va jusqu'à la fureur, & qui se fait des degrés de tous les vices pour s'élever à cette fausse gloire? Sage

qui devez vous en défendre, considérez-la d'abord du côté de son objet. Il n'est point, comme vous venez de le voir, de passion plus aveugle, plus insensée, plus incapable de se contenter de ce qu'elle obtient. Ce seroit avec les ambitieux qu'il faudroit en raisonner ; vous n'en trouverez peut-être pas un qui ne se desabuse, qui ne se blâme à la fin de s'être donné tant de tourmens pour ce qui les valoit si peu, qui ne se desespere quand il ne peut plus monter au-dessus de ce qu'il est devenu. C'est un dégoût qui le prend pour ce qui lui paroïssoit le plus desirable. C'est la lassitude du chasseur qui revient de toutes ses courses sans avoir rien pris ; d'un enfant qui monte avec de grands efforts au-haut d'un arbre pour y trouver un nid d'où les oiseaux se sont envolés. Tel est le but de l'ambition ; mais faut-il que ce soit une triste expérience qui l'apprenne à l'homme ? a-t-il quelque lueur de sagesse quand il se laisse ébloüir par des chimeres dont le moindre raïon de raison le desabuse. Le seul sentiment qu'il a de la gloire ne doit-il pas le convaincre qu'il ne la trouvera point dans une passion qui n'est capable que de l'en rendre indi-

gne ? peut-il arriver à son vrai bien par de mauvais moïens ? l'ambition peut-elle en inspirer d'autres ? tous lui sont bons, & dès-là même aucun ne l'est véritablement. Je dis que tous moïens lui sont bons, & la vérité c'est qu'il est de son caractère de n'en faire aucune différence. Toute occupée de son objet, elle ne juge des moïens que par le rapport qu'ils ont avec la fin qu'elle se propose. Sont-ils justes & ne le sont-ils pas ? c'est ce qui n'entre pour rien dans ses délibérations. L'ambitieux veut s'élever à tout ce qui donne quelque éclat dans le monde, & par où prétend-il mériter cette sorte d'élévation chimérique ? par les bassesses les plus deshonorantes, par les lâchetés, par les dissimulations, par l'hypocrisie, par des déguisemens, par des surprises, par le décri de ses compétiteurs, par des délations, par de fausses accusations, par tout ce que l'honnête homme doit le plus sévèrement s'interdire, par la conduite enfin la plus rampante, la plus indigne d'une ame vraiment élevée, par le sacrifice de tous les sentimens vraiment nobles. C'est une espece de notoriété qui nous revele tout ce mystere d'iniquité qui conduit à la fausse gloire.



Recueillez les voix, vous apprendrez qu'il n'est rien dont on soit plus convaincu dans le monde, ou dont on ait plus d'occasions de se convaincre, que de cette vérité si honteuse au genre humain, que ce n'est presque jamais le seul ou le vrai mérite qu'on y récompense. Tous les jours on voit les places remplies par ceux qu'on en connoît les plus indignes, par des sujets qui n'ont aucune des qualités qu'elles exigent ou qu'elles suposent. L'homme de bien, l'homme dont le mérite est le moins équivoque, doit-il donc être bien flaté de se voir mis au niveau de ceux auxquels il seroit bien fâché de ressembler en tout le reste ? Si sa place ne l'honore point, il n'est pas digne de lui de la souhaiter ; la seule gloire touchante qui peut revenir des places honorables, c'est de les avoir méritées. Il est ou semble doux d'être estimé des hommes, & ce pourroit être une partie de la récompense promise à la vertu, mais dans une autre vie.

Dans celle-ci l'aprobation des hommes doit peu nous toucher, de quelque côté qu'on la considère. Ce seroit un labyrinthe d'entrer dans toutes les réflexions capables de dégôûter du pro-

jet de l'obtenir : c'est tenter l'impossible. Quoi qu'on fasse, on ne réunit point en sa faveur tous les suffrages qu'on désireroit pour être content. Ces suffrages d'ailleurs se donnent par caprice & sans discernement ; on les accorde souvent aux qualités les moins estimables & les plus frivoles , tandis qu'on les refuse aux seules vraiment louables. Ce n'est qu'inconstance & que contrariété dans les manières de penser sur les mêmes objets. L'homme sensé doit néanmoins travailler à se bien convaincre de l'inutilité de ces poursuites de la gloire humaine, avec d'autant plus d'attentions qu'il a plus de penchant à ne pas renoncer à l'estime même d'un seul homme. Le mépris connu de ce seul homme lui causeroit en effet plus de déplaisir , qu'il ne seroit satisfait du concert de tous les autres à l'estimer. C'est là ce qui fait souvent le tourment de la vanité la plus applaudie : ce n'est qu'un suffrage qui lui manque ; mais ce suffrage est celui qu'elle ambitionne le plus ; quoique peut-être le moins digne de son envie. C'est une foiblesse , mais cette foiblesse a sa racine dans un penchant invincible. Ce penchant dominant dans la nature est impatient de

jouir de son objet avant le tems ; c'est-  
 là ce qu'il y a de déraisonnable. C'est  
 ce que nous nommons la passion pour  
 la gloire ; passion qu'on confond mal-  
 à-propos avec le desir naturel dont elle  
 n'est que le dérèglement. Il arrive de-  
 là que cette passion tourmente , parce  
 qu'elle s'attache à des objets incapables  
 de satisfaire le desir dont elle est née.  
 On voudroit alors s'en défaire , & les  
 plus sages en desesperent ; mais ils n'en  
 desesperent que parce qu'ils se trom-  
 pent. Ce qui fait ici la passion , c'est  
 l'erreur. Il ne s'agit point de se dépouil-  
 ler de l'amour de la gloire ; si l'homme  
 ne l'aimoit plus , il ne seroit plus hom-  
 me. Il ne s'agit que de se desabuser sur  
 la gloire qui vient des hommes. Cette  
 gloire n'est point l'objet du desir que  
 nous en avons ; ce n'est qu'un fantôme  
 dont nous nous laissons entêter ; & quel-  
 que force qu'il y ait dans cette illusion  
 d'espérance , une application plus forte  
 y peut trouver des remedes.

Essaïez de ceux que je vais vous infi-  
 nuer ; comptez d'abord exactement avec  
 vous-même sur ce qui se passe au-de-  
 dans de vous ; vous voulez être estimé  
 des hommes , mais pour quelles quali-  
 tés exigez-vous leur estime ? C'est une

premiere attention plus capable de vous faire rougir d'obtenir cette estime que de ne l'obtenir pas. Si vous en joiïffiez, n'auriez-vous pas souvent autant de raison de vous indigner contre vous-même, que vous vous indignez contre ceux qui mettent toute leur gloire dans des biens que vous savez qu'ils ont usurpés ? La gloire est une récompense qui n'est dûe qu'au mérite ; vous l'usurpez si vous ne la méritez pas : vous voulez joiïir injustement de ce qui ne doit être pour vous que le prix de la justice. Ce desir n'est-il pas en vous plus que bifarre ? il est injuste & plus qu'injuste en lui-même ; vous prétendez à ce qui ne vous appartient pas, c'est là l'injustice. Mais l'objet de vos desirs est-il desirable en lui-même ? qu'est-ce enfin que l'estime des hommes ?

- Vous voulez qu'ils jugent favorablement de vous, & vous serez flaté de ce jugement : je vous comprends. Vous remettez à des aveugles le discernement des couleurs, & celui des sons à des sourds. Est-il en effet rien de moins clairvoïant que le commun des hommes sur le vrai mérite ? Bornés dans leurs lumieres, pleins d'opinions vaines & de faux préjugés, ils ne savent

au

au fond ce que vous valez, ou ne vous feront valoir que par des qualités qui sont viles & méprisables à vos propres yeux ; si vous consultez la raison saine & la vraie gloire de l'homme, ils ne vous estimeront que pour des qualités que vous n'avez pas peut-être, ou que vous vous reprochez comme des vices ou des défauts.

Examinez de près les grandes réputations : qu'étoient ces hommes célèbres, dont la mémoire vit dans tous les tems, à qui la flaterie compare tous ceux qu'elle veut élever au-dessus d'eux-mêmes. On a loué leur valeur, leur courage, les batailles qu'ils ont gagnées, les conquêtes qu'ils ont faites ; & cette valeur ou ce courage n'étoit qu'une férocité qui démentoit en eux les sentimens de l'humanité, qui leur faisoit violer toutes les loix de la justice, usurper une puissance & des droits tyranniques. Leurs victoires n'étoient que des triomphes de la cruauté la plus barbare ; leurs conquêtes que des ravages crians des provinces & des roïaumes étrangers. Ces hommes enfin n'étoient que des fleaux de l'univers & des pestes du genre humain. Telle étoit la solidité de leur gloire : on estimoit, on admiroit

en eux ce qu'il falloit détester, & ce qu'on y détestoit en effet quand leur fortune ne se soustenoit pas jusqu'au bout, ou quand les vices qui les avoient élevés causoient enfin la juste indignation qu'ils méritoient par les excès qui les faisoient paroître au vrai ce qu'ils étoient. Ces mêmes hommes qu'on avoit comme adorés, devenoient les objets de l'exécration publique & des insultes les plus ignominieuses.

Réduisez en petit cette peinture, & toutes proportions gardées, vous y reconnoîtrez la gloire qui revient des hommes dans le cours de la vie commune. On blâme dans un tems ce qu'on avoit loué dans un autre; & c'est presque toujours parce qu'on l'avoit loué sans sujet; rien n'est plus ordinaire: écoutez les flatteurs & les courtisans. Leurs loiianges sont impudentes jusqu'au ridicule. Ce ne sont pas des aveugles, mais des trompeurs qui donnent au noir le nom du blanc, qui travestissent les vices en vertus; c'est-là toute leur étude, parce que c'est leur intérêt: & par combien d'autres passions les hommes sont-ils injustes dans leur jugement? Les moins intéressés sont toujours suspects par leur ignorance ou par leur

crédulité ; ils louent sans discernement ou parce qu'ils entendent louer. D'autres blâment ce qu'ils savent être louable ; c'est là jalousie , c'est la malignité , c'est la colere & les ressentimens qui les animent ; ils se démentent eux-mêmes pour mentir aux dépens de ceux qu'ils n'aiment pas.

N'aimons-nous donc pas à nous tromper nous-mêmes , si toutes ces expériences ne nous refroidissent pas sur l'avidité d'une estime si peu capable de satisfaire une ame qui sent son excellence , & que la vérité seule peut contenter ? Comment nous arrive-t-il de nous plaire jusques dans le mensonge , que nous connoissons pour ce qu'il est ? Rendons-nous justice sur l'amour des loüanges : n'est-il pas vrai qu'elles nous plaisent , quelque fausses ou quelque exagérées qu'elles soient. Nous nous laissons prendre à tout ce qui paroît grossir dans notre esprit l'idée de notre valeur. Elle ne peut consister qu'en ce que nous sommes ou dans des qualités qui sont en nous ; & souvent , pour ne pas dire toujours , nous sommes moins sensibles au plaisir d'être loüés pour celles que nous avons , qu'à la vanité de nous entendre attribuer celles que

nous n'avons pas. Nous ressemblons aux enfans qui se rengorgent quand on fait semblant d'appliquer sur eux des rubans ou quelque piece d'une étofe brillante. Nous n'avons pas le courage de defabufer ceux qui pensent trop bien de nous. Nous éprouvons alors toute la complaisance d'un fat qu'on prend pour un gentilhomme, quoiqu'il sache bien qu'il ne l'est pas. Nous nous trouvons enfin plus estimables à proportion que nous nous voïons plus estimés, quoique fans sujet. C'est l'erreur qui nous plaît, c'est l'ombre de la gloire qui nous enchante & qui nous fait craindre de la perdre jusqu'à négliger le bien, qui nous en mériteroit une véritable. Nous aimons, dis-je, la loüange de la vertu plus que la vertu même, & le vice ne nous déplaît plus en nous dès que nous l'y voïons honoré.

Tant de foibleffes, tant de méprifes où nous tombons par notre penchant pour la gloire, demandent que nous insistions de nouveau sur la nécessité de le modérer. & de réduire à leur juste mesure toutes les sortes d'impressions qu'il fait sur nous. C'est avec raison que je l'ai donné comme un des principes qui doit influer dans la regle de nos moeurs.



Il est donc essentiel de bien expliquer comment il y doit influer ; le sentiment de la gloire n'est en nous qu'une suite de celui de la justice. Il ne faut pas qu'il le prévienne ; ce seroit renverser l'ordre : l'édifice de notre perfection doit commencer par les fondemens ; on ne bâtit pas en l'air.

### CHAPITRE XIII.

*Influence que le desir de la gloire doit avoir dans nos mœurs ou dans nos affections. Ce desir ne nous est pas donné parce que nous sommes parfaits, mais parce que nous sommes capables de le devenir. C'est dans cette capacité que l'excellence de notre nature consiste pour le présent. Nous avons des prétentions éloignées à la gloire, mais point de droit acquis d'en jouir. Ce droit vient du bon usage toujours incertain que nous ferons de ce qu'il y a d'excellent en nous. Dans cette incertitude, rien ne nous convient mieux qu'une extrême modestie de sentimens. Le précepte en est naturel ; la disposition contraire est une indécence qui blesse tous les esprits. La saillie de tous les cœurs*

*est de rabaisser ceux qui s'élevent. L'humilité nous plaît au contraire ; voilà nos regles. C'est la voix de la nature qui nous prescrit la maniere dont nous devons penser de nous-mêmes , & qui nous défend d'en penser superbement. Ceux qui se permettent d'en penser ainsi , péchent contre une autre maxime naturelle , c'est que personne ne doit être juge dans sa propre cause. Nouvelles réflexions sur l'injustice qu'ils font à Dieu. Ses dons ne sont que comme un prêt qu'il nous fait. Il y auroit de l'ingratitude à les méconnoître ; mais il y en auroit encore plus à s'en élever. Ces dons ne s'accordent point au mérite ; le plus ou le moins ne donne point de préférence à ceux qui les ont reçûs. La louange n'est réservée qu'au bon usage que les uns & les autres en feront. Mais cet usage en nous est toujours trop imparfait & trop équivoque , pour nous en applaudir sans défiance. Toute justice en cette vie , doit être humble. Toute complaisance en soi-même , tout air de suffisance , toute présomption secreete ou déclarée nous est interdite. Caractere & peinture de ces vices. On insiste de nouveau sur ces raisons qui condamnent l'envie d'être estimé des hommes. L'hy-*

*pocrisie délibérée qui contrefait les vertus, est universellement proscrite sans ménagement ; celle qui fait affecter les dehors des vices est encore plus bisarre & plus indigne de la probité. C'est ce qu'on nomme la fausse honte dont on décrit ici les injustices. On aime la vertu, mais on ne peut souffrir qu'elle soit blâmée. Nous devons être justes au risque même de l'infamie. Moïens de se desabuser de la fausse honte. Conciliation des deux maximes, dont l'une défend de faire le bien pour être vû des hommes, & l'autre le commande. Circonstances qui demandent qu'on se loue soi-même, & comment il faut se louer.*

**N**ous avons dit que le desir de la gloire naît en nous du sentiment de l'excellence de notre nature ; mais il faut ajouter que cette excellence est telle, qu'elle nous donne moins une idée de perfection que d'une faculté de nous perfectionner. C'est cette faculté reconnue qui nous en impose le devoir. Tel est celui de tous les êtres créés intelligens ; le principe de leur action qu'ils portent en eux-mêmes, leur est donné pour être celui de leurs accroissemens. Nous ne naissons point parfaits,

mais nous sommes faits pour le devenir. La gloire est donc un apanage auquel nous avons droit de prétendre, mais dont nous n'avons aucun droit acquis de jouir. Ce droit dépend du bon usage que nous ferons de tout ce que la nature a mis en nous d'excellent. Nos perfections, ou les semences de perfections que nous portons dans notre fond, ne doivent nous causer par elles-mêmes aucune complaisance. Toute cette complaisance doit être étouffée par la crainte d'abuser des dons qui pourroient nous la causer, ou par la seule incertitude du bon usage constant que nous en ferons, c'est-à-dire que malgré le desir de la gloire dont ce bon usage doit être récompensé, rien ne nous convient mieux ou ne nous est plus justement prescrit par cette convenance d'état, que de penser modestement de nous-mêmes.

C'est un précepte naturel qui nous est comme donné par toutes les bouches du monde : on le lit dans tout ce qui s'est écrit sur les mœurs, quelque différence & quelque contradiction qu'il y ait eu d'ailleurs dans les opinions ou dans les idées. Ces mêmes Philosophes qui reconnoissent dans l'homme une élé-  
vation

vation d'ame qui lui fait considérer toutes les choses humaines comme au-dessous de lui, ne lui permettent pas d'en penser trop superbement, de paroître enflé de ses bonnes qualités, de se préférer à qui que ce soit dans sa propre estime. Ils veulent qu'il soit modeste, simple, naturel, & sans affectation dans son air & dans ses manieres; qu'il se laisse deviner plutôt que d'aimer à se produire. Parler de soi, de ses talens, de son industrie, de son savoir, de ses ouvrages, de ses propres actions même les plus louables; c'est une indécence qui blesse les moins attentifs, & qui révolte à proportion qu'elle paroît plus réfléchie; la faillie naturelle de tous les cœurs, c'est de rabaisser ceux qui s'élevent.

L'Evangile en fait une maxime générale; & si cette maxime n'est pas toujours rigoureusement vraie dans la conduite des hommes, elle se vérifie du moins dans leurs sentimens. Si nous ne rabaissons pas les superbes, c'est par impuissance ou par des considérations qui ne nous en laissent pas moins penser qu'ils méritent d'être humiliés. L'humilité sincere au contraire nous plaît; nous aimons une simplicité naïve, qui

semble méconnoître ses avantages & le degré de préférence qu'ils lui donnent. Nous ne jugeons personne plus digne des honneurs que celui qui les fuit, qui se met lui-même hors de tous les rangs, ou qui choisit toujours le plus bas. Ce sont-là nos règles : tout sentiment unanime dans les hommes, est un sentiment naturel, & tout sentiment naturel est juste. Soïons donc ce que tous les cœurs approuvent ; interdisons-nous ce que tous les cœurs condamnent, & soïons assurés que ce sont-là pour nous de vrais devoirs.

Mais ces devoirs sont-ils tellement fondés sur l'autorité du sentiment, que nous ne puissions nous en rendre quelques raisons ? Pourquoi sommes-nous offensés de la trop bonne opinion que quelques-uns semblent avoir de ce qu'ils sont ? Pourquoi ceux qui paroissent en penser plus modestement nous plaisent-ils ? C'est la justice même qui nous plaît dans les derniers, c'est l'injustice qui nous déplaît dans les autres. Nous sentons que quoique destinés à la gloire, il ne nous sied pas de nous couronner de nos propres mains. Il faut que ce soit une bouche étrangere qui loue ce qui mérite le plus d'être loué. Si je me glo-

rifie moi-même, disoit Jesus-Christ, ma gloire n'est rien : personne n'est juge dans sa propre cause ; nous sommes trop aveugles pour nous juger avec vérité, & trop intéressés pour nous juger avec équité. C'est donc le jugement d'un autre qui doit décider de ce qui nous est dû. Quiconque le prévient nous offense ; il usurpe un droit qu'il n'a point. Ce sont-là de ces raisonnemens qui se font en nous comme par instinct, de ces jugemens qui se font par la simple activité non réfléchie de notre intelligence. C'est ainsi que nous raisonnons sur mille vérités toutes si présentes à notre esprit, que nous tirons tacitement les unes des autres sans avoir besoin de faire attention que les secondes suposent les premières, & qu'elles en sont les suites nécessaires.

Poussons encore plus loin nos réflexions, dussions-nous revenir sur quelques-unes que nous avons déjà faites. Le desir de la gloire est sujet en nous à trop d'illusions, pour ne pas rappeler incessamment les moiens de ne donner dans aucune. Nous l'avons insinué ; la première injustice que nous commettons par la complaisance que nous avons en nous-mêmes, c'est de ne pas

raporter toute la gloire de ce que nous sommes à celui qui nous a faits. Que suis-je ? de quelles mains suis-je sorti ? puis-je oublier que je ne suis rien que par celui qui m'a donné l'être ? Je suis quelque chose en effet, mais je ne suis pas à moi-même, ou je n'y suis que comme par emprunt. Si je m'en glorifie, je tombe dans l'injustice ou dans la folie de celui qui se fait honneur des habits empruntés qu'il porte, ou d'un beau discours d'autrui qu'il va débiter en public. Cette vanité me choque & c'est la mienne. Je ne suis rien, je ne jouis de rien, je n'ai point de perfections naturelles que je possède avec indépendance. J'en dois l'hommage au Seigneur universel à qui le domaine du monde entier appartient. Je suis plus réellement à Dieu, que l'habit que je prête à quelqu'un n'est à moi, tandis qu'il le porte. Il est vrai qu'il doit me le rendre, & qu'il m'en devroit même l'usage si je n'avois fait que le lui louer pour un certain tems ; mais ce sont aussi-là mes engagements à l'égard de mon auteur.

Dévelopons cette pensée. Je suis la vigne louée dont il est parlé dans l'Evangile, ou je suis l'ouvrier loué pour y travailler. Ces deux idées sont justes



& rentrent l'une dans l'autre. Dieu nous donne une ame dans laquelle il a mis des semences capables de porter des fruits excellens ; mais il ne nous la donne pas en vain. Les semences sont bonnes en elles-mêmes ; nos facultés, nos vûes, nos affections sont un assemblage de parties, dont le tout nous donne une idée de grandeur. Mais jusques-là toute cette grandeur ne nous annonce que celle de l'Etre sage & tout-puissant dont nous sommes l'ouvrage. Cet ouvrage pourtant, quelque merveillex qu'il soit, n'est que comme une ébauche qu'il nous donne à perfectionner. Nous devons y travailler, mais de manière que nous n'y travaillions pas pourtant en simples mercénaires. Notre perfection devient notre propre ouvrage, parce que Dieu nous a créés avec un principe d'activité, qu'il nous a rendu propres. Nous usons de nos facultés, nous modérons nos penchans & nos affections, nous les dirigeons à leur fin par un choix libre ; & de ce choix il résulte un mérite dont Dieu nous attribuera la louange, parce que c'est ainsi qu'il nous a faits, & qu'il ne se dément point lui-même.

Par cette analyse abrégée du fond de l'homme, par cette alliance de puissance

ce, de sagesse, de bonté, de justice, que Dieu nous découvre dans la constitution de notre nature, nous voyons que plus il nous a créés parfaits, plus nous lui devons de reconnaissance. Ce n'est pas à nous, mais à lui seul, que toute la gloire de ce qu'il nous fait appartient. La modestie de sentimens que nous devons conserver au milieu des dons les plus distingués & des talens les plus sublimes, est un sentiment indispensable de gratitude, qui nous interdit toute enflure, toute élévation de cœur sur ce que nous découvrons en nous d'estimable & de grand. Tout l'effet de la vue que nous en avons, est de nous faire confesser que le Tout-puissant a fait en nous de grandes choses.

Ce seroit une fausse humilité de les méconnoître : cette vertu ne consiste point à ne pas se croire ce qu'on est ; ce seroit ingratitude, ce seroit envier au Créateur une partie de sa gloire, pour ne pas se l'attribuer à soi-même. On découvre entre ces deux sentimens un milieu très-réel. Je puis penser, je sens & je vois que Dieu me comble de dons excellens ; je m'aveuglerois même si je ne remarquois pas que d'autres en ont reçu de moindre que moi : cette inéga-

lité de partage m'est trop sensible pour ne l'apercevoir pas. Mais cette inégalité de dons pour eux & pour moi n'est que l'effet d'une distribution purement gratuite de la part de celui qui nous a faits eux & moi tels qu'il a voulu, selon les desseins de sagesse & de bonté qu'il avoit sur nous. Les dons naturels ne s'accordent certainement point au mérite; on ne mérite point avant que d'être. Je ne dois donc ni m'élever de ce que j'ai de plus, ni me préférer à ceux qui n'ont pas tant reçu que moi; jusques-là leur mérite & le mien sont égaux, ou pour parler plus juste, nous n'avons pas commencé de mériter; tout sentiment de complaisance en ce que je suis, & de préférence à ce que les autres sont, m'est sévèrement interdit. Celui qui nous a faits est seul louable en nous, parce qu'il est louable en tout ce qu'il est & dans tout ce qu'il fait. C'est-là ce que toute langue doit confesser, parce que c'est ce que tout cœur droit doit sentir. De-là cette espece de conspiration de toute la nature à blâmer ceux qui pensent plus modestement d'eux-mêmes.

Il semble pourtant qu'il nous reste une raison légitime de penser un peu

H h iiiij

plus flateusement de ce que nous sommes. C'est le bon usage que nous faisons des dons de Dieu. Nous pouvons nous rendre le témoignage que nous nous plaisons dans la justice, & que nous haïssons l'iniquité. Ce caractère est celui des justes à qui la louange est réservée. Mais que de raisons avons-nous toujours d'être peu contents de ce témoignage de notre conscience ? Rien n'est plus imparfait, plus chancelant, souvent même plus équivoque, que l'amour que nous avons pour nos devoirs, & la manière dont nous les remplissons. Il y a toujours dans notre fidélité beaucoup de réserves sur ce que la justice rigoureuse exigeroit de nous. Il nous reste des cupidités qui nous sont encore chères, & qui nous forcent en quelque sorte à les ménager, des répugnances que nous ne saurions vaincre. Il y a mille petits sacrifices que nous ne pouvons nous résoudre à faire ; nous voyons le plus parfait, & nous faisons presque profession d'y renoncer. Nous ne nous reprochons que foiblement les petites imperfections & les petites fautes ; nous différons de nous en corriger, ou nous y travaillons avec tant de nonchalance, que rien n'est plus lent, &

quelquefois moins réel que nos progrès. Nos résolutions ne sont point fermes, & nos inconstances sont journalières; les plus legeres tentations nous arrêtent & nous abbatent; la vigilance sur nous-mêmes nous coute, & la dissipation du dehors nous fait aisément perdre de vûe les vérités que nous avons prises pour regles. Nous nous relâchons sans y penser, & les fautes de surprise que nous faisons sont comme infinies. Les plus parfaits entre nous sont ceux qui paroissent exempts des vices grossiers, qui ne pechent point contre les grands devoirs; & ceux-là même peuvent-ils se répondre de ne les violer jamais? Seroient-ils bien sûrs d'eux-mêmes dans ces occasions terribles, où ceux qui se croient les plus affermis dans la vertu se démentent? résisteroient-ils aux tentations les plus capables d'ébranler la constance?

Toutes ces considérations & mille autres également capables de nous inspirer de la défiance, doivent nous convaincre que notre justice la plus parfaite en ce monde doit être toujours humble, & ne nous inspirer jamais assez de sécurité pour oser nous en élever. Ce seroit vouloir s'aveugler d'en pré-

fumer assez pour ne pas craindre le sort de celui qui se croïoit riche en bonnes œuvres , & qui ne favoit pas qu'il étoit pauvre & misérable .

Cette forte de présomption n'est pas la seule qui nous soit interdite : quelques qualités qui nous l'inspirent , elle est toujours messéante , & les hommes vains excitent contre eux une double indignation quand ils sont de plus présomptueux . La vanité qui se concentre en elle-même est en quelque sorte plus excusable . On voit le riche se complaire dans ses richesses ; c'est une vanité folle , un orgueil insensé plus risible que choquant . On rit d'un enfant qui monte sur une chaise & qui croit alors atteindre à la taille de sa mère . Un homme qui seroit grand parce qu'il occupe un poste élevé dans le monde , est une statue vivante qui se mesure avec sa base . Ces gens - là mettent en un mot leur gloire dans ce qu'ils ne sont pas , & leur ridicule est intolérable . Mais on conçoit qu'il est difficile de trouver en soi de grands avantages , & de ne les y pas voir avec un peu de complaisance . On ne s'aveugle point sur ce qu'on est : on ne peut l'ignorer parce qu'on le sent ; un homme d'esprit fait qu'il en a ; les

connoissances & les talens acquis ont une réalité qu'on ne se dissimule point, ou qu'on ne fait pas se taire à soi-même, & ceux dont on est connu ne sont pris que pour témoins. Nous l'avons vû pourtant ; toute complaisance vaine, tout air déclaré de la haute opinion qu'on a de soi-même offense, & c'est très-justement que ce sentiment ne se pardonne point à l'homme le plus accompli. Toutes les bouches sont prêtes à s'ouvrir pour le blâmer, & ce concert est décisif pour persuader que sa complaisance est un sentiment vicieux.

Que penser donc des airs de suffisance & de présomption qu'on remarque dans plusieurs. Ce caractère est inconciliable avec la modestie des sentimens qu'on exige de nous ; il en est le contraste. C'est de tous les excès celui qui rend la vanité plus intolérable : elle l'est d'autant plus, qu'elle est communément la plus déplacée. Ce sont les esprits les plus bornés, qui se croient dignes & capables de tout. Ce sont les ignorans qui ne croient rien de bien fait que ce qu'ils font ; effet le plus naturel d'un mérite qui paroît consommé : le tic ou comme la maladie des génies les plus vastes & les plus élevés, est de

n'être jamais contens d'eux-mêmes ; de se défier de tout ce qu'ils entreprennent, de se trouver toujours très-éloignés de l'idée de perfection qu'ils ont de tout ce qui peut être l'objet de l'étude & de l'industrie des hommes. Les esprits les plus étendus font enfin ceux qui reconnoissent le mieux leurs bornes. Ils s'étonnent de leurs propres réussites ; ils sont plus humiliés que flatés des éloges qu'on leur donne ; ils voudroient être à recommencer pour mieux faire ; ils admirent comment ceux qui sont moins bien qu'eux , peuvent en paroître satisfaits. Ils ne regardent ceux qui présument d'eux que comme des téméraires qui veulent voler sans ailes. A leurs yeux rien n'est si petit que tout ce que les hommes peuvent faire. Les présomptueux font des nains qui veulent atteindre à la Lune , des grenouilles qui veulent s'enfler jusqu'à la grosseur du bœuf , & qui crevent dans l'effort.

Ces images ne sont point outrées. Rien n'est moins rare que de voir des gens qui ne suffisent pas à ce qu'ils entreprennent ; ils se chargent de fardeaux au dessus de leurs forces ; ils veulent être tout ce que la nature ne les a point



faits ; ils s'élevent trop haut , & la tête leur tourne ; la présomption les conduit à l'humiliation. C'est l'homme dont on se moque , parce qu'il n'avoit pas suputé ce qu'il en coûteroit pour bâtir une tour qu'il ne peut achever. Le sentiment d'où la présomption naît, la rend sujette à se tromper ainsi comme infailliblement dans ses calculs. C'est un excès de complaisance dans les qualités qu'on croit avoir , qui porte à se les surfaire à soi-même. Le prix que la vanité leur donne , excède toujours ce qu'elles valent. Un esprit qui réfléchit & qui raisonne , doit toujours se reprocher cette sorte de présomption comme suspecte , ou comme injuste , soit qu'elle se renferme en-dedans , soit qu'elle se produise au-dehors : au-dedans elle est injuste , parce qu'elle peche contre cette opinion modérée qu'on doit toujours avoir de soi-même & de son mérite. On ne se produit point ; on n'aspire point aux grandes choses ; on ne se présente point pour les projets extraordinaires & pour les entreprises difficiles : mais on se dit à soi-même qu'on en est capable. J'ai peint cette disposition dans les preuves que j'ai données de notre penchant pour la gloire , & la peinture est recon-

noissable à ceux qui voudront de bonne-foi s'y comparer. C'est une occupation d'esprit qu'ils doivent s'interdire ; une foule de sentimens vains dont ils sont comptables , quoique renfermés dans le secret ; ils leur épargnent le blâme , le mépris , ou la risée des autres hommes. La présomption qui se produit au-dehors est de plus injuste & déraisonnable dans son motif ; elle rentre par-là dans la furieuse envie que nous avons d'être estimés des autres. Cette envie nous rend impatiens de trouver des occasions de nous en assurer par des actions & par des entreprises d'éclat.

Faut-il donc insister de nouveau sur la multitude des raisons que nous avons de nous la reprocher comme illusoire , frivole , peu raisonnée , peu possible même à satisfaire. Dans combien de sortes d'égaremens & d'infidélités nous jette-t-elle ? Nous voulons être estimés des hommes : est-ce de tous ? Oui , si nous consultons bien le fond de notre cœur , & l'étendue de ses desirs. Il est certain , comme je l'ai dit , que le mépris déclaré d'un seul homme pourroit nous causer plus de déplaisir que l'approbation de tout le reste ne nous causeroit de complaisance. Nous voudrions

donc du moins avoir le suffrage de tous ceux qui nous connoissent, & ne connoissons-nous pas assez les hommes nous-mêmes, pour être convaincus qu'en cela c'est l'impossible que nous voudrions? chacun nous jugeroit selon ses goûts, selon ses préventions, selon ses caprices. Ce qui feroit au gré des uns, offenseroit les autres. D'ailleurs ils condamneroit demain ce qu'ils approuveroit aujourd'hui. Nos mœurs ou notre mérite auroit le sort des modes. Il faudroit que nous eussions autant de maximes & de façons d'agir, que de personnes à contenter, & nous laisser aller à tous les vents de l'inconstance humaine.

N'est-ce pas en effet l'embarras de ceux qui voudroient ne mécontenter personne? peuvent-ils se faire une conduite uniforme telle que celle de la vraie sagesse & de la vraie justice, une conduite qui se regle sur des principes immuables, & qui ne se démente jamais? peuvent-ils approuver ou desapprouver constamment les mêmes choses? sont-ils les mêmes avec tous ceux qu'ils approchent? dans combien de lâchetés, de dissimulations, de fausses complaisances, sont-ils forcés de se jeter pour

s'accommoder aux manieres de penser de tous ceux dont ils veulent conserver l'estime , ou ne point choquer les préjugés & les fausses maximes ? Or quelle sorte de plaisir un homme sensé peut-il trouver dans la bonne opinion de ceux qu'il trompe ? n'est - ce pas vouloir se tromper soi-même , & se repaître de la pensée qu'on est ce qu'on fait bien qu'on n'est pas ? n'est-ce pas-là porter la vanité jusqu'à la folie ? Vous voulez qu'on estime votre personne , & vous vous réduisez à faire estimer votre fantôme ou votre masque. Vous vous déguisez & vous vous plaisez dans l'erreur de ceux que vous forcez à vous prendre pour tout autre que ce que vous êtes : êtes-vous juste ? êtes-vous sage ?

L'hypocrisie délibérée , l'hypocrisie de choix est un vice qui se fait universellement détester. Et qu'est - ce que l'hypocrite ? Un homme qui se pare des dehors de la vertu qu'il n'a pas , & qui cache les vices qu'il a pour donner de lui-même une bonne opinion , mais fausse ; il usurpe des louanges & des respects dont il n'est pas digne. Renversez ce caractère , supposez un homme qui déguise ou qui dissimule ses bonnes qualités & ses sentimens les plus justes & les  
plus

plus louables; un homme qui affecte des vices & des façons de penser qui ne lui sont point propres, quel jugement en porterez-vous? cette seconde sorte d'hypocrisie n'est-elle pas plus bizarre & plus indigne de la probité, que la première? celle-ci rend hommage à la vertu dont elle ambitionne la gloire; mais l'autre outrage cette même vertu, la défavoue, la rend en quelque sorte méprisable; elle en rougit, comme si elle étoit en effet deshonorante; elle veut au contraire se faire honneur du vice qui deshonore pour se régler sur les jugemens du monde.

C'est-là ce qu'on nomme la fausse honte, contre laquelle les Philosophes se sont si fortement déclarés. Nous venons de le dire; rien n'est plus contraire au caractère de l'honnête homme. Sa première gloire est de l'être; & la seconde devrait être de le paroître quand il l'est: mais il en rougit, & ce vice n'est que trop commun. Notre crainte devrait être de ressembler à ceux que nous condamnons au fond de notre cœur, & que nous condamnons justement; mais il semble que toute la crainte d'un grand nombre soit de ne pas leur ressembler assez, de peur de leur dé-

plaire. Ils se font une espece de crime de la singularité qui les distingue des méchans. Ceux-ci sont le grand nombre. On n'a pas le courage de les condamner même tacitement par son exemple; on craint de s'opposer ouvertement à des passions autorisées par une licence commune; on craint le jugement de la multitude dépravée, qui rit de la simplicité du juste; on retient la vérité captive dès qu'elle peut blesser ceux qui la haïssent, & cette honte mene par degrés jusqu'à l'omission des devoirs les plus indispensables. On voudroit bien pourtant ne point abandonner la justice, être constant dans la vertu; c'est-là l'instinct de la nature: mais on ne voudroit point de vertu sans gloire.

Etrange étourdissement! apostasie de raison! ne vous dit-elle pas cette raison que vous êtes né pour la justice, que rien ne doit vous être plus cher, & que votre obligation d'être juste va jusqu'à l'être constamment, au sein même de l'infamie? Si c'est pour avoir fait le bien qu'on vous blâme, cette mauvaise opinion doit vous réjouir au lieu de vous affliger. Vous avez lû que les Apôtres de Jesus-Christ étoient transportés de joie d'avoir été jugés dignes

de souffrir des opprobres, à cause du témoignage qu'ils lui rendoient. Vous avez lû qu'il étoit égal à S. Paul d'avoir dans le monde bonne ou mauvaise réputation, pourvû qu'il fût fidele à ses devoirs. Les Sages du Paganisme se sont exprimés de la même maniere. La mauvaise opinion qu'on donne de soi, cause du plaisir, dit Sénèque, quand c'est par une bonne action qu'on la donne. Toute vérité qui décide de la qualité de nos sentimens, se présente aux esprits qui réfléchisse un peu sur la nature de l'homme & sur sa destinée.

Pour se desabuser des respects humains, on se demande alors quel intérêt ai-je d'être aprouvé des autres hommes ? leurs opinions sont-elles mes regles ? seront-ils mes derniers juges ? ont-ils assez de puissance pour me récompenser ? si j'ai de solides vertus, peuvent-ils en anéantir le prix par leurs injustes jugemens ? Qu'ils m'aprouvent ou qu'ils me blâment, je n'en suis ni pire ni meilleur. Quel est en effet la valeur de leurs jugemens ? sur quoi tombent-ils ? Ce que nous sommes & ce que nous ferons à l'avenir, leur est également inconnu. Ce seroit par le cœur qu'il faudroit nous juger, & leur pénétration ne

va pas au-delà des apparences. Ce qu'ils condamnent d'ailleurs n'est pas toujours condamnable ; ce qu'ils louent n'est pas toujours digne d'être loué ; ce qu'ils traitent de folie peut être plein de sagesse ; & ce qui leur paroît grand , est souvent la bassesse & la puérité la plus vile. Supposons - les même plus clairvoians , n'ont-ils pas trop de passions pour être équitables , & trop d'intérêts pour être sinceres ? Leurs jugemens en général ne sont donc qu'incertitude , que fausseté , que dissimulation , que déguisemens ; ils nous trompent , ou se trompent eux-mêmes dans le bien & le mal qu'ils pensent ou qu'ils disent de nous. La conséquence naturelle de toutes ces attentions , c'est de compter pour rien tous ces jugemens , de ne jamais nous inquiéter , de ne consulter en toute occasion que ce que la justice exige de nous , d'y conformer nos mœurs comme à des regles immuables , de nous contenter enfin d'avoir dans tout le détail de notre vie pour témoin notre conscience & Dieu pour juges.

Il y a sur ce sujet deux maximes de l'Évangile , qui semblent se contredire ; mais toutes deux sont vraies , en conséquence des principes que nous avons



établis. L'homme a des devoirs à remplir par rapport à lui-même ; il en a d'autres par rapport aux autres hommes. Par rapport à lui-même , il faut qu'il soit juste ; & sous ce rapport il ne doit point avoir d'autre vûe dans ses devoirs , que celle d'obéir à celui qui a droit de lui commander selon la regle qu'il lui prescrit. On lui défend donc d'agir pour être vû des hommes qui ne sont pas ses juges. Celui, dit un Philosophe, qui veut que le bien qu'il fait soit public , travaille pour la vaine gloire , & non pour la vertu : c'est une méprise , c'est une impatience déraisonnable. Il ne nuit point à la vertu d'être cachée ; le jour qui doit la récompenser la fera connoître. Il suffit , dis-je , que le bien soit connu de celui qui l'ordonne & qui doit en être le rémunérateur. Celui qui veut que ce bien soit connu des hommes en desire par-là même une autre récompense , & la récompense vaine qu'il en reçoit , le rend indigne de celle que Dieu lui reservoit. Tel est le fond du raisonnement de Jesus-Christ : prenez donc garde , dit-il , de ne faire pas vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être considérés ; autrement vous n'en seriez point récompensés de votre Pere céleste.

Quant à ce qu'il ajoute, que la main gauche de celui qui donne l'aumône ne sache pas ce que sa main droite fait, que celui qui prie doit se renfermer dans le secret de sa chambre pour n'être entendu que de Dieu seul, ce sont de ces pensées qu'on exagère pour imprimer plus fortement la maxime dont on les tire. Il est si nécessaire de ne point faire le bien pour l'estime des hommes, que dans la crainte que ce motif ne se mêle aux bonnes-œuvres, il faudroit aller jusqu'à leur en ôter la connoissance. La vie de l'homme de bien doit être simple & sans affectation; chaque partie de notre conduite a ses rapports particuliers; quand il ne s'agit que de ce que nous nous devons à nous-mêmes, nous devons agir comme seuls avec Dieu seul, faire en secret ce qui peut ou ce qui doit être fait en secret, soit quant au fond des devoirs, soit quant à la manière de les pratiquer.

Mais dans notre conduite publique nous devons l'exemple aux autres hommes. Notre justice est une lampe qu'il ne convient pas de mettre sous un boisseau, mais qui doit éclairer tous ceux qui sont dans la maison du monde, ou tous ceux qui sont témoins de nos ac-

tions. C'est la seconde maxime. Que votre lumiere luise tellement devant les hommes, qu'ils voient vos bonnes œuvres, & qu'ils en rendent gloire à Dieu. C'est sur ce principe que S. Paul veut que la modération des mœurs des Philippiens se fasse remarquer à tous les hommes. Ce n'est pas assez d'être irrépréhensible, il faut le paroître. On a vû des hommes réglés qui vouloient se donner une mauvaise réputation par des affectations scandaleuses : on a loué leurs intentions; mais leur conduite étoit vraiment repréhensible : ils vouloient éviter des distinctions dangereuses, éluder des dignités dont le poids leur étoit redoutable. C'étoit un bien : mais il n'est pas permis de faire le mal ni même de paroître le faire, afin qu'il en arrive un bien, quelque grand qu'il soit. Les regles des mœurs ne se contredisent point ; on ne doit pas faire des bonnes œuvres pour l'amour des louanges, mais on ne doit pas les défigurer par de mauvaises aparences, pour les empêcher d'être louées. C'est une hypocrisie pareille à celle que nous avons fait remarquer dans la fausse honte. Ne publiez pas le bien que vous faites ; mais ne le desavouez pas quand il est public.

J'ajoute, pour ne rien omettre sur le sujet que nous traitons, qu'il est des circonstances dans lesquelles on doit en quelque sorte se louer soi-même, malgré la modestie des sentimens qu'on ne doit jamais perdre. De nous-mêmes nous ne sommes rien de tout ce que nous sommes, nous ne nous sommes pas faits. C'est cette pensée qui nous oblige à considérer les bonnes qualités qui sont nées avec nous, des mêmes ieux que le reste des beautés de la nature. Nous ne devons admirer & louer en nous que la sagesse & la puissance du Créateur. Avec ces vûes, on peut être humble sans être ingrat, sincere sans cesser d'être modeste, parler de ses talens sans rien dérober à Dieu de la gloire de ses dons; & dans la nécessité de s'expliquer sur ce qu'on est, l'humilité peut ressentir encore quelque peine, mais elle n'en affecte point. On parle, on se loue, mais avec une simplicité qui ne songe qu'à rendre témoignage à la vérité. Mille scrupules inquietent à ce sujet les ames timorées. L'humilité est comme embarrassée d'elle-même : on craint de faire des aveux trop favorables à l'orgueil, ou des aveux contraires à la reconnoissance ; mais dans

dans cet embarras il ne faut pas penser qu'il y ait une vertu qui puisse autoriser le mensonge & l'ingratitude, ou les justifier. Selon nos principes, ce qui fait les humbles, ce n'est pas de penser ou de dire qu'ils n'ont pas ce qu'ils ont, mais de n'oublier jamais qu'ils l'ont reçu. Quand donc ils le confessent avec ces sentimens, leur gratitude se satisfait, leur modestie n'en souffre point, & toute justice est accomplie.

Au reste il faut observer que les occasions qui nous permettent ou qui nous autorisent à dire du bien de nous, sont rares & toujours dangereuses. Selon S. Paul, c'est une espece de folie de se louer soi-même, lors même qu'on s'y voit contraint par quelque nécessité. Nous sommes si foibles ou si faciles à sortir des bornes prescrites à nos penchans, que nous avons toujours sujet de craindre que le vice ne naisse en nous de la vertu même. Il est difficile que la reconnoissance qui nous force à publier les dons que Dieu nous a faits, ne soit pas mêlée de la complaisance qu'ils nous causent. Si nous nous en croïons, il ne faudroit ni nous interroger ni nous preser, pour nous engager à nous répandre sur les avantages que nous avons ou que

nous croïons avoir reçûs de la nature. Nous en parlerions peu, si nous nous condamnions à n'en jamais parler les premiers : mais il n'est point de secret qui nous pese plus que celui de nos talens & de nos bonnes actions. Rien ne coûte tant à notre orgueil qu'un mérite ignoré. Nous brûlons de nous faire connoître ; nous en parlons avec les plus pressantes raisons de nous taire, dans toutes sortes de lieux, devant toutes sortes de personnes, sans retenue, sans ménagemens, sans bienséance. Ce *moi* que la politesse du monde bannit de notre bouche, y revient à tout propos. Telle est cette indécence de sentimens qui blesse tous les esprits, qui révolte tous les cœurs. C'est ainsi que nous péchons incessamment contre cette loi, qui nous prescrit de penser modestement de nous-mêmes ; loi de la nature qui doit nous paroître d'autant plus inviolables, que nous conspirons avec tout le genre humain pour blâmer & pour humilier ceux qui la violent.



## CHAPITRE XIV.

*Nous sommes tous jaloux de la liberté; nous nous trompons sur son essence. Elle consiste à vivre comme on veut; mais nos volontés sont assujetties à des règles; & quand on ne les suit pas, la vraie liberté se perd. Vérité du paradoxe des Stoïciens, que le seul sage est libre. Nulle volonté déréglée n'est sans contrainte. C'est le sentiment qui l'apprend. Toute passion dont on rougit, toute passion dont on craint le châtement, enchaîne la conscience par la nécessité du secret. Tout desir injuste ne se satisfait qu'avec le tourment des remors. Le juste fait ce qu'il veut, & le fait à la vûe du monde entier. Celui qui fait le mal craint les yeux & le grand jour, & la crainte est le caractère des esclaves. Il n'est point de tyrannie pareille à celle des amours impurs. Ils enchaînent les maîtres du monde. C'est une expression familière à ceux qui sont possédés de la passion pour les femmes. La raison chez eux n'a plus d'empire. On dit de ceux que la colere anime, qu'ils ne se possèdent plus, qu'ils*

Kk ij

*ne sont plus maîtres d'eux mêmes. Ceux qui se sont jettés dans la crapule , allèguent que ce qui les y retient est plus fort qu'eux. Ils ne sont plus ce qu'ils veulent. Il n'est pas permis à l'homme de se soumettre aux volontés arbitraires d'un autre homme. Ce despotisme est injurieux à la nature. On se mettroit par là dans la nécessité d'en violer toutes les loix. On en peut dire autant de toutes les cupidités déréglées. Elles rendent l'homme moins libre que les bêtes. Celles-ci suivent un instinct sans volonté ; mais cet instinct s'arrête quand les besoins sont remplis. Mais les hommes qui vont au-delà ne se satisfont point ; leurs cupidités leur imposent des tributs sans mesure. Diverses pensées des Philosophes sur cette sorte d'esclavage. Les riches & les voluptueux sont plus possédés de leurs richesses & de leurs plaisirs , qu'ils ne les possèdent ou n'en jouissent. Aspirer à la domination , c'est se livrer aux usages de ceux qu'on domine. La vraie liberté consiste à ne désirer que les vrais biens , à ne vouloir rien que de juste. C'est en ce sens que la vérité nous rend libres : c'est ce que celui qu'on nomme parmi nous le sage pur excellence , enseignoit avant les Stoïciens.*



**D**E toutes les prérogatives qui naissent du fond de notre nature, il n'en est point dont nous soions plus jaloux que celle de la liberté. La liberté consiste à vivre comme on veut ; de sorte que la dernière raison qui détermine à tout ce qu'on fait, c'est parce qu'on le veut faire. C'est ainsi que nous avons été constitués ; nous portons au dedans de nous le principe de nos déterminations ; nous agissons de nous-mêmes ; nous voulons agir comme il nous plaît, & ce penchant nous rend ennemi de tout assujettissement & de toute contrainte. A peine souffrons-nous des égaux qui partagent avec nous les mêmes droits : nous aspirons tous à dominer, à tenir partout le premier rang ; & dans cette élévation de cœur, l'infériorité, la dépendance, la servitude sur-tout, nous dégrade à nos propres yeux, comme elle nous dégrade aux yeux des autres. Chez tous les peuples où l'esclavage étoit établi, les esclaves n'étoient presque pas considérés comme des hommes : ceux même dont la servitude est volontaire, en rougissent, & personne n'en soutient patiemment le reproche. Telle est la force du sentiment : on se dit encore en soi-même qu'on est libre,

K k iij

lorsqu'on ne l'est réellement plus.

Les Juifs avoient été pendant plusieurs siècles sous le jong des Egyptiens : plusieurs autres peuples les avoient assujettis l'un après l'autre , depuis qu'ils se furent introduits parmi les Chanéens. La nation toute entière avoit été long-tems captive à Babylone. Ils étoient actuellement sous la puissance des Romains ; & ce peuple insensément vain , s'offense pourtant de la promesse que Jesus-Christ leur fait , qu'ils seront libres quand la vérité les aura délivrés. Nous sommes , lui disent-ils , les enfans d'Abraham , & jamais nous ne fûmes asservis à personne. Ils l'étoient à des passions déréglées , qui les rendoient vraiment esclaves. C'est ce que Jesus-Christ vouloit leur faire entendre , & ce qu'ils ne sentoient pas. Ainsi nous nous trompons tous sur cette liberté , dont nous nous faisons une idée si flatteuse ; nous l'affoiblissons , nous nous en privons au moment que nous croïons nous en procurer une jouissance plus entière.

Nous l'avons observé dans le neuvième Chapitre de notre première Partie. Nous passons par des dépendances naturelles , qui naissent de l'infirmité de

la nature & des besoins de la vie, que la foiblesse de l'âge nous rend incapables de nous procurer. Nous ne vivons pas comme nous voulons ; & la vûe de notre impuissance devroit nous empêcher de regretter la liberté qu'elle nous ôte. Il est des engagements de convention que nous prenons volontairement, & dont il nous revient des avantages pour une subsistance plus commode & plus sûre. Ce motif est digne de la raison. Notre liberté n'est restreinte alors, que parce que nous l'avons voulu. Cependant il ne nous est que trop ordinaire de haïr ces dépendances nécessaires ; nous revenons contre les promesses que nous avons faites d'être soumis à des loix qui nous gênent ; nous secouons un joug légitime, tandis que par un amour de la liberté mal-entendu, nous nous rendons véritablement esclaves en mille manières.

C'étoit un des paradoxes des Stoïciens, que le seul sage étoit libre ; & ce paradoxe bien approfondi contient en effet la seule vérité qui nous intéresse sur l'essence & sur l'usage de notre liberté. Nous sommes libres quand nous faisons ce que nous voulons ; mais nos volontés ne sont pas arbitraires, elles

ont leurs regles. Il est des choses que nous devons indispensablement vouloir; il en est qu'il nous est permis de vouloir, & que nous pouvons ne vouloir pas. Au-delà de ces bornes, nous ne sommes plus véritablement libres; nous paroissions faire ce que nous voulons, mais c'est par des volontés dérégées, & tout dérèglement est nécessairement une contrainte de la liberté. Le sage, l'homme juste; dont la volonté suit des regles, est donc le seul libre, parce que c'est le seul qui suit son penchant véritablement naturel.

Que ceux que la vérité de cette conséquence ne fraperoit pas assez, en appellent d'abord à leur propre sentiment. Peuvent-ils dire qu'ils font ce qu'ils veulent, quand quelque penchant formé les porte à ce qu'il ne leur est pas permis de vouloir? quelle est la passion dérégée qui ne les tienne pas dans une contrainte plus dure que l'esclavage? Il est des passions dont nous ne saurions soutenir la honte; il en est dont nous craignons le châtiment, il en est qui nous entraînent à des excès que nous condamnons & qui nous exposent aux plus terribles retours. Or quelle sorte de liberté conserve-t-on dans une passion honteuse qu'on veut tenir secrète?

Quelle retenue ne faut-il pas se prescrire dans ses discours ! quelle réserve dans ses manières ! quel mystère dans ses allures ! On se dérobe aux yeux les moins suspects ; on se défie des moins attentifs. On craint les contre-tems , les surprises , les rencontres imprévues ; on fuit certains lieux , on est retenu par les bienséances du monde & par celles de son état. Les simples soupçons allarment ; on s'interdit mille démarches innocentes , pour ne pas donner sujet à de mauvais jugemens. Il faut enfin dissimuler , tromper , user de mille artifices qu'on se reproche & qui peuvent enfin se découvrir par des surveillans ou par des dupes qui se desabusent. Toute mauvaise conscience est enchaînée par son propre secret. Il n'est de vraiment libre que celui qui peut vivre en public & se montrer en tout tel qu'il est. Il dit ce qu'il pense , il ne craint point d'être vu par des témoins ; il n'est inquiet sur aucune surprise. Il veut bien que tout le monde sache ce qu'il fait , soit au-dehors soit dans l'intérieur de son domestique. Il fait enfin ce qu'il veut , & le fait indépendamment de toute contrainte étrangère. Ce n'est pas tant l'orgueil que la mauvaise conscience qui fait

mettre des portiers aux maisons, dit un Philosophe ; il n'est que celui qui fait le mal, qui craint les yeux & le grand jour. Il craint, & la crainte est le caractère des esclaves. Ceux qui n'ont que leur maître à craindre le sont moins que ceux qui se réduisent à craindre les regards du monde entier.

Tous les Sages, toutes les histoires, l'expérience continuée de tous les tems, fait voir qu'il n'est point de tyrannie plus affreuse que celle d'une femme sur un homme qui s'est laissé prendre à ses charmes ; il n'est plus rien qu'il puisse vouloir quand elle ne le veut pas. Il faut qu'il prenne ses goûts, ses aversions, ses inimitiés ; qu'il serve aveuglément ses caprices & ses fureurs. Il est inconcevable jusqu'à quelles bassesses il s'avilit, jusqu'à quels excès il est capable de se porter contre ses propres sentimens. Il sacrifiera ses amis les plus chers & les plus utiles ; & s'il a du pouvoir, il accordera la tête de ceux qu'il estime & qu'il révere le plus. Ces sortes de portraits n'ont pas besoin d'être exagérés, pour montrer qu'il n'est plus aucun vestige de liberté dans ceux qui se livrent aux amours déréglés. Les plus forts y perdent toute leur force &

en font impérieusement dominés. Les moins esclaves sentent le poids de leurs chaînes : c'est une expression qui leur est familière ; & ces hommes-là pourtant en qui l'amour de la liberté ne meurt point, vont jusqu'à se plaindre dans leur esclavage, jusqu'à le chanter, jusqu'à s'en plaindre sans le haïr. Ce sont des énigmes qu'on ne devineroit point, s'ils n'étoient communs & d'une expérience personnelle à tous ceux que quelque forte passion possède.

Chez eux l'œconomie de la vie de l'homme est renversée ; ce n'est plus la raison qui préside à leurs déterminations & qui dirige leurs mouvemens ; ils sont comme des instrumens inanimés dans des mains étrangères, comme des brutes qu'un aveugle instinct mène aux objets qui les attirent. Il n'est point d'expression plus juste pour les définir, que celle de la langue latine, selon laquelle on dit *ne se posséder pas, ou n'être pas maître de soi-même*. On parle ainsi, dit Cicéron, parce que ceux qui se livrent aux passions ne sont plus au pouvoir de la raison, à qui la nature a donné l'empire de toute notre ame. Il est de même ordinaire parmi nous d'entendre dire à ceux qui sont dans les ha-

bitudes les moins dignes de l'homme ; que ce qui les y retient , que ce qui les y fait persévérer , est *plus fort* qu'eux-mêmes. C'est l'excuse favorite de ceux qui donnent dans des ivrogneries portées jusqu'à la crapule , jusqu'à l'abrutissement. On trouve ce dérèglement jusques dans les esprits les plus éclairés , dans les cœurs mêmes les plus droits , dans ce qu'on pourroit appeller d'honnêtes gens , si la vertu pouvoit subsister avec le mélange du vice , si l'homme ne devoit pas être juste & modéré premierement pour lui-même. Ils péchent contre ce qu'ils se doivent , ils se dégradent , ils se mettent au-dessous des bêtes , & répondent au reproche qu'on leur en fait , qu'il leur est impossible de se relever de cet avilissement , qu'ils n'en font plus les maîtres.

Il étoit donc comme superflu de s'étendre beaucoup contre l'intempérance. Nous avons pour maxime que pour bien juger de la nature des passions , il ne faut que les considérer jusques dans leurs derniers excès. La colere peut porter jusqu'à l'homicide ; donc elle est injuste à l'égard des autres hommes : l'intempérance de l'homme peut le mener jusqu'à la perte de sa liberté ; donc



elle est injuste par rapport à lui-même; donc il s'accuse au lieu de s'excuser, quand il allegue son impuissance à s'en corriger. Rien n'est d'ailleurs plus injurieux à la bonté de Dieu, qui l'a créé libre. Ne conserve-t-il pas dans cette impuissance même dont il fait son excuse, un amour invincible de la liberté? ne souffre-t-il pas impatiemment que d'autres veuillent l'affujettir, & sur-tout le ramener à la modération des alimens, qu'il devoit & qu'il pourroit encore se prescrire lui-même? Il le pourroit. Nous avons fait voir dans la premiere Partie, que quand il s'agit de devoirs qui nous sont connus, tout prétexte de notre défaut de pouvoir à les remplir, est frivole & de mauvaise foi. Disons donc encore ici : vous voulez être libre, c'est-là votre penchant ; c'est un devoir que Dieu vous impose, & qui suppose que vous le pouvez. Ne vous rendez donc pas esclave de vos apétits déréglés ; concevez qu'une partie de votre liberté consiste à les contenir dans les bornes des besoins,

Je dis donc qu'il ne s'agit ici que de vous accorder avec vous-même. Vous dites au fond de votre cœur : je ne m'affujettirai point, je veux conserver

ma liberté ; c'est-là comme la base de tous vos desirs. N'en formez donc point qui vous fasse perdre cette liberté dont vous êtes si jaloux ; ne desirez point surtout l'inutile. Si vous allez par l'habitude jusqu'à vous le rendre nécessaire , vous en devenez l'esclave : vous servez vos plaisirs au lieu d'en jouir. Vous voulez ce que vous n'avez pas dû vouloir ; & par-là votre volonté s'enchaîne elle-même.

Nous ferons voir dans la troisième Partie de cet Ouvrage , qu'il n'est pas permis aux hommes de se soumettre aux volontés arbitraires d'un autre homme. Ce seroit établir sur eux un despotisme injurieux à la nature , & qui les mettroit dans l'obligation d'en violer toutes les loix : ce seroit enchaîner leur liberté par l'esclavage d'une tyrannie sans bornes. Or il en est de même à proportion , de la domination des passions.

Réfléchissez sur toutes les cupidités qui partagent le cœur du commun des hommes ; & vous avouerez qu'avec cet amour de la liberté dont ils ne peuvent se défaire , ils ne travaillent tous qu'à la détruire : leurs cupidités sont de leur nature insatiables ; ce sont des tyrans dont les exactions ne finissent point.

Ceux qui se bornent aux desirs naturels ont un but fixe auxquels ils arrivent : quand les vrais besoins sont satisfaits , ils s'arrêtent. Mais ceux qui vont au-delà n'ont plus de bornes. Personne ne peut jamais avoir tout ce qu'il veut en ce genre ; il pourroit ne pas vouloir ce qu'il n'a pas , & se contenter de ce qui lui suffit ; mais s'il ne s'en contente pas, il continue de désirer , & ne se satisfait jamais. Il est dans le faux , & son erreur lui fait confondre les objets de ses desirs ; il ne sçait plus leur donner à chacun leur prix , & préfère les moindres à celui qui lui devoit être plus cher. Il sacrifie tout à la poursuite d'un bonheur chimérique , que son vrai bonheur consisteroit à ne point désirer.

C'est-là le grand renversement de la raison saine , & le grand sujet de l'étonnement de ceux qui la consultent & qui la conservent. On ne sauroit se trop familiariser avec les diverses sortes de pensées qu'une telle dépravation suggère , & que les Philosophes n'ont pas dédaignées pour rapeller les esprits comme aliénés de leur absence. Ces mêmes hommes, disent-ils, qui ne trouveroient rien d'aussi dur que d'être vendus par les autres hommes , se vendent incessa-

ment eux-mêmes : ce qui leur coûte le plus cher dans le commerce de la vie , est ce qui leur paroît le plus gratuit. Ils ne croient acheter que ce qu'ils paient au prix de l'argent , & comptent pour rien de se donner eux-mêmes. Ils renonceroient aux avantages qu'ils souhaitent avec le plus d'ardeur , s'il falloit céder leurs maisons pour l'obtenir , & sont toujours prêts à se le procurer par la perte de leur tems , de leur repos , de leur honneur , & de leur liberté. Rien donc en effet n'est plus vil à leurs propres yeux , que ce qu'ils font , & le bonheur de se posséder tout entiers. Pour les choses qui se vendent dans les marchés , on compare la valeur de ce qu'on offre avec celle de ce qu'on veut avoir : on a pour maxime , qu'une mauvaise marchandise est toujours trop chere. Ne croiez-vous pas avoir doublement perdu votre argent , si pour un aliment salutaire & bienfaisant , on vous en avoit fait prendre un nuisible , qui vous causeroit des indigestions , des crudités , des dévoiemens , des tranchées , des obstructions , des étourdissemens. Prenez-y garde , ce mauvais aliment est une image très-naïve des faveurs & des bienfaits que vous briguez dans le monde

de

de par tant de sacrifices de votre indépendance , par des assiduités qui vous dérobent vos momens les plus chers , par des complaisances serviles , par des bassesses indignes de la probité , de l'honneur , de la raison , par des lâchetés qui vous font omettre ou violer vos devoirs les plus indispensables.

Ces grandes acquisitions que vous faites au prix des fraudes , des infidélités , des rapines , ou des épargnes d'une avarice sordide , ne sont-ce pas encore autant de chaînes pesantes dont vous chargez ? Les riches sont-ils libres ? ne sont-ils pas plus possédés de leurs richesses qu'ils ne les possèdent ? n'ont-ils fait que ce qu'ils ont voulu pour les acquérir ? n'en a-t-il point coûté de tourmens à leur conscience ? font-ils encore tout ce qu'ils veulent depuis qu'ils en sont les possesseurs ? N'êtes-vous pas plus à vous , quand vous êtes partagés par moins de soins , d'inquiétudes , de prévoiances , de craintes ? L'homme a-t-il perdu quelque chose , quand il conserve le droit de disposer en tout de lui-même , & de ne rien vouloir que de juste ?

Voïons aussi combien il perd de ce droit , & dans quelles méprises il donne

par cet amour de la domination, qui lui fait desirer de s'élever au-dessus de tout ce qui paroît grand aux yeux du monde. Donnez à tous les objets de l'ambition, leur vrai prix, & comparez-le avec ce qui vous en coûte pour y parvenir. Définissez au vrai les emplois, les charges, les magistratures, les administrations publiques, les supériorités particulières; ne sont-ce pas de pures servitudes qui vous assujettissent, qui vous livrent à tous les usages de ceux qui paroissent dépendre de vous? Ne leur devez-vous pas le tribut de votre repos, de votre repos, de vos talens, de vos connoissances acquises, de vos soins, de votre vigilance, de votre protection, de votre autorité, de votre puissance? Vous ne vivez plus que pour eux, si vous voulez vivre sans reproche de leur part ou de la vôtre.

Figurez-vous un Auguste, qui s'étoit livré dans sa jeunesse à toutes les vûes de l'ambition la plus furieuse; le voilà maître absolu de l'Empire le plus vaste; il dispose de la fortune d'une multitude de Nations réunies, & vous l'entendez soupirer après le jour qui lui rendra la liberté de disposer de lui-même. Tous ses vœux se réunissent dans celui de

trouver le moment de se dépouiller de sa puissance. Les noms en imposent ; ceux qu'on appelle les maîtres du monde, ne sont dans la réalité que les serviteurs de leurs serviteurs.

Ce ne sont pas des exemples rares, de voir ceux-mêmes qui n'avoient pas craint de violer leurs plus grands devoirs pour entrer dans les charges, ou pour s'élever à des dignités éminentes, les abdiquer. Ils ont voulu se rendre les supérieurs de leurs égaux, & l'expérience leur fait sentir qu'ils s'en sont rendus les esclaves ou les tributaires : l'amour de la liberté reprend chez eux tous ses droits.

Mais qu'est-ce enfin que la liberté ? comment peut-on la rendre parfaite ou la conserver toute entière ? Vous connoîtrez la vérité, dit Jesus-Christ, & la vérité vous rendra libres. Nous avons vû dans le X. Chapitre de la première Partie, que Socrate & quelques autres Philosophes s'étoient exprimés de la même manière ; c'est-à-dire qu'ils donnoient à la vertu le nom de vérité, parce que la vérité ne differe en effet de la vertu, que comme la spéculation differe de la pratique ; toutes deux ont le même objet, quand il s'agit du bien

moral. Aspirez - vous donc à la liberté parfaite ? ne jugez des biens & des maux que sur ce qu'ils font en eux-mêmes, & non sur ce que le monde a pensé. En conséquence, ne vous attachez qu'aux vrais biens, ne fuïez que les vrais maux, vous voilà dans l'état de liberté le plus parfait où vous puissiez jamais être. C'est ainsi, dis-je, que la vérité vous rend libres. Le monde distingue des hommes libres de naissance, & des hommes libres par affranchissement. Mais ce n'est-là qu'une ombre de liberté ; la véritable doit couler de notre propre fond ; c'est son essence. Son mouvement est un mouvement de penchant & de choix, mais d'un choix éclairé qui ne donne ses préférences qu'aux biens solides & durables, qu'à ces sortes de biens qu'on ne se reproche point d'avoir désirés, qui le tranquillisent dans le présent, & qui ne lui font chercher l'accomplissement parfait de ses desirs, que dans l'avenir. Là tout sera vrai pour nous, parce que rien ne sera plus changeant & périssable : nous ne voudrons rien que ce que nous devons vouloir ; & la liberté que nous cherchons sera consommée.

Ces idées nobles & pures n'entrent



point dans l'esprit de l'homme dont les sentimens se sont dépravés ; il se croit libre , quand il a secoué le joug de toutes les loix de la justice. Il paroît libre en effet , tandis qu'il est emporté par l'impétuosité de ses mauvais desirs : c'est un cheval échappé qui court avec rapidité tant que la plaine s'étend sous ses pas ; mais un grand bois , un rocher , un précipice , un torrent profond , arrête sa fougue ; il reste tout ému , mais pourtant immobile ; il ne peut plus avancer , & son mouvement n'est pas encore de reculer. Il se tourmente à chercher un passage qu'il ne trouvera point , jusqu'à ce que devenu plus calme , il retourne en arriere d'un pas tranquille. Tel est le sort de l'homme emporté par des passions impétueuses. Les cupidités ont leur fin , mais bien différente de celle qu'il se propose. Ses desirs sont barrés par des obstacles imprévûs , traversés par la concurrence des passions des autres. L'inconstance ou la fragilité des objets qu'il poursuivoit , borne une course dont il ne lui reste qu'une lassitude inutile. Il ne voit plus devant ses pas que la fosse qu'il se creusoit par les excès où son aveuglement le faisoit donner. Il reste agité de

crain-tes, de remords, de regrets superflus, de trouble, & de desespoir : & s'il pense à revenir sur ses mauvaises voies, quelle peine encore ? Il combat contre lui-même, il veut & ne veut pas ; il sent la force des chaînes qu'il s'est formées par ses mauvaises amours. Il étoit d'autant plus esclave qu'il se croioit plus libre. Il n'est point de plus impérieuse servitude que celle des injustes desirs : on n'est point vraiment libre enfin, quand on est esclave de soi-même, de ses volontés déréglées. Redisons-le, la seule vraie liberté c'est celle que la vérité nous procure ; c'est celle qui consiste à conformer nos affections à ces lumières sûres qui nous découvrent qu'il n'est de bien desirable en cette vie, que celui qui peut nous procurer les biens éternels ; qu'il n'est de maux réels que ceux qui peuvent nous priver de la félicité souveraine pour laquelle nous sommes faits. Dans cette situation de cœur, nous sommes délivrés des fausses craintes & des fausses espérances de ce siècle, inaccessibles à ses fausses tristesses comme à ses fausses joies. Nous n'avons plus de pensées & de penchans qui nous partagent & qui nous tyrannisent. Nous pratiquons la justice par l'amour de la

justice même; & quoi qu'il puisse nous arriver, rien ne nous troublera, s'il ne peut nous empêcher d'être justes. Nous ne voudrons que ce que nous devons vouloir, & nous ferons tout ce que nous voudrons.

De qui voulez-vous encore apprendre ces vérités? un esclave les enseigne à son maître dans Horace. Quel est l'homme vraiment libre? c'est le sage, dit-il : Sat. 7:  
lib. II. & quel est ce sage? celui qui sçait se commander à lui-même, que la pauvreté, que la prison, que la mort même n'effraie point; c'est celui qui renonce à toutes les cupidités déréglées, aux dignités, aux grandeurs du monde, à ses vains honneurs. C'est celui qui se renferme en soi comme dans un fort où rien de tout ce qui vient du dehors ne peut l'inquiéter ni le gêner; c'est celui contre qui la fortune est toujours impuissante, qui ne connoît rien qui lui soit propre, qu'elle lui puisse ôter. Mettez, si vous le voulez, cet esclave au rang des Philosophes, & devenez-le avec lui; vous le deviendrez sans sortir de vous-mêmes: tous ceux qui l'ont été sont pleins des mêmes pensées. Il n'est rien qu'ils recommandent plus que l'indifférence, pour la bonne & la mauvai-

se fortune, que de réfléchir sur l'inconstance des choses humaines, Dieu, dit Sénèque, élève les uns, il abaisse les autres; & ces vicissitudes partagent incessamment tout le cours de la Providence. Nous ne devons donc rien désirer, ne rien regarder comme l'objet de nos espérances & de nos craintes, de tout ce qui n'est pas stable. Il faut recevoir les biens & les maux qui passent avec un désintéressement égal, être prêt à supporter tout ce qui peut nous arriver de fâcheux, comme si nous l'avions voulu nous-mêmes. Nous aurions dû le vouloir si nous avions sçu qu'il étoit du dessein de ce souverain modérateur de tout, que tel malheur nous arrivât. Nous devons, continue le même écrivain, ne jamais donner d'entrée dans notre ame à de mauvais conseils, lever au ciel des mains pures, ne nous rien permettre d'illégitime, avoir toujours notre ame sur les levres. C'est par-là, conclud-il, qu'on devient libre, non par le droit Romain, mais par le droit de la nature, qui veut que nous soyons justes en tout; c'est-à-dire qu'il n'est que le sage ou le vrai juste qui soit vraiment libre. Ce paradoxe cesse de l'être dès qu'il est raisonné.

Ceux

Ceux qui ne reconnoissent point d'autre liberté que la licence effrenée des passions, n'écoutent pourtant ces discours que comme des pensées alembiquées des faux sages du Paganisme qui se sont perdus, disent-ils, dans leurs vaines spéculations. Mais je dirois à ceux qui raisonneroient ainsi parmi nous : accordez-vous avec vous-mêmes. Cette idée de liberté que vous méconnoissez & que vous rejettez, c'est celle-là même qui vous est donnée par celui que vous nommez le Sage par excellence. Ecoutez Salomon : je vous montrerai, dit-il, la voie de la sagesse ; & je vous conduirai par les sentiers de la justice ; quand vous y marcherez, rien ne mettra vos pas à l'étroit ; vous ne serez arrêtés dans votre course par aucun obstacle. Vous vous trouverez au large, vous serez libres enfin de la vraie liberté ; toute autre est fautive. La liberté qu'on veut étendre au-delà de ses devoirs, ne mérite que le nom de servitude. Dans quelque préjugé d'affections que vous soiez, réfléchissez-y de près. Desirer les biens du monde ; ses honneurs, ses commodités, ses superfluités, ses plaisirs, ses délices ; vouloir enfin ce qu'on ne doit pas vouloir, de quelque

Pr. c. 46  
V. 11.

nature qu'il soit, c'est desirer d'avoir moins de liberté; c'est se rendre l'esclave de soi-même. Dès que vous exigez de vous ce qui ne vous est pas nécessaire, vous devenez votre propre tyran; vous faites violence à la nature; vous n'êtes plus l'arbitre indépendant de ce que vous faites & de ce que vous ne faites pas. Vous n'êtes plus libre, vous ne l'êtes pas même comme les ânes sauvages, comme les bêtes sans intelligence: elles sont conduites par un penchant sans liberté; mais ce penchant au moins se satisfait parce qu'il a sa mesure, & ne les porte point au-delà. Mais l'homme qui ne contient pas les siens dans les bornes que la raison leur prescrit, s'impose la loi d'agir contre sa nature. Il ne se satisfait point, parce qu'il est né pour ne rien vouloir que de juste, rien qu'il puisse se reprocher.

---

## C H A P I T R E X V.

*La force, le courage, la constance, la patience, l'égalité d'ame dans tous les événemens de la vie, sont des qualités ou des dispositions où tous les hommes doi-*

vent aspirer , parce que tous les estiment ; & ces dispositions sont les fruits de la liberté , telle qu'on vient de la décrire dans le chapitre précédent. Un homme qui ne veut que ce qu'il doit vouloir , un homme inviolablement fixé dans l'amour de la justice , est capable de tout entreprendre & de tout souffrir pour elle. C'est - là ce qui distingue ce qu'on nomme les grandes âmes : mais on prend ici le fantôme de la vertu pour la vertu même. Faux préjugés sur le courage , sur la valeur , sur l'héroïsme. On a fait des Dieux de ceux qui ne méritoient pas même le nom d'hommes. On donne le nom de vertus à des qualités du corps qui ne produisent communément que des vices. Le véritable héroïsme est de tous les tempéramens & de tous les états. La force est une vertu qui combat pour la justice : cette définition dégrade tous les faux héros ; on l'est dans toutes les situations de la vie , quand on y fait inviolablement son devoir , quel qu'il soit. Toutes les vertus coûtent des violences : on a besoin de fermeté pour persévérer dans le bien ; on en a besoin pour vaincre le mal. C'est l'héroïsme d'obligation , l'héroïsme dont personne n'est dispensé , parce qu'il est possible à

tous. Nos découragemens naissent de nos craintes mal entendues ; telles sont celles de la pauvreté , de l'humiliation , du mépris des puissances ennemies & des maux qu'elles peuvent nous faire. Toutes ces craintes appréciées n'ébranlent point celui qui ne met son bonheur que dans l'innocence. L'Évangile comprend en un mot toutes les maximes des Philosophes à ce sujet. Nos grandes afflictions ne viennent que de l'erreur de nos attachemens. Nous ne sommes malheureux qu'en opinion. Nous taxons nos pertes au-dessus de leur prix ; l'équité de la raison met toute la différence entre ceux que les adversités abattent , & ceux qui s'y soutiennent. Nos desolations sont quelquefois déraisonnables jusqu'à devenir risibles. Les maux du corps s'augmentent par l'inquiétude de l'esprit : on ne devrait pas se supporter soi-même , dès que quelque chose ici bas paroît insupportable. Il n'est pas de l'homme de ne point sentir les maux , mais il est d'usage de les souffrir. C'est un excès , c'est une illusion de se les attirer : c'est audace , c'est témérité , c'est présomption folle , c'est enthousiasme , fanatisme ; c'est en un mot aliénation de raison.



**L**A liberté, telle que je viens de la décrire, est la source de ce qu'on appelle le courage, la force, la constance, la patience, l'égalité d'ame. Tous les hommes ont considéré les qualités ou les dispositions que ces noms expriment, comme des vertus qui leur sont propres, ou qui conviennent à leur nature. Ce sont des perfections auxquelles ils se doivent tous d'aspirer. Mais en quoi consistent-elles? de quel principe naissent-elles? en qui peuvent-elles se trouver? Pour devenir ce qu'on sent qu'on doit être, il est essentiel de bien savoir comment on y parvient; & je dis: voulez-vous être patient, courageux, constant, toujours égal à vous-même, soiez premièrement vraiment libre, ou n'usez de votre liberté que sous la direction de la raison.

Suposez en effet un homme qui ne veuille jamais que ce qu'il doit vouloir, qui le veuille fortement, invariablement, ou qui ne connoisse point l'alternative du bien & du mal moral; un tel homme ne sera plus arrêté par la difficulté de remplir ses devoirs; il sera prêt à tout souffrir, à tout entreprendre, plutôt que de se démentir lui-même; il surmontera les obstacles; il se roidira con-

tre les contradictions ; il soutiendra les attaques les plus violentes ; il ne se plaindra point des revers ou des calamités de quelque part qu'elles viennent ; il se souviendra qu'il se doit à lui-même de n'être assujetti qu'aux loix de la justice, & qu'il n'est rien d'assez aimable ou d'assez terrible pour le faire succomber à la tentation d'abandonner ses devoirs.

Or n'est-ce pas cette disposition qui nous donne l'idée de la supériorité d'ame & de l'indépendance de certains hommes, que nous considérons comme d'autant plus parfaits & plus excellens que les autres hommes, qu'ils entreprennent & qu'ils exécutent de plus grandes choses, qu'ils soutiennent des travaux plus pénibles, qu'ils s'exposent à de plus terribles dangers, qu'ils montrent & moins de foiblesse & plus de tranquillité dans les maux inséparables de la vie ?

Mais toujours plus frappés des apparences qu'attentifs au principe des actions, il nous arrive ici, comme dans tout le reste, de prendre le fantôme de la vertu pour la vertu même. Il n'en est point sur laquelle on ait donné dans une méprise si générale, que celle dont nous parlons ; il n'en est point sur laquelle il

soit plus nécessaire de se défendre des faux préjugés , ou d'en revenir. Des actions que les forces communes ou l'extrême dépravation de l'humanité rendent rares , ont été considérées comme plus qu'humaines. On a mis au rang des dieux de prétendus héros , qui ne méritoient pas même le nom d'hommes ; des brigands ennemis de la justice & de la paix , qui n'aspiroient qu'à causer par-tout des ravages ; des furieux dont l'aveugle ambition ne se borroit qu'à l'empire de l'Univers ; des barbares qui ne respiroient que le sang & le carnage , des opresseurs de la liberté publique ; des destructeurs des villes & des roïaumes , des pestes de la terre , des tyrans de tout le genre humain. Ce sont eux qu'on a décoré du beau titre de conquérans. Le courage , la valeur , l'intrépidité , la constance sont les noms qu'on a donnés à leurs plus furieux emportemens. On les a mis au-dessus des plus insignes bienfaiteurs des peuples , des sages législateurs , & de tous ceux dont le zele & les travaux ont eu pour objet de faire regner l'équité , l'abondance & tranquillité parmi les citoïens. Il n'a plus été permis de dire que les armes devoient le céder à la robe , & ce

travers d'esprit est devenu dominant. Le dirai-je, en passant ? nous donnons encore ou nous entendons donner la louange du courage & de la valeur à des brutaux toujours prêts à s'égorger mutuellement pour les injures les plus frivoles & les plus chimériques. O mœurs des hommes que vous êtes pleines d'égaremens & de contradictions !

A quoi nous sert de porter dans le cœur des principes si sages, & de n'avoir qu'à consulter la nature, pour apprendre d'elle ce qui nous convient, ce qui nous sied, ce qui fait notre excellence, notre grandeur & ce caractère d'indépendance qui nous met au-dessus de tout ce qu'il y a de créé sur la terre ? C'est-là l'école où l'homme doit s'instruire d'autant plus assidument & plus à fond, que tout ce qu'il entend au-dehors ne tend qu'à lui faire oublier ce qu'il est, & qu'à lui faire prendre le change sur ce que ses propres sentimens lui suggèrent. L'oubli des choses considérées en elles-mêmes, nous fait abuser du langage qui les exprime ; ce langage nous séduit & corrompt les idées.

On donne assez souvent le nom de courage & de valeur à certaine constitution robuste, dont le sentiment rend

intrépide à la vûe des travaux, des obstacles, des dangers; mais ce n'est-là non plus une vertu que les traits d'un beau visage, que de riches habits, qu'une cuirasse à l'épreuve. Cette vigueur de corps, cette force de tempérament n'est souvent au contraire que comme une semence de vices qui produit la présomption, l'audace, la témérité, l'insolence. Le courage & la constance dont nous parlons, peuvent être aussi réels dans les complexions les plus foibles & dans les tempéramens les plus timides, que dans les plus vigoureux & les plus hardis. C'est une vigueur de l'ame affermie dans l'amour de ses devoirs, qui rend l'homme capable de se vaincre lui-même, de n'être point ébranlé par les menaces, gagné par les promesses, amusé par les plaisirs, enflé par les prospérités, abatu par les accidens les plus tristes. C'est cette force que les Stoïciens définissoient très-sensément, *une vertu qui combat pour la justice*. Par-là ces sages dégradèrent avec raison tous ces faux héros, qui n'ont acquis ce nom que par des brigandages, tous ces conquérans qui ne se sont emparés des provinces & des roïaumes, que par d'injustes guerres; tous ces audacieux

qu'on a vû troubler les Etats par des entreprises féditieuses, & qui ne parviennent à la puissance que par le violement de toutes les loix qui l'avoient établie. C'est une honte pour nous de les voir encore représenter sur nos théâtres comme des modeles de courage & de valeur, & de ne pas les détester. C'est une intolérable illusion de reconnoître des vertus où la justice ne se trouve pas. Mais être inflexible dans la justice, c'est le seul héroïsme digne de nos applaudissemens & de nos respects.

L'héroïsme à ce prix est de tous les états; les hommes sont grands dans toutes les situations de la vie quand ils y font ce qu'ils y doivent être, ou quand ils y font ce qu'ils y doivent faire. Les différences de naissance, de rang, de fonctions, d'occupations, n'en mettent que dans les especes particulieres de devoirs qu'ils ont à remplir. L'obligation de s'y conformer exactement, sans reserve & sans inconstance est égale pour tous. Cette obligation demande aussi dans tous une fermeté de résolutions, de la force d'ame, du courage, & de ce qu'on nomme des vertus héroïques.

Il est des vertus essentielles dont personne n'est dispensé, quelque place qu'il occupe dans le monde; & ces vertus générales sont toutes accompagnées de quelques violences. Tous ont des passions qui mettent de la contradiction dans leurs desirs, qui leur donnent du dégoût, de l'indolence, de la répugnance pour tout ce qui paroît leur coûter quelque sacrifice, quoique plus imaginaire que réel; un fantôme fait sur une imagination blessée toute l'impression du corps le plus solide. Nous agissons moins sur ce que les objets sont en eux-mêmes, que sur ce qu'ils nous paroissent; nos déterminations dépendans de nos jugemens. Ce n'est donc jamais ou presque jamais sans combat qu'on est fidèle. Toute démarche un peu généreuse est précédée d'irrésolutions, de délibérations où la raison l'emporte avec peine sur les penchans aveugles ou déreglés. Tous ont à se reprocher de la pusillanimité, de la paresse, de la lâcheté, des découragemens. La vie sans reproche, la justice persévérante ne se soutient que par une vigilance toujours armée des maximes saines, toujours attentive à se défendre des préjugés & des illusions capables de

corrompre nos affections, & de nous faire préférer de faux biens à notre unique bien véritable. Celui qui persevere dans le bien, qui qu'il soit, a la vertu d'un vrai héros; c'est lui qui mérite une couronne immortelle, & qui la recevra du juste juge des hommes.

Qu'un jeune cœur se livre imprudemment à ses passions naissantes; qu'un homme ait pris de mauvais engagements & des liaisons illégitimes, qu'il laisse invétérer ses criminelles habitudes, de quels efforts n'aura-t-il pas besoin pour revenir de ses illusions à des conseils plus sages, pour se rendre aux vûes de la raison saine qu'il a méconnues, pour rompre ses mauvais commerces, pour s'arracher à des objets chéris, pour se priver des plaisirs qui l'ont enchanté, pour s'interdire enfin la crapule & les impudicités. Les obstacles & les difficultés lui paroissent alors si fort au-dessus de ses forces, que rien n'est plus ordinaire à ces ames dépravées, que d'alléguer l'excuse de l'impossible. Il n'est point de victoire comparable à celle qu'elles ont à remporter sur elles-mêmes. La conquête du monde entier paroîtroit plus facile au cœur endurci dans le mal, que de triompher de tous



ses vices. Ce triomphe pourtant est un triomphe nécessaire, & dès-là même il est en sa puissance; c'est un triomphe de devoir, mais un triomphe si difficile, que le changement parfait d'un méchant le fait considérer comme un héros de la pénitence.

Il est vrai néanmoins qu'il n'est permis à personne d'y renoncer; l'excès de nos prévarications ne nous dispense point de revenir à nos devoirs. Tout homme obstiné dans le mal porte dans son propre fond les armes dont il doit se vaincre. La vûe de l'avilissement dans lequel il s'est précipité, la honte des penchans qui l'ont mis au-dessous des bêtes, l'obligation d'être juste au prix de tout ce qu'il tire de la constitution de sa nature, l'incorruptible raison qui le force à se condamner lui-même, le tourment de ne goûter aucune satisfaction qu'il ne se reproche; voilà ce qui doit le ranimer à réduire les affections à ses lumières, à remettre chez lui la justice & la vraie liberté dans tous ses droits: s'il y manque, il manque à ce qu'il se doit. Il cesse d'être homme sans cesser d'être obligé de vivre en homme; il est inexcusable, & rien après tout ne doit lui paroître plus insupportable

que lui-même. Il n'est point de constance à l'épreuve du sentiment de l'injustice, & le desespoir des méchans est toujours insensé. C'est un reste de leur aveuglement de s'effraier de la seule pensée du changement. Le retour au bien leur coûteroit toujours infiniment moins que leur persévérance ou leur obstination dans le mal : le caractère du pécheur est d'ignorer la prudence dans tous ses conseils.

Nos lâchetés & nos découragemens les plus ordinaires sur ce que nous nous devons, naissent de même de nos craintes mal entendues. Il en est qui nous sont naturelles. Nous craignons l'indigence, l'infamie, l'inimitié, la violence, les maladies, la mort. Ces affections nous ont été données pour veiller à notre conservation, pour être les soutiens de notre vie, pour adoucir les peines inséparables de notre état présent. Nous aimons notre bien-être, notre tranquillité, notre repos. Ce sont des avantages qu'il nous est permis de desirer ; mais ces avantages passent & finissent nécessairement avec la durée de nos jours. Le seul essentiel à l'homme, c'est la justice, c'est celui qui doit nous conduire à l'immortalité. C'est

donc le seul qui doit être en nous inviolable, le seul à qui nous devons le sacrifice de tous les autres, quand nous ne pouvons en jouir sans devenir injustes. Telle est la mesure de nos craintes; au-delà ce sont des craintes excessives; & ce qu'il importe beaucoup d'observer, c'est qu'elles ne deviennent excessives que quand elles ne sont pas raisonnées. Comparons-les avec leurs objets, avec les motifs qui nous les inspirent, avec le pouvoir des causes que nous craignons.

La crainte de l'indigence est-elle de celles qui peuvent ébranler la constance? Cessons de désirer ce qui n'est pas nécessaire, nous cesserons de craindre d'en manquer; les besoins réels de la vie ne sont jamais assez pressans pour autoriser les injustices. Ce ne sont pas en effet ces sortes de besoins qui nous en font commettre pour y pourvoir. La pauvreté n'a rien d'insupportable pour ceux qui savent modérer leurs desirs; & les pauvres contents dans leur état, nous apprennent qu'il est indigne de nous de craindre de le devenir ou de s'impatienter de l'être. Cette impatience ne vient que de l'avidité des commodités qui ne sont que permises, sans jamais

en tirer dans l'ordre des devoirs.

Le desir de la gloire qui ne meurt point dans nos cœurs , nous fait craindre le mépris , la honte , les humiliations , l'infamie. Cette crainte nous attaque par tant d'endroits , qu'il n'en est point qui nous suggere tant de tentations d'abandonner la justice ou de la violer. Mais ces tentations sont-elles même capables de nous faire chanceler dans nos devoirs ? Elles n'ont de force que celle qu'elles tirent de nos mépris sur la véritable gloire où nous devons aspirer. C'est la fausse gloire qui nous éblouit & qui nous en impose ; nos craintes de ce côté-là sont les craintes des cerveaux foibles qui s'effraient & qui s'évanouissent à l'aspect d'un fantôme , de ceux qui tombent au bruit d'un coup qui ne les a point frappés , de ceux qui prennent un buisson pour un voleur. Pour les rassurer tous , il ne faut que les desabuser. Tout ce que nous avons dit au long dans divers lieux de cet ouvrage , ne nous a-t-il pas persuadé que la gloire qui vient des hommes n'est au fond qu'une chimere ? c'est pusillanimité de craindre leurs jugemens , ils nous laissent tels que nous sommes ; nous n'en sommes pas meilleurs quand ils

ils nous louent ; nous n'en devenons pas pires quand ils nous blâment ; leurs calomnies, leurs insultes, leurs outrages, sont des traits impuissans qui s'é-moussent contre l'innocence quand vous vous allarmez sur ce qu'on pensera de vous, quand vous vous inquiétez, quand vous vous indignez, quand vous vous plaignez enfin d'un mauvais discours ; tout votre mal est de vous indigner & de vous plaindre, & ce mal vient de vous. La seule crainte que le mépris doit vous inspirer, c'est celle de vous rendre méprisable ; tandis que vous ne le ferez pas, la bonne & la mauvaise réputation doit vous laisser dans une tranquille indifférence. Croire avoir besoin de courage contre les mauvaises opinions du monde, c'est avoir pris des moulins à vent pour des ennemis, & se laisser abattre par un mépris non mérité ; c'est se mépriser soi-même & montrer toute la bassesse de son ame.

La crainte de la puissance des hommes nous fait porter cette bassesse jusqu'à l'extrême, & la rend d'autant plus inexcusable que nous croïons être lâches avec plus de prétextes & plus d'excuses. Il est vrai que l'appareil des maux

que les méchans peuvent nous faire est terrible à notre imagination. Nous savons combien leur envie, leur jalousie, leur haine, leur malignité, leur vengeance & leur cruauté, sont ingénieuses pour se fatisfaire. Nous nous représentons les traverses, les persécutions, les vexations, les tortures qu'ils oseront nous faire souffrir. Mais l'impression que ces images font sur notre ame est toujours outrée de plus d'une maniere. Notre raison nous abandonne ou se déconcerte ; nous nous exagérons & les maux en eux-mêmes, & les sujets que nous avons de les craindre, jusqu'à les craindre quelquefois sans sujet. Il y a plus de choses qui nous effraient, qu'il n'y en a qui nous tourmentent. Nous donnons à nos ennemis plus de puissance qu'ils n'en ont ; nous les croions souvent prêts à nous deservir, à nous nuire, à nous opprimer, à nous perdre, quand ils n'en ont pas eu la moindre pensée ; nous leur prêtons contre nous des desseins qu'ils ne formerent jamais ; nous croions que les coups qu'ils préparent à d'autres vont tomber sur nous ; nous leur suggérons dans notre esprit des moïens d'exécuter leurs entreprises ; nous cherchons à les prévenir ;

nous nous mettons en défense contre des chimères ; nous faisons des maux réels pour en prévenir d'imaginaires, & nous reconnoissons enfin que toute notre lâcheté n'est venue que de nos fausses allarmes ; nous nous rendons malheureux avant le tems ; nous succombons à la peur de ce qui ne nous arrivera point.

Mettons les choses au pis : qui sont après tout ceux que nous craignons si fort ? des hommes aussi foibles en eux-mêmes, aussi fragiles que nous. On s'effraie de leur crédit, de leur autorité ; tout tremble devant les méchans ; tout rampe devant les grands du monde ; on les regarde comme les arbitres & comme les fleaux de la terre ; & de là les complaisances serviles, les bassesses lâches, les timides ménagemens, les défiances & les découragemens, quand il s'agit de quelque devoir à remplir au péril de leur disgrâce & des effets de leur colere. Mais portons nos vûes un peu plus loin dans l'avenir, & ces ennemis si puissans & si formidables, ne sont plus que des cadavres qui tombent en pourriture ; ce sont des pailles legeres que le moindre soufle emporte ; ce sont les flots de la mer qui ne

peuvent passer les bornes qui leur sont prescrites ; ce sont tout au plus des orages qui passent, & quels dégoûts ont-ils causés ? pas un qui soit capable d'ébranler la constance de celui qui ne met son bonheur que dans son innocence. De tous les accidens de la vie Salomon n'en excepte aucun qui puisse contrister le juste. Un Poète accumule les plus affreux dans l'image que nos terreurs peuvent s'en faire. La multitude d'un peuple entier qui se souleve & qui demande ce qu'il y a de plus illégitime ; la présence d'un tyran qui menace des tourmens les plus cruels, la rage des vents qui se déchainent, les flots qui s'entr'ouvrent pour engloutir les vaisseaux dans les abysses de la mer, le ciel en feu prêt à lancer mille foudres. Rien de tout cela, dit-il, ne cause la moindre secousse à l'ame ferme du juste, qui tient fortement à ses devoirs. L'univers entier se renverseroit sur lui, qu'il se verroit tranquillement accablé sous ses ruines.

En vain se récrieroit-on que ces pensées sont exagérées ; tout ce que les Philosophes ont dit de plus emphatique de la constance inébranlable de leur sage, n'est-il pas renfermé dans la sim-



plicité de ce précepte d'un maître plus respecté. *Ne craignez point*, dit-il dans l'Évangile, *ceux qui tuent le corps & qui ne peuvent tuer l'ame*. Tous les biens que les hommes nous offriroient ne méritent pas que nous les achetions ou que nous les conservions au prix de la justice. Tous les maux qu'ils sont capables de nous faire ne nous nuisent point, s'ils ne nous rendent pas plus mauvais. Nos troubles, nos regrets excessifs ne viennent que de l'excès de nos attachemens à des objets qui ne sont pas dignes de nous, ou dont nous devons jouir sans les aimer. La fausse tristesse est le fruit de la fausse joie ; l'adversité n'abat que ceux qu'elle avoit follement élevés : ceux-ci, disoit un des plus grands Romains, sont des chevaux qui s'effarouchent dans le combat. Il faut les remettre au manège de la raison, les ramener à l'étude des saines maximes, pour apprendre quelle est la fragilité des choses humaines & l'inconstance de sa fortune. Tout change, tout périt dans ce monde, & rien de ce qui périt n'est le bien d'une ame immortelle.

Est-il donc possible, est-il du moins convenable qu'il y ait pour elle des sujets de larmes intarissables, des douleurs

desespérées, des regrets toujours renaissans, des malheurs sans consolation ? Bornons nos réflexions aux accidens contre qui la raison paroît communément avoir le moins de pouvoir. Ceux qui l'en soupçonnent, ceux qui l'en plaignent & qui l'en accusent, la méconnoissent à force de ne la point écouter. Ils ont déjà pris son langage, & ne peuvent plus s'y faire. Un homme occupoit un poste élevé dans le monde, un coup imprévu le fait retomber au rang de ceux qu'il avoit cessé de regarder comme ses égaux, quoiqu'ils n'en fussent pas moins honnêtes gens. S'il l'étoit lui-même qu'a-t-il perdu ? ne lui sera-t-il pas permis d'être aussi vertueux après sa chute qu'il l'étoit dans son élévation ? l'adversité, la médiocrité de sa fortune ne lui donnera-t-elle pas désormais de meilleurs conseils que ceux qu'il avoit pris de sa vanité, de son ambition, des dangereuses prérogatives qui sembloient l'autoriser à faire du mal, ou lui donner des prétextes pour l'excuser ? A-t-il besoin de constance pour se consoler du revers qui ne fait que le ramener à lui-même & le rendre plus attentif aux devoirs d'un homme que rien ne distingue plus des autres hommes ?

Vous étiez né dans une grande fortune, vous aviez reçu de vos peres un ample héritage que vous aviez augmenté par vos soins; & par un enchaînement de contre-tems, de dérangemens, de pertes fortuites, d'injustices, de violences, vous vous voiez réduit à n'avoir plus que votre plus étroit nécessaire, & forcé peut-être à vous le procurer par votre industrie. Vous voilà donc remis dans les bornes de la condition la plus naturelle aux hommes; vous n'êtes pas plus malheureux que des millions d'autres qui ne le sont pas, & qui n'ont jamais cru l'être. Tout votre mal n'est qu'un mal d'opinion; prenez-le pour ce qu'il est, & vous rougirez de le trouver insupportable.

C'est-là notre grand malheur ou le grand desordre que le déreglement de nos affections met dans nos pensées; chacun de nous n'est presque toujours malheureux qu'autant qu'il le croit. Nous taxons nos pertes au-dessus de leur prix; tous nos maux sont legers quand nos mécomptes n'ajoutent rien à leur poids. Il y a plus d'imagination que de réalité dans ce qui nous pese sur le cœur. Le remede est en notre pouvoir; pensons plus sainement & nous souffrirons moins.

Le vrai le dit & l'attention le confirme. C'est cette équité de raison qui met toute la différence entre ceux que les calamités humaines abattent, & ceux qui conservent une constante égalité d'ame dans l'une & l'autre fortune. Ces derniers ne sont pas exempts de l'affujettissement de tous les hommes aux miseres inséparables de cette vie, mais ils sont exempts de leurs erreurs. Ils n'ont pas la petitesse d'esprit ou la folie de ces impatiens insensés qui luttent contre l'ordre du monde, & qui voudroient corriger Dieu pour n'être pas obligés de se corriger eux-mêmes. Les sages se souviennent que tout ce qu'il y a d'excellent dans les hommes, que tout ce qui les rend solidement heureux est tellement concentré dans eux-mêmes, qu'aucune révolution, qu'aucune violence du dehors ne peut le leur enlever. Ne perdez point de vûe cette maxime, retranchez tous les maux étrangers à votre vrai bien, combien peu vous en restera-t-il où vous aïez besoin d'exercer votre patience ?

Combien nous en est-il arrivé dont nous nous figurions la douleur éternelle, & dont nous avons pourtant bien-tôt perdu jusqu'au souvenir ? Nous ressemblons

blons tous aux femmes inconsolables de la mort de leurs maris : les loix romaines ne leur accordoient qu'un an de deuil, & ce n'étoit pas qu'on crût qu'elles dussent être si long-tems affligées ; on vouloit seulement les empêcher de le paroître au-delà de ce terme. En est-il beaucoup en effet qui pleurent sincèrement leur perte un mois entier ? Elles se consolent plutôt qu'elles ne se l'étoient prescrit ; on rit alors de l'imagination qu'elles avoient eû d'être inconsolables ; & si nous y réfléchissons un peu, nous trouverons que rien ne nous rend en effet si méprisables que nos douleurs. La compassion pour les foibleffes de l'humanité leur fait trouver au commencement des consolateurs ; mais sont-elles inaccessibles aux consolations, on ne fait plus que s'en moquer, & la raison justifie ce sentiment. Si l'affliction poussée trop loin n'est pas feinte, elle est insensée, furieuse ou fanatique. N'est il pas ordinaire de cesser enfin de s'affliger par lassitude ? n'est-il pas honteux à l'homme de trouver dans le pouvoir du tems la fin d'une tristesse qu'il n'a pu trouver dans la force de sa raison ? N'est il pas fou de vouloir se tourmenter l'esprit

plus qu'on ne peut ; & s'il est des personnes qui ne se soient jamais consolées de quelque perte ou de quelque disgrâce, n'ont-elles pas donné d'elles l'idée des ames les plus foibles & les plus déraisonnables ? Laissons donc à la raison ses justes droits ; laissons-lui celui d'apprécier les objets de nos affections, & leur modération nous ôtera des prétextes infinis d'impatience.

En est-il qui soient légitimes ? Ce doute est spécieux quand les maux sont réels, & nous en connoissons qui ne sont pas sans quelque réalité, parce qu'ils attaquent l'homme dans une partie de ce qu'il est. Mais qu'est-ce que cette partie ? qu'est-ce que le corps de l'homme ? un vase fragile ou déjà fêlé que la moindre secousse ou le moindre choc peut achever de briser. Indigent & sujet à mille besoins, la nudité, la soif & la faim l'obligent à chercher toutes ses ressources hors de lui-même. Exposé sans cesse à l'injure des éléments, le ciel sous lequel il est né, les lieux qu'il habite, l'air qu'il respire, les alimens qu'il prend, son sang, ses humeurs, tout ce qui le fait vivre, peut lui devenir mortel. Le sommeil & les veilles, le travail & le repos lui sont

nuisibles ; tous les objets qui l'environnent sont autant d'ennemis qui le menacent : il ne faut que la morsure d'un insecte , qu'une peine subite , qu'une mauvaise odeur pour éteindre le souffle qui l'anime. Ses plus beaux jours ne sont qu'une suite de dépérissemens continuels , & sa vie n'arrive jusqu'à la décrépitude que pour lui faire éprouver tour-à-tour les divers tourmens réservés aux divers degrés de sa décadence. Faut-il s'étonner qu'il soit sujet à tant d'infirmités , de langueurs , de maladies aiguës , d'accidens douloureux , de blessures , de plaïes , & de tourmens habituels ? Est-il pour lui quelqu'un de ces maux qu'on puisse apeller imprévu ? est-il un homme qu'on ne puisse pas nommer un homme de douleurs , & qui n'ait jamais éprouvé les infirmités de la nature ? Ce sont des tributs qu'il faut païer , & qu'il faut païer volontairement , parce qu'ils sont inévitables à la constitution de notre être. Il ne sied pas à l'homme de se haïr lui-même ou de haïr sa propre chair. Or c'est la haïr , de s'impatier de ce qu'elle souffre ; c'est ne vouloir pas être ce qu'on est , c'est-à-dire sensible à la douleur. C'est ainsi que nous sommes faits , & Dieu

O o ij

ne nous a pas faits sans sagesse. Il nous a donné le sentiment de la douleur pour nous faire éviter ce qui pourroit nuire par notre faute à la conservation d'une vie qui devoit dans ses desseins avoir quelque durée. Mais il a rendu cette vie sujette aux douleurs, parce qu'il nous l'a donnée fragile & périssable. C'est à cette condition que nous vivons; c'est l'épreuve à laquelle il nous a mis pour nous perfectionner. Il est donc juste que nous soutenions cette épreuve sans impatience. Nous nous affligeons, nous nous plaignons, nous poussons des gémissemens & de grands cris, & nous devrions ne nous plaindre que d'être capables de cet abattement injurieux à la volonté de notre Auteur. Je ne me supporterai pas, disoit Sénèque, dès qu'il m'arrivera quelque accident que je ne pourrai supporter. Cette sorte d'impuissance est une vraie révolte contre l'ordre suprême.

Contre ce même ordre nous augmentons nos maux quand nous y joignons l'inquiétude de l'esprit. Les Medecins nous le défendent; la diversion des pensées est un des remedes les plus efficaces pour rendre les douleurs plus supportables, quand même ce ne sont que



des pensées indifférentes. Mais tout considéré, le besoin de ce remède est encore en nous une foiblesse qui ne convient point à l'idée que nous avons de la constance. La véritable est celle qui voit toute l'étendue de ses maux & de ses dangers, & qui tient ferme contre eux.

C'est ainsi que nous pensons dans la santé; nous avons un sentiment de courage qui nous fait croire que nous serions capables des plus grandes entreprises, qui nous feroit aspirer à la gloire de la grandeur d'ame, à la louange de savoir vaincre les plus insurmontables obstacles. Pourquoi donc nous démentir dans la maladie; ce courage dont l'image nous plaît, & qui convient à notre nature, trouve de l'exercice jusques dans le lit de la douleur. Lutez fortement contre votre maladie; c'est une victoire digne de cette élévation de notre ame, qui doit nous mettre au-dessus de tout ce qui peut arriver à notre corps, fût-ce la mort même. Notre vie, quand il le faut, est un sacrifice que nous devons à la justice; la justice demande que nous soions soumis à tout ce qui n'est qu'une suite naturelle de ce que nous sommes, & nous n'avons reçu

la vie qu'à condition de la rendre.

Je n'ajouterai pas que nos maladies les plus aiguës ou les plus longues ne sont souvent que notre propre ouvrage. Nous avons alors une double raison de les supporter avec patience. Rien n'est si juste que de souffrir ce qu'on a mérité ; mais de quelque source que nos maux viennent, il suffit pour les supporter de penser que ce sont comme des redevances dont notre vie ne peut être exemptée. Ceux de la vieillesse nous apprennent que nous ne devons ni la souhaiter ni nous en affliger à l'excès. Plus nous approchons de notre fin, plus l'épreuve devient courte & doit relever notre courage à la soutenir.

Au reste cette vertu, comme toutes les autres, est sujette en nous à des illusions : l'excès dans tous les mouvemens de notre ame en fait le vice. La raison qui doit les modérer leur prescrit des bornes qu'ils ne doivent point passer. Il faut qu'en tout la prudence les accompagne. Il n'est pas de l'homme de ne point sentir les maux qui l'attaquent : il n'est pas du juste ou du sage de ne pas les souffrir. Mais se les attirer soi-même, les chercher, se les procurer, ce n'est plus courage ou force d'ame, c'est au-

dace, c'est témérité, c'est présomption folle, c'est enthousiasme ou fanatisme.

L'homme conduit par la raison ne doit souffrir patiemment que les maux qu'il n'est pas en son pouvoir d'éviter. S'exposer aux dangers sans sujet, sans nécessité, sans une pressante utilité pour soi-même, sans une étroite obligation de servir les autres; c'est la folie pure, c'est fureur, c'est aliénation de raison. Celui qui souhaiteroit des douleurs ou des calamités pour exercer sa patience, seroit un pilote qui souhaiteroit la tempête pour montrer son habileté.

Nous reconnoissons & nous avons établi pour maxime que rien de tout ce que les hommes peuvent contre nous, n'est une raison qui justifie notre inconstance dans la justice. Mais c'est souvent du moins une épreuve qui peut nous ébranler & nous exposer à succomber au mal; l'épreuve doit nous inspirer de la terreur, & rien de terrible n'est desirable. Que le sage ne se livre donc point imprudemment à la haine du peuple, à l'inimitié des grands; n'irritons point les passions de nos concurrents, n'attaquons point de front les puissances qui n'abusent point de leur autorité pour nous prescrire des injusti-

ces ; sachons modérer le zèle le plus juste ; sachons le tempérer par la prudence. Il nous seroit impossible d'avoir pour amis tous ceux qui peuvent nous nuire ; ne nous en faisons pas du moins gratuitement des ennemis ; ne soions point lâches dans l'occasion , mais ne soions point téméraires , point indiscrets. La vraie force de l'ame , c'est de nous défendre avec soin de tous les maux qui nous menacent , de supporter constamment ceux qui n'en ont que l'apparence. C'est une obligation de les souffrir , mais ce n'est pas un crime de les fuir , & moins encore un mérite de les chercher. Celui qui veut altérer sa santé par des austérités & des macérations , n'a pas plus de vraie grandeur d'ame que celui qui ne craint point de la ruiner par l'intempérance & par la débauche. La patience n'a pour objet que ce qui nous arrive contre notre volonté.

---

## C H A P I T R E X V I .

*Toutes les impatiences sont des émanations de la colère. Son dérèglement se*

manifeste dans le desordre qu'elle cause tant au-dehors qu'au-dedans de l'homme. La raison desaprouve ce desordre, la reflexion le préviendroit. La colere, quoique naturelle à l'homme a donc besoin d'être modérée. Dans quelles bornes faut-il la contenir ? Rien n'est excusable dans cette affection que les impressions indélibérées. Ces impressions ont pour objet de nous défendre de la violence, de l'injustice, & du mépris. Tout ce qui paroît contrarier nos premiers penchans doit nous déplaire, mais nos penchans non réfléchis sont aveugles, & nous font étendre les droits qu'ils nous donnent au-delà de leur mesure. Ne nous inquiétons que de ce qui nuit réellement à notre conservation, que de ce qui viole nos droits légitimes, que de ce qui blesse notre véritable honneur ; nous aurons fermé toute entrée aux excès de la colere. Ce transport d'indignation qui saisit & qui maîtrise les cœurs, n'est jamais que l'effet d'une affection déréglée. Les passions contrariées ne sont jamais sans mauvaise humeur. Celle des femmes les fait accuser de petitesse d'esprit. Il leur seroit glorieux de faire mentir le proverbe, que leur colere est au-dessus de toute autre. On n'épargne pas

*ce reproche aux hommes effeminés qui se croient nés pour ne rien souffrir. La colere nous est donnée pour notre conservation. La colere qui fait mourir est donc excessive ; elle est incapable d'ailleurs de la défense modérée qui nous est permise. C'est quelquefois un devoir de punir ceux qui péchent ; mais la haine n'entre point dans ce devoir ; c'est l'injustice & non l'injuste qui doit irriter dans les contestations d'intérêt. Le vrai courage dans la guerre est sans colere. C'est petitesse d'ame de se croire deshonoré par une injure. Erreur de nos jugemens à ce sujet. Il n'en est point de juste sujet de se fâcher. La colere, quoi qu'il en soit, dérange dans l'homme toutes les allures de la raison. C'est la passion la plus capable de surprendre ; aucune ne demande plus de précautions pour la prévenir. Diverses considérations qui peuvent aider à la modérer. Ceux qui se sentent d'un tempérament facile à s'enflammer, se doivent des attentions plus particulieres & plus assidues.*

**T**outes les impatiences dont nous venons de montrer l'injustice, sont comme des parties ou des especes d'é-

manations de la colere. Considérons donc cette passion dans les excès qui lui sont propres ; nous comprendrons encore mieux ce qu'elle influe d'injuste dans les mouvemens qui participent d'elle. A voir les troubles qu'elle cause au-dedans , & le desordre qu'elle met dans tous les dehors de l'homme , il n'est pas douteux qu'elle nous impose un devoir essentiel de la modérer. La seule vûe de celui que la colere agite , annonce en effet qu'il est hors de ses mesures , & que chez lui l'œconomie de la nature est étrangement dérangée.

La rougeur & la pâleur qui se répandent subitement sur son visage , s'y succedent quelquefois sans milieu ; tous ses traits le défigurent ; les veines s'enflent, les muscles se gonflent, les yeux s'enflamment, ils pétillent ; ce sont des regards tantôt vagabonds & furieux , tantôt immobiles & sombres. Ses levres grimacent , il écume, il grince les dents, il étouffe entre elles des sons sans articulation pareils à ceux d'un sanglier qui veut arracher le trait dont il est percé ; ses os craquent, ses mains sont tremblantes, il frape des pieds, il se frape lui-même , il s'arrache les cheveux ; tout imite en lui les transports d'un fu-

rieux, il se décompose, ce n'est plus lui-même ; il ne se reconnoîtroit pas dans un miroir fidele, & nous doutons en le voïant si le vice qui le tourmente est plus terrible que difforme.

La raison ne conserve pas plus d'empire sur ses pensées que sur ses mouvemens ; il ne réfléchit ni sur son état ni sur ses actions. Il semble ne plus connoître ni les convenances, ni les bienféances, ni les égards, ni les devoirs ; il fuit sa fougue & n'est point arrêté par la considération des lieux, du tems, & des personnes. Il oublie le respect qu'il doit aux uns, l'amour & la reconnoissance qu'il doit aux autres ; il perd de vûe tous ses vrais intérêts ; il ne prévoit point les suites de ce qu'il fait ou de ce qu'il est résolu de faire ; il se met au-dessus de toutes les disgraces les plus terribles ; il sacrifie ses espérances les plus flateuses. L'honneur, la crainte du mépris, ce frein si puissant pour contenir les autres passions les plus violentes, est trop foible pour celui que la colere emporte. Les idées qu'il va donner de son caractère lui sont indifférentes ; on pensera de lui tout le mal qu'on voudra, pourvû qu'il se contente. Que ce qu'il veut soit juste ou non, c'est un



discernement qu'il ne fait plus faire. Sa loi, son unique loi, c'est le furieux transport qui le maîtrise. Il ne voit rien, il n'écoute rien : il ne fait ni dissimuler, ni se contraindre, ni se dérober aux regards de qui que ce soit : il s'aveugle également & sur les témoins & sur les objets de sa passion.

Il se croit offensé, mais par qui ? ne le lui demandez pas : c'est une attention qu'il ne veut ou qu'il ne peut plus faire. Père, mère, frère, sœur, femme, mari, bienfaiteur, protecteur, ami le plus cher & le plus éprouvé, tout lui devient ennemi dès qu'il l'offense. Mais est-il offensé ? je l'ai dit, il le croit, il le soupçonne, il le conjecture, il l'imagine, & réalise ses imaginations les plus chimériques. Ce qu'il y a de réel dans l'offense, est-ce un vrai mal qu'on lui fait ? a-t-on voulu le lui faire ? Comment ne se le persuaderoit-il pas, lui qui donne des volontés à ce qui n'en eut jamais, à ce qui n'en peut avoir, aux bêtes sans intelligence, aux êtres inanimés. Il frappe, il casse, il brise, il déchire tout ce qui se trouve sous sa main, il brûle ou jette par les fenêtres les choses qui lui sont les plus nécessaires,

Tous ces effets de la colere dont la description ne s'épuiferoit point, paroissent extravagans & sont familiers. On les voit dans les autres, on se les permet, on se les reproche. Il est donc clair que la raison les desapprouve, que la justice & l'équité les condamnent, & qu'un peu de réflexion les préviendroit.

La colere est en nous une affection de la nature; il ne s'agit pas de la détruire, tout le devoir se réduit à la modérer; mais dans quelles bornes faut-il en contenir les impressions pour en rendre l'usage légitime? Nos Philosophes les ont infiniment resserrées quand ils n'en ont jugé d'excusable que ce qu'ils ont nommé les mouvemens premièrement premiers, *motus primo primi*. La raison qu'ils rendent de ce jargon nous en explique le sens, & nous fait applaudir à la justesse de leur pensée. C'est que ces premiers mouvemens de la colere, comme ceux de toutes nos autres affections, sont indélébiles. Dès-là même donc ils sont justes en ce qu'ils sont naturels. L'Être créé ne pèche point quand il agit selon ce que Dieu l'a fait.

Nous aimons notre être & notre bien-être. Nous naissons, dis-je, avec un desir non raisonné de notre conserva-

tion. Ce desir doit donc nous donner de l'aversion pour tout ce qui peut nous nuire, nous rendre attentifs à l'écartier, nous animer à notre propre défense ; & tel est le premier objet de ce que nous appellons la colere. C'est une irritation de sentiment, un soulèvement contre tout ce qui nous menace de quelque mal-être. Ce soulèvement se sent mieux qu'il ne s'exprime, parce qu'il est de tout sentiment d'être confus. C'est la réflexion qui forme ou qui fixe les idées. Nous avons ensuite des notions de la justice ; nous voulons qu'on nous la rende, & l'injustice nous révolte. Nous avons une impérieuse avidité pour la gloire ; la moindre ombre de mépris excite notre indignation : voilà de nouvelles occasions de colere, & tous ses soulèvements naissent en effet des trois causes que je viens d'exprimer.

On voit par-là que ce n'est pas un mal en soi de se fâcher. Il est naturel que tout ce qui paroît contrarier nos premiers penchans, nous déplaît & nous allarme. Mais se fâcher sans pécher, c'est le pas glissant. Tout ce qui prévient la raison, devient en nous une source d'erreur. Nous suivons à l'aveugle ces impressions non-réfléchies, & nous étendons les droits qu'elles nous

donnent au-delà de leur juste mesure. Nous prenons pour des offenses ou pour des injustices tout ce qui blesse ces droits outrés, que nous nous attribuons par l'immodération de nos desirs. Notre vanité porte les siens si loin, qu'elle en devient intraitable. A quelles attentions ce dérèglement d'affections nous rappelle-t-il? Réduisons-nous à ne nous effaroucher que de ce qui blesse ouvertement l'intérêt que nous avons de nous conserver, à ne nous inquiéter que pour ce que la nature nous a donné de besoins indispensables; soïons disposés à ne nous plaindre que d'injustices réelles, & ne donnons à cette réalité que son vrai prix; ne nous estimons que ce que nous valons; sachons apprécier de même l'estime des hommes, & nous serons surpris de voir les hommes si susceptibles des impressions de la colere: toutes nous paroîtront vraiment excessives.

Non la colere ou ce transport d'indignation qui nous saisit & qui nous maîtrise, n'est jamais que l'effet de quelque affection déréglée, qui nous cause des sensibilités déraisonnables. La lassitude, la soif & la faim, ne sont jamais de bonne humeur; & de même une passion qui prend par sa dépravation toute  
la

la force des penchans naturels, est toujours prête à chercher querelle à tout ce qui la contrarie. C'est une plaie de l'ame, qui ne peut être touchée sans douleur, & qui fait crier même avant qu'on la touche. Telle est cette sensibilité que les plus legers soupçons blessent, & qui s'effarouche à l'ombre même des offenses les plus chimériques. Nous avons fait observer ailleurs qu'il n'est point d'emportemens plus violens & plus furieux, que ceux qui sont causés par le refus des faux respects & des faux honneurs. La sensualité, la mollesse, le luxe, l'oïsveté, la paresse, tous les vices qui montrent en nous plus de foiblesse & de bassesse d'ame, sont ceux qui nous rendent les plus impatiens, parce qu'ils nous rendent en effet plus pusillanimes par l'envie de ne rien souffrir. Tout corps est dur à l'excès, quand il choque un corps mou.

Rien n'est suportable à ceux qui se font énervés par les délices, par les goûts trop recherchés par les aises, par la passion des commodités, par l'attachement aux superfluités, aux délicatesses affectées à la suite des moindres impressions desagréables. La colere prend feu chez eux comme la

poudre à la moindre étincelle. Tout les frappe, tout les blesse, on ne les sert jamais assez tôt, jamais assez adroitement, jamais assez proprement; les alimens ne flatent jamais assez leur goût. Il est des mêts exquis dont la seule vûe les rebute; l'eau qu'ils demandent est toujours trop chaude ou trop froide; ils la jettent au nez de ceux qui la leur présentent. Un verre qui se casse, une goutte de liqueur qui tombe sur leurs habits ou sur leur chaussure, est pour eux un accident pareil à la chute d'un bâtiment qui écroule, ou d'une voiture qui renverse. L'odeur d'une lampe les étouffe; un vent coulis les glace & les affaîne: il faudroit à leur gré qu'il ne fit ni chaud pendant l'été, ni froid pendant l'hyver.

Le plus grand nombre des femmes n'est pas toujours celui que la raison guide. La délicatesse de leur tempérament, la maniere dont elles ont été élevées, le peu de lumieres de celles qui se chargent de leur éducation, les rendent susceptibles de mouvemens extraordinaires, quelquefois même violens; un rien les offense, une bagatelle cause souvent en elles des émotions dont elles ne sont pas maîtresses: mais doivent-

elles se pardonner le moindre excès de colere , lorsqu'il n'a pour fondement que les choses les plus legeres. C'est un pli de robe.ou de coëffure mal arrangée; c'est une boucle de cheveux qui sort du rang des autres , qui ne fait pas bien à leur visage ; c'est tout ce que vous n'imaginerez pas , un peu de poudre qui reste au bas de leur toilette sans avoir été balaié ; c'est un je ne fais quoi qui n'est pas à sa place ; c'est un carreau qui n'est pas assez mollet , un lit qui panche trop d'un côté. Tout bien examiné , les sujets de leur colere n'offrent qu'un excès de ridicule , que ne peuvent même s'empêcher de blâmer celles qui en sont les témoins : elles condamnent ces défauts dans les autres , & rien ne peut les détourner d'y tomber elles-mêmes. La raison refuseroit-elle d'éclairer ce sexe ; qui fait un des plus beaux ornemens de la terre que nous habitons ? Pourquoi ne s'aperçoivent-elles pas que le défaut de réflexion produit tous les maux qui leur échauffent la bile ? Elles s'offensent de ces sortes de reproches ; rien ne les choque plus que cette espece de comparaison des écrivains à ne leur donner la préférence sur les hommes ; que quand il s'agit d'exagérer leurs

foibles : mais si c'est la vérité qu'on leur dit, pourquoi leur courroux ne se tourne-t-il pas tout entier contre elles-mêmes ? leur est-il interdit de consulter cette raison dont on les accuse de faire si peu d'usage ? ne leur feroit-il pas glorieux de faire mentir le proverbe, qu'il *n'est point de colere au-dessus de la colere de la femme ?*

Ecc. 25.

Nous n'épargnons pas plus les hommes ; nous les jugeons même plus inexcusables, quand ils ne sont pas à l'épreuve de certains déplaisirs, qui ne leur sont insupportables que parce qu'ils se sont fait un plan de vie de ne rien souffrir. Il en est plus qu'on ne croit qui ne sont devenus sujets à la colere, que parce qu'ils sont devenus efféminés. Les mouvemens du corps les plus naturels sont un travail pour leur oisiveté ; ce sont des Mindyrides à qui la vûe même des travaux des autres causeroit de la lassitude. La peur de s'incommoder ou de se gêner, fait en quelque sorte sur eux toutes les impressions de la crainte de la mort. Ils s'irritent contre celui qui leur cause les moindres peines, comme contre un assassins qui voudroit leur ôter la vie. Ce ne sont plus des hommes faits comme les autres hommes ; tant leurs



sens se font dépravés. Pour les assortir il faudroit à leur gré réformer toute la nature ; il faudroit que tout ce qui vit & que tout ce qui ne vit pas , fût également incapable de faire sur eux des impressions fâcheuses. Ils sont nés mortels , & voudroient être invulnérables ; ne rien éprouver des infirmités du corps & des desagrémens de la vie. Dans ces mécontentemens, leur colere s'en prend souvent à Dieu même des accidens les plus ordinaires ; ils en quérellent la Providence ; ils se souhaitent la mort , dont ils craignent jusqu'à l'ombre ; & dans le dépit de ne pas voir assez tôt disparoître l'objet qui cause leur impatience, ils la tournent contre eux-mêmes , ils se punissent de ne pouvoir punir ce qui les met en fureur : sont-ce là des mouvemens d'une ame bien d'accord avec elle-même ?

Je le demande à ceux qui reconnoissent ici des vestiges de leurs diverses sortes d'emportemens : le desir de notre conservation nous est-il donné pour nous jeter dans des irritations de bile & dans des suffocations de courroux , capables d'intercepter le souffle qui nous fait vivre ? On meurt de colere. La colere n'est donc pas une arme contre la mort.

Il est permis sans doute de se défendre contre ceux qui cherchent à la donner ; mais cette défense innocente est sans fiel. On évite le mal sans envie d'en faire ; on repousse la violence d'un agresseur sans haïr sa personne ; on cherche à se sauver de lui sans le perdre ; & la raison troublée par les transports du courroux , n'est plus capable de faire ce discernement. Ce sont des pensées que nous développerons plus au long dans la troisième Partie , quand nous examinerons si la vengeance est permise entre les hommes. Il est des haines sans colere ; mais point de colere sans haine. C'est une passion toujours homicide , quand même elle ne tue pas. Il est donc juste , il est du devoir de l'homme de bien d'en réprimer jusqu'aux mouvemens les moins sensibles contre ses égaux. Quelle honte pour lui de s'y livrer pour les frivoles sujets que l'amour déréglé de son corps & de ses aises lui suggere ? n'est ce pas être ennemi de soi-même & de la paix , de s'emporter contre ceux qui par négligence , par inattention , souvent par la seule ineptitude ou par surprise , ne font & ne veulent pas même faire le moindre mal réel , & qui ne font en effet aucun mal

qu'il ne soit de la constitution de notre nature de supporter ?

Nous avons vu dans le Chapitre précédent jusqu'où cette grandeur ou cette égalité d'ame doit aller dans les divers maux de la vie ; la patience en est une partie nécessaire, & la colere est l'excès de l'impatience. Nous aimons la justice, & nous haïssons l'iniquité ; la haine du vice est une haine populaire, elle est naturelle à l'homme. Il est utile & quelquefois nécessaire que ceux qui péchent soient corrigés & punis : c'est un devoir que l'humanité nous impose en certaines circonstances ; mais ce devoir veut être rempli dans le même esprit que les loix punissent les crimes qui nuisent au repos public. Elles ne sont point en colere contre les coupables ; elles mesurent les peines sur les fautes, sans égard aux personnes qu'elles ne connoissent point dans le tems qu'elles les ordonnent. Les Juges connoissent ceux qui leur sont déferés, mais ils agissent ou doivent agir contre eux sans haine & sans colere personnelle. Leurs fonctions se terminent à constater les faits, & leurs arrêts sont prononcés par les loix, quand les fautes sont avérées. Les corrections qui sont un devoir d'état dans

les conditions privées, doivent s'exercer avec les mêmes vûes & les mêmes sentimens. Ceux qui corrigent en ce genre sont des Médecins qui ne se fâchent point contre leurs malades : ils ne leur font un mal que pour les guérir d'un plus grand. Comment me fâcherois-je contre une personne à qui je veux être utile ? ces deux dispositions sont incompatibles. Rien ne doit donc moins entrer dans les corrections que la colere. Au fond, le devoir de la correction n'a pas tant pour but de punir ceux qui l'ont mérité parce qu'ils ont péché, que de les empêcher de pécher à l'avenir ; c'est leur bien qu'on se propose.

C'est le sien que chacun veut se conserver dans les contestations d'intérêt : c'est donc l'injustice seule qu'il doit haïr & non l'injuste. Si les vices justifioient notre colere, nous y serions toujours. Ceux qui ne nous nuisent point ne sont pas moins haïssables que ceux qui nous nuisent. Le monde est plein de méchans ; & les gens de bien n'y jouïroient d'aucun calme d'esprit, si leur bile s'échauffoit à la vûe de tous les crimes qui s'y commettent.

On imaginera peut-être que la colere est utile pour animer le courage contre

un

un ennemi de l'état qu'on est obligé de repouffer par les armes ; c'étoit la pensée de quelques Philosophes, mais des moins conséquens. Le courage, le vrai courage ne naît que de l'impression vive que la vûe du devoir fait sur une âme qui l'aime : la raison s'arme alors de ses propres réflexions ; elle se représente fortement l'obligation que son état lui prescrit, & s'anime à la remplir de tout ce qu'elle a de fermeté, sans émotion, sans trouble, sans crainte, & sans lâcheté. La guerre offensive est contraire au penchant de la nature ; elle est contraire à ce qu'on nomme le droit des gens, qui consiste à ne pas faire aux autres ce qu'on ne voudroit pas qu'ils fissent. Les sociétés ennemies ne sont pas moins injustes que les particuliers ennemis des particuliers ; & comme il est permis à ceux-ci de défendre leurs droits contre la violence, il est permis aux sociétés attaquées de repouffer la guerre par la guerre. Mais un homme qui porte les armes pour une cause juste, pèche contre lui-même s'il fait par colere & par passion ce qu'il ne doit faire que par l'amour de la justice ; il trouble la tranquillité de son âme ; il croit se faire honneur, & se dégrade au-dessous

de celui dont il triomphe. On nous parle d'un peuple nombreux qui voudroit ne point tuer ceux qui l'attaquent, & ne vaincre les ennemis qu'en les défarmant : ce peuple nous donne une juste idée du courage qui convient aux hommes. Il paroît se défendre sans colere, & ne déroge point à la véritable valeur, qui ne doit point se croire au-dessous de ceux qui lui font une injustice.

C'est la méprise de ceux que l'idée du mépris qu'on a pour eux, irrite ; une injure les blesse, & leur persuade qu'on manque pour eux d'estime & de respect. C'étoit l'objet ou la cause qu'Aristote donnoit à la colere. Mais cette fausse persuasion ne marque en eux qu'une petitesse d'ame qui cesse de sentir sa vraie grandeur. Vous vous jugez nécessairement plus petit que celui dont le mépris vous offense. Sachez vous estimer, vous n'aurez plus d'envie de vous venger d'une injure prétendue qu'on vous fait ; vous ne la sentirez point, vous jugerez celui qui croit vous insulter, indigne de votre colere.

Le caractère de la vraie grandeur est d'être hors d'atteinte aux injures : Vous ne m'irriterez point, vous ne me

courroucerez point, disoit un Sage; la  
 raison que j'ai rendue maîtresse de tous  
 mes mouvemens, me le défend. Con-  
 sultez-la; vous reconnoîtrez que vos  
 transports, que vos emportemens, que  
 vos fureurs ne viennent que de ce que  
 vous donnez un trop grand prix à des  
 choses qui n'en ont point. Qui sont ceux  
 qui vous méprisent? quelles marques  
 vous donnent-ils de leur mépris? en  
 quoi dépendez-vous de leurs jugemens,  
 de leurs discours, de leurs manieres,  
 de leurs procédés? Tout n'est ici qu'er-  
 reur de leur part & de la vôtre. Ils  
 croient vous offenser, vous humilier,  
 vous dégrader par des insultes frivoles  
 qui ne peuvent effleurer votre honneur,  
 si vous n'aspirez qu'au véritable: ce  
 sont de petits chiens qui aboient con-  
 tre un éléphant, des enfans qui tirent  
 des fleches contre un colosse de bronze,  
 des flots irrités qui s'élevent contre un  
 rocher immobile qui les fait retomber  
 sur eux-mêmes. Erreur de votre part:  
 vous vous faites une idée de grandeur  
 imaginaire; vous vous enflez de quel-  
 ques qualités frivoles; vous mettez vo-  
 tre honneur dans des fantômes & dans  
 des chimeres sans réalité; par-là vous  
 donnez sur vous des prises infinies. On

Q q ij

vous offense par ce qui n'a rien d'offensant, on vous offense sans le vouloir & sans le savoir; on manque à des égards que vous croiez faussement dûs à votre naissance, à votre rang, à votre fortune. On n'est pas assez ébloüi du faste de votre équipage ou de vos habits. On ne vous salue pas assez respectueusement quand vous passez; on reçoit trop froidement votre salut; on ne vous distingue pas assez dans des compagnies où vous croiez que tous les regards doivent se tourner sur vous; on ne vous y donne pas une place assez honorable. On n'applaudit pas aux flateries que d'autres vous y prodiguent. On ne paroît point touché des agrémens ou de la beauté qui vous fait briguer le tribut des plus vains éloges. On ne vous écoute pas avec assez d'attention; on vous interrompt grossièrement; on ose vous contredire, on ne vous tient pas assez de compte de l'esprit ou des connoissances dont votre complaisance se nourrit. On ne craint point de vous demander avec assurance ce que vous devez; on résiste ouvertement à ce que vous exigez d'injuste: on ne ménage pas assez vos délicatesses affectées. On dit la vérité sur vos défauts; on ne fait pas à



vosre gré ce que vous ordonnez. On vous approche avec trop de hardiesse ; on vous parle trop haut. Que sçais-je par où la fote vanité ne se trouve pas blessée ?

Retenez un moment votre colere ; & vous reconnoîtrez que les causes de vos soulevemens naissent toutes de la précipitation de vos jugemens , de vos mécomptes , de vos soupçons déplacés , de votre passion dérégulée pour la vaine gloire , de vos préjugés sur l'objet de l'honneur & des préventions excessives sur ce que vous valez & sur ce que vous méritez. Revenez sur toutes les réflexions que je vous ai suggérées , sur les non-valeurs des jugemens des hommes , & vous rougirez d'être sensibles au mépris d'une infinité de gens que vous méprisez vous-même , & dont l'estime ou le mépris vous doivent être également indifférens.

Considérez enfin la colere de tous les côtés , sondez-en de nouveau les principes ; donnez aux sujets qui l'excitent le plus ordinairement , autant de réalité qu'ils en ont peu ; ne ferez-vous pas toujours forcé de reconnoître par les effets , qu'il y a nécessairement de l'excès dans une sensibilité capable de déranger

subitement l'œconomie de l'homme entier. La colere le dépouille de cet air de décence & comme de majesté, qui semble inspirer du respect aux bêtes mêmes. Tous ses dehors se démentent, ils ne se ressemblent plus; il n'a plus rien que d'offensant & d'effrayant à voir: c'est le taureau piqué du raon, qui fait tout fuir. Quand nos affections ne sont altérées par aucun mauvais levain de passion, rien ne nous est plus naturel que la douceur, que l'affabilité, que l'amitié: notre penchant nous porte à nous lier, à nous servir mutuellement, à secourir au besoin les plus inconnus. La société se forme par l'amour & par les bienfaits: nous sommes nés pacifiques, & les moindres apparences d'animosité & de discorde nous déplaisent. La colere au contraire nous rend farouches, insociables, cruels; elle ne veut que nuire & perdre; elle rompt tout commerce, & n'est plus sensible aux liens les plus tendres & les plus chers. C'est la raison qui caractérise l'homme; & les allures de la raison sont de ne rien faire sans attention, sans jugement, sans discernement. Nous ne voulons rien que de convenable, que d'équitable, que de juste; mais la colere ne suit que l'im-

pétuosité qui l'emporte; elle n'examine rien, elle ne veut rien écouter; elle rejette les réflexions & les excuses; elle ne veut point revenir de ses méprises même reconnues; elle aime son erreur, elle la défend, & croit qu'il est plus honorable pour elle de s'opiniâtrer dans une mauvaise entreprise que de s'en repentir. On ne peindra jamais tout son desordre & toutes ses funestes suites; mais les traits les plus communs d'une passion si contraire à la nature, suffisent pour en donner de l'horreur. Elle est commune pourtant, parce que le principe en est naturel; les plus modérés en ressentent comme les autres les premières émotions: qu'ils soient donc plus en garde contre la furieuse passion qui se forme de ce penchant, que contre toute autre. Il n'en est point qui surprenne l'ame négligente aussi subitement. C'est un feu qui part du dedans comme un éclair: on ne sçauroit prendre de trop loin des précautions contre tout ce qui peut l'enflammer. Figurez-vous le genre humain tel qu'il est, non par sa nature, mais par sa foiblesse facile à se dépraver. Il n'est point d'homme sans défaut, point qui ne manque à ses devoirs par des motifs

Qq iiij

plus ou moins coupables, point qui ne blesse la justice en quelqu'une de ses parties. Or tout ce qui blesse la justice nous blesse, parce que nous l'aimons. Quelquefois aussi c'est notre propre injustice qui s'offense de celle des autres. Jamais nous ne sommes nous-mêmes sans quelques préjugés, sans cupidités secrètes, sans intérêts cachés d'amour propre. Ce sont ces injustes dispositions que nous prenons souvent pour le plus pur zele de la justice. Ce sont nos passions qui nous irritent contre les vices autant que contre les vertus qui leur sont contraires.

Tels sont entre autres les sujets de colere que nous croïons avoir contre nos parens, contre nos maîtres, contre ceux qui nous corrigent, qui nous donnent des avis, qui nous font des remontrances, contre ceux qui nous censurent, qui nous raillent, qui nous effacent par leurs talens, qui concourent avec nous dans l'amour des louanges ou dans des vûes d'ambition. Nous sommes envieux, jaloux, attachés à nos propres intérêts, opiniâtres dans nos erreurs, amoureux de nos opinions particulieres, prévenus enfin sur tout ce que nous croïons valoir,

nous faisons ce que les autres font quand leurs procédés nous choquent. Leur vanité nous irrite, parce que nous sommes vains; c'est notre opiniâtreté qui nous les fait trouver opiniâtres, &c. c'est-là ce que personne ne se dit, & ce qu'il suffiroit de se dire pour se défendre des mouvemens de la colere, ou pour les réprimer à l'instant.

Les coleres réfléchies sont rares ou ne durent gueres. Les plus violentes se condamneroient sans la confusion des pensées tumultueuses qui précipite les jugemens. On ne voit rien clairement dans une onde que le vent agite. Ce qui pique notre sensibilité trouble nos vûes. Les injures se présentent à notre esprit sous des apparences trompeuses. On ne discerne point ce qui peut les rendre plus ou moins offensantes ou plus ou moins coupables. Le précepte d'être lent à se fâcher, est le souverain remède pour ne se fâcher jamais. On dit, on fait des choses qui vous déplaisent; arrêtez un moment, & demandez-vous si c'est pour vous déplaire qu'on les fait ou qu'on les dit. N'est-ce pas souvent au contraire sans y réfléchir, sans le vouloir? C'est par inadvertance qu'on pèche à votre égard, c'est

par imprudence, par pur hasard, quelquefois par des suggestions, par de mauvais conseils, & par une infinité de sortes d'ignorances. Soiez moins attentif au caractère des injures qu'à celui des personnes. Balancez un premier déplaisir qu'on vous cause, par les plaisirs qu'on vous a faits jusques là : sic c'est une faute que vous aiez déjà pardonnée, pourquoi ne la pas pardonner encore ? c'est un ami dont un certain procédé vous choque, songez qu'il n'a rien voulu moins que vous choquer : si c'est un ennemi, celui-là fait ce qu'il doit ; je veux dire qu'il suit une passion que vous ne devez pas lui envier. Il est en colère, vous faites pis que lui si vous l'imites dans ce qui vous déplaît en lui. L'âge excuse les enfans, le sexe peut excuser quelquefois les femmes ; il faut juger de leurs fautes par leurs faiblesses. La liberté donne aux étrangers des droits d'agir à notre égard avec moins de contrainte & d'attention pour nous. La familiarité justifie les fautes domestiques. N'accusez point un défaut que la nature a donné, le peu d'intelligence, d'adresse, & d'industrie. On ne se fâche point de ce que les écrevisses ne marchent pas droit, & que les tortues ail-

lent plus lentement que les lievres. N'oubliez pas sur-tout que rien n'est plus indigne du sage que de s'irriter contre ceux qui sont dans l'ignorance. A ce prix-là combien de raisons n'aurions-nous pas de nous irriter contre nous-mêmes ? Tout péché vient de quelque défaut de connoissance actuelle ; & qui est-ce qui ne péche point ? L'ignorance en quelque genre que ce soit, ne doit nous offenser dans les hommes, que quand elle est volontaire. On pardonne à celui qui sert les Maçons de ne pas savoir toutes les regles de leur art. Quand on a l'équité de ne mesurer les hommes que ce qu'ils font, on a le secret de beaucoup diminuer leurs fautes, & de les excuser plus aisément.

Parcourez toutes ces réflexions ; étendez-les autant que la face du monde vous offre de sujets de les faire, & revenez toujours à vous-même, après avoir vû de combien de manieres les autres péchent ; & vous vous tranquillerez beaucoup par cette considération, que nous sommes tous foibles, & que nous vivons parmi d'aussi foibles ou de plus foibles.

Si vous êtes de ce qu'on nomme un tempérament facile à s'emporter,

appliquez-vous des remedes plus particuliers. C'est une excuse bannale, qu'on ne change point le tempérament, mais une excuse illusoire. Je passe qu'on reconnoisse dans les hommes des tempéramens différens; cela veut dire que leurs corps sont tellement constitués, que par le mélange des mêmes humeurs les unes paroissent y dominer plus que les autres : mais le tempérament pris en ce sens n'entre pour rien dans l'obligation des devoirs que les hommes ont à remplir; ils ne l'augmentent & ne la diminuent point. Leurs devoirs, comme nous l'avons montré, se tirent tous des penchans ou des sentimens naturels de leur ame. Or ces sentimens sont uniformes en eux, malgré la diversité des tempéramens; tous veulent se conserver, tous aiment la justice, tous desirent la gloire; & ces affections sont vertueuses ou vicieuses, selon que la raison les modere ou ne les modere pas. Il en est de même des impressions des sens; toutes sont innocentes tandis que l'ame ne les corrompt point par les abus qu'elle en fait. La raison peut enfin ramener & nos sentimens & nos sensations à leurs usages légitimes. Il n'est point pour nous de



vice irrésistible. Nous ne péchons point par une invincible nécessité de nature ; cette pensée ne se concilie point avec l'idée de la bonté du créateur ; il ne nous ordonne point l'impossible.

Qu'est-ce donc dans la doctrine des mœurs, qu'un tempérament facile à s'emporter ? c'est une ame négligente à réfléchir sur la fin du sentiment de la colere , une ame qui se laisse aller aux impressions aveugles de ce sentiment , qui se fait une habitude de les suivre , qui met tout ce qui choque les sens au rang des coups qui peuvent la priver de la vie qu'elle aime sans conditions & sans mesure ; une ame qui juge injuste tout ce qui contrarie ses affections déréglées , & qui croit que tout ce qui déroge à la bonne opinion qu'elle a d'elle-même, la deshonne. Le remede pour soutenir , pour adoucir , pour amortir même entierement ce tempérament prétendu , c'est donc de faire des attentions plus sérieuses & plus raisonnées sur ce qui nuit ou ce qui ne nuit pas à la conservation ; c'est de se persuader que les injustices & les injures les plus atroces laissent l'homme tel qu'il est , & ne peuvent ôter le moindre prix à ce qu'il a de vraiment estimable.

Mettez-vous bien dans l'esprit qu'il y a beaucoup de choses que vous devez souffrir en conséquence de la manière dont vous êtes fait. Songez que tous vos sens sont également susceptibles des impressions agréables & désagréables. Le bruit qu'on fait autour de vous ou dans votre voisinage, ne doit pas plus vous irriter que le bruit du tonnerre. Une mal-propreté dans votre appartement ne doit pas vous causer plus d'émotion que dans les rues ou dans les chemins : toute la différence que vous mettez entre ces objets du même genre, ne vient que des fausses délicatesses que vous vous êtes faites. Tous vos sens sont naturellement patiens ; toute impatience vient de la dépravation de votre ame.

Les enfans qui ne réfléchissent point encore s'irritent pour mille sujets qui leur laissent tout leur sang froid quand ils sont mieux instruits. On regarde comme un prodige, de voir les plus intractables dans leur premier âge, devenir les plus modérés, les plus doux, les plus indolens sur ce qui les jettoit dans les obstinations de dépit les plus opiniâtres ; & ce prodige n'est que l'effet de leurs propres réflexions ou des le-

cons qu'on leur a faites. Un avis sage a fait sous mes yeux d'un homme sujet à de perpétuelles vivacités, un Démocrite qui ne faisoit plus que rire des procédés qui lui causoient les plus grands soulèvemens.

On en voit qui gémissent de ce qu'ils appellent leur mauvais naturel, qui se reprochent les fautes qu'il leur fait faire presque aussi-tôt qu'ils les ont faites. Que leur manque-t-il pour s'en corriger ? de prier des amis de les en avertir à-propos, ou de souffrir du-moins qu'ils les en avertissent. Le méchant ne hait les corrections que quand il est résolu de ne point cesser de l'être. Que celui qui hait sincèrement ses imperfections se fasse une loi de se rendre chaque jour un compte exact de ses torts ; qu'il ne s'en dissimule rien, qu'il ne se passe rien. Dans quelle occasion, contre qui, pour quel sujet me suis-je mis en colere ? L'ame contenue par l'idée de ce compte qu'elle doit se rendre, en devient plus vigilante, plus attentive au danger de s'échaper, plus froide sur ce qui lui faisoit prendre feu. Chaque jour on gagne sur soi-même quelque espece de victoire : c'est ainsi qu'on parvient à se corriger de ses vices ; & la colere n'est pas plus incorrigible que les au-

472 LA REGLE  
tres, quand on se pénétre vivement de  
l'obligation de s'en corriger.

---

## CHAPITRE XVII.

*L'homme n'est pas fait pour vivre errant & sans établissement : l'homme animal suit à ce sujet l'instinct de tous les autres animaux ; mais l'homme raisonnable doit à plus forte raison se faire un genre de vie qui fixe ses occupations. C'est le fondement de l'édifice de la perfection que Dieu lui prescrit. Il est triste qu'on ne décide pas toujours soi-même du choix de son état, mais plus malheureux de n'en avoir point. L'homme a des facultés actives qui doivent avoir un but. Réflexions sur ceux qui semblent dispensés du choix d'une profession particulière : ce sont communément les plus imparfaits ou les plus corrompus des hommes. La dépravation du siècle ne dispense pas de l'obligation d'un choix, elle en redouble seulement la difficulté. Conditions essentielles de ce choix. On peut être parfait dans tout état, quand on est fidele : mais la fidélité coûte plus dans les uns que dans les autres. L'exemple des mauvais choix doit*

doit faire craindre le risque de mal choisir ; mais ce risque ne doit pas déterminer à des partis extrêmes. C'en est un de se bannir du monde à la vue de tous les dangers qu'on y peut courir. La solitude a des avantages. Celui de pouvoir s'étudier soi-même est inestimable , mais senti de peu de personnes. La solitude en soi n'est pas meilleure que la vie commune. Il faut distinguer entre les motifs qui la font rechercher , & les usages qu'on en fait. Il est des retraites de caprice , de dépit , de mélancolie , de misanthropie , d'amusement. Le loisir sans étude étoit une mort dans le langage des Philosophes. Celui des anciens préférable à celui des nôtres. Le loisir est mortel en plus d'une manière. Idées des solitudes qu'on nomme religieuses. Leurs défauts. Leurs inconvéniens. On ne doit s'y déterminer qu'après de mûres délibérations. Vouloir éviter les dangers de tous les engagements du monde , c'est fuir au lieu de vaincre. La solitude absolue n'est suportable qu'à peu d'esprits. Résultat de toutes ces pensées. Combats de ceux qui se trouvent dans des états pénibles. Nécessité de quitter ceux qui sont pernicious , soit qu'ils soient involontaires ou volontaires.

**L**E devoir de modérer ses affections sur le plan que nous venons de tracer, est un devoir universel, indispensable, immuable ; il ne dépend ni des lieux, ni du tems, ni des situations, ni de l'âge, ni du sexe, ni de la condition. L'homme à tous ses égards doit vivre en homme ; il doit être juste en tout, partout, & toujours. L'homme au reste n'est pas fait pour vivre en vagabond, sans demeure fixe, sans occupation réglée, sans but auquel tous ses travaux tendent. Rien n'est plus contraire à sa nature, à ses penchans, à sa destination, que d'abandonner sa conduite au hasard des événemens, que de floter dans une continuelle inconstance, & de se proposer chaque jour des objets nouveaux. C'est une pensée tirée de son propre fond, de dire que Dieu plaça le premier homme dans un lieu délicieux pour le cultiver & pour le garder. C'est là ce qu'il dut faire par penchant. C'est ainsi que les colonies s'établirent quand le genre humain se multiplia. L'homme animal suit en ce point l'instinct des autres animaux, qui fixent tous leurs habitations dans les lieux propres à leur procurer la subsistance & la sûreté : mais la vie de l'homme raisonnable est de

plus une vie de système, qui doit diriger toutes ses pensées, tous ses mouvemens, toutes ses actions à quelque fin dont il puisse s'approcher par des progrès continus. C'est comme un édifice à construire, dont il faut d'abord jeter les premiers fondemens pour bâtir dessus, jusqu'à ce que l'édifice s'éleve à toute la perfection qui lui convient, c'est-à-dire qu'il nous seroit comme essentiel à tous d'être fixés d'abord dans un genre de vie dont les exercices concourussent à cette indispensable obligation de nous perfectionner, où n'y missent pas du moins de trop grands obstacles. C'est une réflexion qui mérite ici de nous les plus sérieuses considérations.

Il est triste que nous ne soions pas toujours maîtres de ce choix important des occupations qui nous conviennent, & que les places que nous devons occuper dans le monde, nous y soient le plus souvent marquées par des mains étrangères. Nous ne naissons pas hommes faits ; la dépendance de nos premières années nous assujettit à des pères, à des tuteurs, à des maîtres, qui dirigent nos inclinations, & qui les déterminent presque toujours sans nous consulter. L'état de ceux de qui nous

R r ij

hommes nés, décide comme naturellement du nôtre. Le fils d'un artisan fera du métier de son pere ; le marchand forme le sien pour son commerce. Il en est que le sort de leur naissance destine à la profession des armes, aux fonctions de la judicature, aux divers emplois qui partagent l'administration des affaires publiques. Y seront-ils propres par leurs talens & par leurs inclinations ? y seront-ils honnêtes gens ? n'y trouveront-ils pas des occasions de se corrompre, ou des obstacles à leur perfection personnelle ? Ce sont des considérations qui n'entrent communément pour rien dans ces destinations de coutume & de convenance aux intérêts particuliers ; la seule vûe de la subsistance, des commodités, ou d'une certaine fortune, décide des divers établissemens du grand nombre des citoyens : de-là naît en partie le malheur des sociétés par le contraste des mœurs avec les états. Mais ce que je considère ici principalement, c'est que pour notre intérêt personnel il nous est moins malheureux de vivre dans un état qui ne nous convient point, que de vivre sans état.

Les riches qui subsistent de leurs biens.



acquis, peuvent dans un sens n'être à charge à personne, & ne point déranger l'ordre civil. Mais à considérer l'homme isolé selon ce qu'il se doit à lui-même, rien ne lui peut être plus dangereux & plus funeste, que de ne pas se faire quelque occupation qui mette de la règle & de la suite dans sa vie. Ce n'est que par cet arrangement qu'il peut faire le personnage d'un être intelligent, qui doit avoir sa perfection pour principal objet. Ce soin ne doit point nous abandonner dans les engagements même qui semblent nous lier aux usages des autres. Une profession qui nous mettroit dans l'impuissance de travailler à nous perfectionner, seroit sans contredit illégitime & contraire au dessein de Dieu, qui n'a créé l'homme que pour être juste, & pour s'appliquer incessamment à le devenir de plus en plus.

Cette obligation demande à plus forte raison qu'il ne reste point oisif, ou sans plan d'actions systématiques. Ne point agir pour lui, ce seroit cesser d'être. Il est d'une nature active; & s'il agit, ce ne doit pas être pour ne rien faire. Il a des facultés qui lui sont données pour un exercice dont il est comptable. Tout compte à rendre suppose une

478 L'A R È G L E  
regle, selon laquelle on a dû faire ce  
qu'on a fait. Point de caprice donc dans  
la vie de l'homme ; rien qu'il lui soit  
permis de faire au hasard & sans but :  
ce sont des principes que nous avons  
établis ailleurs, & dont l'application ne  
se peut faire que dans un état qui fixe  
des devoirs.

Considérons en effet un peu de près  
ceux que l'opulence exempte de la né-  
cessité de se procurer les besoins & les  
aïses de la vie par quelque profession  
particulière : quels hommes seront-ce,  
s'ils restent dans l'indolence que l'assu-  
rance de ne manquer de rien semble  
devoir leur inspirer ? auront-ils quelque  
raison de se coucher le soir & de se le-  
ver le matin ? s'ils n'ont point d'autre  
affaire que d'aller du lit à la table &  
de la table au lit, de quoi rempliront-  
ils les intervalles de ces deux fonctions  
animales ? quel compte auront-ils à se-  
rendre à la fin de chaque jour ? Ils se fe-  
ront beaucoup ennuyés peut-être ; ils  
auront recherché la compagnie des au-  
tres hommes moins pour être avec eux,  
que pour n'être pas toujours avec eux-  
mêmes. Au défaut de l'exercice des ver-  
tus qui ne leur sera prescrit par aucun  
devoir particulier, ils se livreront aux

premières passions que les objets ou les occasions leur auront inspirées ; ils donneront dans la mollesse d'un repos efféminé, dans la sensualité des repas, dans les débauches, dans les mauvais commerces, dans les jeux passionnés ; ils apprendront de l'oisiveté tous les vices dont elle est la maîtresse ; leur moindre défaut sera d'avoir vécu dans les inutilités, ou dans le frivole ; ils auront reçu vainement cette ame, qui ne leur étoit donnée que pour se perfectionner par un usage du tems réglé selon la constitution de la nature raisonnable.

Je ne conjecture point ici ; je ne devine point ; ce que je dis n'est qu'une peinture abrégée de la vie des riches descœuvrés, tels que l'expérience du monde nous les fait connoître : il n'est point de conditions où les grands hommes, où les hommes vertueux soient plus rares. C'est par l'action que l'ame se perfectionne, comme e'est en forgeant qu'on devient forgeron ; ce n'est donc pas au fond que les moïens de se perfectionner manquent aux riches ; ces moïens ne manquent dans aucune condition de la vie, quand on ne perd point de vûe l'obligation de vivre en homme raisonnable, qui résulte de l'étude de soi-même.

me : mais il est des tems où cette étude tombe dans un tel décri, que par la négligence ou par l'abus des moïens de se perfectionner, la corruption des mœurs inonde tous les états. Ce n'est point faire injure au siècle où j'écris, de dire qu'il en est de ce caractère. Il seroit difficile d'alléguer parmi nous des conditions qui ne soient point perverses, au moins dans le grand nombre des personnes, ou par des relâchemens communs à toutes. Un homme en qui nous ne remarquerions rien qui contredît ce qu'il doit être par son état, feroit

*Ecc. 31. 7.* un prodige ; *qui est cet homme, & nous le louerons ?* Les vices les plus desavoués par la raison, les plus indignes de l'humanité, les plus contraires à l'équité naturelle, à la droiture, au bien public & particulier, à l'ordre, à la décence, sont devenus si familiers, si répandus, si fort autorisés par l'usage, par l'habitude & par l'exemple, qu'il seroit en quelque sorte plus dangereux de les censurer avec quelque liberté, que d'attaquer ouvertement les maximes qui les condamnent, ou les vertus qui devroient régner à leur place.

A la vûe de cette dépravation générale, on sent redoubler la difficulté du choix

choix d'un état que nous conseillons, & cette difficulté pourtant ne change rien dans les conditions essentielles de ce choix. Fixons donc indépendamment de tout le but invariable qu'on doit s'y proposer. Ce but c'est de trouver dans un genre de vie quel qu'il soit, des occasions d'exercer toutes les vertus convenables à la nature humaine, mais de manière qu'on puisse espérer d'y modérer ses penchans particuliers, & qu'on ne mette point ses inclinations en contraste avec les obligations. Sur ces vûes immuables qu'on examine toutes les différentes professions entre lesquelles on peut choisir. Il en est où les affaires sont difficiles ou dangereuses ; en d'autres elles ne sont que pénibles, mais embarrassantes & chargées de petits détails qui tiennent l'esprit dans une contention continuelle. Toutes demandent plus spécialement quelque faculté de l'ame : c'est le jugement, le sang froid, la pénétration, la promptitude des conseils, pour prendre son parti sur des événemens fortuits : c'est l'imagination, la mémoire, la vivacité, l'activité, le génie, l'industrie, les forces ; tout cela doit être consulté pour concourir à former

le rapport des occupations avec le caractère.

Mais le tempérament, l'humeur, les goûts & les répugnances du cœur, ses attrait, ses antipaties, ses foibles, ses passions formées, doivent sur-tout être mûrement balancées avant la décision pour un choix plutôt que pour un autre. Tous les états ont leur mérite, quand on est fidele aux devoirs qu'ils prescrivent; mais la fidélité coûte à proportion des combats qu'il faut soutenir contre soi-même. Ces combats naissent des objets, des situations, des personnes avec lesquelles on prend des engagements, avec lesquelles on sera forcé d'avoir des rapports. On doit craindre de se démentir ou de se corrompre, où tant d'autres se sont corrompus.

Dans cette pensée, regardez d'abord autour de vous; parcourez avec quelque attention tous les genres de vie qui diversifient la face des sociétés. En est-il un qui ne vous inspire pas de justes sujets de défiance sur le penchant que vous auriez à vous y déterminer? Dans tous vous voyez une foule d'imprudens & de téméraires qui se sont comme jetés les yeux fermés dans le précipice. Les uns se sont revêtus des armes de

Saül ; tandis qu'ils n'étoient faits que pour celles des bergers ; ils ont entrepris un cours d'occupations pour lequel ils n'avoient aucune avance ; ils sentent à tout moment qu'il leur manque des qualités & des connoissances qu'ils n'ont pas ; ils se rebutent de tout ce qu'ils ont à faire , ou font mal ce qu'ils font. D'autres ne viennent à connoître leurs vrais devoirs , que pour les haïr ; ils se sont chargés de fardeaux au-dessus de leurs forces ; ils ne peuvent traîner leur joug , & toute leur ressource est de le secouer ; ils remplissent des places qui sont réellement vuides ; ils n'y figurent que comme les montres peintes sur les boutiques ; ils ne sont rien moins que ce qu'ils paroissent ; vous les cherchez en eux-mêmes , & vous ne les y trouvez pas. Un juge n'est rien moins qu'un juge ; un magistrat rien moins qu'un magistrat ; un prêtre , un religieux rien moins que ce que leur habit annonce. Ils ont épousé des femmes sans avoir le cœur des maris ; ils ont des enfans , & sont incapables de la tendresse des peres. Les femmes qui ne pechent point par les sentimens , sont souvent ineptes ou nuisibles au ménage. Quand on ne fait pas faire le bien qui convient à son état ,

l'alternative comme nécessaire est d'y faire le mal.

D'où viennent ces inconvéniens ? D'un choix trop peu réfléchi. C'est la legereté, le caprice, la cupidité, l'ambition, la vanité, la nécessité d'un établissement, qui fait prendre le premier qui se présente. Ce seroit une espèce de miracle que ce qu'on entreprend par de mauvais motifs eût un bon succès : il est rare au-moins de faire le bien dans un état, quand ce n'est pas ce bien qu'on s'est proposé d'y faire. On devine ceux que l'amour de la vertu ne conduit pas aux exercices de la vertu même. La profession la plus sainte par ses dehors, ne fera que rendre plus mauvais ceux qui ne s'y lient pas par la seule vûe de s'y sanctifier. Ils s'y corrompent de plus en plus, ou n'y feront que le personnage des hypocrites forcés.

Mais ce qu'il y a de triste pour les cœurs droits, c'est qu'avec les vûes les plus pures, c'est qu'après les plus mûres délibérations, on risque toujours de mal choisir à proportion que la dépravation des mœurs est plus générale. Il y a partout des dangers & des tentations dont on ne peut se promettre d'être à couvert. Faut-il donc s'exiler, se bannir du mon-



de, s'enfuir dans les deserts, se renfermer dans les antres de la terre ? ces partis sont extrêmes & ne doivent être ni conseillés ni pris légèrement. Il faut tout peser ; les avantages & les inconvéniens se balancent , les risques ne sont jamais égaux des deux côtés. Il y a des milieux que la prudence aperçoit , & qui peuvent faire prendre par préférence des résolutions que la sagesse ne desavoue pas. Les craintes les mieux fondées ne doivent jamais être excessives.

Il y a certainement de grands avantages dans la solitude ; les Sages de tous les tems les ont aperçus : tous ont désiré de pouvoir en jouir , & plusieurs ont essayé de se les procurer. Que vouloient-ils , dit un ancien ? fuir les mœurs des peuples & des princes ; & ce qui semble d'abord un paradoxe , leur but étoit le même que celui des Rois , de ne manquer de rien , de n'obéir à personne , de conserver leur liberté qui consiste à vivre comme on veut. Les uns croient arriver à ce but par les grandes possessions & par la puissance : ils se trompent. Les vûes des ambitieux ressemblent à la contestation des matelots qui disputeroient à qui tiendrait le gouver-

naïl pendant la tempête. La vie de ceux qui gouvernent les empires est une vie de trouble, de tumulte, d'agitations continuelles qui les dérobent aux soins d'eux-mêmes; ils ne deviennent plus puissans que pour devenir moins hommes. Ceux au contraire qui resserrent leurs besoins dans des bornes plus étroites, ceux qui se déchargent de tous les soins étrangers à celui de leur propre perfection se ménagent un loisir propre à tenir leur ame dans le calme. Ils vivent alors ou peuvent vivre de la vie de leurs pensées réfléchies sur eux-mêmes, de cette vie la plus naturelle aux êtres intelligens dont la raison doit aspirer en tout à se perfectionner.

Je l'ai dit ailleurs, nous naissons enfans dans tout ce que nous sommes; nos premières connoissances ne sont que des germes qui doivent se développer par les réflexions & par la culture assidue de notre esprit. Nos penchans les plus légitimes dégènerent en passions par la surprise que les objets nous font, & par l'attrait d'un plaisir qui ne leur est attaché que pour des besoins bornés. Nous donnons dans les excès, nous nous livrons au présent, & nous perdons de vûe nos grands devoirs, qui se

tirent tous de la vûe de notre état à venir. Jamais donc nous ne sommes assez instruits sur ce que nous devons être & sur tout ce que nous avons à faire. Jamais même notre fidélité ne va jusqu'à faire constamment tout le bien que nous connoissons. Tels sont les sujets que nous avons de nous observer sans cesse, de nous sonder, de redresser tout ce qui s'écarte dans nos intentions & dans nos mouvemens, de nous corriger de nos fautes, de travailler à revenir de nos méprises, de nous guérir de nos foiblesses. Toujours capables de rechutes, le tems ne paroît pas assez long pour ceux que ces attentions occupent : ils aiment à se voir séparés de tout ce qui les distrait, & ne se trouvent jamais moins seuls que quand ils sont seuls.

Mais ceux qui n'ont point réfléchi sérieusement sur la fin de leur être & sur la multiplicité des soins que cette fin demande ; ceux, dis-je, qui vivent sans regle ou qui n'en ont point d'autre que l'attrait de leurs sens, ne sçavent plus vivre en hommes : ils ressemblent aux chiens accoutumés à suivre leurs maîtres ; dès qu'ils se trouvent seuls, ils se croient perdus. Leur plus grand malheur, l'ennui le plus mortel pour eux ;

c'est de n'avoir point de compagnie ; ils en cherchent, ils rodent pour trouver à se repaître d'inutilités ou de pensées folles ou dangereuses. Ne leur parlez point des avantages de la solitude , ils ne vous entendent pas.

Ne dissimulons pas au reste qu'on se fait une fausse idée de la vie retirée , quand on la croit indépendamment de tout, meilleure & plus parfaite que la vie publique. Ce qu'il y a de propre à cette vie , c'est qu'elle est en soi plus facile : il est plus aisé de se passer des biens du monde, de ses emplois, de ses charges , de ses honneurs , que d'en bien user. Ce qui doit nous en inspirer le goût, c'est que nous vivons premièrement pour nous-mêmes, que le tems doit nous être cher, que nous sommes intéressés à nous débarrasser autant qu'il dépend de nous de toutes les liaisons qui nous en dérobent quelques parties ; que le nombre des méchans est toujours le plus grand dans les sociétés, que celui des insensés est infini ; que le mauvais exemple est contagieux , que les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs : c'est qu'enfin l'œconomie de la sagesse veut qu'il n'y ait que nos propres besoins ou ceux des personnes

à qui quelque devoir nous lie , qui partage notre solitude & le précieux loisir qui nous laisse une entière liberté de penser à nous.

Distinguons donc la solitude de ses usages , elle nous laisse le loisir de nous entretenir avec notre propre esprit : mais cette faculté ne nous est pas donnée pour nous repaître de pensées frivoles , vaines , chimériques , ou dangereuses. Est - ce une solitude utile que celle qui met l'homme dans une oisiveté nonchalante , qui ne l'occupe de rien moins que de lui - même , & de ce que la raison lui prescrit. Ce ne sont point les lieux qui nous éloignent des vices ; on les porte partout quand on les aime ; & ce n'est pas sans raison qu'on a dit que souvent ceux qui ne s'entretiennent qu'avec eux-mêmes s'entretiennent avec les plus mal-honnêtes gens qui soient dans le monde. Les voleurs de grands chemins habitent les bois , les rochers , & les antres de la terre , & n'en sont pas meilleurs ; c'est qu'ils méditent-là les larcins & les assassinats. Des intrigues pernicieuses , de noirs projets , des satyres scandaleuses , des écrits licentieux , forcent quelque-

fois des ennemis des mœurs & de la Religion, de s'interdire tout autre commerce que celui de leurs complices; c'est le mal qu'ils font qui leur fait fuir le grand jour.

Il est d'autres retraites qui n'annoncent rien de criminel; tout le mal est personnel à ceux qui s'y condamnent. Ce n'est quelquefois qu'une misanthropie qui va se nourrir en secret de son aversion pour les hommes, du dépit de ses mauvais succès ou de ses disgrâces, des prétendues injustices qu'on lui fait, & des rebuts d'un mérite peu réel ou trop ambitieux. On se livre alors à des pensées ennemies qui ne font plus aucune différence des innocens ou des coupables: on ne veut voir qui que ce soit; on s'abandonne à tous les excès d'une mélancolie qui tue, sans y chercher de remède. On se dépouille enfin de tous les sentimens humains, tandis qu'il ne faudroit que consulter un peu la raison pour apprendre à se faire avec avantage aux foiblesses de l'humanité. Ce caractère est rare ou du - moins il n'est pas commun qu'il se soutienne; l'éloignement des objets rallentit les passions: On revient à soi-même, on

sent l'injustice du parti qu'on avoit pris par sa seule inconstance. C'est la colere qui se calme & qui fait voir qu'elle n'est pas naturelle à l'homme, en ce qu'elle ne peut pas toujours durer. La raison ne change point; & toute inégalité de conduite apprend qu'elle n'en est point le principe. Telles sont ces retraites de caprice qui font passer certains gens de la solitude la plus profonde aux dissipations les plus immodérées; l'homme d'hiver & l'homme d'été font souvent chez eux deux hommes tout différens.

La solitude soutenue n'est pas plus loüable, quand elle n'a pour objet que des amusemens, & cet objet est assez ordinaire. On se renferme dans un domestique peu nombreux, on se relegue aux extrémités d'une ville, on va se confiner dans une campagne: là quelques-uns se font un petit travail des mains, & leurs ouvrages sont des inutilités, des babioles où l'adresse ne se fait admirer que pour étonner les Sages de voir jusqu'où l'ouvrier peut porter le goût des puérités. D'autres s'occupent du jardinage; mais leur but n'est pas plus digne de la raison que celui des premiers; ils exercent leurs mains pour

contenter leurs yeux ; ils n'aspirent presque tous qu'à faire dire ou qu'à s'applaudir eux-mêmes d'avoir les plus belles fleurs & les plus beaux fruits qu'on puisse imaginer. Dans toutes ces sortes de solitaires, vous cherchez des hommes & vous n'y trouvez que des enfans qui bâtissent de petits châteaux, ou qui mettent tout leur esprit à ranger des coquilles.

Les Philosophes disoient que le loisir sans étude étoit une mort ; mais l'étude qui n'apprend point à bien vivre, n'est pas moins mortelle. Un cabinet n'est qu'un vrai tombeau de l'ame, quand on ne s'y renferme que pour s'ensevelir dans des méditations creuses, dans des recherches stériles, dans des histoires purement curieuses, ou dans ce qu'on nomme avec raison des lectures amusantes. On orne, dit-on, son esprit, mais on dessèche son cœur : on l'épuise, on le laisse vuide des sentimens & des maximes qui font l'homme de bien. L'homme de lettres vaut souvent moins que le plus parfait ignorant, s'il a su du moins s'étudier lui-même.

J'aurois été tenté de faire ici le portrait d'un philosophe tel que plusieurs des anciens ont été. Les traits en euf-



sont été peut-être assez touchans pour intéresser la curiosité de ceux que l'ignorance & les préjugés rendent si méprisans pour ces hommes que toute l'antiquité n'a pu se dispenser de révéler. On sçait qu'ils en étoient venus jusqu'à refuser le nom de philosophe à celui qui n'auroit point donné de préceptes sur les mœurs. Plusieurs de nos écrivains nous ont donné des recueils de leurs pensées & de leurs maximes ; & ces recueils suffisoient pour nous convaincre qu'ils avoient connu la vraie constitution de l'homme qu'ils avoient puisés dans son fonds, qu'ils en avoient tiré ses devoirs & ses espérances , & qu'ils en avoient conclu que son unique bien solide en ce monde c'étoit la vertu.

Mais que restera-t-il à la postérité des profondes spéculations de ceux qui se donnent exclusivement parmi nous le nom de Philosophes ? on y verra qu'ils n'ont sondé la nature que pour essaier de la détruire , & qu'ils n'ont rien compris dans ses facultés & dans ses affections. Chez eux il n'est plus ni sagesse , ni bonté , ni justice ; tout n'est dans leur système qu'un pur mécanisme de la matière ; leur grand plaisir seroit de s'être réduits à la condition des bêtes.

Leur divinité ; disent-ils , c'est la société, folle imagination qui fait de vains efforts pour se débarrasser des notions naturelles, & qui ne sent pas qu'une société sans divinité n'est qu'un renversement de la raison. Laissons-les ainsi philosopher, & ne leur envions point un loisir dont le fruit ne sera que la seconde mort qu'il ne leur plaît pas de prévoir, & qu'ils ne réussiront pas pourtant à ne point craindre. Ce sont en un sens de vrais solitaires qui n'ont avec eux-mêmes aucune société, qui se cherchent & qui ne se trouvent pas.

Parlerai-je des sociétés qu'on nomme parmi nous religieuses ? elles ont une apparence qui frappe ; les loix sévères qui les ont formées, les font estimer & respecter. Le but des institutions étoit bon ; mais pourquoi n'arrive-t-il presque jamais qu'elles se soutiennent dans le degré particulier de régularité qui leur est essentiel ? Ce défaut trop ordinaire ne pourroit-il pas faire soupçonner que l'homme a eu plus de part dans ces institutions que la divinité. Cette réflexion que je ne veux pas étendre, doit suffire pour inspirer de grandes précautions à ceux qui se sentent quelque penchant pour ces sortes de retraites. Les inconq

véniens sont grands, & ne sont connus que trop tard, c'est-à-dire lorsqu'on en fait la triste expérience, & lorsque l'engagement se trouve irrévocable. Tout est saint aux yeux des aspirans, jusqu'à l'habit; les pratiques sont les plus raisonnables: y est-on engagé? a-t-on fait quelques pas dans cette nouvelle carrière? on voudroit retenir une parole qu'un zèle peu éclairé, que trop peu d'attention ont souvent fait prononcer. On s'aperçoit bien-tôt qu'on s'est trompé; on n'y voit plus qu'un régime incommode, ou qu'on s'accoutume à regarder comme tel. Cette conviction présente à l'esprit de tous les hommes, conserveroit à la vie commune un grand nombre de personnes qui s'y seroient conduits avec probité, & qui ne servent qu'à rendre méprisables les sociétés dans lesquelles ils se sont engagés. L'expérience ne nous apprend que trop qu'en comparant les personnes aux personnes, nous trouverons presque toujours que celles dont l'état passe pour le moins parfait sont les moins imparfaites, ou qu'on ne s'est fait plus d'obligations que pour avoir plus de fautes à se reprocher.

On ne desavoue pas que les engage-

mens communs de la société ne paroissent quelquefois mettre de plus grands obstacles à certaines vertus, & n'offrent plus d'occasions de se corrompre ; mais aspirer à les éviter toutes, c'est fuir au lieu de vaincre. La justice a partout des combats à soutenir ; c'est-là son grand mérite. Pouvoir faire le mal & ne le faire pas, c'est ce qui discerne le juste parfait de ceux qui ne sont bons qu'avec les bons. La solitude absolue n'est pas d'ailleurs soutenable à tous les esprits ; les têtes s'y renversent : on donne dans les visions les plus extravagantes. Les plus grands maîtres des anciens solitaires jugeoient sagement qu'il ne convenoit pas à tous de devenir anachorettes. C'est en général un malheur d'être seul & de n'avoir personne qui puisse aider à se relever quand on tombe. Il est peu d'ames assez prudentes pour vivre sans conseil ; il en est qui semblent ne pouvoir être animées & soutenues que par l'exemple, sur qui le seul motif du devoir ne fait pas des impressions assez vives. La solitude persuade tout à celles qui n'ont que des lumieres chancelantes avec de fortes passions : il leur faut des guides, des modeles, des censeurs, ou des témoins respectables qui les contiennent

tiement ou qui les redressent. C'étoit la pratique utile de quelques Philosophes & le conseil qu'ils donnoient à leurs disciples imparfaits, d'agir toujours comme sous les yeux de quelque homme vertueux qui leur fût présent du-moins en esprit.

Je laisse aux Lecteurs à recueillir de ces différentes pensées ce qui peut convenir à leurs situations; que ceux qui n'ont point encore fait de choix ne s'y déterminent qu'après les plus mûres considérations; qu'ils consultent leur caractère particulier, leurs penchans dominans, leurs talens, leur capacité, leurs forces. Qu'il ne leur arrive point de se charger de plus de devoirs qu'ils ne peuvent en remplir; qu'ils ne prennent point sur-tout avec trop de légèreté des engagemens irrévocables. La loi du célibat à laquelle on s'astreint pour le reste de ses jours, est une de celles qui méritent le plus de réflexions: souvent un âge encore tendre n'a pas encore permis au contractant de prévoir ce qu'il seroit par la suite. D'autres trop présomptueux, s'imaginent que les liens qui les resserreront amortiront en eux toute la vivacité des sentimens. Doivent-ils ignorer que la loi

qu'ils embrassent ne les exemptera pas par elle-même des mouvemens qu'excitent les sens ? L'union des sexes est de l'institution du Créateur ; elle est donc bonne , & tous la pourront desirer comme telle. Il fera donc plus qu'imprudent de se l'interdire , sans avoir examiné long-tems si les forces & les secours qu'on éprouve en soi sont suffisans pour arrêter ce penchant naturel. Il est toujours dangereux de s'écarter du cours ordinaire ; il faut des sûretés pour prendre une route détournée. Ces précautions n'ayant pas été prises , on ne s'interdit les choses que pour les desirer avec plus de passion. On change en crime les penchans les plus innocens. Que pensons nous aujourd'hui de la loi que les Romains imposoient à leurs Vestales ? Ne la regardons-nous pas comme inhumaine , & le châtiment qu'ils leur faisoient subir , un traitement barbare ? D'où naît en nous ce jugement ? c'est sans doute que nous pensons qu'il n'est pas de retraite où l'homme par lui-même cesse d'être homme , ne vît-il jamais aucun de ses semblables. Que si vous restez dans le monde , conservez y pourtant l'amour de la solitude ; fuïez la foule & la dissipation. La familiarité qui

se communique trop, est toujours dangereuse ; les mœurs y font toujours quelque perte. On voit les vices, on les entend approuver, on s'accoutume à les regarder sans horreur ou sans défiance ; on les prend par contagion sans qu'on s'en aperçoive. On s'affoiblit dans l'amour de ses devoirs, quand on néglige de s'y rapeller dans un certain recueillement qu'il faut se ménager au milieu des occupations qui tirent au-dehors.

Ce soin devient plus pressant ; il est comme indispensable, quand on se trouve lié par quelque cause que ce soit, à des états où la vie devient incommode, pénible, dangereuse. C'est alors qu'il faut se ranimer par de fréquentes & par de fortes résolutions, à supporter ses peines sans violer ses obligations. L'impatience, les dépits, les mécontentemens d'éclat, le desespoir, & les partis extrêmes n'excusent point les fautes & les inconstances. Mais si les fautes sont irréremédiables, si l'engagement est mauvais par lui-même, l'inconstance n'est plus blâmable, le changement est nécessaire ; il n'est ni promesses ni sermens qui puissent autoriser à persévérer dans le mal : il n'y a même alors aucune différence à mettre entre les en-

gagemens volontaires & les involontaires. Il n'est point de loix qui puissent forcer les hommes à rester dans un état mauvais, eux à qui Dieu fait une suprême loi d'être justes. Il faut secouer un joug qui s'oppose aux desseins de la Providence sur vous, si malheureusement vous vous en êtes chargé. Il n'est aucune autorité qui puisse vous ordonner de faire le mal. Esquivez les reproches, ne vous laissez point ébranler par ses menaces; résistez à ces violences; souffrez toutes vexations, plutôt que de consentir à embrasser un état où vous êtes persuadé que vous perdriez votre ame. Il est triste de vivre dans un siècle où ces avis peuvent être nécessaires; mais dans quelque circonstance qu'ils le soient, il faut au prix de tout s'en faire une règle inviolable.

Tel est le personnage que l'homme considéré comme isolé, doit faire en ce monde; quand nous le considérerons dans la société, nous aurons d'autres devoirs à lui découvrir; mais il convient de lui proposer encore une pensée qui doit influer dans toutes ses actions, dans les diverses circonstances de sa vie, soit commune soit privée.



## CHAPITRE XVIII.

*L'homme est né mortel & ne doit jamais l'oublier. La pensée de la mort doit influer dans notre conduite, comme la pensée de Dieu dans la dépendance de qui nous vivons. C'est le sentiment réfléchi de notre mortalité qui nous donne le juste discernement de nos vrais biens & de nos vrais maux. On s'écrie que la pensée de la mort feroit perdre l'esprit, & c'est l'avoir perdu de n'y pas penser. Le bon esprit consiste à penser des choses selon ce qu'elles sont. On ne cesse pas d'être mortel en se le dissimulant. L'amour de la vie nous est naturel; il est nécessaire pour la conserver, mais pour autant de tems seulement qu'elle nous est donnée. Cet amour est donc conditionnel, & doit céder au desir d'une vie meilleure: de-là les combats des justes mourans, & la résignation qui les termine. Le zèle & la charité peuvent inspirer un certain desir de vivre plus long-tems: mais souvent ce zèle n'est pas pur & doit toujours être suspect. La crainte de la mort est une suite du desir de vivre; mais*

cette crainte devient équivoque. Craindre de mourir parce qu'on vit mal & sans résolution de mieux vivre, c'est craindre parce qu'on veut craindre. Les fraieurs irrésolues des ames timorées viennent d'une piété mal instruite. Les regrets des morts prématurées sont fondées sur des présomptions trop peu raisonnées ; la vie des hommes n'a jamais eu de terme fixe. Le mérite de la bonne mort ne dépend point du nombre des années. On peut penser que c'est par bonté que Dieu les abrége ; il nuit à plusieurs d'avoir trop vécu. Craindre de mourir, pour le desir d'avoir plus de tems pour pécher, c'est une disposition commune, mais inconcevable à la raison saine. Tous les délais de la bonne vie sont insensés dans ceux qui n'en méconnoissent pas la nécessité. La vie de ceux qui s'étourdissent sur les suites de la mort n'en est que plus inquiète & plus malheureuse ; ils tombent assez communément dans des situations qui la leur font trouver trop longues. Est il permis de l'abrégé ? Folie de l'homicide de soi-même : tous les plus sages se sont déclarés contre les faux raisonnemens de ceux qui se le sont cru permis. On peut justement défendre sa vie contre ceux qui l'attaquent.

**M**ÉDITEZ la mort, occupez-vous en ; qu'elle soit sans cesse présente à votre esprit, ou n'en perdez point le sentiment : c'étoit-là chez quelques anciens la plus grande définition de la Philosophie ; c'est le caractère du vrai sage, c'est la disposition la plus naturelle & la plus utile à l'homme. Nous sommes nés mortels ; & l'oublier dans le cours de notre vie, c'est nous oublier nous-mêmes. Souvenez-vous donc, ô homme, que vous n'êtes que poussière & que vous retournerez en poussière ; avis nécessaire, pensée qui doit influer dans tout le corps de nos actions, comme la pensée de Dieu même. Celle-ci doit en effet produire en nous un sentiment intime qui ne nous quitte point, un sentiment qui nous fasse agir comme dépendans en tout de l'être suprême qui nous a faits. C'est par lui que nous sommes tout ce que nous sommes ; c'est pour lui que nous vivons ; c'est vers lui que toutes nos affections & tous nos mouvemens doivent se diriger. Or la réponse de mort que le fond de notre être nous rend, fait sur nous des impressions également propres à cette direction de notre vie vers son vrai but.

C'est ce sentiment un peu réfléchi qui nous donne une juste idée des biens & des maux dont l'alternative partage toutes les dispositions de notre ame, ses desirs, ses craintes, ses joies, & ses douleurs. C'est ce sentiment qui doit nous inspirer de la modération dans l'usage de tout ce qui n'est qu'un soulagement nécessaire à l'indigence de notre état présent. Considérer tous les objets sensibles comme indignes d'occuper nos pensées, comme incapables de remplir nos souhaits; ne les jamais aimer pour eux-mêmes, ne jamais faire nos premiers soins de nous les procurer; ne les posséder que comme prêts à nous échapper à chaque instant: ce sont-là pour nous des devoirs; & ces devoirs nous sont dictés par la vûe de notre dernière destinée. Le souvenir d'une vie toujours courte, ne nous permet pas d'étendre nos projets dans un long avenir. Nous n'en devons point former qui ne conviennent à notre mortalité. Quel frein pour nous pour arrêter l'ambition dans les vastes carrières qu'elle s'ouvre! quel refroidissement pour les desirs insatiables de ces richesses que l'homme n'emporte point avec lui dans un autre monde. C'est cette même vue de notre

fin

fin qui nous rend plus suportable tout ce que nous pouvons avoir à souffrir dans celui-ci. Le tems qui termine nos maux nous fait voir que ce ne sont point de vrais maux, & que rien de tout ce qui passe ne doit affliger une ame qui doit aller au-delà de la durée des plus affreuses situations. Que suit-il de-là ? ce qu'on ne sçauroit trop fortement s'inculquer, que l'attention continuelle de notre vie, que l'attention du-moins la plus essentielle & la plus indispensable, c'est de travailler à mourir sans erreur ou sans affections dérégées, à mourir aussi parfaits que nous sommes capables de le devenir par l'usage de nos facultés naturelles & des secours qui nous viennent du dehors : c'est-là ce que nous pouvons apeller notre unique nécessaire. On ne vit comme il faut que quand la pensée qu'on n'est né que pour mourir, engage à bien vivre. La mort est la maîtresse de la vie.

Que disons-nous ? à qui parlons-nous ? Nous débitons une maxime la moins familiere peut-être au commun des hommes, & la plus effraïante pour le grand nombre. Etre sans cesse occupé de sa fin, qui le pourroit, se recrient ils, & n'en pas mourir ? On en perdrait du

moins l'esprit. Langage inspiré par les cupidités & par les différentes passions que l'oubli des devoirs laisse dominer dans le cœur. On jouit du monde ; on voudroit en jouir toujours. La pensée de la mort avec des dispositions si dépravées, ne peut être qu'une pensée d'inquiétude, de chagrin, de desespoir, de révolte contre les ordres d'une sage Providence. Quand on n'a point réfléchi sur les principes des mœurs, quand on ne les goûte point sur-tout, on en vient jusqu'à ne les plus écouter que comme des paradoxes ; & ce qu'il y a de plus étrange, ce n'est pourtant que par de vrais paradoxes qu'on les combat. La pensée de la mort feroit perdre l'esprit. Mais n'est-ce pas au contraire l'avoir perdu de n'y pas penser quand on est né mortel ? L'étude de ce que nous sommes n'est-elle pas notre premier devoir & notre premier intérêt ? La raison ne veut-elle pas qu'avec la connoissance de notre mortalité nous ne perdions point de vûe la destinée qui nous attend au bout de notre carrière : que nous soions sans cesse attentifs aux desseins de celui qui nous a créés ? Il a borné la durée de notre séjour sur la terre ; il a compté nos jours ;

& s'est réservé le secret de leur nombre. Que nous reviendra-t-il de fermer les yeux aux aproches de notre fin ? la mort épargne-t-elle ceux qui n'y pensent pas ? Chacun des jours que Dieu nous accorde peut être le dernier ; chaque instant que nous vivons nous avance vers l'instant fatal où nous cesserons de vivre ; la mort en un mot est le terme où nous tendons par une nécessité de nature. Nous ne vivons que pour nous préparer à mourir ; nous mourons réellement tous les jours , & cette espece de mort continuelle n'est que ~~ce~~ ~~me~~ ~~masquée~~ sous le nom de vie. Pour nous la rendre plus suportable, faisons-nous donc à notre état, vivons comme en mourant, ou vivons de maniere que nous trouvions dans le sentiment de notre destruction nécessaire des raisons de bien vivre pour bien mourir. Toutes réflexions faites , c'est en ce point que nous devons concentrer toute notre sagesse. Les prétextes de se faire un plan de vie contraire , ne peuvent être que des suggestions d'une raison pervertie. Il y a tout à perdre & rien à gagner, à se dissimuler qu'on est mortel. L'esprit juste, le bon esprit consiste à se représenter les objets tels qu'ils sont.

V v ij

Mais ne nous est-il pas naturel de craindre la mort ? oui très-naturel ; & c'est cela même qui doit nous empêcher de l'oublier. On ne craint point sans penser à ce qu'on craint. Dévelopons cette espece de paradoxe : ce n'est pas le seul qui semble inconciliable dans l'homme , quand on ne réfléchit pas sur les contrariétés comme nécessaires que son double état doit mettre dans ses sentimens. Il faut qu'il craigne & qu'il ne craigne pas de mourir : nous craignons la mort , & cette crainte est sage quand elle est renfermée dans sa juste mesure. Nous naissons avec un amour de la vie qui nous y retient comme par une forte chaîne qu'il ne nous est ni possible ni permis de rompre , tandis que notre raison reste saine. Cet amour de la vie nous étoit nécessaire pour nous inspirer le soin de la conserver ; soin qui n'a point de bornes fixes , parce que nous desirons tellement de vivre , que nous ne voudrions point mourir. Il est de notre nature considérée dans son tout de ne le pas vouloir ; & nous nous croirions immortels même pour le corps , si l'expérience universelle ne nous aprenoit pas qu'il n'est point né d'homme qui ne soit mort. Par-là nous sommes



convaincus qu'il est établi que nous mourrons nous-mêmes comme les autres. Or il seroit contre la raison de craindre avec excès une destinée nécessaire. Il en est de cette crainte comme de l'oubli de la mort ; elle ne reculera point la fin de notre course. Elle peut au contraire l'abrégier ou nous empêcher de la bien faire contre l'ordre & l'économie de celui qui mesure cette course , & qui ne nous la prescrit que pour nous en faire mériter la couronne. C'est donc lui qui veut en effet que nous modérions la crainte de la mort par la pensée même que nous sommes mortels , & que la mort est pour nous l'entrée d'une vie meilleure. Nous perdrons la vie présente , mais avec un dédommagement assuré si nous avons vécu dans la justice. Nous ne sommes mortels que par une partie de nous-mêmes , & la partie qui doit goûter en nous la vraie vie ne meurt point. Nous en avons des assurances dans les attributs de Dieu qui nous sont les mieux connus. C'est ce que nous avons montré dans le chapitre de l'Immortalité de l'ame. On y voit que la vie de l'homme juste n'a point ici-bas sa récompense : on y voit même qu'il n'est point de ré-

compense dans le tems qui soit digne d'elle. C'est l'éternité qu'elle mérite, avec tous les biens dont est capable un cœur en qui les desirs de la félicité sont infinis.

De la combinaison de ces pensées il résulte qu'il est plus qu'excusable dans les justes mêmes d'être saisis des horreurs de la mort. C'est Dieu même qui leur a donné l'amour de la vie, sans leur en marquer les limites. Leur ame craint d'être séparée de ce corps auquel elle se sent unie par des liens aussi forts, que s'ils ne devoient jamais être rompus. Cette séparation ne peut que leur être amère : ils peuvent demander à Dieu d'éloigner d'eux ce calice ; mais la pensée qu'il est le maître de la vie & de la mort, doit l'emporter dans leur cœur, & leur faire ajouter : Que ce ne soit point ma volonté, mais la vôtre qui s'accomplisse. Ce n'est, Auteur de mon être, que parce que vous m'avez créé pour une vie toujours durable, que vous m'avez inspiré le desir de toujours vivre. Mais s'il faut mourir pour passer à cette vie qui ne finit point, c'est un gain pour moi que celle-ci finisse. Ordonnez, consommez en moi votre ouvrage. C'est votre sagesse qui m'a donné

de l'attache pour cette vie ; c'est par bonté que vous voulez que je m'en détache ; s'il m'est amer de mourir une fois , il doit m'être infiniment plus doux de ne plus mourir.

Tel est ce combat du cœur des justes mourans ; le desir de la mort y triomphe enfin de l'amour de la vie. Cet amour n'est pas détruit , mais il se modere & leurs fraïeurs se calment. S'il faut vivre encore , ils vivront avec patience ; mais s'il faut mourir , ils mourront avec joie. Si nos vices en effet meurent avant nous , nous avons achevé de vivre avant de mourir : nous ne vivons que pour nous perfectionner ; quand on a rempli sa mesure , on n'a plus besoin du tems. Il ne reste qu'à dire : renvoïez , Seigneur , votre serviteur en paix ; l'ouvrier quitte l'ouvrage quand il a rempli sa tâche ; le jour n'a pas été trop court pour celui qui ne laisse rien à faire.

Certains mouvemens de zele , de charité , de compassion naturelle , balancent quelquefois la vûe des avantages de la mort la plus sainte : on se trouve pressé des deux côtés ; on voudroit être dégagé des liens du corps ; & c'est ce qu'on juge sans comparaison le meilleur.

leur. Mais on se figure quelque bien qu'on voudroit encore avoir fait dans le monde, & qui ne s'y fera point quand on n'y sera plus. Ce sont des ames qu'on a fait entrer dans les bonnes voies, & qui s'en détournent peut-être quand elles auront perdu leur guide. Ce sont des enfans dont l'éducation sera négligée par des mains étrangères, qui resteront sans établissement exposés à toutes les tentations de l'indigence ou de l'oïveté. Ces vûes paroissent n'avoir rien en soi que de légitime; mais ce ne sont souvent que des inquiétudes d'amour-propre. Elles naissent ou d'une secrete défiance en la Providence, ou d'une présomption cachée qui se croit comme nécessaire à Dieu pour l'accomplissement de ses œuvres. Notre grand mérite est d'être soumis à ses ordres: il peut nous conserver plus long-tems la vie s'il le juge convenable aux desseins de sa sagesse; & du reste, nous avons toujours assez vécu, si nous avons rempli la mesure de justice qu'il exigeoit de nous.

Ce compte que nous avons à lui rendre est presque toujours ce qui nous effraie le plus dans la pensée de la mort. Il est vrai que rien n'est si juste que de

craindre un Dieu juste quand on ne l'est pas ; mais il n'en est pas moins vrai que cette crainte peut être déraisonnable en plus d'une manière. Distinguons : il en est qui craignent les jugemens de Dieu sans cesser d'aimer les sujets qu'ils ont de les craindre. Ils ont des vices qu'ils ne peuvent se désavouer , mais sans envie de s'en corriger : ils vivent dans de mauvaises habitudes , dans des engagements criminels , dans des professions qui les font succomber aux tentations qu'elles traînent après elles , & ne s'en feroient point de reproches s'ils pouvoient continuer d'y vivre impunément. Ils craignent de mourir , parce qu'ils vivent mal , c'est-à-dire qu'ils craignent parce qu'il leur plaît de craindre. C'est leur folie , comme je l'ai dit , qui leur fait penser que la pensée de la mort les feroit devenir fous : comme s'il étoit rien de plus fou que d'être né mortel & de ne point penser qu'on doit mourir. Soiez sages , leur dirai-je , ou travaillez sincèrement à le devenir. Vous ne craindrez plus la mort , ou vous ne la craindrez que d'une crainte mêlée de la plus douce espérance.

Des ames qu'on nomme timorées ne se rassurent point aux approches de leurs

derniers momens. On les voit agitées de pensées de desespoir toujours injurieuses à celui qui ne les a pas créées pour les perdre. Le mal vient d'une piété scrupuleuse, & dès-là mal instruite. Elles ne savent pas penser avec bonté de celui dont la bonté fait le premier caractère. C'est ce qu'il faudra leur apprendre dans la quatrième Partie de cet ouvrage. Il seroit trop long d'entreprendre ici de guérir tous leurs vains scrupules, & de leur découvrir en combien d'illusions l'homme peut tomber sur ce qu'il doit à Dieu.

Ce que nous lui devons indéfiniment, c'est de n'user de la vie qu'à condition de la lui rendre en quelque tems qu'il lui plaise de nous redemander notre ame. L'enfance & la jeunesse n'ont pas ici plus de privilège que la vieillesse & l'âge décrépit. D'où vient pourtant qu'on se trouve doublement malheureux de se voir mourir ? D'où vient qu'un sentiment de compassion plus touchant nous attendrit sur ceux qui sont comme moissonnés avant la maturité de l'âge ? C'est que dans l'œconomie commune de la Providence. il est un certain terme où les années de l'homme peuvent atteindre. On est prévenu mê-

me que ces années ont été plus nombreuses dans les générations les plus voisines de la naissance du genre humain. Les exemples de ceux qui poussent leur carrière au-delà des bornes ordinaires, ne manquent pas encore. L'amour de la vie fait présumer qu'on peut avoir le même sort : on se le promet, & cette espérance trompée cause un déplaisir qui paroît juste ; on croit avoir droit de s'en plaindre. Il est vrai que ces présomptions n'ont rien de contraire à l'ordre commun de la nature. N'est-on pas persuadé que la vie des premiers hommes étoit plus longue que la nôtre ? Au défaut de l'histoire qui nous transmet cette vérité, l'expérience nous rendroit cette tradition au moins vrai-semblable. Ne voïons-nous pas que plusieurs productions sont dégénérées de leur première perfection par le changement ou par l'altération de leurs causes ? Les arbres & les plantes prouvent ces changemens selon qu'on les sème ou qu'on les transpose en différens terroirs. Les animaux de la même espèce ne se ressemblent pas tous parfaitement dans les divers climats : une ancienne tradition fait imaginer des nations entières de géans dont il ne reste

plus de vestiges. Mais quelque valeur qu'on puisse donner à ces observations, il n'en est pas moins certain que la vie de l'homme n'a jamais eu de durée fixe. De tout tems tous les âges ont été sujets à la mort, en conséquence de la combinaison des causes nécessaires, ou de la volonté des causes libres. Les excès du froid & de la chaleur, la foudre, les vents, les incendies, la chute des arbres & des édifices, les inondations, les naufrages, n'épargnent pas plus les enfans que les vieillards. La fureur des guerres ou des inimitiés les a souvent étouffés jusque dans le sein des meres qui les portoient. Les mauvaises nourritures, les intempéries de l'air, la qualité des alimens, les intempérances, l'excès d'exercice ou de travail les expose à toutes les maladies qu'on nomme mortelles. Il n'est donc point étonnant de mourir dans la jeunesse; mais cette circonstance n'a rien qui doive rendre la mort plus affligeante que toute autre.

Les inconvenances que nous voïons ou que nous croïons voir dans l'ordre physique, ne dérangent & ne troublent rien dans l'ordre moral. La sagesse de Dieu qui les combine ne s'y dément



point ; vous vous sentez mourir au moment que vous desirez le plus fortement de vivre. Mais n'oubliez point que cet amour de la vie , dans quelque degré que vous l'éprouviez , ne vous est donné pour la conserver qu'autant de tems que Dieu voudra vous la continuer. Souvenez-vous que cet amour doit céder en vous au desir d'une vie meilleure , & que pour y parvenir , on a toujours assez vécu quand on a bien vécu. Le grand intérêt que vous avez à la vie , c'est donc celui de vous hâter de bien vivre : vous pouvez par la promptitude de vos progrès dans la justice égaler la course de ceux dont les années seront prolongées au-delà des vôtres. La jeunesse de l'homme de bien la plus abrégée vaut mieux que la longue vie des méchans : à cent ans ils mourront plus enfans que vous , s'ils meurent dans leur injustice ; ils auront beaucoup & peu vécu. Dieu ne compte point les années , il les pese , & trouve à la mort de l'impie qu'il manque de poids , parce que la vertu seule pese dans sa balance.

A cette pensée qui doit être la base de tout le systême de notre vie , l'homme doit voir sans chagrin terminer ses jours à quelque âge que ce soit. S'il a

sagement usé de ceux que la Providence lui compte, il doit mourir avec confiance, avec joie, disons même avec reconnoissance. Ce n'est point une présomption sans vraisemblance dans l'analogie des attributs de Dieu, que c'est de sa part un trait de bonté d'enlever de bonne heure un esprit droit que la malice du siècle pourroit corrompre. Une plus longue vie n'est communément qu'une plus longue chaîne de tentations; on en voit beaucoup survivre à leur sagesse, & démentir dans l'âge avancé les espérances qu'ils sembloient donner d'une plus haute perfection dans leurs belles années. A ne consulter même que l'amour propre & les attraites que le monde peut donner pour une vie plus longue, est-il rare de trouver ou de reconnoître du moins qu'on a trop vécu? Mourir plutôt, c'eût été gagner le port avant la tempête; c'eût été se voir mettre à couvert des plus tristes alternatives de l'inconstance & de l'instabilité des choses humaines. Les plus opulens mourront peut-être dans l'indigence; les plus élevés ne le sont quelquefois que pour tomber de plus haut. On ne se croit heureux au milieu de sa famille & de ses amis, que pour être

plus affligé de leur perte, de leurs infidélités, ou de leurs disgrâces. Mais quelque purs que soient les agrémens qu'une plus longue vie peut procurer, il y a toujours dans la mort prématurée du juste un gain sûr : c'est de ne pécher plus.

Que penser donc de l'étourdissement de ceux qui ne craignent de mourir trop tôt que pour avoir la liberté de pécher plus long-tems ? C'est un mécompte de la raison, qui pressée par la nécessité d'affûrer son sort, aime mieux l'abandonner à l'incertitude. Ils sentent l'obligation d'une vie réglée, mais ils en renvoient le projet après celui d'avoir contenté les passions qui les occupent. Leur vie, disoit un Philosophe, est la vie des fous ; elle est toute dans l'avenir ; ils ne vivent pas, mais ils vivront. Non : ce langage, ajoûtoit un Poète, ne convient point à l'homme sage. Vivez aujourd'hui, la vie de demain sera trop tardive ; le jour présent est peut-être le dernier pour vous : le lendemain du moins peut manquer à ceux qui l'attendent. La mort ne se montre pas toujours à nous d'aussi près qu'elle en est. Ce qu'elle a de plus terrible, ce sont ses surprises : elle nous

devance au moment que nous croions qu'elle ne nous suit que de loin. Ces jours qu'on réserve à la correction des mœurs, sont ceux qui ne seront point accordés. Plusieurs cessent de vivre en s'y préparant. Le tems leur paroît trop court pour leurs plaisirs & pour leurs affaires. Que ne s'indignent-ils donc alors contre eux-mêmes de perdre la moitié de ce tems si court dans le desordre ou dans les inutilités. Ce tems suffit à chacun de ceux qui savent en bien user. Nous vivons toujours beaucoup si nous vivons comme il faut : mais nous ne vivons comme il faut que quand nous usons bien du tems présent. Celui-là seul est à nous, & de maniere que nous n'en avons jamais de reste, parce que nous le devons tout entier au soin de nous perfectionner. Quelle folie de remettre notre plus sérieuse affaire au tems où peut-être nous ne serons plus ? C'est souvent se promettre de vivre après sa mort.

On se perd dans la pensée de ces délais si communs de se réformer, tant ils sont insensés. De quelque principe qu'ils viennent, il n'en est certainement point de juste. Si c'est la raison qui nous prescrite une vie de regle, comment l'homme

me

ne peut-il s'avilir jusqu'à vouloir passer ses plus belles années sans être raisonnable ? comment peut-il persévérer à se le reprocher, malgré lui, pendant si long tems, sans céder à ce reproche ? car il est rare de vivre mal, sans une espece de résolution de vivre mieux dans ses derniers jours. On ne se plaît donc pas au fond dans le mal, ou le plaisir n'est jamais pur ; on se plaira plus dans le bien quand on croira le tems de le faire arrivé. Mais quand viendront-ils enfin ces jours incertains, & toujours follement présumés ? Seront-ce ceux d'une vieillesse décrépite, épuisée par les débauches, accablée d'infirmités, où les vices quitteront l'homme avant qu'il ait la moindre envie de les quitter ; ces jours où l'esprit peut être plus affoibli que le corps ne sera capable que d'entre sentir le poids, sans être susceptible d'aucun sentiment de vertu dans un âge où toutes les vertus devoient être parvenues à leur maturité. Ces vieillards insensés ne sont-ils pas l'opprobre de l'humanité ? comment ne préviennent-ils pas du moins cette ineptitude à tout que la vieillesse amène ? comment ne se hâtent-ils pas de recueillir plutôt les restes précieux d'une vie dissipée dans

des occupations vaines ou criminelles ? comment ne se disent-ils pas qu'il est tems de revenir mourir dans le port, après avoir erré si long-tems sur la mer du monde ?

Je sens que ces réflexions sont des réflexions perdues pour un certain genre d'esprits qui sont résolus de n'en point faire ; ils s'applaudissent de se laisser entraîner nonchalamment à leur fin sans la prévoir ; ils se sont fait un système chimérique, selon lequel il leur est indifférent de vivre plus ou moins. Leur seul intérêt est de mettre à profit tous les biens que la vie leur peut procurer. La mort, se disent-ils, n'est point un mal ; personne ne le fait par expérience ; tous meurent pour la première fois, & c'est pour ne plus mourir. Personne n'est revenu du tombeau pour apprendre ce qu'on perd à ne plus vivre. On ne regrette rien quand on n'est plus. L'insensibilité du néant est égale pour ce qui cesse d'être & pour ce qui n'a jamais été. Telles sont les consolantes promesses que les passions leur suggèrent ; suggestions toujours insensées, & rarement soutenues, ou peut-être jamais. La voix de la conscience étouffée se réveille ; les imaginations folles

& les affections déréglées corrompent la nature , mais ne la détruisent point : tôt ou tard elle reprend ses droits. L'homme ne cesse point d'avoir une ame immortelle , à force de se dire que tout meurt en lui : jamais au contraire il ne sent plus vivement qu'en mourant qu'il lui reste une vie future à craindre , quand il s'est comme privé du droit de l'espérer heureuse. A quel prix n'acheteroit-il pas alors la consolation de pouvoir la désirer au lieu de la craindre ? Étrange catastrophe d'un funeste enchantement ! on meurt desespéré pour avoir voulu se persuader qu'on mourroit avec indifférence.

Je l'ai dit : les présomptions insensées qui conduisent au desespoir , ne sont pas communes. Le seul pressentiment d'une vie future ne permet pas aux plus scélérats de chanceler assez sur la certitude , pour parvenir à se fixer dans un doute sans allarmes. Ils croient ce qui leur plaît le moins de croire : mais ils ne savent pas en tirer les justes conséquences. A consulter tous les cœurs , on trouveroit que le desir de vivre long-tems les occupe plus que le soin de vivre bien , tandis qu'il est possible à tous de bien vivre , & qu'il est impossible à

qui que ce soit d'ajouter un seul jour à la durée de sa vie.

Qu'arrive-t-il ? Ce dérèglement d'affections qui leur fait craindre une trop prompt mort , ne sert qu'à rendre leur vie plus malheureuse ou plus inquiète. Ils tombent dans des situations qui la leur font trouver trop longue; ils en trouvent alors le poids insupportable. Leur est-il donc permis de s'en décharger ? sont-ils maîtres d'abrèger leurs jours au gré de leur impatience ?

On est surpris de trouver une si fautive présomption constamment établie par la secte de Philosophie la plus éclairée d'ailleurs , & la plus exacte sur tous les autres principes des mœurs. Les exemples des vertus spécieuses forment quelquefois des préjugés si forts , qu'ils ne permettent pas de séparer ce qu'il y a de louable de ce qui ne l'est pas dans les personnes. Si Samson n'eût pas été inspiré de Dieu , en vain essaieroit-on de justifier sa conduite. La vengeance des mauvais traitemens qu'il a reçus des Philistins , est le premier mobile qui lui fait prendre la résolution de s'écraser avec ses ennemis. Son dessein est pris , à la vérité , sur l'idée qu'il se forme de ses forces , de son courage & de son



amour pour la patrie ; motifs insuffisans par eux-mêmes : mais il invoque celui dont il avoit reçu ses forces extraordinaires ; il soumet sa résolution aux ordres de la Divinité, qui l'approuve en lui donnant une vigueur toute nouvelle, & plus grande que celle qu'il avoit plusieurs fois éprouvée. Ainsi tout se trouve dans l'ordre. Devons-nous porter le même jugement de la mort de Caton ? Sénèque, le judicieux Sénèque, le représente cependant à nos yeux digne de tous nos éloges. Ce sage Philosophe peut-il approuver ce sacrifice volontaire de la vie, dicté par de fausses vertus, & qu'un sage de l'ordre le plus bas regarderoit comme indigne de lui ? Cette mort fut l'effort désespéré de la vanité la plus frivole & la plus intolérable. Qu'on l'écoute, ou qu'on lise ce que les Panégyristes lui font dire : peut-on ne pas penser que c'est un fou qui parle, que c'est un furieux sur qui la saine raison n'a plus d'empire ? Il ne peut plus se souffrir quand il pense qu'il ne sera plus considéré comme le premier homme du monde, ou qu'il n'y tiendra plus le premier rang. Tout l'empire, dit-il, est tombé sous la puissance d'un seul ; les Provinces sont couvertes,

de légions, & les mers de vaisseaux. Les soldats de César gardent toutes les portes : mais Caton saura de sa main s'ouvrir une issue spacieuse ; ce fer innocent qui n'a trempé dans le sang d'aucun citoyen durant la guerre civile, va s'ennoblir par un coup mémorable, & procurer à Caton la liberté qu'il n'a pu procurer à sa patrie. Courage, mon âme, achève ce que tu médites depuis longtemps, arrache toi toi-même aux choses humaines. Déjà deux partisans de Pompée sont convenus de s'entre-tuer mutuellement de leurs épées ; généreuse & grande résolution, mais qui ne feroit pas assez à ma grandeur. Il seroit aussi honteux à Caton de recevoir la mort d'un autre, que d'en tenir la vie. Voilà donc son parti pris. Il s'arme alors d'un livre de Platon sur l'immortalité de l'âme, & d'une épée. Le livre lui procurera l'avantage de vouloir mourir, & l'épée de le pouvoir. Il met dans ses affaires tout l'ordre possible dans le désordre des affaires publiques, & croit n'en avoir d'autre que d'empêcher qu'il soit permis à quelqu'un de tuer Caton, ou de le conserver. Il se frappe : on bande sa plaie qu'on ne croit pas mortelle ; mais à cette pensée sa vanité s'irrite en-

core plus contre lui-même que contre César. Il élargit sa plaie de ses propres mains, & donne enfin passage à cette ame fiere & contemptrice de toute puissance. Voilà l'héroïsme de cet homme vain, dont on a dit plus vainement encore que les dieux avoient aprouvé le parti des vainqueurs, & Caton celui des vaincus, c'est-à-dire qu'il étoit fou jusqu'à se croire plus sage que les dieux.

Qu'on analyse toutes les pensées qui le déterminent à se tuer, en tirera-t-on quelque grain de sagesse ou de discernement des vrais biens & des vrais maux? Qu'un seul homme fût devenu maître de tout l'empire, ne restoit-il pas lui-même maître indépendant de toutes ses vertus, s'il en avoit de réelles? & les vertus ne sont-elles pas le seul bien solide de l'homme? Quelle extravagance de se figurer qu'il est indigne de sa grandeur de périr d'une toute autre main que la sienne? Cette vanité ne ressemble-t-elle pas à celle d'Abimelech qui se hâte de se faire achever par son écuyer, de peur qu'il ne soit dit que c'est d'une femme qu'il a reçu le coup mortel? Si la vûe de l'immortalité de l'ame pouvoit l'animer à mourir constamment, pourquoi ne lui donnoit-elle pas assez

de constance pour supporter sa vie, quelque malheureuse qu'elle lui parût dans l'attente certaine d'une meilleure, dont cette constance eût été le mérite ?

Examinez de près tous ceux qu'on a loués pour s'être donné la mort ; vous les trouverez tous marqués au même coin. C'est folie, c'est démence, c'est fureur, c'est aliénation d'esprit par quelque cause qu'elle soit produite.

Des femmes se sont tuées ou précipitées pour prévenir la violence qu'on vouloit leur faire : c'étoit l'effet du faux préjugé, que la chasteté consiste dans la pureté du corps. D'autres se sont mourir par la crainte d'une mort ignominieuse aux yeux des hommes, comme si le véritable honneur dépendoit de leurs jugemens. Ils ne peuvent se persuader que la bonté de Dieu condamne d'honnêtes gens à souffrir cette chimérique ignominie. L'amour de la vie nous est d'ailleurs si naturel, il est si fort en nous, qu'une fausse idée de grandeur d'ame a fait penser à quelques Philosophes qu'il étoit beau de pouvoir le vaincre. C'est ainsi que sur une supposition fautive on imagine de faux raisonnemens. Il n'est jamais beau pour l'homme de combattre contre son auteur. L'amour de la vie n'est

n'est si fort en nous que pour résister aux tentations que nous aurions d'attenter à nos jours, tandis qu'il plaît au maître souverain de nous les conserver. C'est cet amour en effet qui balance toutes les envies de se délivrer de soi-même, dans ceux dont les situations les plus douloureuses & les plus humiliantes ne troublent point la raison, dans ceux même en qui l'espérance d'une vie meilleure doit adoucir les amertumes de la mort.

De-là les plus éclairés des anciens ont conclu que c'étoit une lâcheté, que c'étoit une vraie bassesse d'ame de succomber aux miseres de la vie. Il est bien plus courageux, dit un Poète, de pouvoir vivre misérable, que de se priver de la vie pour ne plus l'être, ou par la peur de le devenir. Croire en effet qu'on a droit d'abréger ses jours par quelque prétexte que ce soit, c'est condamner la sagesse & la bonté de Dieu, qui foumet la vie des plus justes aux révolutions, aux calamités, aux disgraces, aux persécutions, aux douleurs les plus affreuses. Il permet ces maux apparens, parce qu'il peut les changer en mieux, & nous dédommager surabondamment de notre constance à les souffrir. Notre

vraie grandeur, notre unique mérite est d'être soumis à Dieu. L'homicide de soi-même sera donc toujours d'autant plus contraire à l'économie de nos devoirs & de notre grand intérêt, qu'il paroîtra plus libre & plus médité. C'étoit avec raison que les Hébreux & les Grecs privoient de la sépulture ceux qui se donnoient la mort ; c'est avec raison que Virgile les compte au rang de ceux qui sont punis dans l'autre vie ; c'est avec raison qu'on les dégrade parmi nous comme indignes du nom d'hommes. Vivons donc à quelque prix que Dieu mette notre vie, tant qu'il lui plaît de nous la conserver : mais n'oublions jamais que nous sommes mortels. C'est, comme je l'ai dit, l'accord de ces deux sentimens qui doit régler toute l'économie de notre séjour sur la terre. Ce n'est qu'un voïage qui demande de nous des attentions d'autant plus scrupuleuses, que nous ne le faisons qu'une fois.

Au reste l'obligation de ménager & de conserver ainsi notre vie, suppose en nous le droit de la défendre contre ceux qui voudroient nous la ravir : mais ce droit qui nous est personnel à tous, ne doit être exercé qu'à des conditions & par des moyens qui ne nous fassent

commettre aucune injustice entre les autres hommes; & par cette considération je reserve à l'expliquer plus au long dans le neuvieme Chapitre du volume suivant, où je traiterai de la justice ou de l'équité sociale: par-là j'éviterai des redites qui ne manquent guere de causer quelque ennui dans une lecture qui ne pouvoit qu'être longue. Ceux qui pourroient se plaindre de ne pas trouver ici le systême complet des devoirs de l'homme à l'égard de lui même, pourront y supléer en jettant les yeux pour quelques momens sur l'endroit que je leur indique; & s'ils sont équitables, ils me sauront plus de gré de leur avoir épargné le dégoût de lire deux fois les mêmes pensées, que la peine de les lire une seule fois, quoiqu'un peu hors de leur place.

*Fin de la seconde Partie.*

